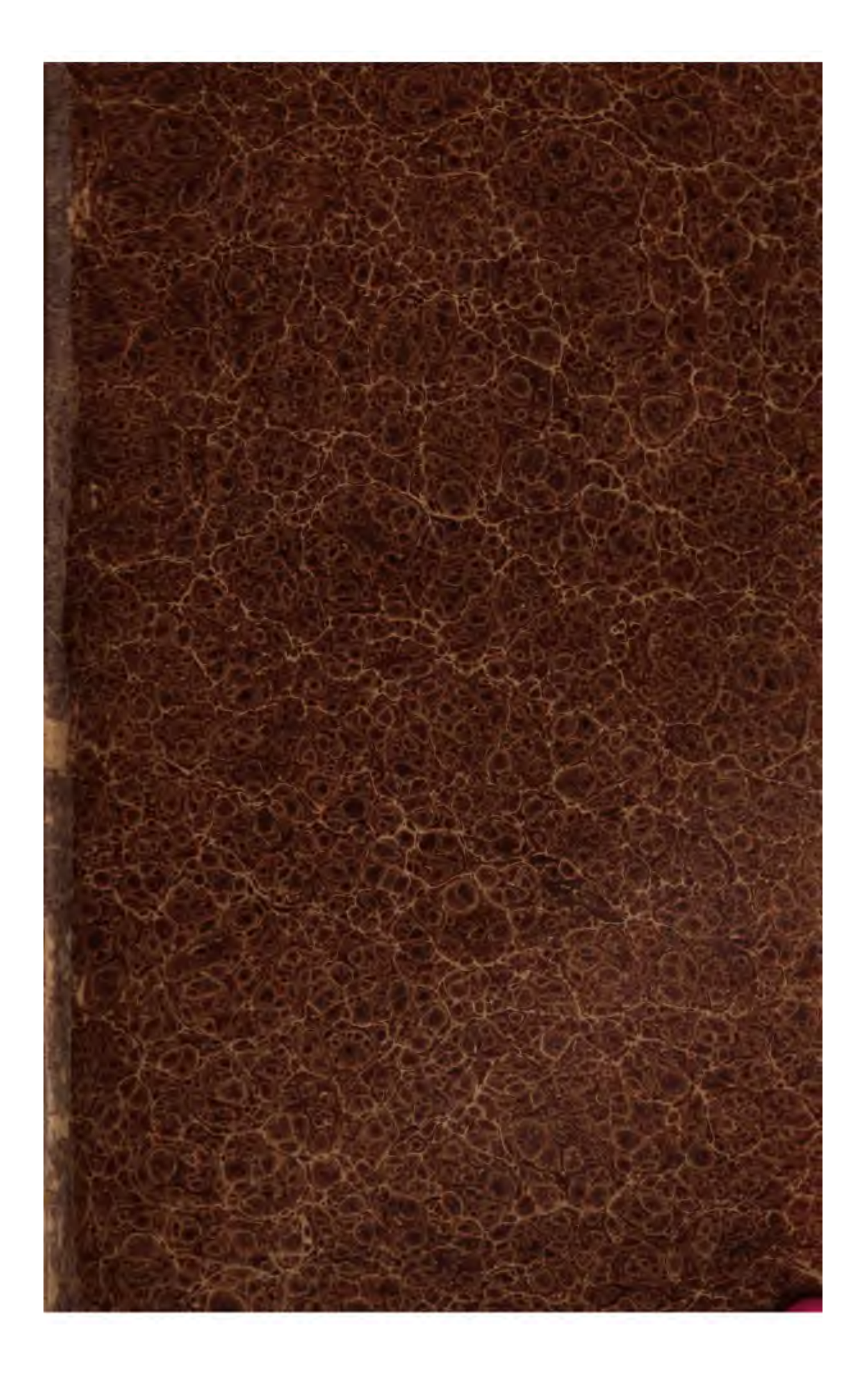


EX LIBRIS

LUIS MONTT

CLOTILDE L. de MONTT



LA GUYANE

SAINT DENIS — TYPOGRAPHIE DE DROUARD.

9

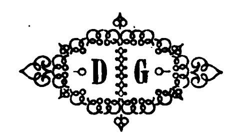
A.-E. CERFBERR de Médelsheim

LA GUYANE

CIVILISATION ET BARBARIE

COUTUMES ET PAYSAGES

Où Dieu n'existe plus, la morale n'est pas.
DELILLE.



PARIS
D. GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7
—
1854

AVANT-PROPOS.

Il y a quelques années, des affaires m'ayant conduit au Havre, j'y fis la rencontre d'un homme dont la physionomie piqua ma curiosité. Je lui trouvai de l'esprit, de l'instruction, une imagination vive. Il y avait dans son maintien, dans ses paroles, jusque dans le son de sa voix, je ne sais quelle expression de mélancolie qui m'inspira les sentiments d'une sympathie véritable.

Il m'apprit son prochain départ pour la Guyane, et me parla des forêts du Nouveau-Monde avec tant de charmes, je l'écoutai avec tant de plaisir, que nos conversations se prolongeaient au delà des plus longues soirées.

Nous nous retrouvions tous les jours pour nous entretenir des usages, des coutumes, des mœurs des Caraïbes. Il me retraçait avec l'imagination d'un peintre les scènes d'une nature si différente de celle de nos climats.

Je ne le trouvais pas moins instruit de notre civilisation, des mérites et des travers de notre temps; des mœurs, des idées, des préjugés, des espérances, des illusions de notre société. Des aperçus ingénieux et nouveaux jaillissaient souvent de la comparaison de notre état social avec l'état de nature, et ce rare esprit montrait alors une haute raison, du savoir; il était animé de sentiments généreux et élevés.

Il me raconta les péripéties d'un essai de civilisation commencé dans l'intérieur de la Guyane, sur les bords reculés de la Mana. Il n'en parlait qu'avec attendrissement, et comme de la source de ses malheurs.

Les discours de cet homme mystérieux me jetaient dans un étrange étonnement; j'éprouvais une sorte de fascination en l'écoutant. Je brûlais du désir d'apprendre son nom et son histoire.

Notre liaison devenant plus intime, à la suite de quelques services que j'eus l'occasion de lui rendre, je sollicitai de son amitié une confidence qui devait combler mes vœux. « — Volontiers, me dit-il un jour, car je ne veux « rien vous cacher. »

« Je me nomme Savanaribo; je suis né au milieu de ces » forêts que je vous ai souvent décrites; je suis Galibi » de naissance, un de ces pauvres sauvages de la race ca- » raïbe que je vous ai montrés barbouillés de roucou, vi- » vant de chasse et de pêche, dormant au soleil enivrés de » cachiry. Ma figure, la nature de mes cheveux, mon » menton imberbe, ont déjà dû vous faire pressentir qu'un » autre sang que celui des hommes qui habitent ce côté » de l'Atlantique coule dans mes veines.

» J'ai reçu dès ma jeunesse une éducation française ; je
» suis venu m'instruire et chercher fortune dans la patrie
» des arts et de la civilisation. Je dois à ces circonstances
» la faible instruction que votre bienveillance exagère.
» Quinze ans passés dans votre pays m'ont donné quelque
» expérience. J'ai beaucoup travaillé ; j'ai vu de près toutes
» vos merveilles ; j'ai même occupé des emplois publics..
» Eh bien ! monsieur, je regrette mes forêts. Je dis adieu
» à l'Europe. Je retourne à la liberté de mes carbets....
« Chers carbets ! je vous reverrai avec bonheur ! Forêts de
» mon enfance, je ne vous quitterai plus ! »

Un profond chagrin dévorait cette âme. Mes instances pour qu'il consentît à me le confier ne parvinrent point à lui arracher son secret ; mais en montant sur le vaisseau qui devait le porter sur les rives de la Guyane, il me remit de volumineux manuscrits, en me disant :

« Je les confie à votre sagacité. Si vous jugez utile de
» les publier, je vous y autorise. Vous y apprendrez la
» cause de mes malheurs ; vous trouverez surtout l'his-
» toire d'une des plus nobles tentatives qui aient été faites
» pour civiliser les hommes de ma race, par un Français
» du nom de Lucien. Si le courage de ce civilisateur peut
» intéresser le public, livrez-lui les pages que j'y ai con-
» sacrées. Écrites sans prétention, elles n'ont d'autre mé-
» rite que celui de la vérité. Pour moi, je n'y attache aucun
» prix, car je renonce au monde, et ne veux jamais sa-
» voir, sous mon carbet paisible, si le monde s'occupe de
» mes ouvrages. »

La peinture d'une vaste contrée sur laquelle les yeux de

la France se trouvent fixés depuis longtemps, le tableau des mœurs d'une grande partie des peuplades indigènes qui habitent la Guyane; la description d'une nature sublime et sauvage à la fois; l'animation de ce nouveau monde par des guerres terribles, et des amours infortunées, m'ont paru devoir exciter la curiosité du lecteur.

Il me sembla que ces récits empruntaient un plus grand intérêt encore au récit d'une œuvre civilisatrice entreprise avec talent par un homme doué de cœur et d'énergie. Les revers suivent les succès. Le civilisateur a voulu fonder une société sur des principes imaginaires. Le mécanisme qu'il avait organisé paraissait être parfait, et était en effet séduisant; mais il oublia Dieu dans les combinaisons de son organisation sociale, et négligea les principes sur lesquels reposent, en tout temps et partout, les sociétés humaines. Aussi l'édifice ne tarda-t-il pas à s'écrouler; l'herbe de la savane en couvrit bientôt les ruines. Novateurs modernes, n'est-ce point là votre image?

A. E. Cerfberr.

LA GUYANE.

CHAPITRE Ier.

Le 11 janvier 18.... le brick le *Rusé* partit du port de Brest pour Cayenne, chef-lieu de la Guyane française.

Parmi les passagers se trouvait M. Max, chargé d'une mission importante pour les bords de la Mana, fleuve qui a donné son nom à l'un des cantons de la Guyane. Ce personnage était accompagné par son fils, alors âgé d'environ dix-huit ans.

Une âme noble, généreuse et sensible, la passion de la gloire, l'ambition de jouer un grand rôle sur la scène du monde : tel se montrait Lucien dans sa maturité précoce.

Il était de ces jeunes et ardents esprits qui, brûlant de servir la cause de l'humanité, méprisent les leçons du passé et s'aventurent sur la route de l'inconnu. Systématique, un peu frondeur, il avait étudié les écrits des réformateurs modernes, médité leurs systèmes, et fondu en un seul ceux qui l'avaient le plus séduit. L'organisation sociale s'était ré-

duite insensiblement à ses yeux au simple mécanisme d'une horloge. Les mœurs, les institutions, les lois, tout devait plier aux caprices de son imagination, et comme il n'avait que des intentions droites et pures, il. s'imposait le devoir d'être inflexible. Pour les réformer, il jetait les sociétés modernes dans le moule de sa pensée, et comptait moins avec la nature qu'avec son système. Persévérant, énergique, il se sentait capable de grandes choses ; il ne lui manquait que l'expérience, fille des années et trop souvent du malheur, pour les accomplir.

Son maintien avait la gravité d'un autre âge. Son front large, ombragé de cheveux châtains, portait déjà l'empreinte de la méditation ; l'éclat de ses yeux bleus donnait à son regard un charme inexprimable ; sa parole était vive, sérieuse et pleine d'abandon ; mais une confiance trop absolue dans ses théories, un dédain superbe de la foi religieuse qu'il croyait trop vulgaire pour satisfaire un grand esprit, lui inspiraient un certain orgueil dont le sentiment altérait un peu les qualités qu'il tenait d'un heureux naturel et des soins d'une bonne éducation.

Un vent favorable eut bientôt poussé hors de la rade de Brest le navire qui portait les destinées de Lucien. Une forte brise soufflant d'arrière faisait glisser rapidement le *Rusé* sur les flots. En moins de quinze jours les îles Canaries furent doublées. Il s'élevait de ces îles, que ce brick côtoyait, un parfum qui pénétrait les sens et plongeait l'âme dans une douce extase, lorsque des cris et des vivats partis du rivage, et auxquels répondaient les gens du navire, arrachèrent Lucien à ses rêveries. Jamais le com-

merce des hommes ne lui parut plus aimable. Aussi, ne songea-t-il pas sans douleur qu'abandonné sur une plage déserte, il se trouverait peut-être un jour privé de la vue de tout être civilisé. N'allait-il pas s'aventurer dans des forêts inconnues? Et si son père succombait au climat ou à la fatigue, quel serait son sort?

Le passage du tropique et les grotesques cérémonies du baptême maritime, quand on parcourt ces régions pour la première fois, firent une heureuse diversion dans l'esprit de Lucien, qui supporta parfaitement la traversée.

Le 5 février, vers cinq heures du soir, la vigie cria: Terre! Le brick courut encore quelque temps sous la même voilure, et bientôt après on signala le pilote. A six heures, le navire entra dans la rade de Cayenne, salué par les acclamations de la foule assemblée sur les quais. La variété des couleurs de cette population, blanche, noire ou cuivrée, amusa beaucoup les passagers; mais Lucien ne put réprimer les signes d'une vive émotion, quand il vit s'approcher du vaisseau une petite barque montée par des rameurs nègres, nus jusqu'à la ceinture, et portant sur eux les stigmates de la servitude; ils venaient offrir des rafraîchissements à l'équipage.

M. Max séjourna peu de jours à Cayenne. Une goëlette le transporta, ainsi que son fils, à une grande distance de cette ville, dans l'intérieur de la Guyane, à l'embouchure de la rivière dont je viens de parler. La Mana traverse une contrée fort étendue, baignée par plusieurs cours d'eau dont elle est l'un des plus considérables. Le gouvernement français fondait alors sur l'une de ses rives un établisse-

ment colonial destiné à ne recevoir que des Européens.

La goëlette, après quelques jours de navigation, entra dans les eaux de la Mana. Ce fleuve n'est accessible qu'aux petits navires, même à son embouchure, surtout pendant la sécheresse, saison qui touchait à sa fin.

La Mana est encaissée dans un lit resserré; sur ses bords s'élèvent de vastes forêts dont les arbres aux épais feuillages forment, avec les lianes, d'impénétrables taillis. Sur chaque rive les palétuviers montrent leurs hautes racines qui se baignent dans l'eau tranquille du fleuve. Le vent n'agitait point ces déserts. Un calme profond qui, dans ce moment, n'était troublé que par la marche lente du vaisseau, régnait dans cette solitude. L'âme surprise s'abandonnait à de vagues rêveries ; l'imagination peuplait ce monde nouveau d'êtres surnaturels ; Lucien croyait voir s'élever sur les flancs du navire des géants dont les pieds plongeaient au fond de l'eau et dont la tête atteignait les nuages. Leur chevelure humide, leur attitude immobile donnaient à leur maintien un air de majesté sublime dont rien ne retrace l'image. Aussi calme était le monde, pensait-il, avant que la main de l'homme y eût apporté la civilisation ; aussi sauvage était la Gaule, lorsque le silence des bois n'était troublé que par le rare sacrifice des Druides !

Vers le soir, on jeta l'ancre devant un endroit dégarni d'arbres et sur lequel de misérables carbets, au nombre de quatre ou cinq, se laissaient apercevoir; c'étaient de chétives demeures ouvertes à tous les vents. Quatre troncs d'arbre soutenant une toiture en feuilles de palmier, tel était l'hôtel que devaient habiter M. Max et son fils. Quel-

ques nègres, amaigris par la faim, errant comme des ombres sur les bords du Styx, paraissaient attendre avec une avide curiosité le débarquement de nos deux Européens. Un gros chien longeait le rivage, agitait la queue et faisait éclater sa joie comme s'il revoyait son maître. Plus loin et tout autour du poste, qui portait le titre ambitieux de *Port inférieur*, on apercevait la forêt dont les arbres les plus élevés reflétaient encore les derniers rayons du soleil ; mais nulle part un champ cultivé : tout trahissait la misère, l'absence d'hommes civilisés, celle d'un travail utile. Les arbres qu'on avait abattus gisaient sur le sable, leurs souches se montraient hors de terre comme pour attester le peu de soin qu'on avait mis à défricher ce canton sauvage. La nuit venue, ces solitudes s'animent tout à coup ; leurs hôtes mystérieux sortent de leurs retraites ; l'écho retentit de leurs bruyants ébats ; les arbres eux-mêmes semblent prendre de la voix.

La Mana est, comme nous l'avons dit, une rivière qui donne son nom à une contrée de la Guyane. Les pays qu'elle arrose offrent un aspect bien différent : la rive droite, depuis l'embouchure de ce cours d'eau jusqu'à l'endroit où il cesse d'être navigable pour les plus légères pirogues indiennes, est marécageuse et par conséquent inhabitable ; mais il n'en est point de même de la rive gauche, qui est sablonneuse dans certaines parties, argileuse dans d'autres, et dans presque toutes fertile et favorable à diverses plantes européennes comme aux productions du tropique. La vaste étendue de ce canton n'est point encore entièrement connue. Des Français courageux ont essayé de l'explorer ; mais

la difficulté de franchir les sauts de la Mana, de se frayer un chemin à travers les bois, de transporter des vivres, a rendu ces essais infructueux. Personne n'est encore remonté jusqu'à sa source; toutefois, on a gagné les frontières de la Guyane hollandaise, et de la Mana il est facile de se rendre à Paramaribo, chef-lieu de Surinam.

A cette époque, le gouvernement venait d'abolir la traite des noirs et sentait la nécessité de fonder une colonie de blancs. La Guyane, en 1763, s'était déjà vue le théâtre de pareilles tentatives; mais l'incurie de l'administration les avait rendues malheureuses. Pendant les orages de la révolution, le Directoire, en y déportant un grand nombre de citoyens illustres, avait exposé ce pays aux exagérations et aux calomnies de ces infortunés. Toutefois, les renseignements recueillis sur les lieux, la nécessité de créer une colonie florissante, le besoin de défricher un vaste territoire où pût se dépenser l'activité d'une multitude qui, victime de toutes les calamités publiques, est à la solde de tous les partis et l'âme de tous les troubles, ces considérations, dis-je, avaient décidé le gouvernement à tenter un dernier effort. Le climat doux et salubre, le sol fertile et primitif de la Guyane, son heureuse situation géographique fixèrent encore une fois les yeux, et l'on choisit la Mana comme le lieu le plus propice à de nouveaux essais.

C'est afin de s'assurer des avantages de cette contrée que M. Max avait reçu du ministre de la marine la mission dont il était chargé. Comme il destinait son fils à la profession des mers, il profita de cette occasion pour l'habituer aux voyages lointains.

Voici comment se trouvaient disposés les établissements créés par l'administration. Au Poste inférieur végétaient quelques esclaves sous la conduite d'un sergent nègre. Ce poste devait plus tard former le port de la colonie ; il était situé à six lieues de la mer ; les petits bâtiments pouvaient à peine y mouiller.

A six lieues plus haut était situé le Poste intermédiaire. Le Poste supérieur ou la Nouvelle-Angoulême, siége futur du chef-lieu de la Mana, se trouvait encore à six lieues plus loin, en sorte que les bâtiments ne pouvaient arriver jusque-là. Ces divers points ne communiquaient pas entre eux par des routes. Echelonnés le long de la rivière, c'était par eau que se faisaient les transports.

La goëlette, après leur avoir laissé des vivres pour deux jours et des fusils dépourvus de munitions, reprit le chemin de Cayenne, abandonnant à leur destinée ainsi qu'à leur industrie nos hardis explorateurs.

M. Max, en se laissant débarquer au Poste inférieur, croyait que le lendemain un bateau expédié de la Nouvelle-Angoulême viendrait le chercher pour le transporter dans cette ville naissante où se trouvaient réunies toutes les autorités; mais l'arrivée de ce bateau se fit longtemps attendre. Les vivres furent bientôt épuisés. M. Max et son fils se virent en proie aux angoisses de la faim, par une chaleur de 25 à 30 degrés. Je laisse à penser ce qu'ils durent souffrir pendant quinze jours qu'ils passèrent ainsi privés de tout secours, en compagnie d'esclaves épuisés, qui eux-mêmes n'avaient salué la goëlette avec joie que parce qu'ils en espéraient des aliments. L'eau de la Mana,

à laquelle se mêlait celle de la mer, n'était pas potable. Les maringouins et les moustiques, ces insectes dévorants qui causent le désespoir des Européens, les maltraitaient horriblement, et, pour comble de malheur, une sorte d'insecte communément désigné sous le nom de *chique*, leur déchirait les pieds. Le jour, sous les rayons d'un soleil tropical, ils souffraient les tourments d'une chaleur insupportable; la nuit, ils se trouvaient contraints de ramasser de gros nids de fourmis et de les brûler pour chasser les insectes qui formaient des nuages autour d'eux. Les nègres leur indiquèrent une herbe sauvage qu'ils firent cuire dans de l'eau du fleuve sans sel, sans assaisonnement, et qu'ils mangèrent avec le meilleur appétit du monde. Le fleuve qui coulait à leurs pieds ne leur offrant qu'une onde amère, ils ne pouvaient satisfaire leur soif; c'était le supplice de Tantale.

Quelque cruelle que fût leur position, ils prenaient leur mal en patience; car il n'est pas d'infortune qu'un caractère énergique et un esprit industrieux ne sachent adoucir. M. Max était de ces hommes que l'adversité ne peut faire plier, et dont la tête plane au-dessus des orages. Il se servit de toutes les ressources qu'il put trouver et dans les nègres qui l'entouraient et dans le pays qui offre, en certains endroits, des fruits sauvages que la faim fit trouver délicieux.

En parcourant la forêt, il découvrit une liqueur blanche qui découlait des arbres et trouva qu'il n'était pas de liqueur plus rafraîchissante. Sur la cime des palmiers croît une espèce de chou d'un goût agréable; il fit abat-

tre l'arbre pour en cueillir le fruit, car la nature l'a placé si haut que la main ne peut l'atteindre. Il donna de l'ombrage à son carbet, et expédia par les terres un nègre pour faire hâter l'arrivée du bateau de la Nouvelle-Angoulême. Il fit plus : il jeta dans la terre quelques semences d'Europe, et jouit de la satisfaction de les voir lever rapidement.

Ses soins ne se bornèrent pas là. Tous les événements de la vie sont des enseignements dont un homme judicieux doit savoir profiter. M. Max ne manqua pas de faire remarquer à son fils l'incurie de l'administration qui n'avait pas placé à ce premier poste, dont la situation était la plus importante, un établissement fourni de rafraîchissements, de vivres, de vêtements, d'ustensiles indispensables pour l'Européen qui venait y débarquer.

« L'Européen, assailli par la misère en arrivant dans » une contrée lointaine, disait-il, est bien vite rebuté. » Puissent le dégoût et la maladie ne pas lui creuser un » tombeau sur cette première plage ! Au lieu de pénétrer » dans les terres et de bâtir une ville dans un lieu presque » inaccessible, pourquoi n'avoir pas fondé tout d'abord » une espèce d'hospice dans ce désert, au seuil de cette » solitude ? En tous cas, n'eût-il pas été plus sage de laisser ici le canot qui doit transporter le nouvel arrivé à la » Nouvelle-Angoulême que de l'exposer à attendre, sans » vivres, sans secours, qu'il plaise à l'autorité de le faire » descendre en ce lieu ? Tout cela n'est pas le fait d'une » prudente administration. »

Lucien écoutait avec fruit ces sages avis. Pour occu-

per ses loisirs quand il n'aidait point son père, soit à la rédaction de son journal, soit à ensemencer la terre ou à chercher des herbes, il tressait des filets pour la pêche ou tendait des piéges aux oiseaux, dont la quantité est innombrable dans ces forêts primitives. Son but était de former une collection d'animaux curieux et d'insectes rares. Le plumage de ces oiseaux est orné des couleurs les plus riches, les plus variées et les plus brillantes ; il étale à profusion tout ce que le pinceau, guidé par une imagination merveilleuse, peut enfanter de plus bizarre et de plus riant. La nature a comblé de ses dons les êtres qui respirent l'air de ces contrées ; elle les a revêtus d'une robe qui ne le cède en éclat à celle d'aucune créature en Europe, et que la main de l'homme peut à peine imiter. Chose étrange ! elle les a couverts des plus admirables parures et les a cependant privés de ces chants suaves qui sont, dans les climats de ce côté de l'Atlantique, le partage de la fauvette et du rossignol, auxquels elle a refusé des vêtements splendides !

M. Max profita de son séjour au Poste inférieur pour y recueillir des observations sur le climat, le sol, l'influence de la chaleur sur la santé. Le jour, la nuit, à toute heure, il s'enfonçait dans les bois, visitait les environs. C'est ainsi qu'il découvrit d'immenses savanes dont l'herbe, prodigieusement haute, devait être du goût des troupeaux. En descendant le long du fleuve, il remarqua une grande étendue de terre excellente où la végétation paraissait plus vigoureuse que partout ailleurs. Il en conclut que ce poste serait fort bien choisi pour cultiver le café, la canne à sucre,

le coton, le roucou qui poussait çà et là, sauvage et sans culture. Non-seulement les denrées coloniales y seraient d'un bon produit, mais les légumes d'Europe s'y acclimateraient fort bien. Il ne désespérait pas qu'avec le temps on pût cultiver les céréales dans l'intérieur des terres, car il supposait avec raison qu'à une certaine distance le territoire étant plus élévé, le climat devait être moins ardent.

Lucien l'accompagnait souvent dans ses excursions. M. Max ne manquait pas de lui faire faire mille remarques sur la nature du pays qu'ils parcouraient, de provoquer ses observations; il les encourageait par un sourire, et les rectifiait lorsqu'elles lui paraissaient erronées.

« C'est ici que je veux faire établir le point principal » de la colonie, disait M. Max. La raison ainsi que la » position géographique de ce poste le commandent. Ici » le terrain est varié, fertile; la situation de cet endroit » est favorable. A proximité de la mer, d'où l'on recevra » tous les jours des communications de Cayenne et d'Eu» rope, ce lieu pourra, si l'on fait élargir le lit du fleuve » dans une étendue suffisante, offrir une petite rade aux » vaisseaux. Des écluses, placées à deux ou trois lieues en » aval du port, retiendront les eaux, dont le volume pourra » porter d'assez gros navires. L'art supplée souvent à la » nature. C'est ainsi qu'un canal ouvrant un chemin aux » eaux qui coulent dans l'intérieur des terres et se disper» sent inutilement ou se perdent sans fruit, pourrait faci» liter la navigation. Ensuite, parallèlement à la Mana, » pourquoi ne pratiquerait-on pas une route jusqu'à la » Nouvelle-Angoulême, qu'habiteraient surtout les culti-

» vateurs et ceux qui professent certains arts comme celui » d'équarrir et de scier les bois? Ces arbres gigantesques » serviraient à merveille soit à la construction, soit à l'en- » tretien de la route. Quelques coups de hache en auraient » bientôt aplani la surface. On les étendrait ensuite l'un » près de l'autre, on les couvrirait d'une couche de terre, » et l'on aurait une route parfaite, sur laquelle les voi- » tures glisseraient rapidement. Les réparations en seront » faciles, puisqu'il suffira d'abattre les arbres qui bordent » le chemin. Comme la vitesse croît en raison inverse des » obstacles, cette surface unie facilitera les transports. Ici » les chevaux et le bétail ne sont pas d'un entretien diffi- » cile; ils ne seraient point d'un achat coûteux. On pour- » rait en faire venir à peu de frais de Buénos-Ayres. Les » savanes leur offriraient une nourriture abondante, et peu » de soins produiraient d'excellentes races pour le trans- » port, pour la culture et l'alimentation de la colonie. Dans » quelques années, lorsque le sol sera labouré, que les » forêts s'éloigneront pour ne laisser, à de fréquents inter- » valles, que de petits bouquets d'arbres projetant beaucoup » d'ombrage, les insectes qui le rendent presque inhabi- » table se dissiperont comme à Cayenne.

» Il y a vraiment ici tous les éléments d'une prospérité » que la patience et le travail peuvent conquérir en peu » d'années. L'homme n'aura d'autres ennemis à combattre » que l'exubérance d'une nature vierge, féconde, vrai- » ment admirable ! »

En s'entretenant de cette manière, ils distinguèrent un jour une barque légère qui remontait le fleuve, et dans

cette barque, quelques hommes nus et de couleur rouge, qui agitaient avec force et en cadence de petites rames dont les secousses imprimaient au bateau une marche rapide. Ces hommes avaient remarqué depuis longtemps déjà les deux Européens quand ceux-ci les aperçurent; car les sauvages ont la faculté de voir à une très-grande distance. Ils redoublèrent d'efforts, et bientôt ils furent sur le rivage tout près des blancs, qu'ils considéraient avec surprise, non qu'ils n'eussent point encore vu d'hommes de cette couleur, mais parce qu'ils ne s'attendaient pas à en rencontrer dans ce lieu solitaire. L'étonnement de Lucien fut extrême : il ne pouvait se lasser de considérer ces gens dont la physionomie mobile peignait toutes les sensations ; il fut ravi de leur simplicité. Ces sauvages touchaient les objets de M. Max et de Lucien en témoignant, par les plus vives démonstrations de joie, le plaisir qu'ils avaient d'admirer leurs armes. Ils parlaient créole, c'est-à-dire un français corrompu, mais naïf et plein de grâce, en usage dans les colonies, et que les Indiens apprennent aisément dans leurs rapports avec les Européens. Ils eurent bientôt fait connaissance avec M. Max et son fils. Après les premiers mots d'amitié échangés, ils demandèrent à voir essayer un fusil. M. Max visa lui-même un colibri dont les plumes brillaient d'un éclat varié et le tua. Cette adresse plut aux Indiens. Comme M. Max avait reçu la veille, avec quelques vivres, de la poudre et du plomb de la Nouvelle-Angoulême, il leur proposa de tirer à leur tour; mais après avoir remarqué leur maladresse à cet exercice, l'un deux tendant son arc abattit à ses pieds un petit oiseau qui perchait sur la cime

d'un des plus grands arbres. Au même instant, un serpent de la grosseur du doigt, bien qu'il soit très-long, s'élança du fond des broussailles sur M. Max. Ce serpent, qu'on nomme le petit labarra, est tout couvert d'écailles éclatantes d'un brun sombre et marquées de taches blanches. Sa tête plate est plus grosse que son corps; sa queue, petite et pointue, lui sert à se dresser. C'est le plus dangereux ennemi de l'homme. Son venin est si actif et si violent, qu'on compare ce reptile au ministre de la mort qui, caché dans l'ombre, épie sa victime et lui lance un poison subtil, dont l'effet arrête à l'instant les sources de la vie. Lucien, se précipitant sur M. Max, jetait des cris déchirants; mais, rapide comme l'éclair, une flèche lancée par une main inconnue, vint percer le monstre à la tête et l'abattre aux pieds de nos Européens étonnés. Lucien, baigné de larmes, pressa son père dans ses bras, et durant quelques moments laissa un libre cours à sa tendresse; puis, comme sortant d'un accablement profond, il demanda le nom de celui qui venait de le préserver d'un aussi grand malheur; mais les Indiens, accoutumés à de tels événements, lui répondirent avec insouciance que le chasseur était resté dans la pirogue et qu'ils le lui présenteraient plus tard.

M. Max les invita ensuite à l'accompagner à sa case, promettant de leur faire quelques présents. Aussitôt leurs yeux brillent, leurs visages s'animent. L'un d'eux va rejoindre la pirogue où était restée une jeune Indienne que M. Max et Lucien n'avaient encore pu remarquer. Ceux qui restent sur le rivage se mettent en marche. La pirogue les suit à une certaine distance.

L'aspect des Indiens de la Guyane est fort singulier pour un Européen. Ce sont, en général, des hommes de taille moyenne, mais dont la corpulence est forte et nerveuse. L'habitude qu'ils ont de se peindre avec du roucou, graine qu'ils broient et mélangent d'huile, couvre leur peau d'une couleur rouge. Il en est qui se tatouent et se peignent le corps, qu'ils bariolent de raies noires et de dessins bizarres. Leur chevelure est très-foncée, excessivement épaisse et d'un gros grain. Ils ont l'œil vif, le visage ovale, caractérisé, exprimant à la fois la ruse et la bonhomie. Ils n'ont point de barbe. On a dit qu'ils l'épilent, d'autres prétendent que la nature les en a privés; le fait est qu'ils en ont peu et qu'ils la font disparaître. Paresseux, intelligents, pleins de méfiance et de ruse, ils ont tous les défauts et toutes les qualités de l'enfant. Ils se gâtent surtout au contact des hommes civilisés. Ceux-ci ne rougissent pas de tromper leur ignorance ; mais quand ces sauvages ont reconnu un homme droit, ils s'y attachent, ils l'aiment, ils s'y dévouent. Du reste, la vie qu'ils mènent leur plaît; ils craignent de la changer. Les merveilles de la civilisation les étonnent plus qu'elles ne les touchent. Aussi ne quittent-ils jamais leurs forêts pour venir visiter la France. L'auteur de ce récit, fidèle à l'amitié, au malheur, élevé à l'école de Lucien, a seul consenti à venir visiter le sol où brillent les lumières dont le flambeau, allumé par les siècles, jette au loin un si vif éclat; mais en parcourant cette terre illustre, il a souvent regretté les solitudes du nouveau monde, où la nature est à la fois si grande et si riche; il soupire chaque jour après l'humble carbet de son enfance

où, vivant au milieu de ses frères, il coulait des jours heureux.

Il est quelques Caraïbes (c'est le nom générique de ces indigènes), qui comprennent les avantages des arts et des lumières. Nous verrons dans le cours de cet ouvrage que le génie d'un seul homme peut obtenir de ces gens simples et bons un concours actif et intelligent. En général, les vices des blancs les frappent plus que leur supériorité. La civilisation ne corrompt-elle pas souvent l'homme au lieu de l'élever, de le purifier, de le rendre digne à la fois de sa nature et de sa destination, comme de son origine et de son auteur ? Lucien, qui fit plus tard toutes ces réflexions, pensa que ce n'était point l'effet de la civilisation, mais du caractère défectueux de l'homme que la civilisation actuelle ne peut encore maîtriser : l'Europe n'est qu'à demi civilisée, disait-il, en rêvant à tout ce qu'il savait de ces contrées ; elle n'est pas encore arrivée à la civilisation réelle. Son point de départ, qui est le christianisme, est vrai ; mais sa route a été faussée par l'ignorance, par l'égoïsme, par l'asservissement, par la révolte, par les guerres et par la superstition. Les institutions font défaut au but. Son imagination s'enflammait à la pensée de faire rentrer la civilisation dans ses voies normales, d'initier les Indiens à ses progrès sans les faire tomber dans ses vices.

A mesure que Lucien et son père avançaient vers le Poste inférieur, les Indiens s'amusaient à poursuivre le gibier de leurs flèches : l'adresse de ces hommes est telle qu'ils manquent rarement l'objet de leur convoitise. Quelquefois ils se jetaient à terre après avoir porté à leurs na-

rines des feuilles, de la terre ou des débris de plantes ; puis ils se relevaient, couraient quelque temps dans une direction, revenaient un peu sur leurs pas, prenaient une direction différente, soit vers la rivière, soit dans l'intérieur de la forêt, et, s'arrêtant subitement, retenant leur haleine, ils avançaient à pas lents, bandaient leur arc, lançaient une flèche et rapportaient une pièce de gibier ; car ils ont l'odorat exercé et l'ouïe si fine qu'ils sentent où un agouti a passé, qu'ils entendent le plus léger frôlement occasionné par le vol d'un insecte. La pêche, qui est aussi une de leurs occupations favorites, se pratique d'une façon fort originale. Une flèche à triple dard est lancée dans les airs, et retombant dans le cercle tracé par le poisson qui vient d'effleurer la surface de l'eau, va le chercher au fond de la rivière où elle le frappe à mort. Ils donnèrent ce singulier spectacle, en se livrant à la joie la plus expansive.

Tous ces exercices retardèrent l'arrivée de cette petite caravane au Poste inférieur. Le jour était presque sur son déclin quand M. Max entra dans son carbet. Il s'empressa d'offrir aux Indiens du tafia, liqueur forte du pays, et dont ils sont très-amateurs ; mais il eut soin de ne leur en donner que de petites doses, malgré le désir qu'ils lui manifestaient d'en obtenir davantage. Il s'empressa aussi de leur distribuer des épingles, des couteaux et divers objets qu'il avait apportés d'Europe dans la pensée de les donner aux indigènes pour se concilier leur affection. Ceux-ci acceptèrent avec une satisfaction et des exclamations naïves qui peignaient tout leur plaisir. C'est alors qu'ils songèrent à faire descendre la jeune Indienne restée à bord de la piro-

gue. « Voilà, dirent-ils à Lucien, celle qui a tué le serpent » et que tu voulais connaître. C'est une jeune fille que » nous amenons de bien loin. Sa nation habite les bords » du Maroni et fait partie de la puissante tribu des Ro- » coyens, avec laquelle nous sommes en paix depuis un » nombre de lunes égal à la quantité de cheveux qui, » tombant de sa tête, flottent sur ses épaules. Elle est » destinée à notre capitaine, chef des Palicours, qui » l'aperçut dernièrement en allant visiter ses alliés, et qui » ne peut souffrir de la voir unie au vieux chef des peu- » ples maronites, lequel a juré de l'épouser. » Aussitôt Lucien courut au bord de l'eau pour remercier sa bien-faitrice; mais quelle fut sa surprise de voir sauter d'un pied léger, de la pirogue au rivage, la plus admirable créature qu'il eût jamais contemplée! Elle tenait à la main son arc et ses flèches; sa longue et noire chevelure, fixée par un cercle d'or, était partagée sur son front; ses yeux noirs et limpides jetaient un regard enivrant; un sourire enchanteur errait sur ses lèvres fines qui trahissaient des perles aussi blanches que l'ivoire. Sa taille svelte, la beauté de son corps, la perfection de tous ses traits formaient dans leur ensemble un de ces êtres privilégiés qui semblent avoir épuisé toutes les perfections de la nature. Elle ne portait ni les anneaux, ni les bracelets, futilités barbares dont les Indiennes sont en général si avides. Les Rocoyens se distinguent des autres nations de la Guyane par des habitudes plus sensées. Ils ne se peignent point de roucou, et leurs femmes, qui sont les plus belles du monde, n'ont d'autre ornement que le cercle de métal

qui entoure leur tête et le petit tablier qu'exige la pudeur.

Alira ne se doutait même pas qu'il fût nécessaire de se vêtir. Il y avait dans son maintien un mélange inexprimable de pudeur, d'assurance et de naïveté. Armée de ses flèches, elle avait une démarche assurée et s'avançait avec confiance en demandant sa part des richesses que ses compagnons venaient de recevoir de la libéralité de M. Max. Mais elle ne vit pas Lucien sans s'émouvoir. C'était la première fois qu'elle se trouvait si près d'un homme blanc, dont l'aspect la surprenait pour le moins autant que le sien étonnait le jeune Européen.

Enfin Lucien sortant de sa contemplation courut chercher un petit miroir et le lui présenta ainsi que divers autres objets. Je ne dépeindrai pas la joie naïve d'Alira. Elle se mirait dans cette glace, la portait à son visage, la baisait, la tournait en tous sens et ne pouvait revenir de son étonnement en voyant son image si fidèlement reproduite. Lucien essaya de la remercier du grand service qu'elle lui avait rendu, mais elle ne comprit pas qu'une action si naturelle valût des remercîments; elle ne croyait pas non plus devoir exprimer sa reconnaissance pour les cadeaux qu'elle acceptait avec tant de plaisir.

Nos Européens éprouvaient des sentiments divers. M. Max se trouvait heureux de pouvoir étudier le caractère des naturels, et son fils de nouer avec eux des rapports agréables. Il voulait apprendre d'eux à tendre un arc, à s'élancer agilement à la poursuite du gibier, à manœuvrer la pirogue qui remonte et descend les fleuves sous l'impulsion de la pagaie.

Les Indiens se trouvant à leur aise dans le port de la Nouvelle-Angoulême s'y installèrent sans façon pendant quelque temps. Naturellement insouciants et légers, ils suspendent leurs courses et leurs affaires pour une occasion futile ou un plaisir imprévu. Une bonne chasse ou une pêche abondante les retient dans un même lieu pendant des semaines entières. Le seul but que ces hommes assignent à la vie est de la passer agréablement et sans contrainte. Aussi s'adonnent-ils entièrement aux joies, aux jeux et au bonheur du moment sans s'inquiéter du lendemain.

Au reste, leur pirogue avait éprouvé des avaries dans le trajet des bouches du Maroni à la Mana. Le port de la *Nouvelle-Angoulême* leur offrit des ressources dont ils profitèrent.

Ces gens appartenaient à la puissante et redoutable tribu des Palicours dont les alliances remontent jusqu'aux sources de l'Amazone; ils conduisaient Alira à Organabo, village indien situé sur la rive droite de la Mana, et qui, étant la résidence du principal capitaine de cette nation, en est en quelque sorte le chef-lieu. A l'époque dont je parle, toutes les tribus de la Guyane vivaient en paix depuis de longues années. Les Galibis, répandus sur la rive gauche du fleuve et dont les alliés habitent les terres les plus éloignées sur le cours du Maroni, avaient juré amitié aux Palicours; ce qui ne s'était point encore vu depuis plusieurs générations.

Digo, chef de cette nation, était allé visiter les Rocoyens, l'une des tribus confédérées avec les Galibis. Il avait vu

Alira, s'en était épris et désirait l'avoir pour femme; mais Oldi, le vieux Oldi, qui avait veillé sur l'enfance de cette jeune fille, privée de bonne heure de ses parents, avait lui-même porté ses vues sur elle; il prétendait l'épouser. Alira ne se souciait point de cet honneur. Digo, jeune, ardent, n'était point d'un caractère à céder. La bonne foi n'est pas d'ailleurs le caractère distinctif des Palicours. Résolu de l'enlever, il partit un matin après avoir pris congé de ses hôtes, pour ne pas donner l'éveil, et quelques-uns des siens, apostés à une faible distance, s'emparèrent d'Alira qu'ils mirent dans leur pirogue. Alira, qui redoutait Oldi et ne voulait pas devenir sa compagne, n'opposa pas de résistance. Avec l'insouciance de son âge et des Indiens, elle ne songea ni aux conséquences de sa fuite, ni au hasard de sa destinée. C'était une jeune fille naïve et pure qui ne voyait dans le désir manifesté par Oldi d'une façon absolue, que l'expression d'une volonté tyrannique dont l'injustice révoltait son âme.

Comptant à peine quinze années, elle unissait à des grâces innocentes la simplicité naturelle aux Indiennes. Toutefois son intelligence, bien qu'inculte, était remarquable, et si elle eût été cultivée, Alira se fût distinguée par les dons de l'esprit. Elle pressentait tout ce qu'il y avait de défectueux chez les hommes au milieu desquels sa naissance la condamnait à vivre; elle soupçonnait qu'il y avait au-dessus de la vie grossière des Caraïbes une existence où l'on comptait plus de vertus, des lumières dont l'éclat lointain ne frappait même pas ses yeux. Qu'un rayon, le plus faible rayon de la vérité vînt à la frapper, et son in-

telligence s'illuminerait tout à coup ; car elle était douée d'une de ces organisations qui devinent plus qu'elles n'apprennent ; elle était de ces âmes d'élite qui font le bonheur des autres et sont destinées à vider elles-mêmes la coupe de l'infortune.

Les compagnons d'Alira se livraient chaque jour aux plaisirs de la chasse et de la pêche. Elle les accompagnait dans leurs courses, et Lucien, armé de son fusil, se mêlait toujours à leurs exercices. Alira y déployait une agilité et une grâce admirables. Lucien se sentait ému à l'aspect de ses charmes. L'amour se glissait insensiblement dans son cœur. Ses yeux, constamment attachés sur la jeune Indienne, la suivaient dans tous ses mouvements. Alira, de son côté, prenait plaisir à converser avec Lucien. Elle lui adressait mille questions auxquelles Lucien répondait toujours de manière à la satisfaire. Il était ingénieux à lui être agréable. Elle se montrait touchée de ses prévenances. Bientôt l'habitude de se voir leur en fit sentir le besoin. Lorsqu'ils se trouvaient ensemble, il leur semblait que la nature versait de douces ivresses dans leurs seins. Alira s'ignorait trop pour se rendre compte du sentiment qu'elle éprouvait. Elle aimait, et son âme s'épanouissait à l'aspect de Lucien, comme la fleur ouvre sa corolle humide aux premiers feux du jour. Son âme s'éveillait sous l'impression des premiers sentiments de l'amour. Lucien en ressentait aussi les ardeurs pour la première fois, et s'abandonnait avec délices aux transports de sa passion.

Ce n'était pourtant pas sans que de rudes combats se livrassent dans son cœur, qu'il s'adonnait au penchant

qui l'entraînait vers Alira. Il ne pouvait s'accoutumer à la pensée d'aimer une jeune fille sortie des bois du Maroni pour tomber dans les bras d'un sauvage. Bel objet d'une passion sensée ! se disait-il en lui-même, le soir, au seuil de son carbet, après avoir parcouru les forêts d'alentour avec Alira. Me serais-je épris d'une fille caraïbe? L'amour qu'elle m'inspire est-il digne d'un Européen, et les blanches filles de ma patrie ne sont-elles pas mille fois plus aimables? A la beauté de la race et aux agréments du corps, ne joignent-elles pas la culture de l'esprit, les avantages de l'éducation, les perfections et les grâces des sociétés civilisées? Il mettait sa tête dans ses mains, suspendait ses réflexions pendant quelques instants, puis reprenait : Puis-je m'attacher à une fille qui passera devant mes yeux comme l'image fugitive dont la trace s'évanouit sur le miroir qui la réfléchit? Elle ne saurait jamais m'appartenir. Sa grossière ignorance, les instincts barbares qu'elle a dû puiser au milieu de ces déserts, le sang vil qui coule dans ses veines, tout cela m'interdit de l'aimer. J'éprouve sans doute un moment de vertige. La nouveauté, l'impression que devait me faire l'aspect bizarre d'une fille sauvage ont troublé mes esprits, et j'ai la faiblesse de prendre cela pour de l'amour !

Mais Alira, impatiente de revoir Lucien, accourait vers lui, et l'apercevant dans la morne attitude de la douleur, lui disait d'une voix tendrement émue : Jeune blanc, pourquoi fuis-tu les Caraïbes? Est-ce que nous t'avons fâché? Mes compagnons ont-ils eu pour toi de mauvaises paroles? T'aurais-je causé quelque chagrin?

Et Lucien, portant un regard attendri sur Alira, s'enivrait de sa beauté. — Non, Alira! non! tu ne m'as point causé de chagrin. Tu es la plus douce, la plus aimable créature de ces contrées, comment pourrais-tu faire naître en moi la moindre douleur?

—Viens donc, reprenait alors Alira, viens donc te mêler à nos danses et à nos jeux.

D'autres fois, Lucien disait à la jeune fugitive du Maroni : Instruis-moi donc, Alira, des motifs de ton départ. Elle lui racontait alors la perte prématurée de ses parents, les années de son enfance, et les projets qu'Oldi avait formés depuis quelque temps. Elle dépeignait en termes touchants la peine qu'elle en avait ressentie, et le dessein médité par Digo de l'affranchir de ce joug détestable.

—Tu aimes donc Digo? disait Lucien d'un ton de colère. Ses yeux étincelaient de fureur, et sa voix tremblante avait des éclats où les accents de la jalousie se mêlaient à ceux du reproche.

— O Lucien! reprenait Alira d'un ton inquiet et suppliant, que tu m'effraies par la dureté de ta parole et par le sombre feu de ton regard! Que t'ai-je dit qui puisse t'irriter? Je ne sais si j'aime Digo. J'ignore ce que c'est qu'aimer. Une Caraïbe ne doit-elle pas avoir un maître? Oldi ne saurait être le mien, lui que j'aime comme un père; ignores-tu que dans nos tribus il est glorieux de servir un chef puissant comme Digo, et d'en être la femme? Mais s'il te déplaît que je continue ma route vers Organabo, reconduis-moi vers mes carbets, à travers la forêt, je te suivrai avec confiance.

Ces douces paroles jetaient Lucien dans une étrange indécision. Sa colère s'apaisait tout à coup; une noire mélancolie s'emparait de son âme. Ses nuits se passaient sans sommeil; il roulait mille projets dans sa tête brûlante. Il sentait qu'un irrésistible attachement l'enchaînait à l'Indienne, et que de quelque côté qu'elle tournât ses pas, elle lui échappait pour toujours.

Tant d'émotions brisaient ce cœur altier. Son imagination se consumait en projets insensés. Il s'arrêtait quelquefois à une idée qui lui paraissait praticable, et sa physionomie prenait aussitôt l'empreinte de la joie. Bonheur trop tôt évanoui! La réflexion lui démontrait l'impossibilité d'accomplir son plan; il ne s'était relevé que pour retomber dans un plus morne désespoir.

Alira était aussi devenue rêveuse depuis que Lucien lui avait parlé de Digo avec colère. Elle ne paraissait devant lui que troublée, abattue, les yeux languissants et pleins de pleurs. L'insouciance de son âge s'était dissipée, comme une vapeur légère, sous le regard passionné de Lucien. Les choses se présentaient sous un autre aspect à son esprit. Elle n'avait plus la même simplicité. Il y avait un certain embarras dans son maintien. Son intelligence s'élevait dans la méditation, elle qui n'avait point encore réfléchi. On la voyait souvent sur le bord du fleuve, dans des lieux écartés, et rechercher instinctivement la solitude, comme une âme tourmentée qui s'isole pour se recueillir. Tout trahissait son trouble; ses traits décelaient sa douleur. Quand ses compagnons l'entretenaient de leur prochain départ, elle ne pouvait réprimer son effroi. Je

veux retourner, leur disait-elle, vers les palmiers de mes pères. Reconduisez-moi dans la demeure d'Oldi. Et ses yeux fondaient en larmes.....

Lucien voyait ces larmes. Son cœur n'en souffrait que davantage. Alira lui disait : Je ne sais ce que j'éprouve quand je suis près de toi. Ta vue me saisit à la fois de bonheur et de tristesse, et quand nous sommes séparés mon sein se gonfle et je pleure ! Ah ! je pense souvent à ce que tu m'as dit. Je voudrais retourner au carbet de mes premiers jours ; mais je ne pourrai supporter ton absence.

Restons donc unis ! s'écria un jour Lucien en l'écoutant parler ainsi ; et, l'enveloppant dans ses bras, il la pressait avec transport.

Mais M. Max qui veillait sur son fils n'avait pas tardé à s'apercevoir de la sympathie que ces deux jeunes gens éprouvaient l'un pour l'autre ; il pressait en secret le départ des Palicours qui, un matin, pendant que le père de Lucien l'avait entraîné sous le prétexte d'une excursion nécessaire, firent monter Alira dans leur pirogue et partirent.

Lucien, impatient de la revoir, hâta son retour, et n'apprit son malheur que pour exhaler son désespoir et sa fureur. Il resta longtemps fixé sur le rivage, immobile et pensif, les yeux attachés sur le fleuve dont l'onde tranquille contrastait avec les orages de son âme. Ah ! c'est ici que je la quittai pour la dernière fois, hier, au moment où le soleil saluait la forêt de ses dernières lueurs. Qu'elle était belle ! une douce langueur répandue sur son visage ajoutait de nouveaux attraits à ses charmes. Elle est donc

perdue pour moi? Je ne la reverrai plus! Elle sera la compagne d'un Palicour!... Qu'ai-je donc fait au destin pour me rendre si misérable?

Étrange passion que l'amour! les tourments qu'il cause l'excitent à mesure qu'il grandit, et l'on dirait qu'un cœur embrasé de ses feux est un foyer dont la flamme renaît d'elle-même. L'absence qui devrait l'éteindre accroît ses désirs, et quand il s'éveille pour la première fois dans un cœur qui n'en connaît point encore les étreintes, ah! combien les larmes qu'il fait couler sont amères. — Aimer, est-ce donc souffrir?

En remontant le cours du fleuve, Alira sentait s'accroître sa douleur. Chaque coup de pagaie qui donnait l'impulsion à la pirogue retentissait péniblement dans son âme. Ses larmes avaient tari à leur source; la tête penchée sur son sein, elle était absorbée dans ses souvenirs. Tout son être semblait anéanti. Rien ne pouvait la distraire de sa mélancolie profonde, ni les soins que lui prodiguaient ses compagnons, ni leurs chants sonores dont les échos retentissaient sur les deux rives. Elle ne pensait qu'à Lucien, et son amour était comme un de ces songes qui laissent au réveil une aimable et pénible impression.

Quand elle aborda au village de Digo, sa faiblesse succombant sous le poids d'émotions si cruelles, il fallut qu'on la portât vers l'époux qui lui était destiné, et ce ne fut qu'au prix de souffrances héroïquement supportées qu'elle se résigna enfin à son sort.

Quant à Lucien, son chagrin ne cessait d'éclater en violents transports; M. Max essayait de faire diversion à son

désespoir, mais il ne combattait point son amour. Plus prudent et plus sage, il se faisait le confident et le consolateur de ses peines. Il n'épargnait aucun effort pour rappeler la raison dans cette jeune âme attristée. Il n'en fermait pas violemment la blessure, il attendait patiemment que le temps la cicatrisât; mais il occupait Lucien à des travaux utiles; il flattait son goût pour les grandes choses, dirigeait ses pensées et ses méditations vers les problèmes auxquels Lucien inclinait par un penchant invincible. Il continuait à suivre la méthode qu'il avait adoptée dès les premiers jours.

« Je ne comprends pas, lui disait-il, pourquoi les naturels de ces contrées ne sont point encore civilisés. Non » loin d'ici, on est parvenu à soumettre des peuplades » entières à la civilisation, mais, en général, les forêts du » nouveau monde sont remplies des hommes primitifs » que les Européens y ont poussés. Car l'Europe fut un » fléau pour eux : au lieu de leur apporter nos arts, nos » sciences, nos lumières enfin, de leur faire partager les » douceurs de notre existence, les chrétiens ont persécuté » ceux qu'ils dépouillaient de leurs terres. Jamais iniquité » ne fut plus monstrueuse, plus lâche que la conquête » de l'Amérique par l'Europe cruelle, sanguinaire, odieusement égoïste. Aussi Dieu ne peut bénir des établissements qui se sont formés sous d'aussi détestables auspices. Un jour viendra où l'Amérique fera sévèrement » expier à l'Europe tant de forfaits...

» Combien ne doit-on pas déplorer encore la découverte » de ce nouveau continent! Une civilisation douce avait

» commencé parmi les populations intelligentes dont nous
» voyons aujourd'hui les faibles débris disputer aux bêtes
» féroces leur pâture et le domaine des forêts. Si les vais-
» seaux de Christophe Colomb n'avaient point abordé ces
» rivages, il est probable qu'en vertu de cette loi qui
» donne à tout ce qui commence un développement gra-
» dué, la civilisation des peuples inconnus du nouveau
» monde aurait fait des progrès constants, et qu'ils seraient
» aujourd'hui éclairés et actifs comme nous ; qu'ils iraient,
» sur leurs propres vaisseaux, s'inspirer de l'expérience
» de notre vieille Europe, découverte par leurs naviga-
» teurs, comme les nôtres ont découvert leurs infortunés
» rivages ! Ces peuples, dont nous déplorons la barbarie,
» nous égaleraient peut-être, et l'homme sensible, le vrai
» chrétien, ne serait point affligé de leur indifférence
» pour nos usages, nos principes, notre culte et les lois
» de notre société.

» Est-il surprenant que ces malheureux repoussent nos
» institutions et nos mœurs ? Ils voient en nous des ravis-
» seurs, des tyrans. Ne crois pas, mon fils, qu'ils ne soient
» point susceptibles de culture. Non-seulement on les a
» maltraités, mais encore on a voulu leur imposer tout
» d'abord une civilisation qu'ils ne comprennent pas,
» qu'ils redoutent, et dont toutes les exigences ne con-
» viennent ni à leur nature, ni à leur climat. Pour les
» civiliser, il faut adopter une vie rapprochée de leurs
» habitudes, car le mouvement vers la civilisation doit par-
» tir d'eux-mêmes. Les hommes ne sont pas destinés à rester
» éternellement sur le dernier degré de l'échelle sociale. »

Ces paroles produisirent une profonde impression sur l'esprit de Lucien, qui nourrissait déjà de vagues projets pour la civilisation de ces hommes dont il plaignait l'existence. D'ailleurs le nom d'Alira lui rappelait un souvenir si cher ! Il lui était si pénible de songer que cette jeune fille, élevée ou plutôt grandie dans l'ignorance, n'appartenait ni par son éducation ni par sa naissance à la société européenne !

Quelques jours s'écoulèrent dans les angoisses d'une disette affreuse. M. Max avait consommé le peu de provisions venues de la Nouvelle-Angoulême, et il attendait de ce chef-lieu, avec une impatience extrême, tout ce qu'il en avait demandé.

Enfin, un matin, alors qu'on se désespérait le plus, des chants se firent entendre; on courut au bord de la rivière. Lucien, le premier, aperçut une large barque conduite par des nègres. Un officier parut bientôt; il s'excusa du retard de cette petite expédition. Il apportait quelques vivres; mais le lendemain M. Max et son fils s'embarquèrent pour remonter la Mana et se rendre à la Nouvelle-Angoulême où ils étaient attendus.

Le soir, ils arrivèrent en effet au chef-lieu de la colonie future. Un accueil aimable leur fit oublier les privations qu'ils avaient endurées. Chacun s'empressa de se montrer agréable. L'état-major résidait dans cette ville naissante, composée de quelques pauvres carbets. Deux vastes cabanes en bois s'élevaient seules sur un tertre assez large qu'on décorait du nom de place; l'une était la résidence des officiers et des chefs de l'administration; l'autre servait d'hô-

pital et de demeure à trois religieuses, lesquelles, sous le costume des sœurs de Saint-Vincent de Paul, prodiguaient dans ce lointain climat leurs consolations et leurs soins aux nombreux malades qui, dans cette localité plus que partout ailleurs, succombaient sous l'influence maligne des marais voisins et de l'ardeur insupportable du soleil. Parmi les personnes dont M. Max fit la connaissance, il y en avait plusieurs fort distinguées : Lucien conserva particulièrement le souvenir de M. Zéni, capitaine du génie, officier plein de mérite homme de cœur, et qui lui témoigna une bienveillance au-dessus de tous les éloges.

CHAPITRE II.

La joie de M. Max et de son fils ne fut pas, hélas! de longue durée, car le père de Lucien tomba bientôt malade et mourut, laissant ce jeune homme bien loin de sa famille, de son pays, isolé au milieu d'une population misérable et souffrante.

Cette mort, presque subite, frappa Lucien d'une douleur profonde. Il aimait son père autant pour le mérite qu'il lui reconnaissait que parce qu'il en avait reçu le jour. Aussi comprit-il toute l'étendue de sa perte et la déplora-t-il amèrement. M. Max était un homme sage, d'un génie hardi, d'un caractère honorable, que ses malheurs rendaient digne d'estime et de respect. Issu d'une ancienne famille fort estimée d'Alsace, il ne cessa, pendant sa trop courte carrière, de pratiquer le bien et de se rendre utile à son pays. Bon père, les liens de famille étaient sacrés pour lui;

il porta toujours à ceux qui lui appartinrent un intérêt sans bornes; en un mot, les vertus privées n'eurent jamais d'autel plus cultivé qu'à son foyer. Les habitants de la Nouvelle-Angoulême cherchèrent vainement à diminuer la peine que Lucien ressentait : il était inconsolable.

Cependant des tribus indiennes communiquant quelquefois avec les blancs de ce poste, leur apportaient des arcs, des flèches, des hamacs tissés avec du coton ou du pite. Ils vendaient encore des vases de terre d'une forme curieuse et jolie, ainsi que d'autres objets également précieux pour des Européens, qui, en échange, livraient de mauvais vivres et des liqueurs spiritueuses dont les indigènes sont très-amateurs.

Parmi ces tribus, il y en avait une chez laquelle Lucien avait trouvé plus de sympathie que chez les autres. Quelques Indiens l'avaient pris en affection; avec eux, il parcourait les forêts, s'exerçait à tendre l'arc, à poursuivre le gibier. Lorsqu'ils apprirent son malheur, ils redoublèrent d'affection, lui témoignèrent plus d'intérêt, et enfin lui proposèrent de l'adopter. Leur chef, Valentin, se montra fort disposé à consentir à cette adoption, vivement désirée par tous les Indiens de sa tribu. Cet événement fit une grande sensation dans la colonie, car jamais un pareil exemple n'avait eu lieu. Malgré les avis divers qu'il recevait des blancs de la Nouvelle-Angoulême, Lucien accepta avec reconnaissance; un jour, après avoir visité une dernière fois la tombe de son père, il fit ses adieux aux officiers français et s'achemina, escorté de ses nouveaux frères, vers la résidence des Indiens de la tribu. Valentin

marchait en tête, Lucien le suivait de près, et lorsque ses pieds ne pouvaient trouver un passage à travers les buissons de la forêt, ses compagnons le portaient en témoignant la plus vive satisfaction de pouvoir être agréables à un jeune blanc dont ils avaient apprécié déjà les nobles qualités.

Je me souviens de ce jour déjà si loin de moi. Je marchais le premier à la tête des enfants de mon âge ; libre, insouciant, joyeux, ne soupçonnant pas la destinée qui m'attendait. O mon pays ! ô mes forêts chéries ! c'est dans votre sein que j'aurais dû vivre et mourir ! Hélas ! quel est mon sort sur cette plage où la main d'un ami ne presse point la mienne ! Après avoir pâli vingt années dans l'étude, consumé mon existence dans les veilles, suis-je plus heureux pour être plus savant ? Sous le ciel de ma patrie, abrité sous l'humble carbet de mes pères, chéri d'une compagne fidèle, je serais toujours le roi de ses forêts ; armé de mes flèches, je pourrais encore, dans ma légère pirogue, voguer vers les régions lointaines et fortunées du Dorado, et m'asseoir sur le hamac de mes frères !

Le petit village auquel, après plusieurs journées de marche, Lucien arriva avec ses compagnons, était situé au milieu des bois. Une colline semi-circulaire sur laquelle on apercevait de rares plantations de bananiers et de maïs, de manioc et d'ignames, s'élevait à une petite distance du village indien qui s'étendait à ses pieds et dont l'aspect offrait l'image de la misère. C'étaient des carbets ou petites habitations couvertes de feuilles de palmier sèches, et formant une toiture qui ne reposait que sur quatre arbres fichés en terre ; il n'y avait point de portes, point de mu-

railles. Les carbets étaient ouverts de tous les côtés. P quoi eussent-ils été fermés? Ces innocentes contrée connaissent point les voleurs, et tous les individus d'u même case ou village vivent en paix. Nul ne craint l'offense d'autrui, car il n'offense personne.

Les Indiens se balançaient nonchalamment dans des hamacs, comme bercés par les vents qui se jouaient parmi les feuilles et les arbres de ces sauvages demeures. A quelque distance de chaque carbet, la fumée s'échappait du milieu de quelques pierres posées sur le sol; des ustensiles de poterie et des femmes nues qui s'agitaient en préparant des aliments grossiers, annonçaient l'emplacement de leur étrange cuisine. On voyait partout des tas d'argile préparée pour fabriquer des vases; des presses à cassave, du roucou dans les pots, des aliments sur les plats; tout y était négligé et sans soins, à l'exception des arcs, des flèches, du boutou ou casse-tête, toujours suspendus à l'endroit le plus apparent.

Les carbets n'offraient point la symétrie des moindres hameaux de l'Europe. Ils étaient construits sans art. Le caprice des maîtres avait seul présidé à leur établissement. Mais si l'aspect de ces habitations n'était pas séduisant, si elles étaient éparses, sans règles, sans élégance; si les sentiers, encombrés de ronces, d'herbes, d'arbustes, de pierres, n'avaient pas la régularité des rues dans les grandes villes, la pensée ne s'affligeait pas non plus à l'aspect des gendarmeries, des prisons, des maisons de mendicité, des hôpitaux, des hospices d'aliénés, des casernes, des bureaux de finances qui forment les principaux et les plus splendi-

des monuments des cités d'Europe. Toutes ces vaniteuses misères sont inconnues et l'on méprise, peut-être avec raison, des avantages fastueux qui dénoncent encore plus de maux qu'ils n'en préviennent et n'en soulagent.

Toutefois l'instinct avait fait plus que le goût; car le village était situé à quelques pas de la Mana, qui coulait avec assez d'abondance pour faciliter le transport des pirogues. La colline le protégeait, depuis la rivière jusqu'à une grande distance. On y avait pratiqué de rares plantations; des arbres et des taillis fort épais la couvraient entièrement; mais derrière le village et du côté opposé à la colline, on avait eu soin de dégager les avenues. Les arbres avaient été abattus dans le rayon d'un quart de lieue, et leurs souches gisaient jusqu'aux limites de cette étendue cultivée. L'eau de la rivière suffisait aux transports; elle procurait aussi l'avantage de faciliter la pêche, cette inépuisable ressource des indigènes qui avaient ainsi toujours du poisson sous la main. La colline couverte d'un bois épais offrait un sûr rempart contre des entreprises agressives : les ennemis ne pouvaient du moins pas procéder par surprise. Avant qu'ils fussent arrivés au village, ses habitants auraient eu le temps de saisir leurs armes et de s'apprêter à se défendre.

Lucien remarqua bientôt ces dispositions prises instinctivement par ses amis, et il fit la réflexion que l'intérêt de la conservation est le premier mobile de l'art. Avant de songer à son agrément, l'homme invente les moyens de se prémunir contre les dangers. Il comprit aussi tout l'avantage que l'on pouvait tirer de cette situation, dans le cas

d'une attaque imprévue ou d'une guerre à soutenir. S observations portèrent encore sur l'agriculture et l'adm nistration de cette peuplade, dont la population s'élevait à 550 âmes partagées en 160 feux ou carbets.

Il fut moins satisfait des essais de culture. Quelques plantes de maïs étaient, avec de rares bananiers, le manioc et quelques ignames, la seule production que l'on remarquât, cultivée sans symétrie et ressemblant aux sauvages forêts au milieu desquelles s'étendait la tribu. L'art de l'agriculture n'est pas le premier que les hommes aient pratiqué ; car il exige des connaissances qu'une longue expérience peut seule procurer. Il est plus facile, lorsque le sol, l'air et l'eau fournissent abondamment des vivres, de les demander à la chasse et à la pêche qui sont une occupation agréable, pour laquelle une intelligence bornée est suffisante, qu'à la savante exploitation des terres. Cette seule inspection confirma rapidement Lucien dans l'opinion qu'on lui avait déjà fait concevoir du caractère des Indiens, race indolente, paresseuse en toutes choses, excepté dans les circonstances où leur âme est excitée par quelque passion ; intelligents et habiles, patients, simples, sans art, sans besoins étendus, ayant, comme je l'ai fait pressentir, toutes les qualités et tous les défauts de l'enfance, toute l'ingénuité de cet âge et toute la ruse des hommes mûrs.

Lucien comprit bien vite le parti qu'il pourrait tirer de ce caractère dont l'apathie était le plus sérieux obstacle au progrès de la civilisation ; mais en homme habile, il se borna à vérifier ses observations, à méditer ses plans et surtout à ne les découvrir qu'à mesure que leur développe-

3

ment devenait utile ou nécessaire. Il avait remarqué déjà que les projets les mieux combinés n'échouent souvent que par rapport à la précipitation qu'on met à vouloir les pratiquer sans tenir compte du temps, des circonstances et du caractère des hommes sur lesquels on veut en faire l'essai ou qui doivent concourir à leur application. Les esprits doivent être mûrs à chaque pas que l'on tente, et l'habileté consiste bien plus à profiter des événements qu'à les faire naître.

C'est avec de pareilles idées que Lucien préludait au rôle que Dieu lui destinait dans ces contrées primitives. Il s'attacha donc à se faire aimer par sa douceur, à se faire considérer par la supériorité de ses vues. Comprenant que le moyen d'acquérir de la puissance sur ces esprits grossiers consistait à les égaler et même à les surpasser en adresse et en courage, il ne négligea aucune occasion d'accompagner les Indiens à la chasse et à la pêche; il rivalisa bientôt avec eux dans ces exercices, car il ne brûlait que du désir de pouvoir leur montrer sa valeur dans la guerre.

Cette occasion se présenta bientôt. La cause en était chère à plus d'un titre à Lucien qui, enflammé d'une noble ardeur, ne tarda pas à révéler le génie qu'il avait reçu de la nature.

Les tribus indiennes sont parsemées sur la vaste étendue de la Guyane. Indépendantes les unes des autres, elles le sont aussi des Européens qui en habitent les rivages. Leurs mœurs, leurs dialectes varient autant que leurs croyances; mais il y a au fond des points de ressemblance, des liens communs et surtout une certaine confraternité qui les di-

vise par groupes et les rattache toutes à des principes généraux, dans quelques circonstances importantes, comme lorsqu'il s'agit de soutenir l'indépendance commune contre les Européens ou contre les noirs marrons qui peuplent en grand nombre certaines parties de la Guyane.

Si l'une des tribus a quelque grief à faire valoir contre une autre tribu, ou quelque agression à repousser de la part d'hommes d'une couleur différente, aussitôt elle fait courir certains signes convenus parmi ses alliés, et toutes s'apprêtent au combat.

Ce qui démontre que la morale n'est pas une loi factice créée par les hommes pour les besoins de la société, c'est que les infractions dont elle est l'objet sont les plus sévèrement punies, celles qui excitent la plus grande indignation et provoquent de la part de ces sauvages le soulèvement le plus général; une injustice particulière allume quelquefois des guerres terribles qui se succèdent pendant plusieurs générations.

Celle dont je vais parler a été engendrée par une cause de cette nature.

CHAPITRE III.

L'enlèvement d'Alira était une insulte faite à la tribu rocoyenne, où Alira avait conquis plus d'un cœur. Tous les jeunes gens aspiraient au bonheur de la posséder, et le chef, quoique d'un âge avancé, l'aimait éperdûment. C'était un vieillard prudent dont le gouvernement respirait la sagesse, dont on respectait les conseils et les sentences, qui, dans ses jeunes années, s'était fait remarquer par une bouillante valeur, mais que le temps n'avait pas respecté. Toutes les tribus de la Guyane le vénéraient comme un père. L'enlèvement d'Alira fut un coup fatal pour lui et sa tribu ; il s'éleva dans l'âme de chacun une violente colère et un désir immodéré de vengeance. Oldi surtout ne respirait que la fureur : sa sagesse ordinaire souffrait de l'irritation de son esprit.

L'indignation dont sa tribu et lui étaient animés, passa

bientôt dans les tribus voisines; en peu de temps, tous les Indiens de la rive gauche de la Mana avaient embrassé leur parti. Une ligue formidable menaçait la tribu d'Organabo; mais son jeune chef se trouvait doué de la capacité nécessaire pour faire face aux dangers dont il était menacé.

Il sut faire renaître, chez ceux de la rive droite, d'anciens griefs mal étouffés. Il leur représenta l'enlèvement d'Alira comme un acte de justice. Oldi, prétendait-il, avait voulu violenter cette jeune fille en la contraignant à devenir sa femme. Il sut le représenter comme un tyran jaloux, cruel, animé par l'ambition et faisant servir une offense particulière aux intérêts d'une politique astucieuse.

Cette tactique réussit à merveille. Il y avait longtemps que la paix existait dans les forêts de la Guyane, et l'on y sentait fermenter cette soif de guerre qui semble altérer les hommes les plus sauvages comme les plus civilisés après une longue période de repos. La jeunesse était bien aise de signaler sa valeur; les lauriers de ses aïeux, les merveilleux récits des vieillards enflammaient sa bouillante imagination. Il s'éleva de part et d'autre comme un tourbillon belliqueux qui fit tourner les esprits. Les plus sages parmi les anciens s'opposèrent vainement à ce mouvement que leur prudence blâmait; ils voulaient qu'on tempérât une ardeur qu'ils regardaient comme funeste.

Des ambassadeurs, disaient-ils, pourraient entamer des négociations dont les résultats conserveraient la paix générale, en ménageant le sang des guerriers. « Et pour-» quoi s'arme-t-on, criaient-ils dans les assemblées? Pour

» venger une injure personnelle, pour soutenir un droit
» peut-être douteux ! Est-ce bien à de semblables querelles
» que le courage des guerriers est destiné? Non ; réservons
» nos armes, la valeur de notre jeunesse, pour la défense
» de notre liberté quand les Européens voudront nous im-
» poser le joug humiliant de leur infâme domination. Si
» nous faisons la guerre les uns contre les autres, nous
» nous affaiblirons, et nos ennemis communs, par ces di-
» visions déplorables, triompheront de nous en profitant
» de nos fautes. D'ailleurs la guerre sera toujours possible.
» Essayons d'abord un rapprochement qui peut avoir
» d'heureux résultats ; et si nos efforts pacifiques sont re-
» poussés, nous pourrons recourir aux armes, cette der-
» nière raison des peuples. »

Tel était le langage des vieillards dans l'une et l'autre ligue ; car les tribus de la rive droite étaient toutes liées par le serment. Mais Oldi, le plus ancien, le plus sage, le plus renommé des chefs de la rive gauche, faisait valoir, avec toute l'autorité de sa parole et de son nom, ce qu'il appelait une injure commune à tous les Indiens. Il citait des exemples à l'appui de ses prétentions. « De tout temps,
» disait-il, une aussi grave offense, surtout quand elle
» s'adressait à un chef, a été punie du dernier châtiment.
» Je ne veux point armer les guerriers pour ma querelle
» mais pour la justice, pour les droits de tous. Si nous
» ne punissons point un tel forfait, on croira que le sang
» de nos pères a dégénéré dans nos veines. La paix
» serait la honte de nos tribus ; et plutôt que de souf-
» frir un tel affront, si personne ne me suit, je marcherai

» seul au combat; la fin de ma carrière sera du moins » digne d'une vie qui s'écoula pour le bonheur et la gloire » des Rocoyens. »

Ce langage et l'attitude fière du vieil Oldi enflammèrent le courage de toutes les tribus de la rive gauche; la guerre fut résolue d'un commun accord et l'on ne songea plus qu'aux préparatifs.

Oldi ne négligea rien pour en assurer le succès. Comptant sur la justice de sa cause, voulant d'ailleurs mettre le bon droit de son côté et augmenter les torts de son adversaire, il fit proposer une alliance aux tribus de la rive droite, en leur disant que si elles s'unissaient à lui pour punir un chef qui avait déshonoré la foi des nations de la Guyane, il s'estimerait heureux de conserver la paix avec elles. Il n'en voulait point aux nations de la rive droite; il désirait seulement frapper d'un juste châtiment celui qui avait outragé sa vieillesse.

Les ambassadeurs qu'il envoya furent cruellement maltraités par les jeunes gens. Ceux-ci craignaient qu'on les empêchât de faire la guerre qu'ils rêvaient avec tant d'ardeur. Cette lâche action rendait la paix impossible; elle fut sévèrement blâmée par les anciens. Pour détruire le mauvais effet d'une conduite déplorable, ils résolurent d'envoyer une ambassade à Oldi; mais son jeune antagoniste Digo sut faire échouer ce projet.

Digo avait environ vingt-cinq ans; il était doué d'un grand courage, d'un caractère mâle, d'une activité rare parmi les Indiens. A des passions ardentes qui n'étaient tempérées ni par l'âge, ni par la raison, ni par l'éducation

à laquelle les Caraïbes sont d'ailleurs tous étrangers, il joignait une vaste ambition. En allumant la guerre contre les nations de la rive gauche, il trouvait le moyen d'établir sa prédominance sur toutes les tribus de la rive opposée, et il espérait former une confédération dont il resterait le chef. Il déploya donc toute la ruse dont il était capable pour empêcher l'envoi d'une ambassade. Il représenta que ce serait une lâcheté, qu'on paraîtrait se soumettre à Oldi qui, vieux et faible, n'était plus redoutable et dont le courage faisait place à une politique perfide; il fit observer que les ambassadeurs arriveraient au moment où les confédérés de la gauche, sous le commandement d'Oldi, seraient déjà en marche et près de passer le fleuve; que dès lors il ne s'agirait plus d'un arrangement, mais d'une soumission qu'on aurait l'air d'offrir; qu'il valait bien mieux se préparer à la guerre, sauf à faire la paix, si, les armées étant en présence, les divers chefs s'entendaient à cet effet. Il eut l'art de faire croire qu'il inclinait pour la paix, et que s'il provoquait un armement c'était uniquement pour assurer la défense des foyers communs. Il ne négligea pas enfin un dernier argument dont il obtint un résultat décisif : il fit observer qu'en se tenant sur la défensive, il y avait de grandes chances de succès. L'ennemi serait fatigué et se battrait dans un pays qui ne lui était pas connu, on aurait sur lui l'avantage du terrain, du climat et celui des vivres qu'il ne pouvait transporter. Des revers inévitables le feraient repentir de son audace. Il serait défait dans une bataille, ou il souffrirait tellement de la misère inséparable d'une invasion, qu'il battrait

bientôt en retraite, couvrant de ses morts les glorieux champs de ses adversaires.

Ces dernières paroles firent l'impression que Digo avait prévue ; on ne put résister à l'espérance de détruire des nations rivales; l'instinct belliqueux triompha des plus sages avis : la guerre fut résolue avec un enthousiasme impossible à décrire. Digo fut proclamé chef des tribus, et il prit de suite les dispositions nécessaires pour assurer le succès de ses armes.

CHAPITRE IV.

Lucien, lorsqu'il arriva au village de Couchi, vit aborder les débris d'un contingent que la tribu avait fourni dans la guerre dont il apprit bientôt les détails.

Qûelque temps après son arrivée, on signala la présence des pirogues sur lesquelles étaient montés soixante guerriers. Ils apportaient de tristes nouvelles. Cinquante des leurs avaient succombé dans un combat, ou, faits prisonniers, avaient péri dans les affreux tourments que subissent les malheureux auxquels le sort des armes ne fut pas favorable. La désolation devint indicible à de pareils récits. Autour des soixante Couchiotes se groupait toute la population du village, haletante, écoutant leurs récits, les pressant de questions et faisant éclater la plus vive douleur en voyant leurs rangs si cruellement réduits. Les femmes poussaient des cris déchirants. Celles qui avaient perdu leurs époux, dont les fils avaient succombé, ou qui

redemandaient un père au génie des batailles, se tordaient les bras, se jetaient à terre et accablaient d'imprécations les guerriers échappés au hasard des combats. Les anciens, mornes et silencieux, les bras croisés, les yeux fixés vers la terre, ne laissaient échapper aucune plainte, ne proféraient aucun murmure et paraissaient subir l'étreinte de la fatalité. Cette attitude n'était point celle de la jeunesse, qui criait vengeance.

Cependant les cris avaient cessé, et ce calme apparent qui trahit les violentes et secrètes agitations de l'âme dans la méditation d'un immense désastre, avait succédé à la première rumeur. Lucien profita de ce moment pour s'avancer au milieu de la foule. Afin de se conformer autant que possible aux coutumes de sa tribu, il marchait nu-pieds et n'avait conservé qu'une chemise, un pantalon, et un grand chapeau de paille pour se garantir du soleil. Sur l'épaule droite, il avait rejeté à la manière de ces peuplades une pièce d'étoffe noire qui, passant sur la poitrine, faisait plusieurs fois le tour du corps. Ce costume tenait le milieu entre l'état sauvage et l'état civilisé.

« Je vous croyais, dit-il, doués d'un courage plus mâle.
» Quoi ! une défaite vous abat à ce point? Cette tribu ne
» compte-t-elle donc plus de valeureux guerriers; et ne
» sauront-ils pas venger le malheur commun, la mort de
» nos frères? Nous avons des armes, nous pouvons en fabri-
» quer. Les revers retremperont notre courage; les fautes
» du passé nous éclaireront sur l'avenir. L'ennemi paiera
» peut-être cher sa victoire; peut-être se repentira-t-il un
» jour de l'avoir obtenue.

» Croyez-moi, la perte de nos guerriers, si déplorable
» qu'elle soit, peut nous conduire à de grands destins. Il
» est certain qu'Oldi s'est trop pressé de faire la guerre,
» qu'il l'a mal conduite, que ceux du Maroni n'ont pas
» usé de la prudence qu'on devait attendre d'une tribu
» valeureuse; ils se sont trop fiés sur leur bon droit. Il
» vous appartient donc de venger une aussi terrible infor-
» tune, de prendre parmi les nations de la Guyane le
» rang que doit vous attribuer le courage dont vos âmes
» sont animées. S'il existe encore, Oldi ne doit plus com-
» mander, et c'est à vous qu'appartient la gloire d'être
» les chefs de cette confédération. Personne ne vous la
» contestera si vous savez surmonter votre juste dou-
» leur pour ne songer qu'aux moyens d'assurer la vic-
» toire! »

Ces paroles dites en créole, langage parlé par la plupart des tribus indigènes, furent traduites en indien et excitèrent un vif enthousiasme. Tous s'accordèrent à vanter la sagesse qu'elles faisaient supposer dans le jeune blanc, et, passant subitement de l'excès de la stupeur à l'excès de l'enthousiasme, la tribu se laissa entraîner aux démonstrations les plus vives; car ces peuples ne savent pas déguiser leurs sentiments, qu'ils portent toujours à l'extrême.

Lucien comprit dès ce moment qu'il avait conquis une grande influence, disons plus, un immense pouvoir sur l'esprit de ces hommes; il en ressentit une secrète joie. Il les engagea à préparer des aliments aux guerriers qui venaient d'arriver et proposa de fêter ces frères, en remer-

ciant le Grand-Esprit de les avoir épargnés. Cette proposition fut accueillie par des cris frénétiques de contentement. On convint qu'après le repas chacun retournerait à son carbet, et que la nuit étant passée, on se réunirait après le festin pour délibérer sur le meilleur parti qu'on croirait devoir adopter.

A peine le jour commençait-il à darder ses premiers rayons de lumière à travers l'épaisse forêt qui entoure Couchi, que Lucien se jette à bas de son hamac, prend ses armes et sort de son carbet. Le bourg était enseveli dans un profond sommeil. Un seul Indien veillait. Dès qu'il aperçut le jeune blanc, il courut à lui et le pressa dans ses bras ; c'était un homme que Lucien avait déjà remarqué la veille. Agé de trente ans environ, il paraissait plus distingué dans ses manières que les autres Indiens. Son œil noir brillait d'une ardeur peu commune; il y avait sur son visage une expression de supériorité évidente, et dans toute l'attitude de son corps je ne sais quel sentiment de force qui annonçait un homme d'une nature plus élevée que celle des autres.

« Je suis heureux de vous voir, lui dit Lucien; vous » paraissiez hier moins abattu que vos compagnons; je ne » doute pas que vous ne puissiez m'instruire parfaitement » de l'objet de la guerre et des détails qui en ont amené » la malheureuse issue. Parlez, je vous écoute. »

« Couchons-nous sur le bord du fleuve, à l'ombre de » ces arbres, au pied desquels Tamousi a étendu cette » molle verdure, » dit l'Indien, qui se nommait Kaïka, et dont l'intelligence avait reçu quelque culture par le contact

des Européens. « Nous causerons à l'aise, et je te dirai des choses intéressantes, car tu me plais. » Quand ils furent assis, il commença dans les termes suivants :

« C'est chez nous un usage que les tribus confédérées » se secourent dans un grand péril. Nous sommes tous » frères sur cette rive : ainsi l'Esprit l'a voulu. Nous » sommes Galibis, c'est le nom de la plus glorieuse des » nations. Il n'en est point sur la terre qui soit plus géné- » reuse, plus intrépide et plus juste. Les Palicours, au » contraire, qui habitent l'autre rive et comptent égale- » ment des tribus sans nombre, ont toujours été perfides, » voués à l'injustice, adonnés à la cruauté. Aussi les Ga- » libis sont-ils ennemis des Palicours; des guerres san- » glantes ont souvent signalé cette inimitié; mais il était » tombé bien des torrents de pluie, la Mana avait souvent » débordé et fait rentrer ses ondes dans son lit, depuis » que la paix régnait enfin parmi nous. Les Galibis » croyaient à la bonne foi des Palicours et, déplorant des » divisions funestes, avaient salué avec transport la bonne » harmonie qui commençait enfin à s'établir. Les anciens » ont fréquemment répété que nos aïeux chassaient jus- » que sur les bords de la mer; que leur empire était tran- » quille; que jamais la guerre ne l'avait désolé. Les peu- » ples goûtaient le bonheur d'une douce union; les chefs » se faisaient chérir par leurs vertus. On a conservé les » traditions de cet heureux âge, et les vieillards n'en ra- » content jamais les temps héroïques sans que les larmes » qui coulent sur leurs visages ne viennent exciter les » nôtres à se répandre. Tout à coup, des êtres d'une cou-

» leur différente et qui n'avaient d'humain que le nom, » sont arrivés de terres inconnues, montés sur de vastes » machines sous lesquelles pliaient les flots et dont sortait » la foudre. Nous dûmes céder au nombre, à la supériorité » des armes ainsi qu'à l'audace du mensonge et de la » fourberie. Ces vils méchants (je te demande pardon de » traiter ainsi les hommes de ta couleur, mais je sens que tu » n'en as pas le caractère), ces brigands cruels ont dévasté » nos champs, violé nos femmes et réduit nos enfants et » nous-mêmes en esclavage. Animés par la soif de pos- » séder les choses que nous méprisons, ils nous ont per- » sécutés avec fureur. Nous avons fui des terres qui nous » devenaient si désastreuses après avoir porté les plus doux » fruits ; nous avons emporté les os de nos pères et sommes » venus chercher un refuge contre les barbares dans les » forêts qui nous ont garantis de leur rage.

» Depuis ce temps, une sainte affection a lié nos tribus » entre elles. Cependant quelquefois l'esprit de la guerre, » ainsi que je viens de te le dire, paraît avoir accompagné » les Européens dans nos climats.

» Les feuilles des arbres s'étaient donc renouvelées bien » des fois depuis que les diverses nations de ces contrées » s'étaient juré la paix. Nous jouissions d'un repos pro- » fond, et même dans nos fréquents rapports avec les Eu- » ropéens, nous puisions des ressources agréables. Pour » le prix d'objets auxquels nous n'attachions aucune va- » leur, nous recevions des étoffes, des liqueurs, des » armes plus meurtrières et plus sûres que les nôtres. » Rien n'annonçait que l'union dût être troublée, lors-

» que le capitaine d'une tribu galibie, qui habite sur » des bords bien éloignés d'ici, eut à se plaindre d'une » grave offense. Le chef téméraire d'une peuplade pali» coure lui avait ravi la femme qu'il se destinait. Or, » nous considérons cette injure comme la plus cruelle. » Le sang peut seul la laver. Oldi fit donc courir les » nœuds, et nous nous empressâmes d'y répondre.

» Six mille guerriers, rangés sous les ordres de ce chef » vénérable, traversèrent la Mana dans des pirogues.

» Les Galibis sont les plus beaux de la race caraïbe. Ils » sont nés pour la guerre. Leur aspect est terrible quand, » réunis en masses nombreuses, leurs mains soutiennent » des faisceaux de flèches et leur arc redoutable; lorsque » le boutou, le meurtrier boutou pend à leurs épaules; » que leur front s'ombrage des plumes brillantes et de » couleurs variées qui forment sur leur tête une coiffure » guerrière. On distinguait parmi nous les Rocoyens, les » Aramichaux, les Arwakas et plusieurs autres tribus re» marquables par leur mâle ardeur et la beauté de leur » costume. La nôtre n'était pas moins admirée et le cédait » à peine aux Rocoyens pour la force, la beauté et la vi» gueur de ses combattants; elle ne le cédait qu'en nom» bre aux Arwakas, si redoutables par leur adresse à lancer » la flèche au long dard. Les étoffes noires qui flottaient » sur nos reins nous distinguaient du reste de l'armée; » mais ce qui excitait l'enthousiasme, c'était l'habileté » avec laquelle nous tirions des sons harmonieux de ro» seaux à trois trous qui sont les instruments de musique » de tous les Galibis. Nos chants retentissaient dans les

» bois; nous étions tous animés d'une noble valeur. Nous
» ne portions que nos armes. Des hommes comme nous
» ne pouvaient descendre à se munir de vivres. Le Grand-
» Esprit n'a-t-il pas peuplé les forêts de gibier et les eaux
» de poissons, pour la nourriture de ceux qui affrontent
» les périls d'une juste guerre? Cependant les femmes qui
» avaient voulu nous suivre portaient du cachiry, du
» vicou, boissons préparées par leurs mains et dont la sa-
» veur surpasse toutes celles des blancs. Nous dûmes à
» leurs tendres soins de ne point manquer de ces utiles
» liqueurs. Nous laissâmes nos pirogues à la garde des
» moins valides, et nous nous enfonçâmes dans l'épaisse
» forêt. Nous marchions serrés autant qu'il nous était pos-
» sible pour éviter les surprises de l'ennemi. Oldi était à
» notre tête; son courage le rajeunissait beaucoup. Il
» nous animait de la voix et du geste, ralliait ceux qui
» s'écartaient sans autorisation pour se livrer à la chasse,
» gourmandait les moins intrépides. Son œil prévoyant
» devinait les obstacles, et son adresse, sa prudence, sa-
» vaient les éviter. Père tendre aussi bien que chef in-
» flexible, il compatissait à tous les maux et paraissait
» soulager chacun des peines immenses qu'il prenait pour
» lui. »

Après avoir raconté la défaite du parti d'Oldi, surpris par le nombre, vaincu par la ruse, Kaïka poursuivit :

« Digo profita de son triomphe avec une froide cruauté.
» Il fit massacrer tout ce qu'il rencontra de nos guerriers
» qui, d'ailleurs, ne s'abaissèrent à aucune supplication
» indigne de vrais Galibis. Oldi fut saisi les armes à la

» main et combattant avec une rare intrépidité; il ne se
» rendit que percé de blessures toutes reçues dans la poi-
» trine ou au visage. Digo s'approcha, le nargua avec une
» atroce ironie et ordonna qu'on l'écorchât tout vif en
» lui enlevant la peau par petites parcelles..... Oldi souf-
» frit ce supplice sans proférer une plainte : ses lâches
» vainqueurs eux-mêmes conçurent de l'admiration pour
» son courage...

» Quelques guerriers, faibles débris d'une armée hé-
» roïque, s'échappèrent à la faveur de la nuit et vinrent
» annoncer à leurs nations les immenses revers qu'il a
» plu au Grand-Esprit de leur faire essuyer. »

Une longue pause, pendant laquelle Lucien et son narrateur regardaient fixement à terre, suivit ce récit déchirant. Lucien rompit enfin le silence d'une voix émue.
« C'est un grand malheur, dit-il, j'en conviens; mais
» vous avez combattu en gens de cœur. Une seconde cam-
» pagne sera peut-être plus heureuse. Des fautes ont
» été commises, il faut les réparer. Digo paraît être un
» homme résolu, habile, et servi par des guerriers intré-
» pides. La faute que le trop infortuné Oldi a faite, Digo
» peut la commettre, entraîné par l'orgueil d'un aussi grand
» triomphe. Voulez-vous me seconder dans mes efforts,
» nous vengerons ensemble la mort de vos frères, qui sont
» aussi les miens? »

Kaïka, pour toute réponse, lui serra les mains.

« Je comprends, dit Lucien, nous sommes désormais
» unis... Mais dites-moi quelle est la jeune fille enlevée
» par Digo. »

Il ne connaissait pas le nom d'Organabo, que les Rocoyens nommaient Ogana, ni celui d'Oldi, qu'ils appelaient le sage vieillard. Cependant la coïncidence de l'enlèvement de la jeune Maronite avec celui de la Rocoyenne l'avait fait frémir.

« C'est une Maronite nommée Alira. »

A ce nom, Lucien devint pâle; il voulut se lever, il tomba ; il voulut crier, sa bouche resta muette, ses yeux se fermèrent... Kaïka, effrayé, essaya de le rappeler à la vie; il le prit dans ses bras, lui baigna le visage; mais Lucien restait inanimé. Les larmes coulaient en abondance des yeux de Kaïka qui disait :

« Réveille-toi, mon frère. Mon frère, ouvre les yeux...
» Regarde comme la lumière est pure; une douce fraî-
» cheur est répandue dans l'air. Écoute le souffle du Grand-
» Esprit qui agite les arbres, ride les eaux et fait molle-
» ment onduler cette couche de verdure. »

Puis il le posait doucement sur la terre, et, retenant son haleine, il écoutait avec anxiété le faible bruit de la respiration de Lucien. Oh! nous aurais-tu quittés pour vivre sous le pouvoir cruel d'Iroukan? Méchant! pourquoi abandonner des peuples qui t'aiment? As-tu donc une trop faible opinion de leur valeur? — Et ses sanglots reprenaient leur cours, et ses cris déchirants allaient réveiller les Indiens du village. Ils arrivèrent épouvantés. Quand ils virent le sujet de la douleur de Kaïka, ils se jetèrent tous sur le corps inanimé du jeune blanc, l'invitant à venir reprendre sa place parmi eux.

— Sont-ce des armes dont tu as besoin ? disaient-ils, nous t'en donnerons.

— Est-ce une femme qui manque à ton amour? tu en trouveras de belles dans nos carbets.

Et les jeunes filles qui entouraient le lieu de ce triste spectacle s'avancèrent en disant :

— Vois, nous sommes nombreuses, nous sommes belles. Choisis l'une de nous pour ta compagne ; elle t'aimera et te respectera comme son maître.

Lucien ouvrit enfin les yeux. Les Indiens le pressaient en lui témoignant tout leur bonheur ; mais il ne recouvra pas connaissance aussitôt; il s'écriait sans cesse : Alira! Alira !....

Kaïka raconta alors l'entretien qu'il avait eu avec le blanc, et comment celui-ci s'était évanoui au nom d'Alira. D'une voix unanime on s'écria qu'il aimait Alira, et plus d'une jeune Indienne en parut mécontente. Ces filles, d'une naïveté toute enfantine, ne savent pas cacher les sentiments qui les animent.

Lucien, pressé, questionné, revint à lui entièrement et raconta son entrevue avec Alira, l'impression qu'elle avait laissée en lui, l'amour immense qu'il ressentait pour elle. Ses paroles respiraient la vengeance, et ce sentiment n'eut pas de peine à passer dans l'âme de ses auditeurs.

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels Lucien, morne, pensif, ne donnait aucune attention à ce qui l'entourait. Il paraissait privé de ses facultés, et ses amis se pressaient autour de lui sans pouvoir en obtenir aucune réponse.

CHAPITRE V.

Digo, naturellement vain, ne mit bientôt plus de bornes à ses désirs, et conçut un esprit de domination tel qu'on peut le supposer chez un barbare. D'abord il se montra cruel envers les vaincus; il fit massacrer impitoyablement tous ceux qui ne purent échapper à sa colère.

Il est vrai que l'horrible usage de nos contrées permet, hélas ! que le vainqueur se livre aux plus horribles excès sur ceux qui sont tombés au pouvoir de ses armes. Les peuplades qui avoisinent les habitations françaises et parmi elles la nation des Galibis, terribles dans le combat, sont, la plupart, généreuses dans la victoire ; mais celles qui ne sont point en contact avec les Européens, telles que les farouches Palicours, ont conservé toute leur barbarie primitive. Il est même encore des peuples anthropophages, et j'aurai l'occasion de les faire connaître ; mais ce sont

des tribus lointaines que les autres voient en général avec horreur. Cependant Digo n'eut pas honte de s'allier avec elles et de les lancer contre nous : il avait la férocité d'un vrai Palicour; aussi les plus affreux supplices le satisfaisaient à peine. Au lieu de faire périr tous les prisonniers à la fois, il prenait plaisir à prolonger la durée des spectacles sanguinaires en ordonnant, chaque jour, la mort d'un ou de plusieurs de ces infortunés.

On ne peut décrire la variété des supplices qu'il sut inventer. Les jours se succédaient les uns aux autres sans que les souffrances des victimes fussent diminuées. L'invention d'une torture horrible appelait l'invention d'une autre torture plus cruelle. Digo, connaissant d'ailleurs la nature de ses Indiens, leur ménageait tous les jours de nouvelles surprises.

En voyant Alira pour la première fois, il avait conçu pour elle la forte passion qu'un homme de cette nature pouvait ressentir. Le lion du désert n'est pas plus passionné pour la compagne qu'il a choisie, que ne l'est un sauvage dans son brutal amour. Il joignait à l'avantage de la jeunesse une taille élancée, un regard de feu, un caractère énergique qui plaît toujours aux femmes. Alira, qui avait presque béni l'événement auquel elle devait d'avoir échappé à Oldi en quittant sa tribu, se trouvait bien changée, car au lieu de se réjouir du sort qui la mettait entre les mains d'un chef valeureux, elle pleurait, et son chagrin était d'autant plus violent, qu'elle n'osait confier à personne la passion que Lucien lui avait inspirée.

Digo s'épuisait en vains efforts pour inspirer de la gaieté

à la compagne de sa couche. Dès qu'Alira eut mis le pied sur le territoire d'Organabo, il ne négligea rien pour se faire aimer d'elle. Il lui donna le plus beau hamac qui fût encore sorti des mains d'aucune tribu. Ce hamac représentait diverses figures fort ingénieuses; et Digo, qui à beaucoup de goût joignait une raison plus élevée, y avait fait représenter les principaux événements de sa tribu, les combats auxquels elle avait pris part. Ces dessins, ornés de bizarres fantaisies, annonçaient des dispositions heureuses pour les arts chez ceux qui les avaient faits. La nature a doué les Indiens, comme tous les autres hommes, du génie qui produit les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. L'éducation seule leur manque, et s'ils étaient cultivés, ils honoreraient sans doute l'univers de leurs travaux.

Combien de temps les Gaulois et les Germains ne vécurent-ils point plongés dans la barbarie, au fond de leurs sombres forêts? N'est-ce pas calomnier la Divinité que de prétendre qu'elle a pu mettre parmi les hommes une si grande différence, qu'elle condamne les uns à l'éternelle ignorance, tandis qu'elle enrichit les autres des dons de la civilisation?

Digo avait aussi rassemblé les ustensiles de ménage, les vases de terre peints en noir, ornés de figures qui représentaient diverses allégories. Tous ces dessins étaient informes, grotesques; mais les Indiens et Digo avaient prodigué tout leur art afin de célébrer dignement le jour où leur chef choisissait une femme aussi accomplie. Les bijoux, c'est-à-dire les bracelets en verre de couleurs, n'étaient pas épargnés, de sorte qu'Alira eût été la plus

heureuse de toutes les femmes de la tribu si elle avait eu le cœur plus satisfait.

On doit dire, à la louange de Digo, qu'il ne négligea rien, tout d'abord, pour combattre le chagrin de sa compagne : le temps qu'il ne donnait point aux affaires il le lui consacrait, et chaque jour il se signalait par une nouvelle prévenance ; mais Alira, sans repousser Digo, n'accueillait pourtant ses hommages qu'avec froideur. Elle aimait à être seule et s'asseyait tout le jour au bord de l'eau dont le miroir reflétait sa mélancolique attitude, et lorsque les jeunes filles de la tribu venaient près d'elle pour l'égayer par leurs chansons, bien que touchée de ces marques d'intérêt, elle ne pouvait, malgré tous ses efforts, se mêler à leurs plaisirs. On disait dans la bourgade qu'Alira regrettait le toit de ses pères, mais les plus clairvoyants assuraient que les larmes continuelles de la jeune Maronite prenaient leur source dans un amour dont Digo n'était pas l'objet.

Un matin, Digo étant sorti pour aller à la chasse, revint de bonne heure et trouva Alira assise sur la verdure que baignait l'onde du ruisseau. Elle était, selon sa coutume, absorbée dans une douleur profonde. Son regard fixé sur le courant ne se détournait au son d'aucun bruit, et sa tête, penchée sur son sein, annonçait le recueillement de son âme. Digo s'approche doucement et pose sur le front d'Alira une couronne de fleurs odorantes entrelacées de branches cueillies dans la forêt ; il dépose à ses pieds le produit de sa chasse, et, se plaçant à côté d'elle, il lui prend les deux mains et lui dit :

« Alira, pourquoi pleures-tu ? Déjà deux lunes se sont
» suivies depuis notre union sans que j'obtienne de toi
» autre chose que des larmes. Explique-moi ta douleur.
» Ai-je été méchant ? n'es-tu pas la femme la plus en-
» viée de ces tribus ? Ouvre-moi ton cœur, ô mon Alira !
» Dis-moi, regrettes-tu les moments que tu passes loin des
» pays où tu pris naissance ? quelque autre, parmi les
» tiens, aurait-il touché ton âme ? Parle, parle, je t'en
» conjure, ma bien-aimée ; ouvre-moi ton cœur. Dis à
» Digo ce que tu souffres, ce que tu penses. Si tu as des
» ennemis, je les combattrai ; je te vengerai si tu as reçu
» des offenses. Alira, ouvre-moi ton cœur, je t'en conjure,
» afin que je tarisse les larmes qui coulent de tes yeux. »

Mais Alira ne répondit pas ; elle pleura davantage. Toutefois elle serra la main de Digo pour lui marquer sa reconnaissance.

Alira aurait voulu aimer Digo. Elle sentait toute la douleur qu'elle lui causait ; elle avait d'ailleurs reçu, dès sa naissance, le principe en pratique dans nos pays, que la femme est l'esclave de son mari, qu'elle se doit à ce maître, et que tous ses efforts ne peuvent avoir d'autre objet que celui de lui plaire. Alira était douée d'un caractère plein de douceur et d'une admirable bonté. Le chagrin qu'elle causait involontairement lui faisait un mal extrême. Aussi aurait-elle désiré, au prix de sa vie, arracher de l'âme de Digo la douleur qui le consumait. Que de reconnaissance ne lui devait-elle pas ? C'est lui qui l'avait ravie aux persécutions d'Oldi, et rien ne l'attachait au carbet de ses pères, puisqu'elle n'avait conservé aucun de ses pa-

rentś. C'est Digo qui s'épuisait en inventions toujours nouvelles pour lui procurer quelque plaisir et lui plaire; enfin son maître, le chef révéré de vingt tribus, le valeureux Digo, consentait à devenir son humble esclave. Alira faisait toutes ces réflexions, et c'étaient ces pensées qui, en augmentant ses regrets de la crainte de manquer à la gratitude et à ses devoirs, élargissaient, pour ainsi dire, l'abîme que la vue de Lucien avait creusé dans son cœur. Plus elle tentait d'efforts pour payer Digo de retour par quelques tendres caresses, plus elle sentait augmenter cette noire mélancolie qui se reflétait sur les traits de son beau visage. Lorsqu'elle essayait de sourire, aussitôt ses yeux devenaient humides, et sa physionomie prenait une expression de tristesse plus prononcée. Cette contrainte qu'elle regardait comme un malheur immense, ne faisait qu'accroître son chagrin.

Cependant, soit qu'elle forçât sa volonté, soit que le temps dissipât faiblement ses douleurs, soit que les prévenances de Digo l'eussent touchée, Alira reprit peu à peu son caractère naturel, sans toutefois perdre la mélancolie qui jetait alors sur son visage la teinte d'une si admirable douceur qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. Elle fit par raison et par devoir ce que l'amour aurait inspiré à une autre, de sorte que Digo, au comble de ses vœux, attribuait à celui-ci la félicité qu'il savourait avec tant de délices. Exacte à remplir toutes les obligations d'une fidèle épouse, elle se levait à l'aube du jour pour préparer de ses mains les aliments de la journée; elle emplissait les vases de pywarée, et le soir, avant que le soleil eût plongé son

disque dans l'océan de verdure qui s'étendait à l'horizon, d'un pied rapide, elle suivait les sentiers tracés par son mari pour chercher, souvent à une distance considérable, suivant la coutume de ces tribus, le gibier tombé sous la flèche mortelle de Digo. Celui-ci était-il malade, elle veillait auprès de son hamac, et, pour l'endormir, elle chantait les airs les plus gais des rives maronites. Elle épiait le moindre mouvement de Digo avec cette intelligence que l'amour ou la bienveillance donne aux femmes; elle devinait ses volontés, et, avant qu'il eût manifesté un désir, il était déjà servi. Un changement inexprimable s'était donc opéré soudain chez Alira ; mais au prix de quelles douleurs ne parvenait-elle pas à s'oublier ainsi ? Elle passait les nuits dans les larmes ; c'est en vain qu'elle essayait d'aimer Digo. Il lui apparaissait comme un être supérieur, mais elle ne pouvait se dissimuler les vices de cet ambitieux ; elle le voyait cruel, barbare, astucieux, fourbe ; elle s'apercevait, à chaque instant, de la dissimulation qui formait le fond de son caractère. Comment n'eût-elle pas été effrayée de l'emportement auquel il était sujet ? Jamais homme ne fut plus prompt à la colère, et sa brutalité allait jusqu'à la fureur. Digo avait en outre le défaut d'être vain, d'aimer les louanges et de se vanter sans cesse. Enfin il était, comme presque tous les Indiens, sujet à l'ivrognerie, passion effrénée à laquelle il se livrait avec rage. Des flots de pywarée, de cachiry, de vicou, coulaient chez lui, et c'était même le secret de sa popularité, car il versait la boisson avec prodigalité à tous les guerriers qui se présentaient sous son toit, pendant qu'Alira,

rents. C'est Digo qui s'épuisait en inventions toujours nouvelles pour lui procurer quelque plaisir et lui plaire; enfin son maître, le chef révéré de vingt tribus, le valeureux Digo, consentait à devenir son humble esclave. Alira faisait toutes ces réflexions, et c'étaient ces pensées qui, en augmentant ses regrets de la crainte de manquer à la gratitude et à ses devoirs, élargissaient, pour ainsi dire, l'abîme que la vue de Lucien avait creusé dans son cœur. Plus elle tentait d'efforts pour payer Digo de retour par quelques tendres caresses, plus elle sentait augmenter cette noire mélancolie qui se reflétait sur les traits de son beau visage. Lorsqu'elle essayait de sourire, aussitôt ses yeux devenaient humides, et sa physionomie prenait une expression de tristesse plus prononcée. Cette contrainte qu'elle regardait comme un malheur immense, ne faisait qu'accroître son chagrin.

Cependant, soit qu'elle forçât sa volonté, soit que le temps dissipât faiblement ses douleurs, soit que les prévenances de Digo l'eussent touchée, Alira reprit peu à peu son caractère naturel, sans toutefois perdre la mélancolie qui jetait alors sur son visage la teinte d'une si admirable douceur qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. Elle fit par raison et par devoir ce que l'amour aurait inspiré à une autre, de sorte que Digo, au comble de ses vœux, attribuait à celui-ci la félicité qu'il savourait avec tant de délices. Exacte à remplir toutes les obligations d'une fidèle épouse, elle se levait à l'aube du jour pour préparer de ses mains les aliments de la journée; elle emplissait les vases de pywarée, et le soir, avant que le soleil eût plongé son

disque dans l'océan de verdure qui s'étendait à l'horizon, d'un pied rapide, elle suivait les sentiers tracés par son mari pour chercher, souvent à une distance considérable, suivant la coutume de ces tribus, le gibier tombé sous la flèche mortelle de Digo. Celui-ci était-il malade, elle veillait auprès de son hamac, et, pour l'endormir, elle chantait les airs les plus gais des rives maronites. Elle épiait le moindre mouvement de Digo avec cette intelligence que l'amour ou la bienveillance donne aux femmes; elle devinait ses volontés, et, avant qu'il eût manifesté un désir, il était déjà servi. Un changement inexprimable s'était donc opéré soudain chez Alira; mais au prix de quelles douleurs ne parvenait-elle pas à s'oublier ainsi? Elle passait les nuits dans les larmes; c'est en vain qu'elle essayait d'aimer Digo. Il lui apparaissait comme un être supérieur, mais elle ne pouvait se dissimuler les vices de cet ambitieux; elle le voyait cruel, barbare, astucieux, fourbe; elle s'apercevait, à chaque instant, de la dissimulation qui formait le fond de son caractère. Comment n'eût-elle pas été effrayée de l'emportement auquel il était sujet? Jamais homme ne fut plus prompt à la colère, et sa brutalité allait jusqu'à la fureur. Digo avait en outre le défaut d'être vain, d'aimer les louanges et de se vanter sans cesse. Enfin il était, comme presque tous les Indiens, sujet à l'ivrognerie, passion effrénée à laquelle il se livrait avec rage. Des flots de pywarée, de cachiry, de vicou, coulaient chez lui, et c'était même le secret de sa popularité, car il versait la boisson avec prodigalité à tous les guerriers qui se présentaient sous son toit, pendant qu'Alira,

toujours attentive aux soins du ménage, cultivait la banane, le maïs et le manioc nécessaires à la consommation du ménage. Elle avait reçu de la nature des instincts nobles et généreux. Le court contact qu'elle eut avec Lucien, les idées qu'elle puisa dans ses discours suffirent pour développer le germe des bonnes dispositions que le ciel avait déposées dans son cœur. Le commerce des hommes supérieurs et des hommes vertueux, même quand il est passager, suffit souvent pour faire éclore les nobles sentiments confus dans les âmes, et chez une jeune fille d'une nature aussi élevée, les défauts et les vices de Digo devaient exciter l'aversion. Aussi, malgré son désir, elle ne put l'aimer.

La guerre vint accroître cette antipathie invincible. Alira, affligée des malheurs dont elle était la cause innocente, aurait donné mille vies pour épargner à tant de braves nations les douleurs et la honte d'une défaite; elle maudissait le jour où sa mère l'avait mise au monde et la funeste beauté dont le ciel lui avait fait présent; mais rien ne saurait rendre le chagrin qui dévora son âme à la nouvelle de la victoire remportée par Digo. Alira ne put s'empêcher de laisser couler ses pleurs, et quand Digo parut à son carbet, précédé par les acclamations unanimes des guerriers de sa tribu, elle fit éclater sa douleur et se répandit en cruels reproches, en amères critiques. Digo, transporté de fureur, la frappa. Mais Alira, se calmant aussitôt, lui dit : « Frappe, frappe; ajoute à tes triomphes » la facile victoire que t'offre une faible femme. » Alors Digo, qui aimait encore Alira, quitta brusquement son

carbet pour aller se réjouir du succès de ses armes.

Alira, depuis ce moment, résignée à sa cruelle position, toute entière au sentiment de ses devoirs, ne négligea rien pour en accomplir la rigoureuse obligation. Digo se relâcha un peu de ses exigences à son égard ; il lui permit de pleurer les siens. Pourvu qu'elle remplît les obligations d'une femme soumise, il paraissait satisfait, et d'ailleurs il ne se lassait pas d'admirer cette créature céleste dont le visage lui offrait un charme de plus depuis que la tristesse répandait une si douce empreinte sur tous ses traits.

C'est quelque temps après que les fêtes sanglantes commencèrent. Alira dut y assister ; mais son chagrin avait touché tous les cœurs. Bien que barbares, les Palicours sont quelquefois accessibles aux sentiments généreux, et la douleur d'Alira les touchait beaucoup. Aussi était-elle entourée d'intérêt, de respect et de vénération. On s'efforçait d'adoucir par mille chants, par des spectacles variés, l'amertume de ses chagrins ; mais tant d'efforts restaient impuissants. Digo lui-même ne négligeait rien pour ramener le sourire sur ses lèvres. Alira régnait par le seul empire de sa douleur et de sa beauté.

Aussi beaucoup de prisonniers durent-ils la vie à son intercession. Elle aurait voulu leur rendre à tous la liberté, mais les usages et l'instinct cruel des tribus de la rive droite furent plus puissants qu'elle : ses désirs vinrent expirer devant la loi de ces contrées.

Un jour Alira voit amener dans l'arène un jeune Indien de son âge. Son air noble et l'assurance de son maintien

décelaient l'intelligence et la force; Alira le reconnaît et jette un cri. C'était un jeune homme de sa tribu, du nom de Loïdo, avec qui elle avait passé les plus innocents jours de son enfance. Elle se lève et supplie qu'on lui accorde la vie. Déjà un tigre affamé se jetait sur l'infortuné compagnon des jeunes années d'Alira. Aussitôt Digo fait un signe, et une flèche abat la bête féroce aux pieds du prisonnier, qu'on délivre immédiatement. Alira est ivre de reconnaissance et de bonheur; elle serre les mains du Maronite, et lui dit d'aller rejoindre les carbets de ses pères; elle lui fait donner des armes, du pywarée, des aliments, et lui souhaite mille félicités, en le conjurant de parler souvent d'elle aux malheureux restes de la tribu à laquelle elle doit l'existence.

Cette scène fit impression sur tous les esprits; un grand nombre de prisonniers furent relâchés. Aussi bien commençait-on à se fatiguer de la vue de tant de carnage, et bientôt les fêtes furent terminées par une alliance plus puissante entre les diverses tribus de la rive droite. Digo fut élu de nouveau chef suprême de la confédération. Les anciens voulaient limiter son pouvoir en lui donnant un conseil composé des plus sages; mais on résolut, contrairement à leur avis, que Digo exercerait le pouvoir absolu; car, disaient ses nombreux partisans, la guerre étant rallumée pour longtemps entre les deux rives, il était utile de confier les destinées de la chose publique aux mains d'un seul homme qui, possédant une autorité sans limites, serait mieux obéi. « Le pouvoir absolu, disaient-ils, est préféra-

» ble pour assurer le bon ordre, exciter le zèle et tout
» disposer pour le succès, au moment critique où il faut
» se défendre contre des ennemis aussi puissants que les
» Gálibis. »

CHAPITRE VI.

Les âmes énergiques ressemblent au roseau qui plie sous les efforts de l'orage, et se redresse après la tempête. Aussi Lucien, resté quelque temps comme affaissé sous le poids de son chagrin, s'était relevé tout à coup ; il se sentait plus fort, plein d'enthousiasme, à la fois animé par l'amour de la vengeance et par l'ambition de faire sortir les peuples indiens de la barbarie. « Aurai-je, se dit-il enfin, moins de courage qu'une femme en face du chagrin qui m'accable ? Ma vie, mes facultés, vont-elles se consumer dans une stérile inaction ? Et Alira... elle est sans doute malheureuse, opprimée. Je lui rendrai le bonheur et la liberté. Les tribus de la rive droite expieront cruellement la victoire dont elles viennent d'ensanglanter leurs forêts. Pourquoi ne réussirais-je pas dans ce grand dessein ? La guerre est d'ailleurs nécessaire à la civilisation de ces contrées ; oui, c'est en excitant les indigènes de la rive

gauche à se fortifier et à prendre leur revanche que je parviendrai à faire naître chez eux le besoin du travail. Ainsi sont faits les hommes : il faut toujours tirer le meilleur parti possible de leur faiblesse et de leurs défauts. »

Dès ce moment, reprenant courage, il ne négligea rien pour arriver à ce noble but.

Ses premiers soins eurent pour objet de ranimer l'ardeur des Galibis.

Il commença par choisir un certain nombre d'hommes intelligents qu'il députa vers les confédérés ; c'est dans ce choix et dans les instructions qu'il donna que se fit remarquer, pour la première fois, cet esprit de prévoyance qui est le caractère distinctif des intelligences d'élite.

Un jour, il rassembla les jeunes gens du village et leur dit qu'il avait la ferme confiance de rendre la victoire aux tribus de la rive droite ; qu'il avait besoin pour cela d'être écouté, obéi, et qu'il comptait sur leur valeur. Quelques vieillards s'approchèrent du groupe et l'écoutèrent. Lucien parlait avec feu ; les paroles coulaient avec abondance de ses lèvres ; il s'entretenait de la nécessité de tirer une vengeance éclatante des ennemis de la patrie, des moyens qu'il fallait employer. « Union et prudence, » répétait-il sans cesse ; avec de l'union, nous serons » forts, car malgré les pertes considérables que nous » avons faites, la confédération compte encore de nombreux guerriers. Les Emerillons, dont les tribus chassent le sanglier vers la source de la Mana, et les Kiriris qui vivent plus loin encore, les trois quarts des » Galibis et de leurs alliés n'ont pas pris part à la que-

» relle; non qu'ils n'y fussent point sensibles, mais parce » qu'on n'a pas eu le temps de les avertir. Ces tribus se- » ront courroucées de la violence dont la guerre tire sa » juste cause, elles s'animeront pour la justice, ce mot si » cher à tout Indien, à ceux surtout qui, pour mieux » fuir les blancs iniques, se sont enfoncés plus avant » dans les forêts et vivent, loin de ces oppresseurs, » dans la paix et la simplicité. D'ailleurs, leur intérêt » les y oblige. Elles ne peuvent laisser Digo usurper la » tyrannie avec la suprême puissance sur les deux rives; » car elles comprendront que Digo voudrait les soumettre » après nous avoir subjugués. On peut tirer, à ce qu'on » assure, des régions élevées plus de dix mille combat- » tants exercés à toutes les fatigues; il s'en trouve autant » d'ici au Maroni qui brûlent de venger leurs frères et » leur honte. Ce nombre n'est-il pas suffisant pour nous » assurer la victoire? Toutefois, la prudence est aussi né- » cessaire que la force, fille de l'union. C'est elle qui nous » conseillera de ne rien hâter, mais de préparer tout pour » la lutte et de choisir le champ de bataille où nous com- » battrons nos fiers ennemis. Elle nous enseignera à ne » rien hasarder, à réunir nos forces, à combiner nos efforts » et à tirer du secours de tous les côtés. La vengeance, pour » être différée, n'en sera pas moins complète.

» Il faut concentrer à Couchy tous les moyens de résis- » tance et d'attaque. C'est ici qu'on doit réunir les guer- » riers, les exercer au combat. Un homme qui sait tirer » avantage de ses armes en vaut plusieurs qui ne possè- » dent point cet art. Il y a d'ailleurs dans la guerre des

» combinaisons qui font triompher les petites armées des » nombreux bataillons ; le courage est peu de chose si l'in- » telligence ne le dirige.

» Oui, mes amis, appelons en ce lieu, si bien disposé » par la nature, tous ceux qui seront jaloux de laver un » sanglant affront. Animons-les de notre esprit, formons » ici une armée puissante et disciplinée comme celle des » Européens, qui, au nombre de deux ou trois cents, gou- » vernent ce pays et commandent à tant de braves ; atten- » dons ensuite le moment favorable et marchons au com- » bat. Je vous réponds de la victoire ! »

Cette éloquence était de nature à exciter l'enthousiasme des Galibis, que les mots de justice, de vengeance, avaient le don d'émouvoir, et qui sentaient la sagesse d'un discours où l'union et la prudence étaient fortement recommandées.

Les vieillards, perçant le groupe, vinrent serrer les mains de Lucien, et lui dirent qu'ils admiraient la netteté de ses vues et le reconnaissaient désormais pour leur chef.

Les jeunes gens applaudirent.

Alors Lucien, sans perdre de temps, fit choix de douze hommes, dont quatre étaient âgés et passaient pour être d'une rare prudence.

Il dit aux deux premiers d'aller solliciter l'alliance des Emerillons, tribu considérable et valeureuse, mais barbare, qui habite vers les régions où l'Amanabo commence à couler du sein des montagnes. Aux deux autres, il ordonna de se diriger vers les tribus plus éloignées, et qui ne sont ni moins puissantes, ni moins guerrières.

Il les fit partir deux à deux dans la pensée que, pour une si importante tâche, deux hommes étaient quatre fois plus forts qu'un seul, qu'ils s'éclaireraient et s'encourageraient mutuellement, que si l'un succombait, il y en aurait toujours un autre qui s'acquitterait de la mission. Beaucoup d'autres raisons également fort sensées le déterminèrent à prendre ce parti. Il leur recommanda de faire connaître les motifs de la guerre, de ne rien oublier pour enflammer le ressentiment de ces peuplades, de rappeler leur antique alliance, et de ne négliger ni les supplications ni les larmes pour les conjurer de prendre part à la lutte.

Il choisit de préférence des vieillards pour remplir ce but, parce qu'il pensa que l'autorité de ces hommes qui bravaient les périls d'un long voyage pour implorer l'appui de tribus avec lesquelles on n'avait que de rares rapports, serait plus facilement respectée; qu'il fallait surtout dans la négociation cette prudence qu'on rencontre chez les gens âgés, car on devait s'adresser à la raison, à la justice, à l'intérêt de ces peuples plutôt qu'à leur valeur; il n'était pas nécessaire de leur communiquer de l'enthousiasme; il fallait les séduire, les entraîner par des arguments pleins de force, de grandeur, par une éloquence qui est le partage des hommes expérimentés.

Quant aux tribus déjà intéressées dans la question parce qu'elles étaient victimes de la guerre, il s'agissait d'exciter leur ressentiment. Des jeunes gens étaient propres à cette tâche facile, à cause de l'ardeur qui anime les hommes dans les premières années de la vie. Il suffisait de faire

un appel aux armes. Lucien ne donna pas d'autre mot d'ordre. Ils partirent également deux à deux: ils durent se répandre dans toutes les tribus et y propager les sentiments dont leurs cœurs étaient animés.

Chacun se rendit aussitôt à son carbet, y prit ses armes et suivit les ordres de Lucien.

Celui-ci ne borna pas là ses dispositions. Trois Indiens furent choisis pour aller épier les mouvements de l'ennemi. Cette tâche était périlleuse, mais elle ne glaça aucun courage. Quand on sut qu'il s'agissait d'affronter de si glorieux périls, tout le monde voulut avoir l'honneur d'y participer; mais la préférence de Lucien tomba sur un homme dans la force de l'âge, qui joignait à la maturité de la raison l'agilité nécessaire pour échapper à l'ennemi s'il en était poursuivi. Il le créa chef des deux autres, dont l'un était jeune et léger à la course. Le second sortait à peine de l'enfance. Un adolescent pouvait s'introduire chez les tribus de Digo sans trop exciter leur méfiance. Ce triple choix avait donc le même mérite que les premiers et fut fort applaudi. Ces trois individus devaient descendre la Mana avec la plus grande rapidité et se rendre sur la rive droite, à la hauteur d'Organabo. Ils se donneraient pour des fugitifs, et se feraient recevoir par les tribus de Digo. Dès qu'ils auraient des renseignements positifs à transmettre, l'un des deux jeunes gens reviendrait au plus vite et rapporterait fidèlement ce qu'on l'aurait chargé de faire connaître.

Dans quelles dispositions Digo se trouvait-il? Quels étaient ses projets, ses forces? Ses tribus le suivaient-elles

avec confiance? Serait-il possible de pratiquer des intelligences parmi les nations? Quel était le chemin le plus accessible à une armée nombreuse pour attaquer l'ennemi?

Lucien leur détailla longuement toutes ces questions et convint des signes au moyen desquels ils correspondraient avec lui. L'écriture étant inconnue à ces sauvages, il était nécessaire d'y suppléer par certaines pratiques dont Lucien avait déjà l'intelligence.

Il pensa aussi qu'il lui serait possible de tirer quelques secours de la Nouvelle-Angoulême, et il écrivit à un missionnaire, en qui il avait pleine confiance, pour l'informer de ses projets, du crédit qu'il avait déjà sur ses nouveaux compagnons, et le prier de l'aider à la fois de ses conseils et de quelques armes et ustensiles de rebut qu'on pouvait trouver dans les magasins de l'État. L'abbé Blanchard était capable de comprendre de pareils événements et les nécessités qu'ils comportent. Lucien ne pouvait donc s'adresser à un personnage plus compétent ni plus éclairé. Il donna le *papier babillard* aux trois Indiens, en leur disant de le remettre en passant devant la Nouvelle-Angoulême.

Un homme vulgaire n'aurait pas su tirer avantage de la fortune qui venait de sourire à Lucien. Il n'eût vu peut-être que la guerre à continuer. L'imagination et la valeur, dans un esprit médiocre, n'eussent pas élargi le théâtre; mais Lucien pensa qu'on pouvait jeter les fondements d'un Empire civilisé au milieu de ces forêts impraticables, en se servant de la guerre comme moyen, de la vengeance comme mobile.

Son projet avait la simplicité des idées de tous les hom-

mes supérieurs. Réunir sous sa domination les tribus éparses de la rive gauche en les confédérant sous le prétexte de la lutte engagée avec Digo, les soumettre à une direction uniforme et faire de Couchy la capitale de la république, afin d'y attirer les chefs et les guerriers les plus intrépides; tel était son but. Combattre Digo, le défaire et gouverner la rive droite par la rive gauche; telle était son espérance.

Cet immense et difficile ouvrage demandait autant de temps que d'adresse; mais Lucien ne se laissa point rebuter par les obstacles qu'il entrevoyait à travers l'exaltation de son âme. Enfin, ne voulait-il pas arracher Alira aux mains de son ravisseur? Cette seule pensée enflammait son courage.

Plus il réfléchissait à son plan, plus il le trouvait praticable. Couchy est dans une situation avantageuse. On a vu que la Mana coule à ses pieds. Une colline boisée s'étend au nord et à l'est, et forme comme un demi-cercle dont une extrémité vient expirer au bord du fleuve et l'autre s'abaisse insensiblement vers le midi. La nature a donc tout disposé pour la défense de ce lieu, dominé par des hauteurs couvertes d'épaisses forêts qui ne permettaient pas à l'ennemi de déboucher en forces sur un de ses points; il suffisait d'y établir, en cas d'invasion imminente, quelques postes dispersés dans l'épaisseur des bois pour donner l'éveil; mais le danger n'était pas à craindre pour le moment, car de ce côté les tribus amies seules y avaient accès. Au midi s'étend une vaste plaine jusqu'à la Nouvelle-Angoulême, principal poste des Français; c'est donc dans cette direction que Digo, débarquant

et remontant la rive, pouvait menacer sérieusement Couchy. Quant au fleuve, il offre une barrière suffisante s'il est gardé devant la ville, mais une palissade et un fossé liant la Mana aux collines du côté du midi, opposeraient un obstacle invincible au courage indiscipliné, inintelligent des guerriers de Digo.

A tous ces avantages Couchy joint le mérite d'être situé à une distance égale des extrémités du pays. Pour atteindre les fières tribus du Maroni ou parvenir aux lieux habités par les indomptables Caraïbes, le chemin exige un aussi long voyage.

Parmi les hommes dont il essaya de se faire des appuis et des ministres, Lucien trouva quelques individus à demi façonnés par leur contact avec les Européens, que leur intelligence rendait propres à servir les desseins de notre jeune héros. Kaïka est déjà connu du lecteur. Lucien découvrit bientôt dans cet Indien des qualités précieuses. Il était actif; son intelligence, développée par le génie de son chef, s'étendait à tous les détails des affaires qu'on lui confiait; son cœur généreux lui attachait tous ceux de la tribu. Kaïka avait souvent réfléchi sur le sort des Indiens et les avantages de la civilisation; il comprenait tout le parti qu'on en pouvait tirer pour fonder l'indépendance des naturels de la Guyane; il se trouvait donc déjà préparé, par le propre mouvement de son esprit, à la tâche qu'il allait accomplir sous la direction de Lucien.

Kaïka était lié depuis son enfance avec Irakoubo, descendant des anciens chefs de sa tribu : même âge, mêmes goûts pour les nouveautés utiles; tous deux s'absentaient

fréquemment de Couchy pour aller converser avec les Français de la Nouvelle-Angoulême, qu'Irakoubo charmait par ses saillies, ses observations piquantes et la douce gaieté de son caractère; mais il était indolent comme tous les Indiens de sa race et portait la paresse à son plus haut degré. Les coutumes des Européens excitaient sa curiosité, leur supériorité, son admiration. Aussi passait-il son temps à comparer ce qu'il contemplait à la Nouvelle-Angoulême avec ce qu'offraient à ses regards les sauvages habitudes des siens. A un esprit méditatif il joignait un jugement sain, une raison supérieure, l'amour du bien, un courage qui n'avait besoin que d'être irrité pour devenir téméraire.

Il avait retenu de son commerce avec les Français la connaissance assez correcte de leur langue. Ses mœurs étaient pures et lui donnaient sur la plupart des Indiens, étonnés de sa chasteté, l'influence légitime que procure toujours l'observance des lois les plus saintes. Les hommes, à quelque dégradation qu'ils descendent, aiment à trouver chez les autres les vertus qu'ils n'ont pas la force de pratiquer eux-mêmes.

Lucien ne négligea rien pour s'attacher un homme si précieux; il eut le bonheur de s'en faire un partisan dont la fidélité ne se démentit jamais.

Au nombre de ceux sur qui Lucien porta les yeux pour en faire des chefs, se trouvait un jeune homme redouté dans sa tribu à cause de son caractère irascible, altier, querelleur : Kouraskar était son nom. On le regardait comme le fléau des paisibles habitants de Couchy. Sans

pudeur comme sans frein, il abusait de la force prodigieuse dont il était doué et de son extrême adresse pour tourmenter les habitants et leurs femmes, tremblants tous devant lui ; c'était un sauvage aux instincts barbares, mais d'un courage intrépide. Il en avait donné mille preuves dans différents combats ; chacun lui rendait cette justice en disant : Kouraskar est méchant, mais brave. A ce mérite si nécessaire à la guerre, il joignait un sang-froid admirable au milieu des dangers, il recherchait les périls ; dans les moments suprêmes où l'ange aveugle des combats fait planer la mort sur toutes les têtes, il redevenait intelligent et supérieur. On citait de lui des traits honorables pour sa valeur et son humanité sur le champ de bataille : plus de vingt guerriers de sa nation qu'il avait sauvés au péril de ses jours, assuraient que son adresse et sa présence d'esprit avaient épargné à son parti la honte d'une défaite. En un mot, fléau de ses concitoyens à Couchy, il en était la providence à la guerre.

Lucien hésita longtemps à le rechercher, car il n'avait point de goût pour le vice; mais de plus mûres réflexions lui firent vaincre ses scrupules. Kouraskar, réduit à un rôle subalterne, pourrait tourner son activité contre sa patrie, accroître les forces de l'ennemi ou devenir le chef des mécontents s'il restait dans la tribu ; tandis que s'il se voyait distingué et recherché pour un emploi, il utiliserait sans doute sa grande valeur au profit de la cause commune. L'art de gouverner consiste à se servir de tous les hommes; il ne dépend point du prince de les rendre tous également bons; il doit se borner à les rendre utiles.

D'ailleurs, en flattant l'excessive vanité de Kouraskar, Lucien espérait dompter et adoucir un caractère qui, jusque-là, n'avait pu être contraint.

Quand il eut choisi ses agents, quand il connut leurs différentes aptitudes, Lucien s'occupa de la réalisation immédiate de ses projets. Il chargea Kaïka, qui devint son premier ministre, de diriger les travaux destinés à étendre, à fortifier Couchy. Irakoubo à qui son indolence ne permettait pas de donner des fonctions très-actives, dut présider aux plantations, et Kouraskar reçut la mission de commencer l'organisation des forces de l'État. Cette première division du travail convenait aux goûts de chacun d'eux, et tous trois, selon la pente de son caractère, s'occupa avec ardeur de la tâche qui lui était confiée.

Lucien n'eut pas de peine à leur faire comprendre, ainsi qu'à la tribu, qu'il fallait faire marcher ces trois entreprises de front; car les députés, envoyés vers toutes les nations de la rive gauche, ne devaient pas manquer de ramener un grand nombre de guerriers animés du désir de venger la défaite et la mort d'Oldi, et il fallait, pour que Couchy exerçât à leur égard une généreuse hospitalité, que toute l'armée pût y trouver des carbets spacieux et des vivres en abondance. D'un autre côté, le salut commun exigeait que Couchy fût mis à l'abri d'un coup de main, et que les citoyens capables de porter les armes fussent en état de se défendre.

C'était du moins le prétexte que Lucien faisait valoir auprès de ses Indiens pour les porter à suivre son impulsion. Irakoubo et Kaïka voyaient seuls où tendaient les

vues de leur chef, et ils s'en réjouissaient de grand cœur; car ils pensaient comme lui que, l'impulsion étant une fois donnée et reçue, les circonstances et les nouvelles habitudes feraient marcher les tribus avec constance dans les voies de la civilisation et du progrès. Ils rêvaient déjà quelque chose d'analogue à ce qu'ils avaient vu à Surinam et à Cayenne, où ils s'étaient rendus quelquefois avec plusieurs de leurs compagnons. On ne doit pas omettre que les Couchiotes étaient les plus voyageurs des Indiens, et que la plupart s'étaient hasardés dans des excursions assez lointaines pour échanger contre du tafia des couteaux, des objets de verroterie, de la poudre et même des fusils, des perroquets, divers animaux rares, des hamacs, des pagaras et autres curiosités qu'ils fabriquent avec beaucoup d'intelligence. Irakoubo et Kaïka avaient toujours fait partie de ces voyages et en avaient rapporté des notions et des idées dont nous avons déjà pu apprécier le mérite.

On mit donc de toutes parts les mains au travail avec une ardeur extrême; mais c'est ici qu'éclata surtout la sagesse précoce de Lucien.

« Kaïka, dit un jour Lucien à cet Indien, Kaïka c'est à » toi que je confie le soin de préparer la défense de cette » ville et celui de disposer toutes choses pour que nos frè» res soient reçus convenablement quand ils viendront se » ranger sous nos ordres. J'ai dessein de fermer Couchy » du côté de la plaine par une forte palissade; nous n'a» vons rien à craindre du côté de la colline : la nature y a » pourvu à notre défense; prends avec toi des hommes » robustes et fais couper des arbres à leur racine. Je t'in-

» diquerai le moyen de les faire arriver sur les lieux où
» nous les planterons pour former la muraille. Mais ce
» n'est pas tout : je veux, ainsi que cela se voit dans les
» villes des Européens, percer des rues et construire des
» cases à la place des carbets. Je vois avec regret que ces
» misérables huttes, assemblées sans art, occupent une
» place trop étendue que l'on pourrait utiliser. Si les
» habitations n'existaient déjà, je voudrais construire le
» long des collines qui forment un demi-cercle, des cases
» vastes, commodes et solides ; j'établirais les Couchiotes
» au centre et les confédérés aux deux extrémités. Un
» palais d'une structure simple, mais imposante, s'élè-
» verait sur les bords du fleuve et défendrait par ses
» machines de guerre l'accès de la rive : ce serait à la
» fois une forteresse et le séjour du chef de cet Etat
» naissant. Tu l'habiterais avec moi pour veiller à tous les
» détails ; mais comment amener les Couchiotes à renon-
» cer à leurs habitations, à les détruire même pour en cons-
» truire d'autres ? »

— Qu'à cela ne tienne! maître, répondit Kaïka, je prends sur moi de les y contraindre.

— S'il en est ainsi, je m'en rapporte à ton zèle et à ta prudence : fais selon le bien et la justice.

A ces mots, Lucien et Kaïka se séparèrent. Lucien se rendit près d'Irakoubo, qu'il trouva couché nonchalamment dans son hamac.

« Ce n'est point à rêver que tu dois passer des instants
» précieux. Il nous faut ensemencer les terres et faire
» fructifier le sol. Je veux que le penchant des collines se

» couvre de maïs, de manioc, de tabac et de bananiers.
» Nous pouvons nous procurer abondamment le tafia et
» tous les produits qui viennent des pays habités par les
» blancs en déchirant le sein de la terre. Il faut donc dé-
» fricher les collines qui regardent le fleuve et porter la
» semence dans leurs flancs. Irakoubo, je te donnerai des
» hommes pour défricher, des femmes pour ensemencer et
» recueillir ; les enfants même seront utilisés. »

Sur ces entrefaites Kouraskar faisait entendre sa voix de très-loin ; il approchait, suivi des quelques mauvais sujets dont il était ordinairement accompagné.

Aussitôt qu'il parut : « Kouraskar, lui dit Lucien d'une
» voix ferme et sévère, ce n'est point au milieu des chants
» et dans l'ivresse que tu dois accomplir les importan-
» tes fonctions que je t'ai confiées. Je place sous ta direc-
» tion tous les enfants afin de les employer à confectionner
» des flèches et des arcs. Va chercher avec eux le bois flexi-
» ble et les plus beaux joncs ; sache qu'il nous faut four-
» nir des armes à plus de vingt mille guerriers. Quant
» aux compagnons ordinaires de tes débauches, ils rece-
» vront les ordres de Kaïka ; mais tu exerceras, tous les
» jours, pendant une heure, les hommes au maniement
» de l'arc, et moi-même je veux recevoir des leçons d'un
» maître aussi habile que toi. »

C'est ainsi qu'il préparait les sauvages à la réalisation pratique de ses projets. Il les quitta satisfait de leur soumission. Kouraskar, confus et touché de ce langage, renvoya sur le champ ses amis et jura de mériter à l'avenir la confiance du bon blanc.

Lucien songeait beaucoup à la meilleure méthode qu'il pourrait employer pour accoutumer ses Indiens au travail, et leur faire produire bien, beaucoup et vite : trois conditions essentielles, surtout dans l'établissement d'une société naissante.

Assigner à chacun des fonctions est le moyen de maintenir l'ordre et de surveiller aisément tous les détails d'une vaste administration ; mais le travail est-il une fonction ? Le cultivateur qui laboure son champ, l'ouvrier qui fabrique un objet sont-ils des fonctionnaires ? Non, assurément. Il y a donc deux espèces d'occupations. Exigent-elles deux procédés différents ? Lucien avait eu raison de donner à chacun de ses ministres une fonction spéciale, analogue à ses facultés et à ses goûts ; car le désordre n'eût pas tardé à s'introduire si Kouraskar, passant successivement des armes à l'agriculture, avait quitté tour à tour les soins de la guerre pour le travail des champs. Irakoubo, abandonnant son rôle pacifique au moment où Kaïka laissait son rôle guerrier, serait-il venu exercer les jeunes gens aux armes, tandis que Kouraskar eût apporté aux laboureurs des notions qu'il n'avait pas ? Cet arrangement eût été insensé. Il fallait donc que chaque branche du grand œuvre fût dirigée par un seul homme, aidé de quelques subordonnés chargés des détails ; mais fallait-il établir la même division pour la fabrication des armes, la construction des carbets et la culture de la terre ? Telle était la question qui préoccupait fortement l'esprit de Lucien ; car une bonne méthode est la source des biens, comme un mauvais système est le père des vices et des malheurs de l'organisation sociale.

Lucien avait été préparé par son père à ces questions. Il avait lu les écrivains qui recommandent la division du travail ; M. Max, fort versé dans les matières de l'économie politique, les lui avait expliquées de bonne heure. Commentant, critiquant ou approuvant les divers systèmes recommandés dans les ouvrages où l'on traite de cette science, M. Max avait négligé l'enseignement des langues mortes pour diriger l'esprit de son fils vers ses études favorites. L'économie politique, les mathématiques qui donnent de la rectitude au jugement, la géographie qui fait connaître la surface du globe, et l'histoire, surtout celle de son pays, étaient les objets sur lesquels M. Max, en homme sensé, avait porté les précoces méditations de Lucien. Celui-ci avait acquis des notions étendues sur la production, la consommation et la distribution des richesses ; mais l'école des Smith, des Say, vivement combattue par son père, ne captivait point l'intelligence pratique de ce jeune homme.

M. Max ne s'était point arrêté là ; il avait jugé à propos de faire connaître à son fils les écrits de divers auteurs qui, par la singularité de leur esprit et la nouveauté de leurs principes, méritaient une attention réfléchie ; mais, de tous ces systèmes, il tirait la conséquence que la science n'était pas encore fondée, et que l'homme sérieux devait s'appliquer à se former une opinion personnelle.

Lucien, lorsqu'il se vit tout à coup investi d'une mission providentielle, se trouva dans la nécessité de mettre en pratique des idées hâtivement conçues au moment où son esprit

n'était mûri ni par l'expérience ni par une sérieuse étude des phénomènes constitutifs de toute société. Il avait de l'ardeur, du génie, du courage; malheureusement il ne savait pas que l'esprit humain procède par des lois invariables.

CHAPITRE VII.

Avant de prendre un parti décisif, Lucien voulut parcourir les environs de Couchy, afin de connaître les pays avoisinants. Il prit donc Irakoubo et Kouraskar avec quelques Indiens, et se mit en devoir de faire cette excursion. Irakoubo devait lui donner des notions utiles sur les terres et les produits naturels. Kouraskar, en qualité de chasseur habile, avait la charge des approvisionnements; Kaïka resta pour veiller aux préparatifs. Cette expédition devait durer quelques jours seulement.

La petite troupe se mit en marche à l'aube du jour. Kouraskar marchait le premier; Irakoubo, appuyé sur deux Indiens, suivait à distance. Lucien, jaloux de montrer son agilité et de s'exercer aux fatigues, s'écartait souvent pour admirer la nature ou faire des observations

sur le sol qu'il parcourait. On avait tourné les collines, et la troupe suivait une vallée qui s'étendait sur un long espace.

J'ai dit qu'Irakoubo était, malgré son indolence, un homme instruit parmi les sauvages. Non-seulement il avait voyagé dans les colonies de la Guyane habitées par les Européens, mais encore il n'y avait personne qui connût mieux l'intérieur du pays. Remontant dans sa jeunesse le cours de la Mana il avait gagné les sources mêmes du Maroni et parcouru le plateau central de la Guyane, aidé d'un Couchiote du nom de Mysouka, qui périt dans ces excursions de la dent d'un caïman, sous les yeux mêmes de son ami. Mysouka, dont la mémoire est encore chère à ceux de mon infortunée patrie qui subsistent dispersés dans les forêts, Mysouka avait précédé Irakoubo dans cette carrière, et recueilli des notions précieuses dont il s'était plu à faire partager la connaissance à son jeune élève. « Irakoubo, lui disait-il quelquefois, je rends grâce au » Tamouzy de t'avoir orné de l'intelligence qui brille dans » ton être, puisque mon savoir, acquis à si grande peine, » ne sera pas perdu à ma mort, et que tu pourras le transmettre à ceux qui vont naître après nous. Il est malheureux que nous ne sachions pas, comme les fils d'Iroukan, » tracer sur des feuilles légères les pensées qui nous viennent et les choses que nous avons apprises. J'avoue que » je regrette de ne pas posséder cet art; mais quand je » vois que ceux qui en font usage n'ont reçu que la méchanceté en partage, je me console d'être moins habile » en me croyant meilleur. Du reste, le secret de parler à

» la postérité n'est pas un privilége de cette race que tout
» Galibi doit abhorrer. Je suis certain que nos ancêtres,
» plus instruits que ceux des Européens, à une époque
» tellement reculée qu'on n'en a pas conservé le souvenir,
» connaissaient la puissance des signes. J'ai vu dans mes
» lointains voyages, j'ai vu, vers les régions les plus éle-
» vées de notre contrée, des témoignages irrécusables de
» ce que j'avance, et les plus anciens de ceux que j'ai
« consultés sont tous d'accord qu'à l'époque où les eaux
» couvraient l'intérieur de nos terres, des êtres, probable-
» ment de la race caraïbe, habitaient des hauteurs éloi-
» gnées, inaccessibles aux flots, et descendaient sur leurs
» pirogues jusqu'aux rochers dont la cime, aujourd'hui si
» élevée, paraissait à peine hors de l'onde.. Pour con-
» server la mémoire des faits qui les intéressaient, ils
» avaient l'art de tracer certains signes sur ces ro-
» chers. Les eaux se sont retirées, et ces signes se voient
» encore à des hauteurs prodigieuses; mais l'intelligence
» en est perdue. On les voit sans les comprendre. Certes,
» de telles figures indiquent une puissance bien plus
» grande que celle qui consiste à faire parler une petite
» feuille que le souffle emporte ou que la flamme anéantit.
» La pensée de nos pères vivra autant que le monde, et
» tout le pouvoir d'Iroukan lui-même ne saurait la faire
» disparaître. Un jour viendra où l'on reconnaîtra ces
» sacrés caractères, et les hommes civilisés rougiront
» peut-être d'apprendre des sauvages qu'ils méprisent les
» merveilles qu'ils ignorent. »

C'est ainsi qu'Irakoubo s'instruisait dans les conversa-

tions de Mysouka. Comme son maître, il consultait les hommes et recueillait les faits qu'il pouvait interroger. Il sut donc satisfaire Lucien, qui l'accablait de questions et voulait tout savoir.

Vers le soir, ils vinrent suspendre leurs hamacs sur les confins d'une savane. Kouraskar, aidé d'un groupe d'Indiens, alla chasser quelques pièces de gibier. D'autres s'apprêtèrent à pêcher dans le petit ruisseau qui grondait au milieu de la vallée; quelques-uns abattirent des arbres pour faire du feu, tandis que d'autres apprêtaient les vases, distribuaient le vicou et le cachiry, boissons fermentées que les Indiens aiment avec passion, plantaient de grosses branches dans la terre pour y attacher les hamacs et disposaient toutes choses pour passer la nuit.

Il faudrait le pinceau de Chateaubriant pour reproduire le tableau dont les traits s'étalaient aux yeux de Lucien. La lyre de Lamartine aurait seule des accents pour chanter la paix éternelle qui règne dans ces lieux fortunés, les scènes de la nature reproduisant, du sein de ses propres ruines, les merveilles du Créateur.

Dans le voisinage des lieux marécageux, le latanier, indiquant par sa présence un sol fertile, porte à une hauteur remarquable sa verte tête dont les feuilles, comme une chevelure ondoyante, s'échappent en longues tresses. La substance moelleuse que cet arbre renferme sert à divers usages; sa brune écorce, à la fois épaisse et dure, n'est pas moins utile à l'Indien qui construit un carbet. Ses feuilles en forment la toiture, tandis que son fruit, ce chou pal-

miste d'une blancheur éclatante et d'une saveur agréable, nourrit le Caraïbe et sa famille.

C'est un des plus utiles palmiers dont le nombre et la variété forment une des richesses de la Guyane, où l'on compte, entre autres arbres de cette espèce, le cocotier, qui dépasse le premier en hauteur ainsi qu'en circonférence.

Le port du cocotier est disgracieux ; il contient une moelle épaisse. Son écorce est grise, ses feuilles d'un vert foncé ne tombent pas comme celles du latanier. Le chou qu'il cache au sein de son long feuillage n'a pas non plus la saveur de ce dernier, mais son fruit est une ressource pour le voyageur dans nos déserts. On dirait que le ciel, toujours prévoyant, a voulu tendre une main secourable à l'homme qu'altère la chaleur brûlante de ces climats, en plaçant sur le sommet de cet arbre bienfaisant une noix qui renferme un lait d'une exquise douceur, fournit une fraîche boisson et la substance délicate d'une amande.

C'est encore un palmier qui fournit la noix de Maripa, également bonne à manger. Sous ce ciel brûlant la nature a multiplié les rafraîchissements : il est des lianes qui fournissent une liqueur agréable. Le pineau, si commun dans les forêts, renferme une eau abondante, témoignage irrécusable de l'intelligence de la création et des dons qu'elle verse avec bonté sur ces contrées intéressantes. Les baumes les plus précieux, les gommes et les huiles découlent d'une multitude d'arbres divers.

Le copahu, célèbre dans la médecine, sort d'un gros arbre qui croît au sein des forêts les plus reculées, porte

des feuilles larges et pointues; ses fruits ont la forme du concombre. L'huile amère de l'acajou, la gomme jaune et parfumée de l'aracocerra, le baume bienfaisant du Pérou, l'huile de ricin, que produit le palma-christi, arbuste nain aux larges feuilles dont la noix triangulaire est enveloppée d'une coquille verte; le caoutchouc, d'un usage aujourd'hui si général, des épices, des substances médicinales, telles que le puchiri ou bois de crabe, espèce de muscade, le symarouba, l'ipécacuanha, un miel exquis, le tendre duvet de couleur jaunâtre et propre à divers remèdes, qui se forme au cœur du latanier, sous ses feuilles naissantes; tous ces produits font la richesse de nos forêts.

Il en est encore d'autres non moins précieux. Je mentionnerai les cires végétales, telles que la cire noire de la Guadeloupe; des bois propres aux teintures; l'anil ou l'indigotier, le roucou, que produisent de petits arbustes. Je ne parle ici que des produits sauvages; je n'ai point mentionné ceux dont le sol plus avare ne dispense les bienfaits qu'au travail opiniâtre.

Les fruits ne sont pas moins abondants que les gommes, les huiles et les plantes colorifères. Il est des régions où le cacaotier forme de vastes forêts. La goyave, par sa douceur et son parfum, mérite d'être citée. Ce fruit croît sur un arbre assez élevé dont l'écorce est claire et le bois médiocre; il est de la grosseur d'une pomme, de forme ovale, de couleur jaune. Sa pulpe est rougeâtre, remplie de petites graines d'un goût délicieux. La pomme et la noix d'acajou, toutes deux si précieuses, ne sont pas les moin-

dres produits de cet arbre. La première n'est bonne que lorsqu'elle est molle; elle a moins de pulpe que de pépins; mais son eau est aussi douce qu'agréable. Les prunes jaunes de monbin viennent en février, et font attendre que la pomme d'acajou les fasse oublier. La pomme d'éta, dont les nègres sont si friands et dont la pulpe est agréablement acide, sert à faire un excellent breuvage fort goûté des Indiens. Le limon, qui croît sur un arbre magnifique; le calebassier, qui fournit des vases de grosseur et de formes différentes à la surface brillante et polie; le dattier, la vanille, produit d'une liane aux feuilles épaisses et d'un vert sombre dont on fait sécher au soleil la gousse triangulaire qui contient de petites semences et brunit à ses rayons; tous ces fruits et beaucoup d'autres que j'oublie croissent naturellement dans nos forêts.

Parlerai-je des bois? Les plus précieux peuplent ces contrées inconnues. On y trouve le bois de fer dont la cime atteint jusqu'à soixante pieds. Il est si dur qu'il résiste à la hache; on le polit, mais il se détruit dans l'eau. Le bois de lettres à l'écorce rouge, et dont le cœur est de couleur cramoisie, tacheté de mouches régulières et noires, de marbrures qui représentent des espèces de caractères auxquels il doit son nom, est solide, durable, et prend le plus beau brillant. Parmi l'innombrable quantité de ces bois, il faut citer le balata, qui s'élève à une hauteur prodigieuse, mais dont la grosseur n'est pas proportionnée à sa taille. Son écorce est lisse; son aubier brun tout tacheté de blanc. Son bois rouge n'a pas son égal en pesanteur;

sa dureté le rend presque indestructible. Il ne faut pas oublier le cèdre; il y en a de deux espèces, le noir et le vert, dont le bois éloigne les insectes. Il a une odeur agréable. Son aubier est orange pâle; il est dur et léger. De son tronc découle une gomme transparente.

Le carvanatepy, rayé de noir et de brun, répand, quand il est travaillé, une odeur pareille à celle de l'œillet. Il est propre à tout ouvrage, ainsi que le berblack, bois d'un rouge pâle et violet. On connaît en Europe l'acajoutier, dont le bois sert à l'ornement des demeures. Ses feuilles épaisses, liées comme celles du laurier rose mais plus larges, ont des propriétés bienfaisantes, tandis que sa fleur embellit le séjour où il croît.

Mais le roi des arbres est le caroubier, dont la hauteur n'est pas moindre de cent pieds et dont les feuilles, disposées par paires, ne rayonnent qu'à la cime. Son bois, de couleur brune, est très-beau, se polit et résiste au temps. Il coule de ses racines une gomme limpide; son fruit contient une substance farineuse dont les Caraïbes se nourrissent avec plaisir.

Le plus curieux des arbres est peut-être le mataky, dont les racines s'élèvent au-dessus de la terre à une telle hauteur et si largement espacées qu'un cavalier pourrait passer à travers leurs intervalles.

Toutefois la nature a fait croître au milieu de ces productions précieuses des plantes qui semblent y être semées par l'auteur de tout mal. Au nombre des lianes, il en est beaucoup de malfaisantes. Le makoury est le plus redoutable de tous les arbres à cause de ses propriétés vénéneuses. On

le voit seul ; nulle racine n'ose croître dans son voisinage. Solitaire comme le méchant dont on fuit la société funeste, il répand dans l'air un poison subtil, et si la flamme le consume, la fumée qui s'en dégage porte la mort dans tout ce qui l'environne. Le venin circule tout aussi bien dans la sève des plantes que dans le sang des animaux. Là, comme partout, à côté du bien se développe le mal; mais les bienfaits de la nature font oublier ses vices; on apprécie d'autant mieux les dons qu'elle répand d'une main prodigue sur ce sol privilégié.

J'ai vu la blanche cime des Alpes que couronnent les nues; les monts de l'Helvétie, sur le front majestueux desquels s'agitent de noirs sapins, tandis que leurs flancs couverts d'une molle verdure émaillée de blancs chalets, marient à l'aspect sauvage d'une nature mâle les riants tableaux de la vie champêtre; mais rien n'égale mes forêts où la création a les proportions gigantesques du Créateur. Le vaste ombrage des bois dérobe à la terre les rayons du soleil ; la douce obscurité des champs élyséens règne dans ces sombres taillis, où se jouent paisiblement les êtres les plus terribles, les plus gracieux et les plus divers. Par leurs différents âges, ces bois représentent la succession des siècles. Si la faux du temps rompt un arbre à sa racine, les autres le soutiennent; il peut encore, appuyé sur ses voisins pour ainsi dire, se survivre à lui-même. La mort, effrayée de la tâche que lui impose le destin, semble ménager sa victime et ne monte que lentement vers sa tête ; les lianes mêmes compatissant tardivement à son sort, les lianes le retiennent; elles crai-

gnent de périr sous les ruines de celui qui les nourrit de son suc et les protégea de son ombrage. Enfin, il succombe; les siècles l'ont détruit! Ses débris se couvrent de feuilles qui se succèdent sur les arbres environnants; la terre s'enrichit de ses dépouilles et fait aussitôt sortir un plant qui s'élève, croît et grandit pour subir le sort de celui qui naguères a disparu.

Les fleurs répandent leurs parfums, et les fruits mûrs tombent sur le sol; tandis que l'herbe et les lianes le couvrent d'un tapis toujours frais.

Tout à coup une lointaine lumière brille au travers des bois; le voyageur s'avance et voit le soleil verser par torrents ses rayons sur la plaine verdoyante. Des nuées d'aras au plumage rouge et vert, jaune et bleu, aux couleurs éclatantes; des perroquets, de petites perruches vertes; la bécassine des savanes, d'un beau gris argenté; les pluviers, d'un brun sombre mélangé de blanc avec des barres transversales; les rouge-gorges couleur de sang; les timides passereaux, aussi jolis, aussi verts que les perruches, et qui, toujours attentifs à leur salut, placent des sentinelles pour donner l'alarme; le grimpereau noir et jaune portant coquettement sa petite couronne, des oiseaux de la couleur et de la forme la plus variée, tous vêtus d'une robe brillante; le toucan à l'énorme bec; l'agami, dont les longues jambes portent un long cou; le colibri, que sa gorge fait ressembler à l'émeraude; l'oiseau-mouche, qui brille sur les fleurs comme la plus belle parure sur un beau visage, animent cette sauvage contrée et étalent aux yeux leurs couleurs éclatantes. L'horizon s'étend; la plaine est couverte d'herbes

hautes, émaillées de fleurs. Quelle douce fraîcheur on respire dans ces paisibles prairies arrosées de ruisseaux charmants, et semées çà et là de groupes d'arbrisseaux! Telles sont les savanes. De chaque côté de ces immenses plaines, l'œil aperçoit des forêts de palmiers dont la verdoyante chevelure, semblable aux flots de la mer, est mollement ondulée par le souffle des vents. Les arbres enlacent leurs branches et marient les fleurs et les fruits, qui pendent en même temps de leurs rameaux. Semblables aux cordages d'une flotte immobile sur l'Océan, les lianes tombent de leurs cimes, se croisent, s'attachent au sol, se redressent et se multiplient autour de leurs troncs. Le voyageur ne fait point un pas sans trouver un tendre lit, de frais ombrages, des fleurs odorantes et des fruits délicieux.

Les proportions du tableau en font valoir la beauté; tout y porte l'empreinte de son sublime Organisateur. Le divin Architecte a ménagé avec un art qui défie les efforts des hommes, les ressources inépuisables de la nature; l'harmonie des sons qui retentissent dans l'air, les parfums répandus dans l'espace, la perspective même dont les règles sont observées, tout contribue à émerveiller, à répandre dans l'âme un doux plaisir. Ainsi la plaine se rétrécit en fuyant vers les montagnes qu'on découvre à l'horizon, et dont le front dénudé se dresse au loin comme pour faire un utile contraste à la riche et brillante vallée qui s'étend à leurs pieds. Quelques arbres croissent de temps à autre sur ces monts disgraciés et semblent y être oubliés. Un Caraïbe, suivi de son chien, descend de

ces hauteurs. Sa démarche est grave et sévère. Son œil ardent embrasse l'immense plaine; il dirige sa course vers le ruisseau dont l'onde invite à s'y baigner. C'est bien lui qui règne sur cette contrée magnifique; c'est pour lui que le ciel féconde ces riches prairies. Nulle part ne s'applique mieux la parole du Christ : Celui qui fournit leur pâture aux petits des oiseaux, qui revêt le lis d'un vêtement sans pareil, fait aussi couler pour le Caraïbe, dans ces solitudes fortunées, l'onde pure du torrent, le miel et les liqueurs que recèle le sein des plantes. C'est pour lui qu'il peuple les forêts d'êtres innombrables, qu'il fait régner le calme, la paix, le bonheur dans ces merveilleux parages.

C'est dans un pareil site que Lucien vint se reposer des fatigues du jour. On alluma de grands feux pour faire cuire les pièces de gibier et le poisson qui venaient d'être rapportés ; des arbres entiers gisaient sur le sol, car la main de l'indigène prodigue les dons qui l'enrichissent : le courbary au tronc lisse, l'acoma, le balata, le bois de rose, le cèdre et l'acajoutier, tous précieux ou pour les constructions ou pour l'usage auquel ils se prêtent, confondus dans un même foyer, jetaient en pétillant une vaste flamme. Suspendu à des poteaux par des lianes, le gibier, dépouillé de sa fourrure et suffisamment préparé, rappelait les festins des héros d'Homère ; une Indienne le faisait tourner devant le feu ; la fumée chassait au loin les insectes que la fraîcheur aurait rendus importuns.

La nuit ne tarda pas à déployer ses ailes humides ; le firmament brilla d'un éclat inconnu dans les froides contrées de l'Europe, car la lumière des étoiles scintille dans

nos climats avec une vivacité sans pareille. L'atmosphère transparente, une sorte de limpidité qui circule dans l'air, le silence, le calme qui règne dans ce paradis terrestre répandent un charme indescriptible. Les innombrables mouches lumineuses qui voltigent des arbres aux plantes ou reposent sur l'herbe de la savane, font croire, au milieu des ténèbres, à des rayons oubliés du soleil.

Rien n'égale la beauté de la nuit durant la saison des sécheresses; l'atmosphère est si pure, les astres sont si brillants que l'œil plonge dans la profondeur du ciel où des myriades d'étoiles, inaperçues en Europe, se découvrent au regard. La lune même y réfléchit des rayons si lumineux, qu'elle a quelque chose de l'éclat du soleil et que la vue peut à peine la contempler.

Lucien, debout, questionnait Irakoubo, couché dans son hamac selon la coutume des Caraïbes. — Connais-tu, lui dit-il, l'endroit où nous campons ?

— J'y suis déjà venu.

— Où va-t-on en suivant la savane jusqu'aux montagnes de l'horizon?

— Maître, on trouve de vastes savanes, des espaces non moins étendus où ne croît pas d'herbe, des forêts comme celles que nous avons parcourues aujourd'hui, enfin des montagnes plus hautes mais moins arides que celles-ci. Le sol s'élève davantage à mesure qu'on pénètre dans les terres; les montagnes y sont escarpées, le climat y est moins chaud. Les rayons du soleil, non moins ardents que dans les basses régions, y sont tempérés par un air plus vif. Il y croît des plantes que l'on ne connaît point dans

nos tribus et des fruits qui me paraissent inférieurs aux nôtres. Je me souviens d'avoir porté à Cayenne la branche d'un des arbres que j'avais remarqués sur le sommet élevé d'un de ces monts et qui, par la vaste étendue de son ombrage, la fraîche verdure de ses feuilles et la singulière forme de son fruit, m'avait particulièrement frappé. On me dit que le pays des blancs en produisait en quantité et que le fruit servait à y nourrir des animaux immondes. Je me rappelle encore fort bien qu'on lui donnait le nom de chêne et que les Français n'apprenaient point sans surprise qu'il croît au sein de la Guyane. J'ai vu, ajoutait Irakoubo, j'ai vu des montagnes inaccessibles composées d'un seul bloc de pierre. Elles se tiennent souvent et se suivent sur une longueur infinie ; d'autres, au contraire, s'élèvent isolées, comme si les bras puissants des esprits que gouverne Iroukan, étaient parvenus, au moyen d'efforts inouïs, à entasser les plus énormes rocs, les uns sur les autres, pour escalader le ciel ; mais on n'arrive à ces lieux escarpés qu'en remontant les rivières qui en descendent par bonds précipités. Les pirogues ne peuvent franchir les cascades qui se succèdent. Il faut les porter, puis les remettre sur l'onde et naviguer jusqu'à la cataracte supérieure, où l'on recommence la même manœuvre. D'énormes rochers forment une barrière solide que la rivière dans son rapide cours ne peut franchir si elle ne s'élève à son niveau, et ne déborde l'étroit espace dans lequel elle est resserrée. Parvenue à cette hauteur, elle retombe et glisse en se brisant sur les flancs de la masse indestructible ; l'obstacle semble avoir irrité son courroux, car elle se précipite avec tant

de fureur que son eau, changée en écume, fait entendre un bruit rauque qui interrompt le silence des bois, répété qu'il est par les échos d'alentour; mais les bords escarpés de ces rivières sont charmants: la végétation n'est nulle part plus belle; les forêts contemplent, pour ainsi dire, leur front majestueux dans l'onde qui mouille leurs racines; du flanc des roches, blanchies par le soleil et l'écume, tombent gracieusement des herbes d'un effet ravissant; les singes qui se jouent dans les feuillages jettent un regard étonné sur le voyageur; les animaux, si farouches et si timides dans les lieux voisins de la civilisation, vous entourent sans frayeur. Enfin, du haut des montagnes solitaires d'où l'œil embrasse un immense horizon, le cœur bat de plaisir à la pensée qu'on peut librement porter ses pas sur ce beau domaine, abriter partout son carbet, sans crainte de s'en voir disputer le droit, sans être obligé d'acheter, comme dans vos pays, le sol où l'on veut reposer et mourir.

En parlant, Irakoubo s'exaltait; mais Lucien, craignant de réveiller en lui les instincts de la vie errante, ramena la conversation sur d'autres sujets. Les apprêts du repas lui en fournirent l'occasion. Kouraskar le chasseur se chargea de l'instruire, tandis qu'Irakoubo fermant les yeux, se mit à sommeiller comme s'il était fatigué des émotions qu'il venait d'éprouver.

La chasse était abondante : Kouraskar avait apporté lui-même une biche dont la course rapide fut interrompue par la flèche mortelle de ce Galibi; Lucien ne remarqua aucune différence avec les animaux de la même espèce en

France, si ce n'est que la biche de la Guyane est un peu plus petite. A côté de cette biche gisaient plusieurs agoutis : ce sont les lièvres du pays; ils ont la taille de ces derniers, mais ils en diffèrent pour tout le reste : l'agouti a les jambes droites, les pieds fourchus du pourceau; il mange assis comme un singe, en se servant des pattes de devant. Kouraskar fit remarquer sa robe grisâtre et dit que ce petit animal avait l'habitude de se terrer. Sa chair est excellente.

Un sanglier noir, semblable à celui d'Europe, était également tombé sous les traits de Kouraskar qui donna les notions suivantes sur ce quadrupède si abondant à la Guyane, et que nous appelons *poinga.* Il habite les bois les plus épais. On en voit des troupeaux de plusieurs centaines; ils ne marchent jamais que par bandes, l'un à la suite de l'autre, en suivant exactement la même ligne et de très-près. L'un d'eux qui remplit les fonctions de conducteur est le chef, le capitaine de la troupe; il marche intrépidement le premier; sa prudence égale son courage : s'arrêtant au moindre bruit ou hâtant sa course pour échapper au péril, il est l'âme de son armée, et si par malheur il succombe, les soldats qu'il conduisait à la conquête d'un gîte et d'un festin, s'arrêtent, se regardent avec stupidité, se débandent, errent en désordre et n'opposent aucune résistance à l'ennemi qui les frappe, lors même que le sang s'échappe de leurs blessures; aussi le chasseur met-il toute son adresse à l'atteindre le premier.

Il est trois espèces de sanglier : le *cras-poinga* est de la plus grosse; il est armé de défenses. Ses soies sont très-rudes; c'est aussi le plus dangereux. Il est terrible

6.

alors qu'il est blessé ; sa résistance est quelquefois mortelle au chasseur. Lorsqu'un bruit inaccoutumé effraie ces cochons sauvages, ils s'arrêtent, se serrent les uns contre les autres et se préparent à disputer leur vie en présentant sur toute la surface d'un carré leurs défenses formidables.

La troisième espèce se nomme *peccari ;* elle est remarquable par une sorte de bourse que cet animal porte sur le dos et qui contient une liqueur fétide. On a soin de la couper, après avoir tué l'animal, pour ne point gâter la chair. Un auteur ancien a cru que cette poche était un évent par où ces animaux respiraient. Lucien, qui avait lu cette particularité, interrogea Kouraskar à ce sujet ; mais celui-ci affirma que le peccari respirait comme tous les autres animaux, par les narines. Il ajouta qu'il a environ trois pieds de long, qu'il n'a point de queue, que ses défenses sont courtes, ses soies d'un jaune sale, fort longues sur le dos, rares sous le ventre et aux flancs ; que sur chaque épaule se voit une tache claire, laquelle en s'arrondissant sous le col forme une espèce de collier. Les peccaris vivent surtout dans les montagnes, au sein des savanes ; les tribus dont les cases s'élèvent dans les pays qu'Irakoubo a parcourus, en possèdent des troupeaux qui errent librement autour de leurs villages et se multiplient avec d'autant plus de rapidité que les femelles mettent bas plusieurs petits à la fois. Leurs grognements insipides indiquent au voyageur le voisinage d'un lieu habité.

L'animal qui intéressa plus particulièrement Lucien fut un quadrupède de la grosseur d'un petit renard. Son corps

était couvert d'une espèce de cuirasse à l'épreuve des flèches. Kouraskar dit que cette jolie bête s'appelait *Tatou*.

Kouraskar était passionné pour la chasse. Lorsqu'il en parlait, son œil s'enflammait, sa voix prenait de l'animation. Personne n'avait une connaissance plus approfondie de cet art; nul ne rivalisait avec lui dans cet exercice. Il décrivit également quelques-uns des oiseaux dont j'ai parlé et qu'il avait apportés plutôt comme sujet de curiosité pour Lucien que pour s'en nourrir; car le Caraïbe qui peut choisir ses aliments, préfère, en général, la chair des animaux qui vivent sur la terre, à celle des oiseaux qui volent dans les airs.

La pêche n'avait pas été si abondante : il n'y avait que deux espèces de poisson, le *pacou* dont la chair est délicate et qui s'était égaré dans le torrent de cette savane, car on ne le trouve ordinairement que dans les sauts où il se nourrit d'une herbe abondante : la *muraire fluviale* dont les feuilles épineuses et larges font les délices de cet excellent produit de la Guyane. La seconde espèce était l'*aimaras*, le brochet de nos contrées, lequel est quelquefois très-gros. Sa chair est agréable et saine.

Les compagnons de Lucien furent donc satisfaits de la journée : le repas fut abondant. Chacun d'eux, couché dans son hamac, se dressait pour couper, avec une pierre tranchante, aux poteaux où pendaient les pièces de gibier et le poisson, les morceaux qui convenaient le mieux à son goût. Kouraskar, Irakoubo et deux ou trois autres étaient seuls munis de couteaux. J'ai oublié de dire que deux femmes accompagnaient la petite caravane. Elles versèrent la liqueur dans les calebasses et les firent circuler d'un

hamac à l'autre; elles avaient apporté de la cassave avec du cachiry; elles en distribuèrent à chacun ; puis, quand elles eurent servi tout le monde, elles se mirent en devoir de prendre également part au repas, qui se fit du meilleur accord.

C'est ainsi que vivent les Caraïbes dans leurs excursions; la plus touchante simplicité règne autour de la table frugale que leur a dressée le génie des déserts. Ils ne sentent point la nécessité de ces mets savamment assaisonnés, enrichis des épices qu'apportent au goût blasé des Européens de nombreux vaisseaux chargés de fardeaux inutiles. Une franche gaieté, fille du bonheur et de la liberté, s'asseoit au milieu des hamacs de nos Galibis. L'esprit satirique de ces Indiens qu'on méprise et qui trouvent le côté ridicule de toutes choses, entretient la gaieté jusqu'au moment où ils se livrent au sommeil paisible, que ne troublent point les remords de la conscience.

Kouraskar fut le premier réveillé; mais au moment où il se jetait à bas de son hamac, il aperçut, du côté de la flamme éteinte du foyer, un tigre dévorant une biche. Un pareil spectacle lui était trop familier pour glacer son courage. Il se lève sans bruit, saisit une flèche empoisonnée, bande son arc en se courbant pour passer plus aisément sous les taillis, il s'avance doucement, ajuste; la flèche part, frappe le tigre dans le flanc, et l'étend sans vie sur le corps même de sa proie.

Aussitôt Kouraskar bat des mains, jette des cris de joie, éveille le camp. Chacun s'empresse; tous arrivent à la fois et le félicitent. Lucien l'embrasse et le remercie.

C'était un jaguar, le tigre le plus fort et le plus dangereux de la Guyane. Il n'a pas, dit Kouraskar, d'ennemi plus terrible que le serpent boa, qui s'élance sur lui, l'étreint dans ses replis, lui écrase la tête sous sa dent meurtrière et l'étouffe en lui faisant souffrir mille morts. Ce n'est pas, ajouta-t-il, le seul tigre de ces forêts. On y trouve encore le tigre rouge, plus petit que celui-ci. Son poil est long sans être tacheté ; sa queue est de couleur sombre ; son œil lance des flammes ; ses dents sont larges ; ses jambes sont longues, armées de griffes blanches. Il n'est pas moins redoutable que le jaguar. Enfin, il en est une troisième espèce de la taille de ce dernier ; elle est grise et tachetée. Il faut voir la femelle de ce tigre, toute mouchetée, suivie de ses deux petits, promener ses pas lents autour de nos cases : ses yeux brillent dans l'obscurité ; elle veille avec jalousie sur le fruit de ses amours, s'arrête au léger frôlement d'une feuille ; s'effraie même de l'ombre d'un arbuste. Pour mieux tromper sa proie, elle se couche, puis soudain s'élance, plonge ses griffes dans les entrailles de sa victime, lui ouvre la gorge, accoutume ses petits au carnage, et va cacher, loin de nos carbets, sous des branches et de l'herbe, les restes de sa chasse qu'elle saura retrouver plus tard.

Le jaguar fut dépouillé de sa peau. Kouraskar en fit présent à un jeune homme. La caravane se remit en marche en se dirigeant vers les montagnes. Le soir elle s'y établit, et le lendemain, suivant le cours d'un ruisseau qui coulait vers la Mana, elle campa sur les bords de ce fleuve, qu'elle descendit ensuite pour revenir à Couchy.

C'est dans leur retour que Lucien et sa suite chassèrent des singes, qui étaient répandus en grand nombre sur les branches. Ils considéraient les voyageurs avec une sorte d'étonnement stupide. Ceux-ci leur décochèrent des flèches et en blessèrent quelques-uns. Aussitôt des cris plaintifs se firent entendre, et tandis que les cadavres expirants des uns pendaient aux branches du courbary, les autres aidaient les blessés à se soutenir; la plupart jetaient à la face de leurs agresseurs des branches, des feuilles, leur lançaient même de l'urine au visage; mais il fallait avoir le cœur endurci à cette chasse inhumaine pour ne pas être attendri en entendant ces malheureuses créatures jeter des plaintes déchirantes, accuser en quelque sorte leurs cruels ennemis, et s'efforcer de se défendre. Les Indiens prennent plaisir à cette espèce de guerre. Lucien en fut ému, surtout après s'être approché d'un singe grièvement blessé; il le vit tourner de son côté des yeux languissants, comme pour lui reprocher la barbarie des chasseurs ses amis; aussi Lucien pria-t-il qu'on eût compassion de ces pauvres bêtes et de cesser un carnage inutile. Bientôt la peuplade entière des singes se retira peu à peu, les femelles portant leurs petits sur le dos, ou, s'ils étaient blessés, les serrant dans leurs bras avec les signes du désespoir; ceux qui avaient échappé au péril ne quittaient point les blessés et cherchaient à sauver les mourants. Ils avaient l'intelligence de l'homme et la pitié qui manque trop souvent à ce roi de la nature. Hélas! il est trop vrai que les animaux nous donnent quelquefois l'exemple de la sagesse et de la fraternité; on pourrait trouver ici des modèles de

dévouement; les animaux étaient cette fois encore moins méchants que les hommes.

Le cœur plein des émotions qu'il avait éprouvées sur le théâtre sanglant de cette espèce de combat, Lucien marchant en tête de sa troupe, atteignit enfin les collines voisines de Couchy. Kouraskar le suivait de près; Irakoubo hâta le pas et ne tarda point à se placer à ses côtés. Ils franchissent enfin la colline; mais leur regard s'étonne de ne plus voir les carbets qui formaient le village. La flamme paraît l'avoir dévoré; toutefois on aperçoit au loin des hamacs tendus. Ils annonçaient la présence de quelques Indiens.

L'étonnement et la crainte furent les premiers sentiments qu'ils éprouvèrent. Couchy serait-il devenu la proie des vengeances de Digo? Ses habitants, trahis et vaincus, auraient-ils péri dans un combat inégal ou par l'effet d'une surprise? Une morne stupeur s'était emparée de Lucien et des Couchiotes qui le suivaient. Ils n'osaient avancer de peur de tomber dans une embûche. Reculer, c'était déserter sans raison. Lucien prit la résolution de braver le danger. Kouraskar s'élançant alors du haut de la colline, cria qu'il allait reconnaître les lieux, et que s'il mettait son pagne au bout d'une flèche quand il serait en vue du camp dont on voyait les hamacs et les feux, ce serait un signe favorable et qu'on pourrait le suivre. Il courut avec l'agilité d'un cerf, et fut bientôt au bout de la plaine. Apercevant des Couchiotes qui le saluèrent et lui dirent que le village avait brûlé par l'effet d'un incendie, mais qu'on ne regrettait la mort de personne, il arbora le

signal convenu. Lucien, qui le suivait avec tous ses compagnons, rencontra au même instant Kaïka qui, débouchant de la forêt, les rassura sur ce grand événement, et fit entendre à Lucien qu'il aurait bien plus lieu de s'en réjouir que de s'en plaindre.

CHAPITRE VIII.

A peine Kaïka se trouva-t-il seul avec Lucien : « Maî-
» tre, lui dit-il, ne sois pas inquiet. J'ai voulu accomplir
» ton désir de voir disparaître tous les carbets de Couchy.
» J'y ai mis le feu la nuit de ton départ, sans que per-
» sonne m'ait soupçonné ; j'ai placé de cette manière tous
» nos Galibis dans la nécessité de concourir à nos desseins
» en rebâtissant la case. »

Lucien resta un moment immobile ; mais après avoir réfléchi, il blâma doucement Kaïka de n'avoir pas pris ses ordres à cet égard, exigeant qu'à l'avenir on n'entreprît rien de considérable, à moins de nécessité absolue, sans avoir au préalable reçu ses instructions. Toutefois il ne se prononça pas sur la mesure en elle-même ; mais pour ne pas décourager Kaïka et pour lui donner une marque de son estime, il le prit par le bras et fit son entrée au milieu

du camp. Le vieux capitaine Valentin, qui avait offert un asile à Lucien dans sa tribu après la mort de M. Max, s'empressa de venir à la tête de tous les habitants, féliciter le jeune chef sur son retour. Il faut dire à sa louange qu'il avait été l'un des premiers à offrir le pouvoir souverain à Lucien et lui avait apporté la canne à pomme d'argent, insigne du *capitanat* chez les Galibis qui sont en rapport avec l'autorité française; mais Lucien, honorant sa vieillesse, respectant son patriotisme et son rare désintéressement, l'avait contraint de conserver cette marque honorifique, ce qui lui avait concilié tous les esprits. Le capitaine Valentin s'approcha donc de Lucien, et le reconnaissant une seconde fois pour son chef, lui dit : « Maître! voici » toute la tribu qui, par mon organe, vient te prier de ne » point l'abandonner dans les circonstances actuelles. Elle » remet ses destinées entre tes mains, comptant sur ton » zèle et tes lumières. »

Lucien remercia Valentin de cette démarche honorable et l'embrassa; tous les assistants jetèrent des cris de joie. On fit circuler des calebasses de vicou; on apporta du gibier, du poisson boucané. Le reste du jour se passa dans la joie; mais le lendemain Lucien, suivi de Kaïka, d'Irakoubo, de Kouraskar et de ceux qu'il avait choisis pour ses ministres, procéda aux travaux préliminaires de la reconstruction de Couchy.

Il décida que les plantations auraient lieu sur le versant des collines qui regardaient la Mana; car les forêts impénétrables dont ces collines étaient couronnées, garantissaient l'établissement de ce côté. Il n'avait pas à craindre

que les champs fussent un jour ravagés par l'ennemi, tandis que si, comme la plupart le proposaient, il eût fait les semailles dans la plaine, ou les moissons eussent été exposées aux déprédations des Palicours, ou il aurait fallu les renfermer dans l'enceinte même de la ville et donner à celle-ci une étendue beaucoup trop considérable. Au reste, l'exposition était bonne et propre à plusieurs cultures; l'espace qu'on pouvait laisser libre entre le pied des collines et les carbets serait encore cultivé. Par sa nature plus humide, il convenait aux plantes qui réclament un terrain de cette nature.

Lucien voulut que la ville fût construite pour plusieurs milliers de familles, calculant que si la moitié seulement des Galibis et de leurs alliés répondaient à son appel, un grand nombre y serait bientôt réuni. C'est donc sur cette base que se firent toutes les opérations. Le plan de Couchy fut très-simple : l'enceinte demi-circulaire qui était comprise entre les collines et la Mana, dessinait la forme extérieure de cette cité. La plaine s'étendait le long du cours de la rivière; il fallait donc fermer l'espace qui séparait celle-ci du dernier mamelon. Lucien fit couper des lataniers par petites tranches d'une longueur égale, et traça par une ligne droite l'emplacement que devait occuper la palissade d'enceinte. Puis, se servant du même procédé pour marquer les rues, il les traça dans un système rayonnant, c'est-à-dire que partant chacune d'un point de la circonférence, elles venaient aboutir à une place centrale. Cette place très-vaste longeait la Mana. Le tapoui ou grand carbet de Lucien, appelé plus tard le palais du gouverne-

ment, s'élevait sur le bord même de la rivière, au milieu de la place, de sorte que Couchy avait la figure d'un arc tendu dont la Mana était la corde. Le tapoui formait le point central où s'appuyait la flèche. Devant ce palais s'étendait l'immense place publique toute découverte du côté de la Mana, et les rues qui partaient de ce centre commun étaient comme autant de rayons du demi-cercle.

On distribua l'emplacement de manière à faire vingt rues très-larges, afin d'y laisser circuler librement l'air et les habitants. Entre les rues on disposa un espace assez grand pour y construire les carbets tels que Lucien se proposait de les faire établir. Chaque rue devait contenir le même nombre de carbets de chaque côté; les carbets avaient la même largeur. La rue perpendiculaire au tapoui et qui figurait la flèche était plus large que les autres et s'étendait jusqu'au pied même de la montagne, partageant la ville en deux quartiers. Le capitaine Valentin fut nommé chef de la partie orientale, et mon père, homme d'un jugement solide et d'une sage fermeté, reçut le commandement de la partie occidentale. Chaque quartier fut divisé en deux sections de cinq rues chacune. Chaque rue dut avoir son surveillant particulier, auquel plus tard on donna un adjoint. Le surveillant commanda directement la droite, l'adjoint, sous ses ordres, commanda la gauche.

Le gouvernement de Couchy fut donc composé de :

Deux chefs de quartier;

Quatre chefs de section;

Vingt surveillants de rue;

Vingt surveillants adjoints.

Nous retrouverons partout cette organisation, à la fois si simple et si puissante. Je reviens à la construction même de notre capitale.

Lucien avait communiqué à tous les Indiens le feu qui l'animait, l'esprit d'ordre dont il était doué, un immense amour du progrès. On ne voyait plus de ces misérables carbets dont se contentent les Caraïbes dans la plupart des cantons de la Guyane, ouverts aux injures du temps ainsi qu'aux attaques des bêtes féroces ; mais si Lucien s'éloignait de la barbarie, ce n'était pas pour inspirer aux Galibis la passion désordonnée d'un luxe inutile. Le nécessaire fut sa devise et celle qu'ils adoptèrent d'après ses conseils. Au lieu de dépenser un temps précieux à des frivolités, ils l'employèrent à se rendre formidables à leurs ennemis et à se procurer toutes les choses utiles à la santé. J'aurai l'occasion de développer les théoriés de Lucien et de montrer qu'en donnant à sa société naissante une direction différente de celles qu'ont imprimée tous les législateurs aux nations de l'Europe, il croyait avoir compris et les besoins et les destinées de l'humanité. Les carbets durent donc avoir un étage. Excepté les nations rocoyennes, les Caraïbes ignorent l'usage de ce genre de construction, qui exige plus de solidité et par conséquent plus de travail et d'industrie. Derrière l'habitation principale, il fit construire deux petits carbets séparés par un intervalle qui formait une cour. L'un de ces carbets fut destiné à la cuisine, l'autre à différents usages domestiques. L'intérieur du carbet habité fut disposé de la manière suivante : le rez-de-chaussée fut occupé par une seule salle destinée à y demeurer

tout le jour. Cette salle avait deux ouvertures, l'une sur la rue, l'autre sur la cour. Lucien, pour ne pas trop changer les usages des Indiens autant que pour maintenir la confiance qui règne parmi les individus d'un même village, ne voulut pas faire mettre de serrures aux portes, mais il exigea qu'on mît des demi-portes, lesquelles, en laissant apercevoir l'intérieur du dehors, ne permettaient pas un mystère impénétrable : il ne faut pas oublier que cette salle était commune à toute la famille. Un escalier donnait accès à l'étage supérieur divisé en deux chambres : l'une destinée au chef de famille et à sa femme, l'autre à leurs enfants. Deux ouvertures à chaque chambre prenaient jour sur la rue et se fermaient au moyen de feuilles de latanier qui, superposées les unes sur les autres transversalement, avaient l'aspect et la forme de persiennes. Telles sont les dispositions principales que Lucien prit tout d'abord. Je ne dois pas omettre que sa sollicitude s'étendit plus loin encore; car la Mana offrait bien de l'eau, mais non en quantité suffisante pour tous les usages d'une population aussi considérable. C'est ici qu'il eut besoin de tout son génie, parce que le terrain étant incliné vers la rivière, il n'était pas possible de faire remonter l'eau de son lit vers la montagne. Il fallut donc prendre un autre moyen. Lucien y réfléchit longtemps et conçut enfin le projet de creuser un canal qui, partant de la Mana, avant qu'elle baignât les collines, apporterait, en suivant exactement leur pied, une partie de son onde à Couchy; mais ce travail considérable ne pouvait être actuellement entrepris.

Dès que Lucien eut ainsi procédé au plan général de la

cité, il s'occupa de la distribution du travail. Or, il fallait pourvoir à trois choses également nécessaires :

Construire les carbets et par conséquent la ville ;

Planter pour récolter des vivres ;

Préparer la défense.

Lucien crut qu'à cet égard le système à suivre était indiqué par la nature de cette triple tâche et par le caractère même des Indiens, caractère opiniâtre, mais enclin à la paresse naturelle dans nos climats,et qui ne peut s'habituer à l'uniformité du travail. Pour ne point le rebuter, il faut au Caraïbe des occupations variées, car, n'étant stimulé, comme l'Européen, ni par l'intérêt, ni par le lucre et des goûts dispendieux, il abandonne aussitôt le travail, s'il est sans attraits : un peu de cassave, le gibier, le poisson qu'il trouve toujours, quand il veut, au bout de sa flèche, suffit à sa sobriété. Il n'a de passion que pour les liqueurs fortes dont il ne fait pourtant pas, comme on l'assure, un excès habituel.

Lucien était dans ces dispositions quand il vit arriver la première tribu accourue à son appel. C'était la même qui se plaignait de l'enlèvement d'Alira ; elle fut bientôt suivie de la nation entière des Rocoyens. Cette nation, ainsi que je l'ai déjà dit, est la plus industrieuse comme elle est la plus belle de toute la Guyane. Sa manière de vivre diffère totalement des autres nations, soit qu'elle ait une autre origine que les Galibis et les Palicours, soit qu'éclairée de bonne heure par son contact avec les Européens, qui dominent sur les bords du Maroni, elle ait adopté des habitudes plus raisonnables ; mais il est plus probable que les

Rocoyens sont d'une race particulière, issue peut-être des anciens habitants de ce continent, vaincus et chassés par nos ancêtres. Ils avaient sans doute un commencement de civilisation comme nos frères du Mexique, quand les Caraïbes, descendus des montagnes de l'intérieur, sont venus les troubler dans le paisible empire qu'ils exerçaient sur le rivage de la mer. Obligés de céder à la force, ils se sont retirés dans la partie centrale, vers les régions élevées, aux sources du Maroni. Ils occupent en effet un vaste territoire, et leurs carbets s'étendent du Maroni aux rives de l'Oyapock. Le malheur commun, qui fait oublier les griefs réciproques, les a rapprochés des Galibis, dont ils sont les puissants alliés; ils comprennent les Armacotons, les Arowacks, les Calcuchiens, et d'autres peuplades, toutes d'une couleur plus blanche que celle des Indiens rapprochés de la mer. En général, les hommes sont forts et de taille élevée; et les femmes, aussi blanches que les créoles, sont les plus belles de nos contrées, tant par la délicatesse des traits que par les proportions du corps, la finesse de la taille et la grâce de leur démarche. Les hommes ne portent qu'un pagne de coton et quelques plumes sur la tête, les femmes ne relèvent leur beauté, comme je l'ai déjà dit, par aucun ornement, mais quelques-unes portent un cercle léger sur la tête, et beaucoup d'entre elles, parées du seul voile de la candeur, ne se couvrent même point de la pudique toile qui, chez les autres nIdiennes, cache une partie de leur nudité. Les Rocoyens sont sérieux, les femmes douces, gaies, sages, modestes et pures. Elles ne se mêlent point au plaisir des

hommes, se plaisent entre elles, et vivent avec la plus grande décence. Les Rocoyens ont un air grave, une démarche fière, les gestes animés, la voix hautaine et respirant une mâle ardeur; leurs chefs commandent d'un ton absolu : les mœurs y sont plus façonnées que partout ailleurs au joug de la discipline.

L'ordre le plus parfait règne dans leurs bourgades; mais l'objet le plus digne de remarque se trouve dans certains usages qu'on croirait empruntés à Sparte et réglés par les lois de Lycurgue. En effet, toutes choses y sont communes. On ne sait ce que c'est que la propriété, excepté celle des armes, des oiseaux, des animaux élevés dans le carbet. Chaque jour les chefs désignent les chasseurs chargés de la provision, et c'est à tour de rôle qu'ils pourvoient à la nourriture de la communauté.

Les vivres de la journée sont apportés. Les femmes du chef s'en emparent, les accommodent; aux heures convenues, tous les membres de la commune viennent se ranger en ordre au tapoui, grand carbet qui est le lieu de réunion chez tous les Indiens; elles distribuent à chacun sa portion, et le repas se fait, comme à Sparte, publiquement, sous la surveillance des anciens.

Les vieillards, d'ailleurs vénérés dans toutes nos tribus, ont là une autorité réelle et des fonctions importantes. Ils s'occupent avec zèle de l'éducation publique, qui consiste à enseigner aux garçons l'art de fabriquer des arcs, des flèches, des boutous et divers ustensiles de ménage; à s'exercer surtout au maniement des armes; à montrer aux filles à faire de la boisson, à cuire les aliments : tous

apprennent à cultiver les champs. Ces différents enseignements sont fort bornés, car les besoins du Rocoyen ne sont pas étendus; mais c'est dans l'exercice des armes que les vieillards placent leur sollicitude. Les jeunes gens essaient deux fois par jour à lancer les flèches; le vieillard qui préside, juge des coups, reprend les malhabiles, encourage les plus adroits, et d'une main encore vigoureuse, montre à bander l'arc, à lancer la flèche avec force; aussi les Rocoyens sont-ils les meilleurs tireurs de la Guyane. On entretient leur courage par divers exercices, de longues courses et une discipline sévère. Une partie de la tribu est toujours sous les armes, et tandis que les uns se placent en sentinelles avancées, à une distance considérable de leurs villages, les autres, prêts à voler au combat, montent la garde devant le carbet du capitaine.

On ne sera point surpris que les Rocoyens fussent accueillis avec des acclamations de joie par les Couchiotes. Lucien voyait en eux les parents, les amis d'Alira. Parmi les jeunes filles qui suivaient les tribus, il y en avait qui lui rappelaient les traits de cette belle créature. Son amour parut se ranimer à l'aspect des nations qui, par des liens si sacrés, tenaient à la personne dont son cœur était souverainement épris. Il n'est point de prévenances, d'attentions, qu'il n'eût pour ces peuplades.

Irakoubo, qui connaissait ces tribus pour avoir longtemps séjourné au milieu d'elles, avertit Lucien que les Rocoyens étaient, de tous les Caraïbes, ceux dont on pouvait espérer de tirer le plus grand parti. Lucien ne tarda pas, en effet, à s'apercevoir de leur intelligence; mais, comme

les Indiens aiment à garder leur indépendance, et qu'on devait craindre qu'ils ne voulussent se diriger d'après leurs habitudes, sans vouloir se soumettre à l'autorité nécessaire du chef de Couchy, Lucien chargea Irakoubo de les sonder à cet égard. Celui-ci n'attendit pas que toutes les tribus fussent réunies : il assembla sur-le-champ celles qui étaient arrivées dejà, et, dans un discours à la fois simple et éloquent, leur fit comprendre que, pour vaincre Digo, il fallait employer des moyens plus puissants que ceux dont on avait fait usage jusqu'alors ; qu'il fallait commencer à emprunter aux blancs quelques-uns de leurs procédés, et que, sans changer essentiellement la manière de vivre des Galibis, on devrait sentir la nécessité de modifier un peu leur existence ; que ceux de Couchy avaient de bonne heure éprouvé ce besoin, et qu'ils avaient décerné à cet effet le commandement suprême à un jeune Européen, digne par son génie et son ardeur de donner une direction avantageuse aux efforts des nations de la rive gauche. Il fit valoir l'amour de Lucien pour Alira, l'indignation dont le cœur de Lucien était rempli depuis qu'il connaissait l'enlèvement criminel dont cette jeune fille avait été victime. Il parla avec tant de force et de sagesse que tous les Rocoyens consentirent à se ranger sous les lois de Lucien. Ils se rendirent à son carbet. Lucien conférait avec Kaïka des intérêts de la chose publique ; ils lui déclarèrent qu'ils lui obéiraient désormais comme à leur chef ; que cette obéissance leur coûtait d'autant moins que chez eux un grand nombre de bourgades élisent un chef unique pour toute la confédération, et qu'ils sentaient bien que, dans

les circonstances actuelles, le salut commun exigeait que les destinées de l'État fussent confiées aux mains d'un seul. Irakoubo, en leur nom, pria Lucien de prendre un titre plus imposant et qui répondît à l'autorité dont il se trouvait investi. On lui donna provisoirement celui de capitaine général.

Lucien les accueillit avec grâce, assura qu'il ne respirait que pour tirer une vengeance éclatante de Digo, délivrer Alira et rendre toutes les nations confédérées puissantes et redoutables; qu'il acceptait le gouvernement de la république; mais qu'il sentait combien son âge le mettait au-dessous d'une tâche si importante et qu'il voulait, en conséquence, s'éclairer des lumières d'un conseil suprême. Il décida que toutes les nations confédérées établies à Couchy auraient, selon leur importance, un ou deux représentants dans le conseil, et choisit à l'instant même les deux hommes qui, parmi les nombreuses tribus rocoyennes, passaient pour être les plus sages. Cette décision et ce choix firent un effet merveilleux : chacun admira la prudence et le tact de Lucien; tous firent à l'envi son éloge.

Lucien ne s'arrêta pas là : politique profond, il voulut donner à la fois un gage de plus de confiance, et se créer une force sur laquelle il pût au besoin appuyer son autorité. Par son ordre, Kouraskar, qui grandissait avec les événements, fit choix de quelques Rocoyens des plus habiles à manier les armes, et en fit le noyau d'une garde particulière qui s'attacha tellement au capitaine général, qu'elle périt tout entière pour le défendre à la dernière bataille qui décida du sort des Guyanes. Ces jeunes gens paraissaient flat-

tés du choix dont ils se trouvaient l'objet. Ce fut donc une cause d'émulation, une récompense ambitionnée. On peut toujours compter sur le dévouement des hommes quand on sait intéresser leur orgueil.

La garde de Lucien fut appelée le bataillon sacré. La présence des Rocoyens servait très-heureusement les desseins du capitaine général, et par leur nombre et par leur mérite. Ces tribus arrivèrent successivement à Couchy.

Immédiatement on commença la construction des carbets, le défrichement des terres et l'organisation de la colonie.

La connaissance des mœurs rocoyennes modifia les idées de Lucien. Celle des repas publics sous la surveillance des hommes les plus expérimentés lui sourit beaucoup. C'était un puissant moyen de régler le travail, les jeux, les exercices divers, de surveiller la conduite des nombreux Indiens et de faire régner la sobriété la plus sévère. Il y trouvait aussi une grande économie de temps et l'avantage d'adopter les mesures hygiéniques dictées par la prudence. Il voulut donc essayer de ce système auquel les Rocoyens étaient d'ailleurs attachés et qu'une telle condescendance à leurs coutumes devait flatter. Au lieu de construire une cuisine par carbet, il conçut le projet de n'en construire que deux pour chaque côté de rue, l'une à chaque extrémité. Chaque cuisine fut unie à une vaste salle où l'on dressa plusieurs tables. Une autre salle non moins vaste était adjacente à celle-ci. La première devint la salle des repas, la seconde la salle des jeux, une troisième non moins grande s'appela la salle des armes, une quatrième,

celle de l'enfance. La suppression des cuisines particulières permit de donner un peu plus d'étendue aux cours intérieures des carbets, afin d'y placer quelques animaux domestiques.

Une fois le plan de la cité bien arrêté, les jalons indiquant l'emplacement des carbets et des établissements publics, Lucien procéda à l'organisation du travail, la plus importante mesure qu'il dût adopter.

Tous les hommes valides furent employés d'abord à l'abattis des arbres destinés aux constructions. Quelques femmes se chargèrent de surveiller les petits enfants et de leur administrer les soins que réclame leur âge; mais pour varier autant que possible les occupations, on commença par construire à mesure que les bois tombaient sous la hache du travailleur. Tandis qu'une division d'Indiens dispersée sur les collines abattait les arbres sous ses coups, une autre division se chargeait de les apporter sur le lieu des constructions; une troisième coupait les branches, taillait la dure enveloppe du latanier en grosses tranches dont on faisait les poutres de l'habitation, disposait la moelle épaisse et solide de cet arbre en petites planches assez minces pour en fabriquer des meubles, chaque partie de ce palmiste bienfaisant devant être utilisée. Une autre division, s'emparant de ces matériaux ainsi préparés, construisait les carbets. C'est ainsi que les groupes de travailleurs s'échelonnent du haut des collines au bord même de la Mana et forment une chaîne continue. Dès que les premiers rayons du soleil éclairent l'horizon, on sonne le cor et la bourgade entière est sur pied; chacun

sort de son carbet et se place sur le seuil de sa maison. Les chefs de section passent l'inspection ; les chefs du quartier, les ministres de Lucien, Lucien lui-même, pour donner une haute idée de l'importance qu'il y met, parcourent tantôt un quartier, tantôt l'autre. Chaque chef de famille, ainsi entouré des siens, est sur le seuil de sa demeure. L'inspection une fois passée, les groupes de travail se forment avec calme, et, sous la direction des chefs de groupe, se rendent sur le lieu qui leur est assigné. Les femmes suivent le même ordre sous la direction des matrones, et tandis que les unes préparent les aliments de la journée quelques-unes veillent sur les enfants, d'autres s'occupent à fabriquer des ustensiles de ménage, les poteries, les pagaras, les hamacs, etc. Chacun de ces objets est l'occupation d'un groupe particulier. Enfin les enfants, divisés en trois sections, sont partagés entre les femmes et les vieillards. Les garçons jusqu'à l'âge de six ans, les filles jusqu'à ce qu'elles soient en état d'être classées pour le travail parmi les femmes, sont placés sous la direction exclusive des matrones. Dès l'âge de six ans, les garçons passent aux vieillards qui les emploient à la fabrication des armes.

A certaines heures le cor retentit, et l'écho en répète le son ; des exclamations y répondent : c'est le signal du changement d'occupation. Le groupe des constructions prend la place du groupe des préparations de matériaux ; celui-ci lui succède dans la construction des carbets. Il en est de même de tous les groupes de travail qui alternent ainsi dans les occupations essentielles, de sorte que chaque

groupe parcourt journellement toute la série des travanx depuis la plaine jusqu'à la colline, et en descendant celle-ci jusqu'à la plaine. Chaque travailleur voit successivement deux heures environ s'écouler dans chaque occupation. Lorsque les abatis furent achevés, on brûla les souches d'arbre et l'on procéda à la culture des terres.

L'ardeur et le bon ordre du travail offraient un spectacle merveilleux. Les confédérés voyaient s'élever comme par enchantement une ville immense dont ils n'avaient point eu l'idée, de sorte que chacun se prêtait avec zèle aux divers services qu'on lui demandait. Bientôt la cité fut assez vaste pour recevoir la moitié de la population qu'on espérait réunir ; mais Lucien n'avait négligé aucun moyen de hâter l'achèvement des travaux les plus indispensables. Tour à tour ingénieur, architecte, législateur, il pourvoyait à tout avec un esprit et une activité que rien ne pouvait égaler. Par ses soins, des troncs d'arbre à l'écorce lisse et dure, furent disposés horizontalement sur deux lignes parallèles ; les arbres, à mesure qu'ils étaient abattus, furent placés sur ces espèces de rails, fortement fixés au sol, et purent ainsi glisser avec plus de facilité jusqu'au lieu où ils subissaient l'opération nécessaire à la construction des carbets. En attendant qu'il pût arroser Couchy au moyen du canal projeté, il fit construire au bord de la Mana et dans la rivière même une pompe qui, mise en action par ceux des Indiens qui méritaient un châtiment, versait de l'eau en abondance dans un conduit formé d'arbres creux placés l'un au bout de l'autre, et la portait dans les deux quartiers de la ville. Un de ses premiers

soins eut pour objet de fermer la cité du côté de la plaine par une longue palissade composée des arbres les plus durs et les plus élevés. On en retrancha les branches, de sorte qu'ils se terminaient en pointe. Les troncs de ces arbres se touchaient. Plus tard Lucien acheva cet ouvrage ; mais en ce moment cette palissade dut suffire pour arrêter les incursions des Palicours.

Lucien voyait chaque jour accourir de nouvelles tribus, qui toutes apportaient leur adhésion à l'entreprise commencée. Toutes reconnaissaient Lucien pour leur chef, et bientôt s'éleva une cité populeuse sur les bords de la Mana. A mesure que les nouveaux venus s'y installaient, ils s'enrôlaient dans les sections où ils prenaient leur demeure, et pour éviter l'esprit de corps, Lucien dispersa les membres des mêmes tribus dans toute la ville. Les cadres étaient faits ; tout étant ainsi préparé, cette organisation puissante s'opérait sans efforts et comme de soi-même. Personne n'ayant à pourvoir à ses besoins, cette vie qui répondait à l'insouciance si naturelle à la race caraïbe, plaisait au plus grand nombre.

Cependant Lucien n'oubliait rien pour la délivrance d'Alira. Tout en s'efforçant de faire naître un commencement de civilisation parmi les tribus confédérées, il ne négligeait pas d'entretenir l'ardeur militaire dans leur esprit. Si Kaïka, premier ministre, veillait à tous les détails, s'il s'occupait avec la plus louable sollicitude de maintenir l'organisation commune et d'entretenir la police et le bon ordre, Irakoubo ne s'occupait pas avec moins de zèle des défrichements, des plantations et de la construc-

tion de la cité. Kouraskar dirigeait la chasse et la pêche, car chaque jour un certain nombre d'individus, pour qui c'était un exercice agréable, parcouraient les forêts des deux rives, remontaient ou descendaient la Mana, et pourvoyaient ainsi aux besoins de la ville qui, dans les premiers temps surtout, ne pouvait subsister que du produit de la chasse et de la pêche. Le tour de chacun venait tous les dix jours, de sorte qu'il n'était pas un homme en état de porter les armes qui ne trouvât par ce moyen une occasion utile d'entretenir son agilité. La chasse est une image de la guerre ; elle contribue à produire les qualités nécessaires en campagne. Lucien, qui le savait, voulut que tous ceux que la guerre devait enrôler, fussent obligés de s'exercer à la chasse ainsi qu'à la pêche, si utile pour former les Indiens à la navigation ; le jour de chasse fut considéré comme le jour du repos.

Vers le milieu de la journée, tous les travailleurs qui n'étaient pas trop éloignés de leur section se rendaient à la salle du repas, prenaient leur nourriture dans l'ordre que nous indiquerons plus tard, puis retournaient à leurs carbets où ils se reposaient pendant une heure ; ils reprenaient ensuite leurs travaux.

Ceux qui se trouvaient trop éloignés restaient sur le lieu de leurs occupations. Des femmes leur portaient le repas. Ils se reposaient une heure également. Le soir, une heure ou deux avant le coucher du soleil, tout le monde rentrait, chacun dans sa section respective. Le repas était préparé ; on soupait et l'on se rendait immédiatement dans la salle d'armes, où les chefs militaires prési-

daient aux exercices. Il y avait au bout de chaque rue une place où l'on tirait de l'arc et faisait diverses évolutions sous le commandement des chefs. Kouraskar, le génie de la guerre, était partout. Rien n'échappait à sa sagacité, à sa direction ; il se faisait craindre par ses emportements en même temps qu'il se faisait admirer par son activité, son ardeur et ses conseils. Deux fois par semaine on suspendait les travaux de meilleure heure ; les sections se réunissaient sur la grande place où s'élevait le tapoui ou palais de Lucien, et là ce chef suprême passait les troupes en revue, les faisait exercer sous ses yeux et leur enseignait l'art de la guerre en l'apprenant lui-même.

Avant de terminer ce chapitre où je donne un rapide aperçu de l'organisation de cette société naissante, je dois dire que l'ordre était si parfait, que tous les mouvements se faisaient avec la plus grande régularité et sans la moindre confusion. Le son du cor les réglait tous. Il donnait le signal du travail, des repas, des récréations, des exercices militaires. La section était le fondement de la société, le pivot sur lequel roulait la machine entière ; mais dans quelques situations que les Indiens fussent placés, ils avaient des chefs spéciaux. Ainsi l'heure du travail sonnait-elle, par exemple, la première section sortait de ses carbets et se groupait selon les occupations diverses de ses membres ; les vieillards, qui marchaient les premiers, se distribuaient dans les lieux où chacun d'eux avait un emploi. Les enfants venaient ensuite et se rendaient au grand carbet de la section, lequel comme on sait en était tout voisin ; les femmes s'avançaient à leur tour et se

rendaient les unes aux cuisines, les autres dans les ateliers où elles étaient employées. Enfin, les travailleurs se rendaient à leurs groupes respectifs où ils trouvaient un chef dont ils exécutaient les ordres.

Le signal des exercices militaires se faisait-il entendre, tous les travailleurs, groupés selon les travaux en exécution, les quittaient aussitôt et accouraient se ranger sous la bannière de leur compagnie. Ils trouvaient ici un autre chef, car le chef militaire n'était ni le chef industriel, ni celui de la section. Chaque opération était donc commandée par un chef spécial. Il en résultait que le chef d'un tel service se trouvait, dans un service différent, le subordonné d'un autre chef; Organo, chef de sa section dans le premier quartier, groupé parmi les cultivateurs, était durant son travail, soumis à Campiska, chef d'un groupe de culture. Tous les deux recevaient sous les armes les ordres du vaillant Torkos, lequel, soit dans sa section, soit au travail, était placé sous la surveillance des deux autres chefs expérimentés chacun dans sa spécialité.

Sous les armes, la population valide était partagée en autant de légions qu'il y avait de mille combattants; chaque légion se divisait en dix compagnies ou centuries, commandées par autant de centurions; les centuries, divisées en dix décuries, étaient commandées chacune par un décurion. Les habitudes de quelques peuplades indiennes, qui combattent par compagnie de huit à dix individus, indiquaient d'ailleurs cette organisation. Un capitaine commandait chaque légion; mais Kouraskar avait le commandement général de l'armée sous le titre de chef des

guerriers, et Lucien, autant par modestie que pour donner un exemple salutaire, prit place dans le principe parmi les simples soldats, ne voulant parvenir aux divers grades qu'avec le temps et par le suffrage unanime de l'armée, prenant en cela pour modèle le civilisateur immortel de la Russie. Quand les tribus confédérées furent toutes réunies, on fit un corps particulier des jeunes gens les plus exercés : ils étaient destinés à marcher en éclaireurs. Tant que Lucien ne fut pas parvenu au grade de chef suprême de l'armée, il persista à se présenter aux revues générales dans la centurie dont il faisait partie, et n'en sortait qu'après avoir manœuvré à son poste. Kouraskar l'appelait ensuite à haute voix ; il quittait son rang ; le chef des guerriers lui remettait le bâton du commandement, et Lucien ordonnait les manœuvres qu'il avait conçues, les faisait exécuter sous ses yeux à la satisfaction générale, et remettait ensuite à Kouraskar les insignes du commandement. Kouraskar, avec qui il en avait préalablement conféré, et dont l'admirable intelligence pour toutes les choses de la guerre saisissait rapidement les idées du capitaine général, répétait les évolutions. C'est ainsi que tous apprenaient l'art si difficile de faire face à l'ennemi, et d'assurer la liberté, l'indépendance, la grandeur de la patrie, par une tactique savante, une valeur sûre, une discipline forte et sévère.

Les travaux avancèrent avec d'autant plus de rapidité que Lucien ne tarda pas à recevoir de l'abbé Blanchard différents instruments et des outils. Il y avait des haches, des marteaux, des clous, des scies, des rabots, une forge même,

et tout ce qui sert aux ouvriers pour travailler le fer et le bois.

L'abbé Blanchard encourageait beaucoup Lucien dans son entreprise, il l'exhortait à ne rien négliger pour amener ces peuples sauvages à la civilisation ; il se faisait fort d'obtenir du baron Milius, gouverneur de la colonie, tous les secours nécessaires à une si vaste entreprise. Il écrivait en outre que les Indiens, ne sachant point tirer parti de tous ces instruments de travail, il était autorisé à lui offrir des ouvriers libres, de couleur blanche, ou même des nègres esclaves, pour instruire les Galibis ; il terminait en annonçant à Lucien sa visite prochaine, et lui recommandait enfin les intérêts sacrés de la religion. Il finissait en écrivant : « Travaillez, mon cher Lucien, à faire des hommes » éclairés de ces pauvres sauvages ; mais ne négligez pas, » au nom du ciel, le salut de leurs âmes. »

Avant d'accepter des ouvriers experts, Lucien voulut voir la tournure qu'allaient prendre les affaires si bien commencées de Couchy. Il remercia l'abbé Blanchard en termes chaleureux, mais il le supplia de suspendre le départ des ouvriers dont il n'avait pas besoin en ce moment. Quant à la religion, il n'était pas encore frappé de la nécessité de s'en servir, et craignait même qu'en essayant de donner à ces Indiens une foi si opposée à l'indifférence qu'ils professent sur tout ce qui touche à une autre vie, il les décourageât et les éloignât tout d'abord de la voie dans laquelle ils étaient si heureusement entrés ; mais il manifesta à l'abbé Blanchard tout le plaisir qu'il aurait de le voir, et surtout de s'éclairer des conseils d'un prêtre aussi zélé que distingué par ses profondes connaissances.

Tant de soins, tant d'entreprises n'empêchaient pas Lucien de penser à Alira. S'il n'avait écouté que son amour, il ne se fût pas arrêté un seul instant à tous ces détails ; il en aurait remis le sort au hasard journalier des armes; mais en même temps qu'une forte passion faisait battre son cœur, le désir de civiliser des peuplades sauvages et d'offrir à sa chère Alira un empire digne d'elle, lui conseillait de ne rien précipiter. D'ailleurs il avait fort bien jugé les forces de Digo, l'habileté de ce chef valeureux, et, ce qui fait surtout honneur à la sûreté de son coup d'œil, il avait compris de suite que pour triompher du courage féroce des Palicours, si puissamment confédérés, il fallait fortifier la valeur des Galibis de tous les avantages d'une organisation puissante, et que, pour ne pas se priver d'une seule chance de succès, il ne fallait rien abandonner à la précipitation. La prudence est le secret de réussir, et si la témérité est quelquefois heureuse, elle est toujours trop aveugle pour qu'on lui livre sa fortune.

Mais Lucien était dévoré d'un sombre chagrin. Entre l'amour et le devoir, son cœur ne pouvait hésiter ; il sacrifiait au dernier ses plus profondes affections. Il désirait savoir quel était le sort d'Alira ; il eût été si heureux d'apprendre qu'il en était toujours aimé ! Pourtant, il ne recevait point de nouvelles de ses émissaires, déjà partis depuis très-longtemps, et il craignait qu'ils n'eussent été découverts par Digo. Il passait ainsi les nuits et les jours dans des tourments affreux. Le travail seul faisait diversion à sa douleur, car en organisant Couchy c'était pour Alira qu'il employait ses instants.

Il reçut enfin quelques nouvelles d'Organabo.

On se rappelle qu'Alira avait obtenu la délivrance d'un grand nombre de Maronites, entre autres d'un jeune homme de son âge, appelé Loïdo. Celui-ci s'était hâté de rejoindre son carbet; mais à son arrivée quelle ne fut point sa surprise à l'aspect de son village désert! Sa première pensée fut que toute sa tribu avait péri. Désespéré, ne sachant quel parti prendre, il erra quelque temps dans les bois, puis remontant toujours le cours du Maroni, sur les bords duquel il ne vit que des habitations abandonnées, il arriva enfin vers une tribu qui, descendue des sources de l'Oyapock, se dirigeait vers Couchy. Il apprit de la bouche de ces émigrants qu'il se formait une confédération sur ce point; qu'un blanc, suscité par Tamourzy lui-même, avait pris en mains la direction de cette entreprise, et que tous les alliés de la rive gauche s'y donnaient rendez-vous. Loïdo, pensant avec raison qu'il trouverait ses compatriotes à Couchy, suivit cette tribu, et après une assez longue marche vint s'établir avec elle dans notre cité. Bientôt le bruit se répandit qu'un Rocoyen, échappé au massacre, venait d'arriver et donnait des nouvelles d'Alira. Lucien le fit venir sur-le-champ, se fit raconter en détail tous les faits que nous avons rapportés, et questionna longuement Loïdo sur Alira. Celui-ci ne pouvait pas en donner des renseignements bien précis, mais il dit qu'Alira, baignée de larmes, lui avait paru malheureuse et qu'elle regrettait certainement sa patrie. Il fit un effrayant tableau des Palicours, et peignit en traits animés les malheurs de ses compagnons et les siens, l'attitude déchirante d'Alira, l'aspect

des monstrueuses horreurs au spectacle desquelles on la contraignait d'assister.

Je laisse à penser l'impression que ce récit produisit sur Lucien et sur tous ceux qui l'entendirent. On ne respira que vengeance : l'image d'Alira malheureuse enflammait le cœur de Lucien d'une colère terrible. Que n'aurait-il pas fait pour la délivrer !

CHAPITRE IX.

Digo ne se reposait point. Les séductions et les artifices ne coûtaient pas à ce rusé Palicour. Dévoré d'ambition et de haine, la vieille animosité de sa nation contre les Galibis remplissait son âme de courroux. Despote dans son carbet, cruel envers ses ennemis, mais prudent dans l'exécution de ses desseins, il avait l'art de flatter, de se concilier, par une douceur apparente, tous ceux qui paraissaient lui être opposés. Depuis qu'Alira s'était montrée si sensible aux revers des Rocoyens, il cessa non-seulement de l'aimer, mais d'avoir pour elle les égards les plus vulgaires. Selon la coutume des chefs indiens, il prit successivement plusieurs femmes, et comme son choix n'était dicté que par le calcul d'une profonde politique, il s'allia aux tribus puissantes des Acognacs, des Amicouanes, dont les villages sont baignés par les eaux de l'Oyapock, ainsi qu'aux na-

tions féroces qui s'étendent sur les bords de l'Amazone, ou qui vivent entre ces fleuves et la grande chaîne granitique du centre de la Guyane française, tels que les Conduruses et les Arouaquis. Plus tard, il se lia d'amitié avec des nations encore plus reculées ; nous trouvâmes parmi nos ennemis les Manaos avoisinant le Rio-Negro et l'Amazone, les Topinamboranas, les Topogosos, et beaucoup d'autres également farouches. La plupart de ces nations, désignées sous le nom générique de longues oreilles, croient embellir la nature en les allongeant d'une manière démesurée ; ce sont les plus horribles de la Guyane. Leur aspect est hideux, leur courage indomptable, leur barbarie inouïe. Digo, qui voulait à tout prix faire prévaloir sa domination, prit au nombre de ses épouses deux femmes de cette race, dont la laideur et la saleté repoussante faisaient contraste avec Alira ; et pour marquer sa haine contre les Galibis autant que pour abaisser celle-ci, il la contraignit de servir ses rivales ; elle cessa d'être son épouse pour être sa servante. Il ne lui parlait qu'avec brutalité, la frappait sans pitié. Son amour s'était changé en une aversion sauvage, en une tyrannie farouche dont il aggravait journellement le poids. Avec une douceur, une résignation angélique, Alira supportait son malheur sans murmurer. Elle n'avait que ses pleurs pour se défendre ; hélas ! ces larmes lui étaient inutiles ; Digo ne pouvait être vaincu par de si faibles armes.

Alira était devenue mère ; l'affection que Digo conçut pour son fils, car les Caraïbes ont pour leurs enfants une tendresse profonde, ne put étouffer la haine qu'il portait

à la mère. Celle-ci trouvait une consolation bien douce dans les soins qu'elle prodiguait à cet être chéri : ses caresses enfantines répandaient autour d'elles de douces illusions de bonheur.

Souvent elle considérait son enfant, sur le visage duquel le sommeil répandait le calme des anges, et croyait y voir se refléter l'image de Lucien. Elle allait se cacher dans la forêt, et se plaisait à donner le nom de Lucien à Kolaïska, qu'elle pressait avec tendresse et couvrait de ses baisers maternels. Lucien ! disait-elle, mon cher Lucien ! comme tes yeux sont beaux, comme ton visage est gracieux. Puisses-tu ressembler à Lucien ! puisses-tu n'avoir jamais les traits d'un Palicour ! Ah ! que mon cœur à son aspect était profondément ému ! Suis-je malheureuse, hélas ! d'avoir perdu Lucien ! Je l'aurais toujours aimé; près de lui l'esclavage m'eût été plus cher que la liberté. Mais je dois souffrir éternellement... Je ne reverrai jamais Lucien, qui peut-être... Lui ! m'oublier ! un si tendre cœur être si profondément ingrat ! Non !... Il serait plus facile à un cerf timide de dévorer un tigre qu'à Lucien de cesser de m'aimer. Oui ! je le sens, Lucien doit m'aimer toujours; mais que doit-il penser de ma disparition ?... Je l'ai quitté sans le revoir, sans lui tendre une dernière fois la main, sans le contempler d'un dernier regard. On m'a contrainte de m'éloigner du rivage qu'il habitait, mais il l'ignore; il croit sans doute que je me suis librement séparée de lui... Oh non ! je m'abuse en croyant qu'il m'aime; mon ingratitude supposée doit avoir excité sa haine...

A ces mots Alira se penchait sur son fils et le baignait de ses larmes... Pauvre femme! le doute irritait ses tourments. Quel bonheur n'eût-elle point éprouvé si l'amour et les projets de Lucien s'étaient tout à coup révélés à son âme; mais elle ne devait point encore se consoler dans la certitude d'être toujours aimée. Elle n'en recevra l'assurance qu'au prix des plus vives douleurs. Le salut de Lucien, contre qui elle verra s'ameuter des tribus formidables, sera le sujet de ses alarmes. Faudra-t-il qu'elle étouffe à la fois ses vœux et ses sanglots?

Il y eut quelque répit dans sa situation, car Digo, occupé aux affaires publiques, finit presque par l'oublier un moment au milieu des femmes qu'il admettait à l'honneur de sa couche. Ce chef prenait toutes ses dispositions pour attaquer les Galibis. Il ignorait encore celles que l'on faisait à Couchy; il ne s'occupait que du soin d'attirer dans sa ligue les tribus les plus éloignées et les tribus les plus guerrières; il ne se dissimulait pas qu'il avait à combattre des peuples pour le moins aussi valeureux que les Palicours, et sa témérité n'allait pas jusqu'à compromettre son entreprise au point de braver ses ennemis dans leurs propres foyers, sans être accompagné de forces imposantes. Il ne négligeait donc absolument rien pour assurer le succès de la guerre qu'il avait si heureusement commencée.

Je suis obligé d'entrer dans quelques détails sur la vie, les coutumes et les usages de la plupart des peuples caraïbes. On sait que sous ce nom je comprends la race entière des Indiens de la Guyane, qui se divisent en deux grandes familles : les Galibis, la plus vaillante et la moins féroce;

les Palicours, nombreux et braves, mais cruels, farouches et perfides.

Bien que ces deux familles soient opposées de caractère et qu'elles diffèrent d'habitudes en beaucoup de points, cependant elles ont un grand nombre de pratiques communes; de sorte qu'en donnant des détails succincts sur les Palicours, j'en fournis en réalité sur les Indiens en général. Je dirai le bien et le mal avec impartialité, et quoique Galibi de cœur et de naissance, je ne dirai rien sur nos ennemis qui ne soit de la plus stricte vérité. Mes sentiments religieux, l'éducation que j'ai reçue et qui m'a fait sortir des ténèbres où mes compatriotes sont encore plongés, les principes que j'ai puisés, enfin, sur le sol de la France que j'habite depuis plusieurs années, sont autant de garants de la sincérité de mes écrits.

Toute la Guyane était en mouvement. Des bords de l'Organabo, où régnait Digo, aux sources reculées du Cassiquiare, les forêts étaient parcourues par les agents des chefs des Palicours, et les tribus nombreuses qui accouraient à sa voix. Jamais on n'avait vu pareil concours de peuples divers; jamais les déserts n'avaient ainsi été troublés par le bruit des armes et les cris de la guerre, si ce n'est à l'époque probable où s'avancèrent des hautes montagnes de l'intérieur, nos valeureux ancêtres pour s'établir sur les rivages de la mer.

Il se fait souvent des convocations parmi les tribus alliées pour délibérer en commun sur les affaires publiques. Plus souvent encore une tribu en invite une autre à venir passer quelques jours de fête chez elle, soit à l'occasion d'un mariage important ou pour quelque autre réjouissance.

Dans ce cas, le chef qui invite fait courir les nœuds parmi les tribus invitées. Ces nœuds indiquent l'époque de la réunion ; ce sont de petites cordes auxquelles on pratique autant de nœuds qu'il s'écoulera de lunes entre le jour de la convocation et celui de la réunion. Aussitôt les femmes se mettent à l'œuvre et fabriquent des quantités considérables de boissons fermentées qu'on renferme dans des cases. L'abondance de la boisson marque à la fois la générosité des amphitryons et le degré d'honneur qu'ils entendent faire à leurs hôtes.

Pendant ce temps, les hommes ne restent pas oisifs ; tandis que les uns vont à la pêche et à la chasse, qu'ils font même dans ce but des excursions lointaines, les autres dressent des carbets dont la construction n'exige que quelques troncs d'arbre fichés en terre et surmontés d'une toiture faite de feuilles de latanier. A mesure que les produits de la pêche et de la chasse sont apportés, on les boucane s'ils ne le sont déjà. En un mot, on s'occupe avec une activité prodigieuse de tous les préparatifs, afin de faire une bonne réception aux amis qu'on va recevoir. Ces fêtes s'appellent des *boissons*, et l'on dit que telle tribu se rend en *boisson* comme on dirait en France que telle famille va prendre part à une réjouissance publique.

Digo n'épargna aucun soin pour satisfaire les nombreux hôtes qu'il avait convoqués. Jamais le cachiry, le vicou, le vin de palmier ne fermentèrent en plus grande abondance dans les *canaris*, vases immenses qu'il fit fabriquer en grand nombre. On ne s'arrêta point à de vains ornements, on ne s'occupa que de la quantité et de la solidité ; car

pour le nombre de guerriers que Digo comptait réunir, il fallait des provisions considérables. Il fit dresser des carbets fermés, les uns pour y déposer les vivres, les autres pour y mettre les armes, et enfin on creusa des souterrains pour y placer la boisson. On utilisa à cet effet une assez vaste cavité formée par la nature dans le sein d'un rocher. Il étendit ses prévisions plus loin, et pour surprendre agréablement les conviés, il ordonna à tous les confédérés déjà placés sous ses ordres, de se défaire des objets inutiles dont ils pouvaient rigoureusement se passer, afin de les transporter à Cayenne et de les y troquer contre du tafia, du rhum, liqueurs si agréables aux Indiens, des couteaux, des fusils, des sabres, de la poudre, des balles; car il connaissait la supériorité des armes européennes sur les nôtres, et enfin contre de la verroterie et divers ornements qui plaisent aux femmes. Il voulait intéresser ces dernières à sa cause, et savait que le meilleur moyen de se les rendre favorables est de satisfaire leur coquetterie.

On vit donc partir d'Organabo une expédition navale chargée de hamacs, de pagaras, de poteries curieuses, de perroquets, de singes et de divers produits de l'industrie bornée, mais originale, de ces Caraïbes. L'expédition, dirigée par un des amis de Digo, longea les côtes et arriva à Cayenne, dont les habitants furent surpris de voir affluer un si grand nombre d'Indiens accompagnés d'une quantité considérable d'objets dont ils se rendent volontiers acquéreurs, ainsi que les navires en partance pour retourner en Europe. Le gouverneur, ignorant la cause de cette soudaine irruption et ne sachant pas que la guerre, une

guerre aussi terrible devait s'allumer bientôt, fit accueillir ces Indiens avec distinction. On leur permit de s'établir partout où ils voulurent. Il leur fit des présents, et, apprenant de leur bouche que leur tribu était commandée par un chef intelligent, il leur remit pour lui les insignes du capitanat, une canne à pomme d'argent et un habit militaire tout galonné avec un chapeau surmonté de plumes blanches.

Ils se défirent rapidement de tous leurs objets et emportèrent des quantités considérables de liqueurs, vingt fusils, des pistolets, des sabres, des couteaux pour armer plus de cent hommes; un peu de poudre et du plomb, des étoffes, des ornements pour les femmes.

Les habitants de Cayenne sont généreux, hospitaliers et les meilleurs créoles du monde. Ils n'ont pas les préjugés qui caractérisent malheureusement les habitants des colonies à esclaves. De tout temps leurs nègres furent bien traités par eux, aussi n'y a-t-il eu qu'une ou deux révoltes depuis l'existence de la colonie. On ne sera donc pas surpris de voir les excellents Cayennais accueillir avec tant de bonté les sauvages accourus de l'intérieur pour trafiquer avec eux. Ils ne marchandaient pas avec ces hommes simples et ignorants, ils leur donnaient souvent plus que ceux-ci ne demandaient, et les transactions se faisaient avec la bonne foi et la loyauté qui caractérisent les habitants de cette île. Je le dis avec conviction et à la louange des créoles de la Guyane, les Caraïbes se méfieraient moins des blancs s'ils n'étaient en rapport qu'avec les natifs; mais il accourt souvent à la Guyane des hommes qui sont, en Europe, le

rebut de la société. En quittant la ville de Cayenne, les Palicours se félicitèrent donc mille fois d'y être venus, et retournèrent vers Digo, en chantant l'éloge de ceux dont ils emportaient un si bon souvenir.

En revenant à Organabo, ils trouvèrent déjà beaucoup de tribus qui, arrivées depuis peu, s'étaient installées dans les environs de ce village et formaient une réunion considérable.

Digo, voulant leur imposer par une cérémonie solennelle, résolut de se vêtir de l'habit et des insignes de capitaine général en présence des tribus assemblées. Il la fixa à six mois de là et fit courir des nœuds indiquant cette réunion. En attendant, il pourvut à tout avec une prudence vraiment remarquable, faisant marcher de front le plaisir et les affaires. Qu'on ne soit pas surpris du terme éloigné qu'il prenait; car les communications sont très-difficiles entre les Indiens épars sur un si vaste territoire; il y avait des alliés à une distance de plus de deux cents lieues d'Organabo, et six mois n'étaient pas trop pour leur donner le temps d'arriver. On sait que les Caraïbes et tous les indigènes de la Guyane ne marchent jamais qu'avec leurs familles qui les suivent même à la guerre. Ils portent avec eux tout leur ménage qui, j'en conviens, n'est pas fort lourd : des hamacs et quelques vases, tel est le bagage de ces hommes aux goûts simples et modestes. Leurs armes ne sont pas pesantes; ils savent d'ailleurs les renouveler quand il leur plaît. Ils traînent quelquefois après eux de légères barques qui leur servent à descendre ou à remonter les fleuves. Les bois leur fournissent ensuite tout

ce dont ils ont besoin, et leur sobriété proverbiale leur permet encore d'alléger le poids de leur équipage; car l'Indien, qui aime les liqueurs et la bonne chère, quand il peut s'en procurer à son aise, est capable de vivre des mois entiers avec de l'eau, quelques fruits, un peu de poisson ou de gibier; il a l'intempérance des Perses et la sobriété des Spartiates, a dit un auteur, et ce trait peint le caractère du Caraïbe.

Lorsque les Indiens se préparent à faire un long voyage, ils ont soin de se munir des armes nécessaires; ils fabriquent un grand nombre de flèches, les unes destinées aux usages de la guerre, les autres à la chasse. Les premières sont plus mortelles et la plupart empoisonnées. Ces flèches, faites de roseaux, sont armées d'un os de raie semblable à une petite scie dentelée des deux côtés. Ce sont les plus dangereuses. Il les trempent dans un poison subtil. Décochées d'une main sûre et vigoureuse, leurs pointes pénètrent dans la chair et ne peuvent en être arrachées. Le venin circule aussitôt dans les veines; la mort est instantanée. Ces flèches sont ordinairement courtes et portent à l'extrémité opposée à la pointe deux petites ailes qui aident à les soutenir dans l'air, et, je crois, à leur communiquer cette force et cette raideur qui rendent leurs coups si terribles. Ils en ont de plusieurs autres espèces encore pour la guerre, mais ils varient davantage celles qui leur servent à la chasse.

Ils n'oublient pas non plus de radouber leurs canots ou d'en faire de neufs; mais rien n'égale l'activité des femmes qui travaillent jour et nuit pour préparer des vivres. Elles

sont là, comme partout, bonnes et prévoyantes; elles ne laissent jamais partir leurs maris sans les fournir de cassave qu'elles mettent dans une espèce de hotte qu'ils portent sur le dos. Leur sollicitude est immense, et bien que les plus rudes travaux, les soins les plus minutieux pèsent sur ces intéressantes créatures, je ne sais pas si l'on doit attribuer la tâche pénible qu'elles remplissent à la tyrannie de leurs époux plutôt qu'à leur bonté naturelle. Je suis même tenté de croire qu'elles ont elles-mêmes accoutumé les Caraïbes à cette vie fainéante qu'on leur reproche, tant elles sont diligentes à prévenir jusqu'aux moindres désirs de leurs maris.

On voyait toutes les rivières chargées de pirogues se dirigeant les unes vers Organabo, les autres vers Couchy. Les bois étaient remplis de familles indiennes, marchant par tribus. Les hommes portaient leurs *cacholys* ou hottes pleines de cassaves, leurs armes et des hamacs; les femmes tenaient les petits enfants sur leur dos; les enfants suivaient la troupe. La caravane marchait tout le jour; la nuit elle s'arrêtait; les femmes faisaient cuire le gibier chassé pendant la marche, et, après un repas frugal, chacun s'endormait dans les hamacs suspendus aux branches ou sur l'herbe sèche, sans craindre les animaux sauvages qui, ordinairement effrayés par les feux allumés autour du camp, ne se hasardaient pas à l'attaquer.

La méthode dont ils se servent pour se procurer du feu est bien connue; ils pratiquent un trou dans un arbre, y introduisent une branche et la font tourner rapidement jusqu'à ce qu'elle s'enflamme. Le lendemain, ils re-

commençaient leur route comme la veille, se dirigeant toujours le long des fleuves et s'orientant à merveille en consultant le cours du soleil; mais s'ils obéissent à leurs chefs, ils ne négligent pas de prendre les avis du *piaye*, espèce de devin qui exerce une grande influence sur toutes les décisions des Caraïbes, et qui, dans leur imagination, joint à des notions de médecine fort bornées, le mérite de conjurer le sort et de connaître l'avenir.

A chaque instant Digo voyait venir des tribus nouvelles. Elles formaient de petites armées navales. Leurs pirogues étaient de différentes dimensions; il y en avait de fort petites; mais les tribus qui, habitant le bord des grands fleuves, arrivaient par la mer, montaient toutes des pirogues très-longues, sur lesquelles il y avait dix à douze bancs de rameurs et plus de quarante individus.

Ces bateaux sont faits d'un tronc d'arbre creusé de la manière suivante : on en choisit un de la grosseur et de la longueur dont on veut faire l'embarcation; on y pratique une ouverture et l'on en retire le bois de manière à rendre les deux côtés de la pirogue d'une égale épaisseur. Cette première opération étant faite, on retourne l'arbre qu'on travaille extérieurement en le diminuant et l'amincissant du milieu à l'extrémité qui forme la proue. L'arrière ou la poupe est ordinairement plus large; il arrive quelquefois que les deux extrémités ont la même forme et la même largeur; mais le point essentiel est de donner à chacune des parties de l'embarcation une épaisseur uniforme, pour ne pas enfreindre les lois de l'équilibre. Le fond est un peu plus épais que les bords. Tous ces préparatifs

étant achevés, on allume du feu dans la cavité pratiquée au moyen de la hache de pierre dont les Indiens se servent; on flambe de même le dehors de la pirogue, puis avec une tenaille en bois on agite de temps en temps le canot pour l'empêcher de se consumer en jetant de l'eau sur toutes les parties embrasées.

Il est rare que ces canots soient relevés sur leurs bords par des planches; mais il en est où, au moyen de morceaux de palmier attachés au corps de la pirogue avec beaucoup d'art, les Indiens lui donnent une élévation assez grande pour empêcher les vagues mêmes de la mer d'y pénétrer.

Le seul instrument avec lequel ils font manœuvrer ce frêle esquif est la pagaie, espèce de pelle courte terminée à sa partie supérieure par un croissant, qui sert à y placer la main. Cette pelle, faite d'un seul morceau de bois, sert à chasser l'eau, et, agitée par un bras vigoureux, fait avancer rapidement l'embarcation qui paraît glisser sur les eaux.

Les Caraïbes se servent aussi de la voile. En général, cette voile est faite de moelle de palmier taillée en longues tranches, fort minces, rapprochées très-étroitement les unes des autres et arrêtées avec des lianes ou des fils faits d'écorce d'arbres ou de pite; ces voiles ont à la fois la flexibilité et la solidité convenables. Sur ces légers canots, les Indiens remontent les fleuves les plus rapides, franchissent les sauts les plus dangereux et voguent même sur la mer avec une adresse, un sang-froid et un courage dignes d'habiles et de hardis navigateurs. Ils chassent le poisson du haut de leurs embarcations, comme ils chassent le gi-

bier dans les bois épais et obscurs, avec une agilité merveilleuse.

A une ou deux heures de marche d'Organabo, la tribu s'arrêtait le temps nécessaire pour se parer et se donner un aspect magnifique et formidable afin d'honorer les alliés. Les canots tirés à terre, les carbets dressés, les hamacs tendus, chacun procédait à ses fonctions particulières. Les uns abattaient des arbres, les femmes et les enfants allumaient le feu, tandis que les plus habiles couraient à la chasse et souvent enivraient le poisson avec des plantes qui croissent en abondance sur le bord des rivières. C'était ordinairement vers le milieu du jour que se faisait la halte générale. Pendant que les femmes servaient le repas, les enfants les aidaient dans ce service, et les hommes, couchés dans leurs hamacs, mangeaient gravement ; on faisait circuler les vases de vicou, larges calebasses qui contenaient les derniers restes de la provision. Le capitaine visitait tous les carbets, s'entretenant avec chacun et buvant partout; car l'usage veut que le maître du carbet offre à celui qui vient sous son toit le *coui* plein de liqueur. Ce chef est ordinairement suivi de quelques amis à qui l'on passe le vase jusqu'à ce que la liqueur soit vidée. La nuit venue, la flamme pétille ; c'est à sa lueur que les femmes et les jeunes gens dansent au son de la flûte. Les hommes mûrs et les anciens se bercent dans leurs hamacs ; une partie de la nuit s'écoule ainsi au sein des plaisirs pour les uns, de la calme méditation pour les autres; enfin, tout le monde s'endort. Le lendemain, après s'être baigné, chacun s'occupe de sa toilette.

Il est impossible de décrire les modes particulières de chaque tribu ; mais la première opération, celle à laquelle les Caraïbes attachent le plus de prix, consiste à se *peinturer* le corps (pour me servir d'un mot employé par un auteur ancien) avec la graine du roucou. Les Indiens ne marchent jamais sans avoir des pots de roucou préparé avec l'huile de carapat. Ils se rendent mutuellement le service de se peindre ainsi le corps tout entier. Les femmes se chargent ordinairement de ce soin. Celui qui se fait peindre s'agenouille devant l'autre et lui présente successivement toutes les surfaces de son corps.

L'homme et la femme sont sans aucun vêtement ; le roucou prend la couleur de brique sur leurs corps, et cette coutume n'est pas aussi ridicule qu'elle le paraît aux Européens. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce propos ce qu'écrit l'Anglais Stedman dans ses voyages :

« M'étant pris un jour à rire à l'aspect d'un jeune In-
» dien tout barbouillé, qui venait des environs de Cayenne,
» il me répondit en français :

« Cet usage m'adoucit la peau ; il prévient une trans-
» piration trop abondante et me garantit en partie des pi-
» qûres de moustiques qui vous tourmentent. Voilà, mon-
» sieur, outre son éclat et la beauté de ma personne
» qu'elle relève, à quoi me sert ma peinture rouge. Main-
» tenant dites-moi (et il montrait la poudre dont mes che-
» veux étaient chargés) pour quelle raison vous êtes peint
» en blanc? Je ne vois aucun motif de perdre ainsi votre fa-
» rine, de salir votre habit et de paraître blanc avant l'âge. »

La couleur bleue qu'ils tirent de la petite pomme d'un

arbre qui porte le nom de taweur, sert aussi aux Indiens à se barioler le corps de dessins bizarres. Ces dessins ne sont pas sans symétrie ; un écrivain assure que cet assemblage de spirales, de losanges, de serpents, d'oiseaux, de feuilles, rappelle, malgré sa grossièreté, les arabesques. Il en est qui dessinent ces ornements avec un goût si remarquable, qu'ils font soupçonner l'artiste éminent chez le simple sauvage.

Cette première opération de leur toilette achevée, et leurs cheveux lissés avec de l'huile soigneusement ramenés sur leurs tempes, ils se parent de plumes de diverses couleurs. Ce sont des espèces de couronnes dont ils ombragent leurs têtes et qu'ils appellent des *caracolis*. Quelquefois ils se passent de petits anneaux dans les cartilages du nez ; cette mode n'est pas explicable par un but d'utilité comme celle du roucou, dont quelques nations pourtant savent très-bien se passer, même dans les basses terres. Ils se ceignent d'un pagne en toile de coton. Les femmes se serrent les bras et les jambes au-dessus du mollet avec des bandes ornées de verroteries ; quelquefois elles portent des ceintures de cheveux, mais la coutume la plus bizarre et la plus généralement en pratique chez les Indiennes est de se passer des épingles dans la lèvre inférieure. Ces épingles retombent sur le menton. Il en est toutefois qui n'en portent qu'une. Certaines tribus s'enfilent des morceaux de bois dans le bas de l'oreille ; ailleurs elles se font des trous dans les joues et au nez pour y mettre des plumes. Enfin, quand elles le peuvent, elles se font pendre au cou des colliers de rassade, y suspendent des dents de

tigre ou du quelque autre animal féroce, des pièces de métal, et les nations encore anthropophages ne craignent pas d'étaler, parmi les ornements dont elles se parent, des dents humaines.

La toilette est terminée ; la tribu se met en marche au son du cor, fabriqué avec la coquille du vignot, gros limaçon du pays. Le capitaine est en tête. Quelques nations font leur entrée à Organabo dans leurs pirogues, d'autres mettent pied à terre à une petite distance du village et marchent dans le plus grand ordre.

Aussitôt que Digo entend le son retentissant du cor guerrier, il sort de son carbet, suivi de ses femmes et de la plupart des Indiens de sa tribu. Les alliés sont accueillis avec empressement ; on les conduit vers les carbets, où ils tendent à l'instant même leurs hamacs et déposent tout leur équipage. Les femmes de Digo sont allées remplir les *couis* ou demi-calebasses de vicou, de cachiry, de maby, de palinot, liqueurs fortes et enivrantes. Les chefs se présentent mutuellement leurs compagnes, leurs enfants et les principaux membres de leurs familles et de leurs tribus. Chacun des Organabiens fait de son mieux pour honorer les nouveaux venus. Digo court ensuite vers le lieu où il a fait renfermer les liqueurs précieuses, telles que le rhum et le tafia, et en rapporte quelques bouteilles qu'il verse au capitaine allié ainsi qu'aux personnages qui lui ont été présentés. Il offre aussi à ce chef une arme achetée à Cayenne, et ne les quitte qu'émerveillés de ses largesses, de sa grâce et des paroles amicales et flatteuses qu'il a su leur adresser.

Le lendemain et pendant plusieurs jours de suite, on n'entend dans tout le village d'Organabo que le son de la flûte, des chants et le bruit de la danse, car Digo ne se presse point. Il attend, pour s'occuper des affaires, qu'il ait séduit de plus en plus les nouveaux venus par l'attrait des plaisirs. Les fêtes se renouvellent à chaque débarquement, et la succession non interrompue de ces joies tumultueuses ne donne pas à penser qu'il s'agit des préparatifs de la guerre la plus terrible, la plus acharnée dont le brandon fut jamais allumé dans les forêts de la Guyane.

Alira était naturellement l'objet de la curiosité de tous ceux qui arrivaient à Organabo. Les Rocoyens d'ailleurs se distinguent beaucoup des autres Caraïbes par la simplicité de leur accoutrement, par l'absence de tout ornement inutile, et leur aspect devait frapper singulièrement les yeux des hôtes de Digo ; mais leur curiosité, vivement piquée, s'éveillait davantage encore en considérant cette jeune femme, cause involontaire de la guerre, qui, par sa douceur et le soin avec lequel elle s'acquittait de son devoir, charmait tous les Palicours, excepté Digo, dont l'amour avait depuis longtemps disparu.

Alira ne se dissimulait pas qu'un tel concours de peuples accourus des plus lointaines contrées avait pour but l'anéantissement de sa patrie. Mais que pouvait-elle faire pour conjurer cet orage? Tenter de fuir Organabo et son tyran était chose impossible; elle ne pourrait jamais se frayer seule un chemin à travers de si vastes pays. Emporter son fils, c'était l'exposer à d'horribles misères que peut-être il ne pourrait supporter. Au reste, il s'était établi au-

tour d'elle une sorte d'inquisition, de surveillance qui s'attachait à tous ses pas. Elle ne pouvait pas sortir de son carbet sans que le regard indiscret d'une foule oisive l'accompagnât dans toutes ses démarches.

Un jour cependant ayant laissé son enfant aux soins d'une jeune fille pour aller dans la forêt chercher à une assez grande distance le gibier abattu par les flèches de Digo, elle rencontra deux hommes étrangers qui l'abordèrent. Ils étaient armés comme le sont tous les Indiens. Son premier mouvement fut celui de la frayeur; elle recula en jetant un cri; mais l'un des deux inconnus s'approchant avec assurance lui dit d'une voix douce :

— Ne crains rien, Alira, je suis ton ami.

Alira, se remettant aussitôt de son trouble, lui répondit :

— Etranger, je ne te connais pas, mais si tu as besoin de cachiry pour te rafraîchir, ou si tu as faim, viens à mon carbet, je suis ta servante et ferai selon ton souhait.

— Non ! répliqua l'étranger ; quand j'ai faim, ma flèche abat l'oiseau qui se perche sur la cime du courbary; lorsque j'ai soif, je presse le jus des fruits qui croissent sur l'acajoutier. Un Galibi ne demande rien à l'hospitalité quand il peut tout obtenir de son adresse.

— Que dis-tu ! Mais ne sais-tu point le danger que tu cours? s'écria Alira à voix basse en jetant un regard inquiet autour d'elle. Sache qu'Organabo, la demeure des Palicours, est proche, et que tu serais mis à mort si tu étais reconnu. Fuis, fuis bien vite ! retourne en arrière, les Palicours sont si cruels!

— Crois-tu, interrompit celui-ci, crois-tu que je l'i-

gnore ? Il y a longtemps que j'erre dans ce voisinage et que j'épie tes pas pour m'entretenir avec toi. Je veux savoir comment il se fait qu'une Rocoyenne partage le carbet de l'ennemi de ses frères.

— Ah! fit Alira, ce reproche est bien pénible à mon cœur ! J'aime ma nation et je gémis sans cesse sur le malheur qui m'en éloigne. La main d'un enfant suffit-elle pour séparer la liane du cèdre qu'elle entoure? Puis-je rompre un lien comme celui qui m'unit à Digo ? Crois-moi, je n'ai que des larmes à répandre; il le faut : je dois souffrir ici, mais je serai plus heureuse dans un monde meilleur, et j'irai, après ma mort, habiter le séjour des blancs vertueux.

— Pourquoi te résigner à un sort que tu peux adoucir, que tu peux même changer?... Mais, je le vois, tu veux que je connaisse tous tes malheurs pour t'en faire une arme contre mes reproches... Tu as cependant abandonné ta patrie, tes frères; tu es devenue Palicoure et tu consens à être le fléau de ta race...

A ces mots, Alira tomba presque évanouie. Le Galibi s'aperçut qu'il avait été trop loin. Il la prit dans ses bras, l'assit sur l'herbe, et, pendant que son compagnon faisait le guet, il reprit :

— Pardonne, Alira, pardonne-moi si je t'ai causé une si vive douleur en t'attribuant des sentiments indignes d'une femme qui sent couler dans ses veines le glorieux sang des Rocoyens. Je voulais savoir si tu es toujours digne de l'amour et des sacrifices de ta nation. Apprends donc que l'on s'occupe de ta délivrance; qu'il s'organise une ligue puissante pour t'arracher des bras de ton ravisseur;

je suis venu épier les préparatifs et les démarches de nos ennemis. Tamouzi est pour nous; les piayes que nous avons consultés nous promettent la victoire. J'espère qu'avant deux lunes tu seras de retour au carbet de tes pères. Tes frères sont animés de l'esprit de vengeance... Je te dirai même que le grand être nous a suscité un défenseur parmi les blancs, et que sa présence enflamme nos confédérés d'une noble ardeur...

— Que tes paroles me paraissent douces! Hélas! ma délivrance est un bonheur que je n'ose espérer! Digo me traite en esclave plus qu'il ne me considère comme sa compagne... Mais je veux emporter mon fils, je ne quitterai jamais ces lieux sans l'enfant à qui j'ai donné le jour. Pourrais-je vivre sans mon fils?

— Ne crains rien, ton fils sera libre comme toi. Tu reverras les bords du Maroni, et tu pourras élever ton fils dans les habitudes des hommes de nos tribus...

Alira resta quelque temps pensive, et s'écria : Eh bien! partons! partons sur-le-champ : je cours à la case, j'en rapporte mon enfant... Attends-moi, je te suis...

— Pas encore, répondit l'étranger. Ma mission n'est point achevée dans ce pays; il faut que je sache au juste quelles sont les tribus qui viennent se confédérer à Organabo, car nous avons besoin de connaître nos ennemis. Or, je vois arriver tous les jours des tribus nouvelles; il en est même à qui nous avons offert l'alliance et qui ont dû recevoir nos nœuds. Je ne quitterai pas ces lieux, et mes compagnons ne les abandonneront pas davantage avant que nous ayons à cet égard des renseignements certains et que

nous puissions éclairer notre chef qui prépare tout pour venger notre défaite et t'arracher aux bras de Digo.

— Mais quel est donc cet homme de race blanche qui me porte un si grand intérêt? dit Alira avec un accent indéfinissable de curiosité, de crainte et d'espérance.

— C'est un jeune homme que ma tribu adopta il y a déjà deux fois plus de lunes que je n'ai de doigts aux mains ; mais comme je l'ai quitté pour venir, d'après son ordre, errer aux environs d'Organabo, je le connais peu. Cependant je sais, par ceux de mes compatriotes qui sont venus me rejoindre, qu'il a changé la face entière de Couchy, où j'avais mon carbet, et que son autorité étant librement reconnue par tous les Galibis et Rocoyens confédérés, il a réuni plus de guerriers qu'il n'en faudrait pour couvrir la Mana de leurs pirogues. J'en reçois ainsi des nouvelles de temps à autre, car toutes les deux ou trois lunes un de mes deux compagnons va l'instruire de ce que je sais, et il me renvoie un autre Galibi pour m'informer de ce qui se passe dans mon pays. C'est ainsi que je viens d'apprendre qu'il a consenti à ce que des nègres marrons vinssent établir leurs cases dans notre voisinage, et qu'il se serait déjà mis en route pour Organabo, si je ne lui avais fait savoir les préparatifs immenses de Digo et le nombre infini de guerriers palicours qui se trouvent aux ordres du chef de la confédération d'Organabo. Je lui ai fait dire aussi que je te voyais souvent, que je cherchais le moyen de t'enlever, mais que tu étais surveillée et qu'il m'avait été impossible de réaliser mon dessein; car voilà bien longtemps que mon regard ne te quitte

point et que, caché dans ces épais taillis, je compte, pour ainsi dire, chacun de tes pas; mais jamais, comme aujourd'hui, il ne s'est présenté une occasion favorable de te parler... Sois donc prête... Reviens dans trois jours à cette même place et je te dirai le moment où nous pourrons partir, car je sais qu'on attend ici des tribus qui viennent de très-loin, et j'ai tout lieu de penser qu'elles seront arrivées avant que la lune qui commence à décroître ait entièrement disparu.

— Je ne manquerai pas de venir; mais je t'avoue que je voudrais savoir quel est le jeune blanc dont tu parles. J'en vis un, il y a bien longtemps, que l'on me força de quitter, hélas! sans lui faire mes adieux, et son souvenir n'a jamais pu s'effacer de mon cœur. Je me souviens de son nom, il s'appelait Lucien.

— Lucien! c'est précisément le nom de notre chef. Lucien!... .

Cet entretien fut tout à coup interrompu : une demi-douzaine de Palicours s'élancent soudain hors du bois sur l'interlocuteur d'Alira, le terrassent, le lient avec des lianes et l'emportent pendant qu'Alira, évanouie, est traînée par l'un d'eux. L'attaque n'avait duré qu'un instant.... Le compagnon du Galibi faisait le guet du côté où il supposait qu'on pouvait aborder, mais il n'avait point pensé qu'il fût possible de venir par l'épais fourré d'où débouchèrent les Palicours. Interdit un instant, il ne sut quel parti prendre; cependant il décocha instinctivement quelques traits sur le groupe de Palicours. Il eut le bonheur d'en tuer deux et d'en blesser un troisième, celui-là même qui traînait

Alira par les cheveux sur les ronces ensanglantées; mais quelques Palicours se mirent à la poursuite du Couchiote et l'obligèrent à prendre la fuite : il fut assez heureux pour leur échapper.

Quant au prisonnier surpris avec Alira, il fut emporté au village, pieds et poings liés, suspendu à une forte branche qui reposait sur les épaules de quatre hommes vigoureux et résolus.

CHAPITRE X.

Alira, horriblement déchirée, fut jetée devant le carbet de Digo, comme une jeune biche tombée sous la flèche du chasseur. Mutilée par les ronces, elle respirait à peine; ses lèvres livides, ses yeux fermés, le sang qui l'inondait, donnaient à son corps l'aspect d'un cadavre. Déjà la mort l'enveloppait de ses ombres. Digo, attiré par la rumeur, accourut suivi de ses amis qui lui formaient une cour assez nombreuse dont il était partout accompagné. Il foula presque le corps d'Alira sans s'émouvoir et vint se coucher dans son hamac. Un vieux piaye, plus humain, la prit et la porta sous son carbet, il lui donna une liqueur qui la rappela peu à peu à la vie, et, l'étendant sur les feuilles d'un lit qu'il dressa pour elle, lui prodigua les soins les plus touchants, lava ses plaies avec des jus d'herbes, et eut la joie de les voir bientôt cicatrisées.

Digo se fit amener le Galibi, qu'il questionna sans pou-

voir en tirer une seule parole. Voyant que cet homme ne voulait rien dire, il le fit fustiger cruellement et reconduire au tapouy où on l'étendit à terre, fortement garrotté, sous la surveillance des Palicours qui l'avaient fait prisonnier.

J'ai dit qu'il est encore beaucoup de nations anthropophages parmi les Indiens. Les tribus avoisinant la mer et qui se trouvent depuis longtemps en contact avec les Européens, ont renoncé à l'usage barbare de manger leurs prisonniers ; elles les vendaient ordinairement aux Hollandais qui les réduisaient en esclavage, mais cette facilité leur est enlevée depuis que les Hollandais ont renoncé aux esclaves caraïbes qui, faits pour l'indépendance, ne se prêtent point aux divers services que leurs maîtres veulent en tirer ; ils languissent, renoncent à toute nourriture et préfèrent la mort à la servitude. Ils font donc mourir leurs prisonniers sans en dévorer la chair ; mais les tribus les plus éloignées éprouvent encore un grand penchant à perpétuer cette horrible coutume. Les Palicours, qui l'avaient perdue, sentirent se réveiller ce goût affreux au contact des nations accourues à leur voix. Digo déclara donc à toute la confédération qu'on mangerait le prisonnier galibi, et ce fut le sujet d'une grande réjouissance, tant l'instinct féroce se ranime dans le cœur de l'homme au souffle de la haine.

De ce moment, l'infortuné Couchiote fut choyé, fêté, accablé de caresses et de prévenances. Délivré de ses liens, il eut la liberté de se promener dans la vaste enceinte du tapouy ; mais plus de mille hommes veillaient jour et nuit autour de ce grand carbet. On lui prodiguait tous les plai-

sirs qu'il souhaitait; car on ne refuse rien à celui qui va devenir la pâture de ses vainqueurs, et celui-ci sachant qu'il va mourir se hâte d'user des jouissances de la vie.

Alira, grâce aux soins du bon piaye ainsi qu'à sa jeune et forte constitution, ne tarda pas à se rétablir. Quand elle fut en état de marcher, Digo vint la prendre et la conduisit dans son carbet. Il voulait lui arracher le secret de la conférence qu'elle avait eue avec un Galibi; mais Alira aurait souffert mille morts plutôt que de révéler ce qu'elle avait appris du pauvre prisonnier; elle répondit donc que le hasard lui avait fait rencontrer cet homme qu'elle ne connaissait point... Digo, transporté de fureur, voyant qu'il ne pouvait en obtenir l'aveu qu'il désirait, la maltraita et la renvoya de sa présence en jurant qu'il la rendrait si malheureuse, que jamais on n'aurait vu un semblable exemple dans aucune tribu des deux rives, et pour commencer, il la priva de son enfant, qu'il confia à une de ces hideuses femmes aux oreilles monstrueuses. Ce coup fut le plus cruel dont Digo pût frapper Alira.

Aussi, à dater de ce moment, cette femme, jusque-là si résignée à son sort, fit tout ce qui dépendit d'elle pour susciter des obstacles à Digo. Elle savait que Lucien existait, qu'il pensait à elle; c'était une consolation, mais elle redoutait de le voir tomber entre les mains de Digo, et se représentait souvent l'amant qu'elle chérissait condamné à subir le sort des vaincus. Cette pensée l'effrayait; elle essaya donc d'empêcher un événement aussi terrible. Son imagination lui montrait déjà les Palicours à cette heure formidable répandant dans les airs leurs cris de victoire et

de carnage. L'idée que sa mort pourrait empêcher une guerre qui serait désormais sans objet, vint souvent à son esprit; mais l'image de son enfant sur qui personne ne veillerait plus peut-être et qu'elle voyait encore journellement, arrêtait son bras prêt à trancher le fil de ses jours. Enfin, la réflexion lui fit comprendre que sa mort ne changerait rien à l'état désespéré des affaires, car sa délivrance n'était plus le seul motif de la guerre, l'esprit d'invasion en était devenu un mobile plus puissant encore. Elle rêvait donc au projet de ne point se reposer qu'elle n'eût empêché une partie du mal. D'abord elle fit tous ses efforts pour délivrer le prisonnier; mais il était trop bien gardé pour qu'elle pût réussir. Toutefois, elle fut sur le point de le sauver la veille même du jour fixé pour son exécution. L'immense enceinte d'Organabo était agitée par les préparatifs de la fête à laquelle une exécution de ce genre donnait toujours lieu. Les Palicours *se rocoyaient*, s'ornaient de leurs plus beaux caracolis; les femmes préparaient les mets et les liqueurs, les enfants s'entretenaient du plaisir qui leur était promis pour le lendemain. Toutes ces populations animées, joyeuses, chantant, dansant au son de la flûte et du tambour, respiraient un air de bonheur indicible. La nuit venait d'envelopper tout le village de ses ténèbres, et les flambeaux de copal entouré de feuilles de bananiers, ne projetaient point encore leur vive lumière devant les carbets. La garde du prisonnier, fatiguée par plusieurs veilles, par le travail et l'agitation du jour, s'était endormie. Alira, sans cesse errante autour du grand carbet, s'élance avec la rapidité et la légèreté du colibri, dénoue les liens qui retenaient les jambes et les

bras du prisonnier et lui dit à voix basse : Fuis ! Va dire à Lucien qu'il soit prudent, qu'il s'arrête même dans l'espoir de sa vengeance, car les Palicours sont trop nombreux pour qu'il puisse les vaincre. Va, fuis, je t'en conjure !

— Jeune femme ! c'est mon déshonneur que tu veux. Sache donc qu'un Galibi sait braver la mort et la méprise. Je dois l'exemple du courage à ma nation ; je ne fuirai pas devant le nombre de mes ennemis. Va-t'en, laisse-moi ; je resterai malgré tes instances.

Le bruit de ces paroles, prononcées cependant à demi-voix, éveilla plusieurs des gardiens. Le Galibi s'en aperçut, poussa la jeune Indienne hors du carbet avant qu'ils eussent pu l'apercevoir, et leur dit : Iroukan voulait me délivrer ; voilà mes liens à terre, mais je ferai voir à tous les Palicours qu'ils sont des lâches et qu'un Galibi sait mourir. J'ai fait périr dans ma jeunesse plus d'un Palicour, et mon père se parait des chevelures qu'il leur avait enlevées.

— Sois tranquille, répondirent les gardes d'un ton sardonique, nous te donnerons demain l'occasion de montrer ta valeur.

C'est dans cet horrible entretien que s'écoula le reste de la nuit.

Alira, rentrée dans son carbet, était au désespoir.

A l'aube du jour, le cor retentit ; tout le monde est sur pied. Le Galibi était ajusté de son mieux. Les Palicours lui avaient apporté à l'envi les objets nécessaires. Tous les habitants sont réunis devant le grand carbet où doit se faire

l'exécution ; mais on attend Digo, qui paraît enfin, suivi des plus vaillants guerriers. Les femmes parées avec magnificence, selon la coutume de la tribu à laquelle chacune d'elles appartient, viennent ensuite. La seule Alira ne paraît point.

A la vue du grand chef, comme on l'appelle, toutes les voix s'élèvent en même temps, et l'on entend circuler dans la foule les bruits les plus flatteurs. Bonjour, capitaine. — Qu'Iroukan se cache en le voyant. — Sois le bien venu, Digo. — Voilà le vainqueur des Galibis. — Puisses-tu vivre aussi longtemps qu'un cèdre et voir les derniers des Galibis mangés par les arrière-petits-fils de tes enfants. — Digo est le plus beau des Palicours. — Digo n'a pas son égal en vaillance.

Celui-ci marchait gravement; il n'était point revêtu du riche costume qu'il avait reçu de la munificence du gouvernement de Cayenne, car il ne voulait le prendre qu'après la cérémonie annoncée déjà depuis plusieurs mois et qui devait avoir lieu prochainement, après la réunion totale de tous les alliés ; mais il portait à la main droite la pique, arme de prédilection de tous les chefs de Palicours.

Dès qu'il fut arrivé devant le tapouy, le prisonnier sortit. Sa démarche était calme. Son attitude ni son regard ne trahissaient le moindre trouble. C'était un homme d'environ quarante ans, d'un port majestueux. Des plumes magnifiques ornaient sa tête. Deux enfants de treize à quinze ans environ le conduisaient par une corde qui lui liaient les poings et dont chacun d'eux tenait un bout. Arrivé au

milieu de la place, on l'attacha à un poteau en lui faisant étendre les bras en croix. Un de ceux qui l'avaient fait prisonnier sort de son carbet, situé à une assez grande distance, prend sa course, tandis que le patient est forcé de se baisser, et lui saute sur le dos en l'accablant de plaisanteries atroces. Ensuite les femmes et les enfants s'approchent. On lui donne à boire, on le fait manger. Les calebasses pleines de liqueurs circulent dans la foule; les spiritueux exaltent les esprits. Digo lui-même chancelle sous le poids de l'intempérance. On danse, on prend mille étranges postures, on gesticule, on crie, on s'anime de plus en plus. C'est un horrible charivari, une confusion épouvantable. Des querelles particulières font couler le sang dans plus d'un groupe; les femmes échevelées, nues, ivres, furieuses, ressemblent à des bacchantes.

Tout à coup des jeunes gens s'avancent avec des flambeaux de bois résineux à la main, et les promènent sur le corps du Galibi qui leur dit avec sang-froid : Vous n'êtes que des femmes! Si je vous tenais à ma place, je vous ferais subir de plus cruelles tortures. Les Galibis vous rendront cela. — Mille cruautés sont inventées. — Chaque nouveau supplice fait éclater les applaudissements de la foule. — On félicite celui qui ménage ces affreuses surprises.

Cependant les sarcasmes, les quolibets ne cessent point. Les *longues oreilles*, les Amicouanes, sont parmi ces horribles sauvages les plus acharnés, les plus industrieux, les plus fertiles en inventions pour faire souffrir la pauvre victime et la torturer par les plaisanteries les plus poignantes. Ils chantent d'un ton lugubre :

Pleurez, forêts de la Guyane,
Sur le destin des Palicours.
Pleurez, forêts, et vous, savanes,
Écoutez nos plaintifs discours!
Les Galibis courent aux armes,
Iroukan souffle ses fureurs;
Et nous vivons dans les alarmes,
A l'approche de ces vainqueurs!

Mais nos aïeux ont vu leurs pères;
Et l'on sait que dans nos carbets,
Ce sont les crânes de leurs frères
Qui circulent dans nos banquets.
Traînés par leurs femmes revêches,
Les Galibis, pleins de valeur,
Portant leurs boutous et leurs flèches,
Font partout marcher la terreur.
L'agouty fuit à leur approche;
Le singe tremble, en grimaçant,
Que le Galibi lui décoche
Les traits de son arc innocent.

Pleurez, etc.

Ainsi chantaient les sauvages en insultant leur ennemi. Après avoir épuisé toutes ces horreurs, après l'avoir mutilé dix fois, celui qui avait commencé la sanglante cérémonie en se jetant sur les épaules du Galibi pour marquer son droit sur la personne du prisonnier, se présente de nou-

veau, arrive doucement par derrière, lui assène un coup de boutou sur la tête et l'étend mort à ses pieds.

C'est alors que l'on enveloppe soigneusement le corps de larges feuilles, qu'on le porte au tapouy où, devant la foule assemblée, l'un des Amicouanes l'éventre, en tire les entrailles et distribue ces lambeaux sanglants à chacune des tribus présentes à Organabo; le cœur et le foie sont donnés à Digo par déférence pour son rang. Les femmes préparent ensuite l'affreux festin qui commence au milieu des libations.

Je me hâte de terminer le récit de cette scène épouvantable. De même qu'après un songe effrayant on se plaît à considérer la douce lumière, de même après une aussi horrible tragédie on aime à se reposer dans la contemplation de la vertu.

Cette exécution trouvait des censures au sein même d'Organabo. Les tribus qui ne sont point anthropophages s'opposaient à ce qu'on mangeât la chair du prisonnier; mais il était arrivé un si grand nombre de confédérés de l'intérieur, où tous les Caraïbes sont encore entachés de cette monstrueuse coutume, que la plupart avaient cédé à leurs instances. Digo recula d'abord devant les remontrances des siens; mais la nécessité de se concilier les nombreuses et vaillantes tribus de l'intérieur, l'emporta sur toute autre considération. Il ne voulut plus rien entendre, et le matin même de ce jour fameux, il repoussa, en le frappant, le vénérable Bireaumont, chef d'une tribu qui habitait les bords du Synamari. Cette brutalité exaspéra ce vieillard et les Indiens qui s'opposaient aux volontés des

anthropophages ; mais ils ne furent pas assez forts pour faire prévaloir leurs généreux sentiments. Digo sortit de son carbet, et, comme nous l'avons vu, donna le signal de l'exécution sanglante.

Alira se trouvait sur le seuil de sa demeure. Elle s'approcha du groupe indigné de la férocité de Digo. Ceux-ci se plaignirent hautement de ce dernier et s'emportèrent en protestations ardentes contre ce qui se passait au moment même. Alira, ne mettant point de bornes à son indignation, leur reprocha amèrement de ne rien faire pour empêcher les crimes dont le cours allait causer d'irréparables malheurs ; elle s'accusa d'être la cause innocente de ces événements, et parla avec tant de chaleur et d'éloquence que ses auditeurs se déterminèrent tout à coup à ne négliger aucun moyen de prévenir la guerre. Bireaumont déclara que la ligue devait être dissoute, que chaque tribu devait retourner chez elle et qu'il suffirait d'envoyer des ambassadeurs aux Galibis pour terminer le différend. Les esprits s'échauffèrent à ce discours et il fut convenu qu'on attendrait au lendemain pour déterminer les tribus à rompre la confédération ; aussi bien en ce moment on ne pouvait ni les réunir, ni les haranguer, et l'on ne pourrait davantage, au milieu de l'enivrement général, faire entendre raison à la foule. Alira voulait qu'on ne perdît pas un instant, que chacun se rendît dans tous les rangs de la multitude et fît tous ses efforts pour faire accorder la vie au prisonnier et tourner les esprits à la paix ; mais les Indiens n'exécutent jamais un projet sans le mûrir. Il faut convenir, au reste, que celui-ci n'était pas réalisable en ce mo-

ment. Toutefois, elle leur fit promettre solennellement de se réunir le lendemain, et les conjura au nom de la patrie commune de ne pas perdre de temps et de mettre tout en œuvre pour réussir.

Non contente de ce premier succès, elle courut au carbet du piaye qui l'avait rappelée à la vie. C'était un homme âgé, mais encore vigoureux et fort respectable. Il l'avait prise en affection depuis que par ses soins assidus il l'avait rendue à son enfant. « Vénérable Ydoman, dit-elle, je vois » avec plaisir que tu fuis les mangeurs d'hommes et que » tu viens déplorer à l'écart un si grand malheur ; mais il » ne suffit pas de verser des larmes sur les forfaits des » Caraïbes, il faut empêcher que de plus grands malheurs » s'accomplissent. Écoute-moi ! Que Tamouzy te prête son » intelligence comme il t'a confié sa sagesse. Ydoman, je » t'en conjure, fais selon mes désirs. » Elle lui raconte ensuite l'entretien qu'elle vient d'avoir, la conspiration dont elle est l'âme, et le supplie de se dévouer à la pacification de la Guyane en se rendant chez les Galibis ; elle lui raconte tout ce qu'elle sait sur Couchy, sur son chef, et le charge de détourner l'orage en obtenant de Lucien qu'il ne vienne point attaquer Organabo. Elle espérait que si les Galibis ne tentaient rien contre les Palicours, ceux-ci, divisés par les exhortations de Bireaumont et de ses collègues, se sépareraient bientôt, et que Digo n'étant plus en force pour accomplir ses desseins ambitieux, serait contraint d'y renoncer ; mais il devait en être autrement.

Ydoman, que les paroles d'Alira séduisirent aussitôt, n'hésita pas à se mettre en route sur-le-champ ; montant

sur sa pirogue, il descendit l'Organabo pour gagner l'embouchure de la Mana et remonter ce fleuve jusqu'à ce qu'il trouvât sur l'un de ses bords les traces des Galibis. Alira en le voyant partir le munit de tout ce qui était nécessaire à un si long voyage, et le pria de dire à Lucien qu'elle l'aimait toujours et qu'elle mettait tout son espoir en lui.

Ainsi Digo allait voir bientôt la division éclater dans son camp; mais son étoile, son adresse et sa perfidie le tirèrent de ce mauvais pas.

Dès le lendemain, il apprit d'une manière positive par ses espions l'arrivée, dans le voisinage de Couchy, des nègres marrons qui avaient demandé à Lucien de les prendre sous son patronage. Cette nouvelle était de nature à exciter l'ardeur des Palicours, car les Indiens ont une aversion prononcée pour les noirs. Digo ne manqua pas de répandre cette nouvelle et de répéter partout que les Galibis, craignant les Palicours réunis, avaient appelé ces vils auxiliaires. L'effet de cette nouvelle ainsi présentée fut immense et tel que, si Digo y avait consenti, toutes les tribus se seraient mises en marche à l'instant même pour aller attaquer les Galibis et les noyer dans le sang des nègres marrons; mais Digo ne voulait rien tenter avant l'arrivée des derniers confédérés et la grande cérémonie qui devait signaler l'entrée en campagne.

Bireaumont et ses conjurés jugèrent par l'effervescence des esprits qu'ils ne pouvaient parler ouvertement contre la guerre; ils prirent donc un détour adroit pour arriver à leur but. Ils se répandirent partout en disant que Digo ne remettait le départ que pour retenir plus longtemps les

Palicours sous ses lois, ce qui flattait la vanité de ce jeune homme orgueilleux ; qu'on ne pouvait pas rester toujours campé à Organabo où chacun était fort mal, où des maladies inconnues commençaient à se déclarer, et que, puisqu'il ne voulait pas prendre immédiatement les armes, il fallait se séparer, et retourner chacun chez soi.

Ces discours, débités avec l'accent de la conviction, ne laissèrent pas que de faire une impression profonde sur les plus sensés ; des groupes se formèrent bientôt et, dans la journée, l'agitation la plus extrême se manifesta. Les conjurés avaient réussi au delà de leur espoir ; ils ne négligèrent rien pour aigrir les esprits contre le grand chef qui, voyant ce mouvement imprévu, fut un instant consterné.

Voilà donc Digo entre la guerre et les troubles intérieurs. Alira est l'âme de la résistance. C'est dans cette situation que je laisse Organabo pour retourner à Couchy.

CHAPITRE XI.

Près de deux années se sont écoulées déjà depuis que Couchy renaissant de ses cendres a pris ce développement et cette importance qui font déjà sa gloire. Tous les confédérés arrivés successivement ont adhéré au pouvoir de Lucien à qui, par acclamations, on a décerné un titre qui correspond à celui de chef suprême ou de prince. On voit vingt nations différentes sorties des lieux les plus éloignés de la Guyane obéir à la volonté d'un homme étranger à leur race. Par quel secret singulier cet homme a-t-il acquis soudain une si merveilleuse influence? Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est l'harmonie qu'il sait maintenir parmi cette multitude d'individus qui forment plusieurs milliers de familles ; c'est le goût du travail qu'il leur a imposé, l'affaiblissement temporaire des instincts sauvages, au point qu'on a presque perdu de vue la guerre,

principal objet de la réunion, pour ne songer qu'à la paisible existence dont on savoure les charmes.

J'ai souvent médité sur ce sujet, et je crois avoir découvert que le mobile d'une si grande révolution était dans une adroite fusion de la vie des bois et des progrès de la civilisation compatibles avec les goûts de l'Indien. Lucien n'avait pas voulu élever toute la masse de ses sujets à la hauteur même de la civilisation européenne; il avait compris qu'en respectant ce qu'il y a d'essentiellement bon dans les coutumes indiennes, il amènerait plus facilement à ses desseins ces êtres naïfs, simples et généreux. D'un autre côté, en leur procurant une existence plus douce, plus assurée, plus agréable sous tous les rapports, il ne doutait point qu'il les rattachât infailliblement à la vie qu'il voulait leur faire adopter.

En effet, les repas publics qui étaient déjà en usage chez les Rocoyens, la chasse et la pêche, ces délassements des travailleurs, l'exercice des armes qui plaît tant aux Caraïbes, l'attrait du travail dépouillé de l'ennui qui s'attache à une occupation monotone et rebutante pour les peuples à l'imagination mobile, tout contribuait à leur faire chérir la nouvelle existence qu'ils goûtaient.

Il n'avait pas jugé à propos de leur faire connaître des besoins inutiles. C'est ainsi qu'il bornait leurs désirs au strict nécessaire. Leur vie était frugale; les repas se composaient des produits de la chasse et de la pêche, pour lesquels il institua des règlements, ordonnant qu'à certaines époques on allât chasser et pêcher dans certains cantons; qu'en d'autres temps on se rendît dans des lieux différents,

afin de ménager les précieux produits qu'on en retirait. Ces repas se composaient en outre des fruits et des plantes que l'on cultivait, mais le luxe en était entièrement banni. Il faut dire que les Couchiotes n'en sentaient pas la nécessité, car ils ne se doutaient pas qu'il fût nécessaire de tant de mets recherchés et souvent nuisibles à la santé, pour faire vivre les hommes.

Lucien exclut donc tout ce qui n'était pas nécessaire ; mais s'il ne voulut point de luxe dans ses petits États, il s'efforça d'y réaliser ce que les Anglais, à juste titre, appellent le comfort. Une vie simple, une existence douce, aisée, également éloignée du trop et du trop peu, voilà quelle fut sa maxime. De cette maxime découlaient les conséquences suivantes :

Occuper les Couchiotes à des travaux d'utilité publique ;

Aux produits agricoles nécessaires à l'entretien de cette immense population ;

Borner les échanges avec Cayenne aux divers objets que Couchy ne pouvait produire, et dont l'utilité était incontestable ; car un peuple doit, autant que possible, se suffire à lui-même, et ne jamais se rendre tributaire des autres.

Mais là ne se bornait pas la mission civilisatrice de Lucien : il fallait encore éclairer graduellement la jeunesse, policer cette société naissante, en assurant par des lois sages la stabilité et le progrès de la société, rendre à la fois l'État florissant et formidable.

Lucien fit travailler au canal projeté. Des groupes d'Indiens armés de pioches s'occupèrent de ce canal important.

Le canal fut creusé rapidement ; un fossé profond et assez large suivit le pied circulaire des collines jusqu'à la plaine ; de chaque côté on rejeta les terres de manière à former deux bords fort élevés ; on y apporta des troncs d'arbres que l'eau et la terre ont le privilége de durcir et de rendre incorruptibles. On posa ainsi, de chaque côté, une forte palissade ; on forma des écluses de distance en distance, afin de faciliter l'écoulement des eaux dans les conduits qui, communiquant au canal, portaient l'onde dans toutes les parties de la ville. Dans le but d'éviter les effets de la chaleur sur l'eau qui devait circuler dans le canal, Lucien le fit couvrir d'un bord à l'autre, c'est-à-dire au sommet des terrassements qui l'encaissaient, par une sorte de toiture en feuilles de palmier, formant plusieurs couches épaisses soutenues par des arbres. Ce toit, de forme évasée, était disposé de manière à permettre l'écoulement des eaux pluviales dans l'intérieur du canal, car les extrémités des deux parties du toit laissaient une ouverture assez large pour leur donner passage.

Bien que ce travail désagréable n'eût pas un avantage immédiat, les Indiens y apportèrent un zèle égal à celui qu'ils avaient mis à la construction de leurs carbets, et dont ils faisaient preuve dans la culture des terres. Pendant les dix heures que duraient les occupations de la journée, cinq groupes se remplaçaient successivement sur l'étendue du chantier. Ces groupes se subdivisaient en petites compagnies dont chacune avait son emploi. Pendant que les uns creusaient la terre, les autres la

portaient dans des brouettes que Lucien avait fait construire sur un modèle envoyé par l'abbé Blanchard; les autres nivelaient le talus, tandis que leurs voisins plantaient les pieux tout préparés par d'autres groupes pour former la palissade et la toiture. Une rivalité heureuse s'établit dans tous ces groupes de travailleurs, car aucun ne voulait se laisser surpasser en activité; les piocheurs eussent été désolés de faire attendre les brouetteurs qui se seraient fort réjouis d'avoir charrié la terre plus vite que les premiers ne l'avaient extraite.

Les deux heures écoulées, le groupe se dispersait; chaque travailleur rejoignait le nouveau groupe auquel il appartenait; les uns se rendaient à la palissade d'enceinte que Lucien faisait construire avec des proportions imposantes, dans les divers chantiers de construction, dans les ateliers de poterie, d'armes, de tissage, etc.; les autres s'empressaient d'aller aux champs et d'y pratiquer tous les travaux qu'exigeaient le labour, le soin des plantes ou la récolte des fruits.

La culture, quoique bornée, embrassa peu à peu beaucoup d'objets. Pour bien comprendre la nature des travaux agricoles, il est nécessaire de donner quelques notions sur le climat. Les chaleurs, tempérées par l'humidité, n'y sont pas aussi fortes qu'en France depuis la Saint-Jean jusqu'en septembre, saison qui, comme on le sait, dans ce pays européen, est fort chaude. Le sol, imbibé pendant la longue saison des pluies, dégage les vapeurs qu'il contient au contact d'un soleil brûlant avant la sécheresse qui règne du mois de juin au mois de novembre. Cette saison est

très-chaude, sans doute ; mais le voisinage de forêts dans l'intérieur, et sur les côtes le vent qui souffle de l'est à l'ouest en tempèrent l'ardeur. La rosée tombe en abondance pendant la nuit, et l'humidité entretenue par toutes ces causes réunies est si grande, que le fer s'y rouille plus facilement qu'en aucun pays du monde.

La chaleur est donc à peu près égale pendant toute l'année ; à proprement parler, il n'y règne qu'un printemps perpétuel ; les fruits se succèdent les uns aux autres ; les fleurs couvrent les arbres en même temps que les fruits mûrs font plier les branches. Jamais l'arbre ne se dépouille entièrement de ses feuilles, car la sève y est si abondante qu'elles poussent à mesure qu'elles tombent : les arbres y sont toujours verts.

La fertilité du sol varie nécessairement selon les contrées. Il n'est nulle part plus fécond que sur les côtes ; mais le climat est à peu près le même dans toute la Guyane, excepté vers les régions où le territoire déjà fort élevé forme de hautes chaînes de montagnes, du flanc desquelles s'écoulent des rivières innombrables et des fleuves magnifiques. La saison des pluies commence en janvier, quelquefois en décembre ; mais on jouit d'un intervalle de temps sec d'un mois ou six semaines en mars et avril : c'est ce qu'on appelle la petite sécheresse.

Les pinotières sont les terres les plus propres à toute espèce de culture, car le terrain y est gras ; c'est là qu'on trouve des couches de terre végétale d'une richesse extraordinaire, et de la belle terre à porcelaine entre des couches de sable et d'argile. Ces terrains sont couverts d'arbres,

traversés par les rivières ou les fleuves dont le cours plus égal est aussi plus étendu ; mais ils sont en général marécageux. On y trouve de vastes savanes.

Sur les plateaux de l'intérieur, les marais sont rares, les savanes moins fréquentes, les forêts plus touffues ; mais le sol y est pour ainsi dire élevé par gradins, le climat plus tempéré. Le quinquina y croît. Nous avons vu par le récit d'Irakoubo que le chêne s'y rencontre aussi, et c'est vers les montagnes de l'Orénoque qu'on le trouve.

Dans le voisinage des fleuves, la végétation est plus riche que dans les lieux qui ne sont point arrosés. Une nature vierge, dit un écrivain, offre aux Européens les résultats d'un long repos et les débris immenses des générations d'arbres et d'animaux qui se sont succédé depuis la création. Ce sol incomparable peut devenir la patrie de tous les végétaux de la zone torride, à quelque pays qu'ils appartiennent, et déjà les épices parfumées de Ceylan et des Moluques y croissent non loin des fruits d'Otaïti, du café de l'Arabie et du cotonnier des Indes orientales.

Les savanes offrent les plus riches pâturages de l'univers. Le bétail n'est pas indigène : les chevaux, qui pourraient devenir si utiles à la colonie, n'existent qu'en très-petit nombre dans les habitations. Rien ne serait plus facile et moins coûteux que d'importer les diverses races d'animaux domestiques si nécessaires à la culture des terres, au service et à la subsistance de l'homme. Plusieurs écrivains connaissant la paresse innée chez les Indiens, ont proposé de commencer leur civilisation en les rendant pasteurs ; on a même essayé ce système chez quelques tribus,

et particulièrement chez les Indiens attachés jadis aux missions d'Aprouague. Un colon du nom de Terrason, est parvenu à rassembler près de lui une petite peuplade à laquelle il avait appris à soigner les bestiaux.

Ce fut aussi le plan qu'adopta Lucien.

Mais pour se procurer les premières têtes de bétail, il fallait produire assez de denrées pour les acheter, les faire venir et commencer cet établissement. Il comprenait à merveille qu'avant peu d'années la chasse et la pêche, malgré ses précautions, n'offriraient plus que des ressources insuffisantes et nécessiteraient même des expéditions lointaines. Il fallait donc songer tout d'abord à en remplacer peu à peu les produits par une viande saine et abondante. D'ailleurs il trouvait un avantage non moins considérable dans l'introduction du bétail, c'était celui de faciliter la culture des terres; car, pour se nourrir, se vêtir, pourvoir à ses besoins les plus essentiels, il ne suffit pas de posséder de la terre et des bras. Un peuple qui n'aurait point les instruments nécessaires au labour, serait un peuple pauvre et sujet à toutes les vicissitudes du temps.

Il faut qu'il produise non-seulement, chaque année, la quantité qu'il consomme, mais encore qu'il puisse faire des épargnes pour l'année suivante; car le soleil qui verse toujours ses rayons avec la même bienfaisance, triomphe inégalement du caprice des saisons, et les moissons ne récompensent pas toujours avec la même générosité les efforts du laboureur.

Or si l'homme doit produire plus qu'il ne consomme,

si le laboureur doit faire sortir de la terre les fruits destinés à le nourrir lui et sa famille, n'est-il pas encore dans la nécessité d'en tirer ceux qui doivent alimenter les chefs de l'État, les individus chargés de la police et de l'administration publique, les vieillards et les êtres qui sont à la charge de la société, soit qu'elle en retire actuellement des services, soit qu'elle en ait reçu et qu'elle doive payer le juste salaire de leurs peines ?

Ce n'est pas tout ; le commerçant qui fait venir les produits étrangers en échange des denrées nationales, et tous ceux qui l'aident dans cet emploi ne labourent pas ; l'industriel qui construit les maisons, celui qui confectionne les vêtements et les armes, tous ceux qui les servent dans ces fonctions nécessaires n'ont pas le loisir de féconder la terre.

Une partie de la population peut s'appliquer seule aux travaux de l'agriculture, dans les États organisés sur le mode actuel, où la division des fonctions et des emplois, où la classification des individus est si puissamment établie ; ce n'est qu'une certaine partie du temps destiné au travail qui peut être consacrée par les membres de la société organisée selon le système en vigueur à Couchy ; car si Lucien, par une sage mesure, a voulu que tous employassent une partie de la journée à la culture, il a permis que chacun, se groupant selon ses goûts, appliquât son intelligence à plusieurs industries. Tout Couchiote était donc agriculteur, mais il ne l'était pas exclusivement ; la culture, à cause des exigences des autres industries, ne pouvait employer qu'une certaine partie du temps de

chacun d'eux; les forces totales de la société n'étaient donc point absorbées au profit de la terre. Lucien ne tarda pas à sentir que, pour nourrir cette immense population dont les bras ne pouvaient être sans cesse courbés vers le sol, il fallait absolument se servir de moyens qui, multipliant les forces du laboureur en rendant le travail moins pénible, permettraient de vaquer à tous les offices nécessités par la subsistance, l'entretien du peuple et les besoins d'une civilisation naissante. C'est ainsi qu'il arriva à reconnaître l'utilité des instruments de labour employés en Europe. Les Indiens n'en connaissent pas l'usage ; ils remuent la terre avec leurs mains, ou lui confient, sans la préparer, les semences et les plantes qu'ils veulent faire fructifier. Ce fut aussi le seul art qu'on connût à Couchy pendant les premiers instants de l'établissement de ce petit État; mais Lucien sentit que chaque homme ne pouvant consacrer que deux heures par jour aux travaux des champs, était incapable d'apporter à la masse commune la nourriture de sa femme et de ses enfants; et les vieillards, les invalides, les guerriers en campagne, les citoyens qui, momentanément ou par leurs fonctions, ne pouvant absolument point labourer, il était impossible, à moins d'ustensiles commodes et puissants, de faire rendre à la terre tout ce qui devait en être tiré. Le fer et la force des bras ne suffisaient donc pas.

C'est ainsi que les faits s'enchaînent dans l'organisation des empires. La nécessité de se procurer des instruments fit naître diverses industries. Celles-ci donnèrent naissance aux échanges avec la colonie de Cayenne et même avec l'Eu-

rope ; car il fallut faire venir les objets les plus essentiels, ne fût-ce que comme modèles. Lucien, qui avait imaginé de se suffire et de ne rien emprunter à la civilisation, qui voulait développer successivement les ressources naturelles à ses sujets et à leur pays, ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pouvait se passer entièrement du secours de l'Europe. Il avait bien prié l'abbé Blanchard de lui envoyer quelques outils, mais c'était plutôt par prévoyance que dans le dessein d'en faire immédiatement usage.

Dès qu'il eut senti la nécessité d'emprunter à la civilisation quelques-uns de ses procédés, il ne voulut rien demander à la colonie qu'il ne fût en mesure de l'acheter avec les produits mêmes de ses champs. Il fallut donc produire davantage encore pour se procurer des charrues, des pioches, du fer, tous les instruments aratoires indispensables dans les colonies, et pour acheter les premières têtes de bétail, auxiliaires si utiles du laboureur.

Lucien avait borné, dès le principe, la culture aux ignames, au manioc, aux bananes et au maïs ; mais il vit que pour faire des échanges fructueux avec Cayenne, il fallait exploiter plusieurs productions coloniales, et il se trouva insensiblement entraîné à essayer de toutes les cultures qui, en rapport avec le sol, produisaient des denrées recherchées par les Européens.

Lorsqu'il se fut procuré tous les ustensiles nécessaires, il n'eut qu'à se féliciter d'avoir introduit des cultures si diverses; car il fallait entretenir tous ces instruments qui s'usent rapidement dans un pays humide où le fer se rouille vite. La plupart furent fabriqués, il est vrai, à Couchy ;

mais la matière première devait être tirée du dehors. Il en était de même de tous les instruments servant au travail. Non-seulement le labour, mais la construction, mais la confection des armes, etc., nécessitèrent des objets qui, s'ils n'étaient achetés tout confectionnés, obligeaient à se procurer les matériaux et les instruments propres à les fabriquer.

Dans les diverses industries qui naissent les unes des autres, dans la culture variée des terres, Lucien trouva un élément de force et de prospérité auquel il n'avait pas d'abord pensé. En effet, plus les travaux étaient nombreux, différents et variés, plus ils offraient d'attrait, puisqu'il y avait moins de monotonie dans les occupations journalières. L'attrait croissant avec le nombre des industries, les travailleurs s'attachèrent davantage à leur vie nouvelle.

Avant de parler des divers genres de cultures introduits successivement dans la principauté de Lucien, il ne paraîtra pas superflu au lecteur que je complète les notions sur le climat par quelques éclaircissements sur un pays qu'on ne saurait assez faire connaître.

Le climat y est, en général, salubre. On a remarqué que la fièvre jaune n'a jamais pu s'y fixer. Elle parut une seule fois à Cayenne, au commencement de ce siècle, et n'y a plus sévi depuis[1]. Les seules maladies endémiques sont les fièvres intermittentes causées par les miasmes des marais, par les forêts vierges, les terres incultes.

[1] Depuis que ce livre est écrit, elle a reparu récemment et a fait des ravages. Cayenne a donc eu la fièvre jaune deux fois en un demi siècle. (*Note de l'éditeur.*)

Je dois faire observer que le lieu où Couchy était situé, se trouvant éloigné des marais, dégagé par des abattis nombreux, protégé par le voisinage des collines, était le plus sain de toute la Guyane française, qui comprend un territoire de 500 kilomètres de côtes sur une profondeur de plus de 1,200, jusqu'au Rio-Franco (superficie 18,000 lieues carrées). Si ce pays, qui compte à peine 22,000 habitants, non compris les Caraïbes et les nègres marrons errants dans les forêts, était plus peuplé ; si, au lieu de 12,000 hectares de terres cultivées sur les bords de la mer et de quelques fleuves, la culture éloignait les forêts, desséchait les marais, il est hors de doute que les maladies seraient moins fréquentes, moins mortelles même, et que ce pays serait un des plus salubres comme l'un des plus fertiles de l'univers.

La Guyane n'est pas non plus sujette aux ouragans, aux tremblements de terre qui désolent les Antilles. Le débordement des fleuves est prévu, car il est périodique, et les eaux découlant des monts éloignés apportent un limon qui fertilise les basses terres. Beaucoup d'hommes distingués s'étonnent que le gouvernement français n'ait pas su tirer plus d'avantages de cette possession, et je lis dans Malte-Brun : « La nature n'a pas traité Cayenne avec moins de faveur que Surinam. Mais l'ignorance si commune chez les hommes d'État français, la présomption, compagne de l'ignorance, enfin la puissance combinée de l'intrigue et de la routine, ont toujours enchaîné les hommes éclairés et entreprenants qui ont proposé les vrais moyens pour faire sortir cette colonie de sa trop longue enfance [1]. »

[1] Depuis que cet ouvrage est terminé, le gouvernement a

Ainsi qu'on a pu le pressentir, les épiceries précieuses, apportées à différentes époques du siècle dernier à la Guyane, n'y sont pas indigènes; elles y prospèrent : telles sont la muscade qui depuis son importation, en 1795, ne s'est pas assez propagée; la cannelle, inférieure, dit-on, à celle de Ceylan; le poivre, auquel le sol est si favorable; le girofle, qui réussit très-bien dans les terres basses.

On y a naturalisé un grand nombre de plantes : le manguier, l'arbre à pain, ont traversé les mers pour y venir porter leurs fruits. « La nature avait placé ce dernier, dit M. Barbé-Marbois, à peu de distance des côtes occidentales de l'Amérique. Il n'était séparé des Antilles que par l'isthme de Panama; on lui fit faire 8 à 9,000 lieues pour l'importer à la Guyane. Il s'y plaît; il y donne des fruits en abondance; ses fruits peuvent servir à la nourriture de l'homme, et les animaux en mangent avec avidité. Ils ressemblent à la châtaigne, moins par la forme que par le goût. »

Le manguier n'y a pas moins bien réussi. Il porte un fruit balsamique, filandreux, mais fort sain et d'une grosseur considérable.

réalisé à la Guyane les vues qui ont été si souvent exposées par les hommes les plus éminents. L'initiative de S. M. l'empereur Napoléon III a créé dans cette colonie un établissement pénitentiaire.

Le temps et la fortune aidant, la Guyane deviendra l'Australie de la France; qu'il nous soit permis de dire que nous avons, dès 1830, appelé l'attention du ministre de la marine sur l'utilité d'y transférer les bagnes. (*Note de l'Éditeur.*)

Le caféier qu'on plante avec les premières pluies, sur des lignes distantes de quelques pieds, est un arbrisseau ravissant à voir lorsqu'il est chargé de fleurs et de cerises vertes. Ces cerises, qui renferment la fève enveloppée d'un parchemin et si connue, sont douces, d'un goût agréable, et bonnes à manger. La Guyane en produit de trois espèces : l'Arabe, le Moka, le Nain, ou le Roi. Le café de Cayenne est fort estimé dans le commerce. On assure que des déserteurs français qui s'étaient réfugiés à Surinam en rapportèrent les premiers plants de 1716 à 1721, à Cayenne, où ils vinrent solliciter leur grâce et l'obtinrent en échange de leur précieux larcin.

Mais le sol produit des fruits plus utiles. La patate, racine *grandement bonne*, disait, il y a deux cents ans, l'excellent prêtre à qui l'on doit un remarquable ouvrage sur mon pays; la patate, racine grandement bonne, est, comme les truffes, ou gros topinambour, car à cette époque on donnait le nom de truffe à la pomme de terre; elle est de diverses grosseurs; il y en a de blanches, de rouges, de jaunes, tirant sur l'abricot; elles sont toutes excellentes, et ont le goût des marrons. Elles sont grosses et moelleuses, propres à faire du potage et de la boisson qu'on appelle du maby. En effet, la plupart de nos boissons fermentées se font avec des patates que les femmes mâchent, qu'elles mêlent avec de la cassave ou d'autres substances, et qu'elles font infuser. La patate sert ainsi à nourrir et à désaltérer. L'igname est inférieure à la patate. C'est un tubercule de couleur violette; mais la grande ressource de la contrée, c'est le manioc et le bananier.

Le manioc est un arbuste noueux et de couleur grisâtre qui s'élève à la hauteur de trois pieds environ. Ses feuilles, comme le dit Stedmann, sont digitées, larges, et portées sur des pétioles de couleur de cannelle. Il y en a de deux espèces : l'une est douce et l'autre amère; les racines seules en sont bonnes; elles ont une qualité farineuse, un goût très-doux, et pour la couleur, la grosseur et la forme, elles ressemblent beaucoup aux panais d'Europe. Le manioc doux, cuit sous la cendre chaude et mangé avec du beurre, est une nourriture agréable, saine, et du goût de la châtaigne; le manioc amer, lorsqu'il est cru, est le poison le plus subtil pour les hommes et les animaux, mais quand il a passé par le feu, quand on en a extrait tout le jus, il devient un aliment salutaire; on en fait de la cassave, qui est le pain de ces pays. J'ai déjà dit que les naturels le font fermenter avec des patates mâchées, pour en produire une boisson agréable.

Le bananier est une plante élevée; il n'a ni écorce ni bois, mais sa taille et ses longues feuilles lui donnent l'apparence d'un arbre. Cette plante consiste en une fibre entourée d'enveloppes bulbeuses, vasculaires et vertes, dit Stedmann, comme celle de l'oignon; elle a un diamètre de 25 à 30 centimètres; sa tige s'élève à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol; le sommet se partage en plusieurs feuilles, car le bananier n'a point de branches. Ces feuilles, d'un vert de mer éclatant, forment, au nombre de 13 ou 14, une sorte de parasol comme les palmistes, et donnent assez d'ombrage pour abriter un homme. Du centre de ce bouquet sort une forte tige longue d'environ 1 mètre, et que le

poids d'un régime, couleur de pourpre, fait pencher vers la terre. La banane croît au bout de cette tige; sa forme allongée ressemble à celle du concombre; elle produit un groupe de fruits très-nombreux qu'on appelle régime. Pour un seul régime, il y a quelquefois jusqu'à cent bananes.

Cette plante pousse très-vite; dès qu'elle est coupée, sa racine donne de nouveaux rejetons; six mois suffisent pour faire atteindre à ceux-ci leur dernier développement; mais il lui faut un sol nourrissant; tous les terrains ne sont pas propres à sa culture.

La banane renferme une substance farineuse d'un jaune très-pâle qui remplace le pain; agréable au goût, saine, elle est d'une ressource infinie dans nos contrées. Cette substance, qu'on fait bouillir ou rôtir, est renfermée dans des téguments verts dont on la dégage pour s'en nourrir. On la mange aussi crue, lorsque la pellicule devient jaune; elle est à ce moment douce et presque du goût d'une poire mûre. La banane et le manioc sont les deux mamelles de la Guyane. Lucien en fit faire des plantations considérables.

Parlerai-je de la canne à sucre? On en distingue deux espèces : les unes jaunes, les autres violettes, dit un voyageur à qui j'en emprunte la description. « Elles sont originaires de Batavia; mais il y en a une troisième, qui est celle d'Otaïti, importée en 1789. Les violettes, dit cet auteur, étaient cultivées par les Indiens avant la découverte du Nouveau-Monde. » Je crois cette opinion hasardée, et je pense que la canne à sucre n'est pas indigène. Toutes croissent dans les hautes terres et s'y appauvrissent ensuite.

Les alluvions desséchées et les gorges leur sont plus favorables, mais en dépérissant sur les montagnes, elles deviennent plus succulentes, plus élaborées que dans les terres basses, où elles s'élèvent comme des bois taillis; elles n'y donnent que des liqueurs désagréables et moins spiritueuses. La canne est un jonc noueux (chaque nœud forme une bouture), et quand on le couche à terre, qu'on le couvre, il pousse un nouveau plant qu'on récolte au bout de huit à dix mois; celles d'Otaïti n'atteignent leur maturité qu'après dix-huit mois. On plante les cannes à sucre dans des rigoles pratiquées au moyen de la houe, et distantes d'environ quatre pieds. Elles sont placées l'une près de l'autre, afin de faire de leurs jets un fil continu. Après la récolte, on brûle les pailles, qui fournissent un excellent engrais, et tous les vingt ans on renouvelle les terres en les inondant d'eau douce.

Le cacaotier est originaire de la Guyane, où il croît particulièrement vers les sources de l'Oyapock, du Camopi et de l'Aprouague. Cet arbre cache son fruit brun, entouré d'une sève abondante et douce, dans une calotte sphéroïde cannelée, sous de grandes feuilles. On sait le parti qu'on en tire pour fabriquer cette pâte dont les peuples de l'Europe font une consommation si considérable. Sa culture est facile et peu coûteuse.

L'indigofère, sous le nom d'anil, est également indigène. Sa feuille est d'un vert pâle, sphéroïde. Sa fleur jaune pousse en petits bouquets et par grappes. La racine en est salutaire, assure-t-on, dans les maladies bilieuses. Il croît sauvage dans les forêts voisines de la mer, dans les terrains

sablonneux et mêlés de sel; c'est une sorte d'herbe qu'on appelle l'indigo bâtard. L'indigo cultivé a la feuille de la forme et de la couleur du trèfle. La couleur du fruit est rouge et violette, mais la culture de cette plante colorante n'a pas fait de progrès dans la colonie.

Le cotonnier ne paraît pas appartenir aux productions naturelles de la Guyane, car il ne croît pas dans les forêts, et ne vient que dans les terrains cultivés. C'est un arbrisseau d'une utilité sans pareille, puisqu'il concourt avec la laine des troupeaux et les fils du ver à soie à vêtir les hommes. Rien n'égale le coup d'œil qu'offre un champ couvert de ces petits arbres à la feuille large et lisse, de forme octogone, un peu laineuse à l'extérieur. Les clochettes jaunes qui en forment la fleur se mêlent agréablement à la verdure des feuilles. Le fruit pointu, anguleux, est gros comme un petit œuf, intérieurement divisé en trois compartiments; la chaleur le dilate, l'ouvre, et il en sort de petits flocons de neige d'une blancheur dont l'éclat est encore relevé par les petites graines noires qui s'y mêlent, et dont la substance grasse serait propre à produire de l'huile; les troupeaux en sont friands. Cet arbre qu'on rend nain pour lui faire produire davantage, est d'une fécondité admirable; deux fois par an sa soie fine pend à ses branches.

Le roucou, qui sert à la préparation des teintures et à la teinture rouge et jaune, vient sur un arbuste infatigable; il produit quatre récoltes par an, de sorte qu'il est toujours chargé de fleurs et de fruits. Sa feuille ressemble, dit Pitou, aux poiriers de Martin-Sec, sa fleur aux roses de Chien. Sa caboce, armée de piquants, ressemble à l'enveloppe des

châtaignes. Son fruit rouge et rond est divisé en petites graines sur deux pistiles qui colorent sa caboce : c'est l'arbrisseau le moins exposé aux outrages des insectes, et je présume que la propriété de cette plante, constatée par les Indiens, les a portés à adopter la coutume de se peindre le corps avec cette couleur.

Je ne dois pas oublier de mentionner encore le piment, qui sert d'assaisonnement unique aux mets des indigènes, et que les créoles aiment beaucoup; le gingembre, et quelques fruits tels que les citrons, les oranges, les limons, les ananas, afin de donner l'idée la plus complète qu'il m'est possible des produits obtenus par la culture, soit qu'ils appartiennent au règne végétal de l'Amérique méridionale, soit qu'ils y aient été implantés depuis la prise de possession de cette contrée par les Européens.

Le piment est une graine dont l'usage est trop connu pour en parler; il y en a de trois espèces, de différentes grosseurs, de forme allongée. Ces graines se trouvent dans des gousses.

Les citrons, les oranges et les limons y viennent en abondance. Ces fruits ne sont pas étrangers à l'Europe et tout le monde y apprécie leurs avantages; mais les ananas qui ne sont pas moins abondants sont moins connus. Ce fruit, cultivé dans les jardins, est une espèce d'artichaut dont la tige n'est pas plus élevée que celle de ce dernier légume, si commun dans nos potagers de France. Les feuilles sont longues, épaisses, armées de petites pointes de chaque côté. Le fruit se trouve au milieu de sept à huit de ces feuilles; il a la forme d'une pomme de pin et le même as-

pect ; mais il est d'une grosseur assez considérable ; il porte à sa cime un petit bouquet de feuilles qui reproduit le même fruit après avoir été planté.

Il ne faut pas oublier que la Guyane produit en outre un grand nombre d'autres fruits dont on ne peut avoir aucune idée de ce côté de l'Atlantique. J'ai déjà eu l'occasion de parler dans le cours de cet ouvrage de plusieurs fruits qui croissent naturellement dans les forêts ; j'ai parlé de la pomme d'acajou, mais je dois mentionner la barbadine, la pomme cannelle, le corosol, la mangue, l'avocat, la prune monbin qui, par sa couleur et sa forme, ressemble à la mirabelle, la grenade enfin, le coco, la goyave, qui complètent à peu près cette nomenclature. Les fruits d'Europe y sont inconnus ; on cultive pourtant à Cayenne le raisin de treille.

Lucien comprit bientôt la direction qu'il devait donner aux travaux agricoles. Ils se divisèrent naturellement en deux classes : ceux qui avaient pour objet l'alimentation de sa petite république ; c'était la culture des racines nourricières telles que la patate, l'igname, le manioc, et quelques autres propres à la nourriture et à la confection des liqueurs, plus utiles qu'on ne pense, si l'on en fait un usage modéré, dans un pays où l'eau n'est pas fort saine ; c'était celle du maïs, également nécessaire sous ce double rapport, de la banane enfin et des fruits que nous avons décrits ou mentionnés dans le cours de cet ouvrage. Les choux-palmistes, les fruits sauvages qui abondent dans les forêts étaient une ressource naturelle dont Lucien n'avait pas à s'occuper sous le point de vue de la culture.

Le riz fut la principale occupation des noirs marrons qui, comme je le dirai tout à l'heure, s'établirent sur la rive gauche dans le voisinage des marais. Plus tard, l'exploitation agricole comprit les bestiaux; mais comme on a pu le voir, avant de se procurer les sujets indispensables à la reproduction, Lucien voulut demander à l'industrie de ses Indiens des moyens d'échange.

De concert avec Irakoubo, qui fit à ce sujet un voyage dans les habitations voisines de la côte, il étudia les différents terrains pour savoir à quelles productions ils étaient propres. Jadis les colons de la Guyane se bornaient à cultiver les terres hautes sur lesquelles l'humus, chassé sans doute vers la plaine par les inondations et les pluies, a généralement peu de profondeur et ne convient qu'au roucou, au giroflier et aux plantes dont les racines vivaces n'ont pas besoin d'un sol riche pour prospérer.

C'est à M. Malouet que les Guyanais, alors peu avancés dans l'agriculture, doivent l'emploi des terres basses les plus riches en principes végétaux et qui jusqu'alors avaient été négligées. Elles sont propres à la canne à sucre. Lucien fit donc des plantations de ce roseau précieux dans la plaine qui s'étendait vers la Nouvelle-Angoulême. Le caféier couvrit le versant des collines; le roucou qui se plaît dans les terrains humides fut placé dans le voisinage de la Mana; le coton couronna les hauteurs; et bien qu'il rapporte davage dans les terrres basses, Lucien préféra à des récoltes plus abondantes les produits plus soyeux et d'une qualité supérieure que donnent les terres élevées. S'il consentit à faire quelques plantations de giroflier, ce fut uniquement

afin d'assurer à Couchy des ressources variées pour l'avenir; car le giroflier ne rapporte guère qu'au bout de cinq années, et même dans les terres hautes, classe à laquelle appartenait plus particulièrement le territoire de Couchy situé à une petite distance de la première cataracte de la Mana, dans ces terres hautes, dis-je, le giroflier n'est en plein rapport que vers la dixième année; mais le girofle y est plus beau, plus aromatique; la nature, toujours intelligente et généreuse, récompense ainsi la patience et les efforts. Le cacao exigeant peu de soins s'éleva sur les mamelons qui s'abaissent du côté de la plaine et finissent par se confondre avec elle.

Telles furent les principales plantations que Lucien fit successivement, commençant d'abord par celles dont le rapport était le moins éloigné. Entre les champs de cotonniers, de cannes à sucre, de girofliers, de poivriers, de roucou, s'étalaient ceux où croissaient les ignames, le maïs, le manioc et le bananier, les orangers, les ananas, les arbres à fruits si variés, d'un aspect si riant.

Il fallait se procurer les premières semences de ces plantations. Dans ce but, et pour ne pas arracher tout à coup les Indiens à leurs habitudes, Lucien demanda aux produits naturels des forêts les richesses auxquelles l'Europe attache un grand prix. Aux groupes de chasseurs se joignirent des groupes errants chargés de recueillir le quinquina qui vient dans les régions élevées, la salsepareille, la vanille, les gommes, et particulièrement celle du caoutchouc et les baumes précieux. D'autres groupes furent chargés de couper les bois recherchés pour servir aux arts. Plus tard,

quand il fut possible de faire descendre les gros arbres sur des espèces de radeaux, on y joignit l'exploitation des bois de construction.

C'est ainsi que les Couchiotes se répandirent au loin et rapportèrent le bois de lettre moucheté, le bagot, le boco, l'acajou, le courbari, le bois de féroles, le bois satiné-rubané, le montouchi, l'amarante, le cèdre et le panacoco, tous propres à l'ébénisterie, tous précieux. On connaît cent huit espèces de bois dont dix de la plus belle espèce, vingt-huit durs et la plupart incorruptibles.

Bientôt Lucien fut en mesure d'acheter les bestiaux et les instruments qui lui étaient nécessaires pour entreprendre les grandes cultures. Aussi un commerce d'échange fort actif ne tarda-t-il pas à s'établir entre Couchy et le port de la Nouvelle-Angoulême situé, comme on sait, à quelques lieues de l'embouchure de la Mana. L'abbé Blanchard qui s'intéressait aux progrès du petit État de Lucien servit d'intermédiaire officieux. Il se rendit à Cayenne, près du baron de Milius, administrateur habile et intègre ; il en obtint tout ce que Lucien désirait ; les habitants de cette ville, si bons, si hospitaliers, si généreux, ne manquèrent pas de seconder les nobles efforts de l'abbé Blanchard. Quelques navires de transport d'un faible tonnage vinrent apporter à ce premier poste les objets envoyés de Cayenne et prendre ceux de Couchy. Les communications entre Couchy et le port de la Nouvelle-Angoulême s'établirent par la Mana au moyen de bateaux plats que Lucien fit faire par des ouvriers établis à la ville même de la Nouvelle-Angoulême.

Chacune de ces branches était exploitée simultanément

par toute la population de Couchy. Toutefois, comme il était impossible que chacun s'appliquât à tout à la fois, les groupes s'organisèrent bientôt en séries et comme par instinct. Il y eut ainsi la série des denrées destinées à l'exportation ; celle des denrées destinées à la consommation locale. Il y eut la série des travaux de construction, celle des terrassements ; une autre série dite des industries manufacturières comprenant la confection et la réparation des outils, une sixième série pour la fabrication des divers ustensiles comme la poterie ; une septième pour celle des armes ; une huitième pour le tissage des hamacs et des toiles. La journée ne comprenant que dix heures environ de travail assidu, chaque homme ne pouvait embrasser que cinq industries ; car les groupes ne travaillaient que deux heures de suite au même objet. Par un mécanisme aussi ingénieux que naturel, toute la population se trouva répartie de manière à exécuter tous les travaux agricoles et industriels ; car les travaux les plus difficiles étant aussi les moins nombreux, la masse se chargeait de ceux qui demandent plus de force que d'intelligence, tandis que les plus capables s'occupaient des premiers. Ainsi le labour et la récolte n'exigent que des bras, mais la confection des outils et la manipulation de certains produits réclament de l'intelligence. Or, les travaux étant bien organisés, il y avait une juste proportion entre les uns et les autres, et il n'arriva pas, comme cela n'a que trop lieu en Europe, que les travaux exigeant de l'intelligence, autant ou plus que de la force, trouvassent plus de bras que ceux qui n'exigeaient que de la force. En un mot, les travaux industriels

ne prirent pas un accroissement démesuré au détriment de de l'agriculture. Comme les hommes les moins capables sont partout les plus nombreux, il en résulta que l'agriculture et les travaux faciles trouvèrent des bras en suffisance, pendant que l'industrie sagement bornée, employant les plus intelligents, ne tarda pas à faire des progrès dans une prudente mesure.

Il s'opéra ainsi un classement naturel entre les intelligences. De même que le liquide qui, échauffé dans l'alambic, se dépouille des matières grossières dont il est chargé, et désormais purifié, coule en torrents spiritueux, de même le travail séparant les intelligences laissait aux travaux les plus faciles les hommes les moins capables, en appliquant les plus ingénieux à l'industrie savante.

Ce fut là une source d'émulation ; car on commença toujours par s'essayer successivement à chacun de ces travaux, jusqu'à ce que l'aptitude fût définitivement jugée. Un jeune homme, par exemple, sortait-il de la classe des enfants soumis à la surveillance des vieillards pour passer dans celle des travailleurs, il devait, pendant un certain temps, se mêler à tous les groupes composant les huit ou dix séries. Ses goûts se formaient dans cet exercice; il ne tardait pas à sentir lui-même à quels travaux il était appelé ; mais une fois son parti arrêté, après avoir consulté ses parents et ses maîtres, après avoir pris l'avis des vieillards jadis chargés de diriger son enfance, le chef de l'Etat rendait son jugement en séance publique ; il devenait extrêmement difficile alors, pour ne pas dire impossible, au jeune homme de changer d'occupations, à moins que, dans l'examen annuel que subis-

saient tous les travailleurs, il ne fût jugé capable ou d'exercer une surveillance ou de passer d'une industrie inférieure à une supérieure. Quelquefois il arrivait aussi que de cette première on le faisait passer à une inférieure, si par son incapacité ou sa conduite répréhensible, il avait encouru ce châtiment redouté.

Cependant Lucien voulant que l'agriculture fût la base de l'ordre social, exigea toujours que chaque individu employât pour le moins deux heures par jour aux travaux agricoles, excepté les jours de repos. De sorte que les architectes, les mécaniciens même, se mêlèrent quotidiennement au groupe d'agriculteurs dont ils firent partie. Cette méthode salutaire pour la santé, puisqu'elle forçait à un exercice utile l'industriel qui se fût trop concentré dans son occupation favorite, eut encore pour effet d'attacher toute la population à la terre et d'entretenir cette diversité de travaux de nature opposée, qui n'était pas seulement attrayante, mais favorable au développement des forces physiques et de l'intelligence. Elle avait en outre l'avantage, tout en admettant une hiérarchie dans les séries dont les unes étaient supérieures aux autres, d'éviter que les séries inférieures ne devinssent l'objet du mépris public et ne souffrissent du dégoût qu'elles inspireraient. Il voulut encore que les travailleurs n'adoptassent jamais une seule série et qu'ils se mêlassent à plusieurs. Les architectes n'étaient donc pas seulement mécaniciens ou fabricants d'outils, mais ils devaient être aussi cultivateurs et adopter en outre deux ou trois autres groupes, soit de po-

terie, soit de tissage ou de tels autres qui convenaient à leurs goûts.

Jamais une aussi petite société ne produisit en peu de temps d'aussi grandes choses. Les forces publiques sagement utilisées ne se perdirent pas comme des cours d'eau qui, se divisant en canaux infinis, se dispersent dans les terres sans avantages pour le sol ; dirigées avec prudence, elles s'appliquèrent à des travaux importants et considérables. Une ville de bois, il est vrai, mais vaste et commode, s'éleva comme par enchantement ; un canal et des routes furent pratiquées dans des proportions admirables ; une population considérable trouva sa subsistance sur un sol jusqu'alors inculte ; des monuments publics s'élevèrent enfin dans un lieu où jamais les arts n'avaient pénétré. La culture, objet des prédilections du peuple entier, procura des richesses qui auraient suffi pour alimenter la moitié du commerce de Cayenne. Une société de pauvres sauvages accourus de tous les points de cet immense continent, dénués de tout, sans outils pour ouvrir et défricher la terre, construire leurs maisons, se vit en possession, par ses propres efforts, d'un capital suffisant pour opérer ces miraculeux travaux, et tout cela, au milieu des préoccupations de la guerre, de l'exercice journalier des armes, mais au sein de l'union et de la concorde.

L'image d'Alira semblait planer sur l'enceinte de Couchy. Son nom avait été le mot de ralliement de tant de tribus guerrières ; l'amour qu'elle inspirait à Lucien était le ciment mystérieux qui liait les parties de ce merveilleux édifice.

Les femmes ne furent point employées aux travaux pénibles de l'agriculture. Elles durent étendre leurs soins aux travaux domestiques et à quelques industries peu fatigantes qui n'étaient point de nature à ternir l'éclat de leur beauté. Elles ne sont point faites pour ces rudes occupations qui les exposent aux intempéries des saisons, les portent à négliger le soin de leur personne et les font sortir en quelque sorte de leur nature. Lucien pensait que la femme ne doit point se livrer à des exercices trop violents; qu'elle doit se renfermer autant que possible dans l'intérieur de sa maison, ne penser qu'à la tenir propre, à élever, nourrir et instruire ses enfants dans une société où la vie n'est pas commune comme elle l'était à Couchy. Dans son petit État, les femmes étant moins occupées dans leurs carbets, il voulut qu'elles s'occupassent en commun de la préparation des aliments, du service des tables, de l'éducation des petits enfants. Chaque mère allaitait son enfant et le gardait exclusivement jusqu'au moment où il était assez fort pour passer dans les salles d'éducation première. C'est un devoir sacré qu'aucune Indienne n'aurait voulu se dispenser de remplir, et Lucien, tout en adoptant la vie qu'il croyait convenable à l'état des Indiens, voulait conserver et fortifier l'esprit de famille, base essentielle de tout État bien organisé. C'est pourquoi les mères nourrissaient leurs enfants, et, pendant les années qu'elles les conservaient dans leur dépendance absolue, on les soulageait autant que possible de l'obligation de concourir aux travaux domestiques.

Rien n'égalait l'attention qu'on portait aux mères et aux

femmes qui allaient le devenir ; rien ne peut donner une idée des égards qu'on avait pour elles. Est-il en effet une mission plus sainte que celle de la maternité? Les femmes, en donnant des citoyens à l'État, ne méritent-elles pas bien du pays? On s'attachait à leur rendre l'existence douce et agréable; elles n'avaient point d'influence dans les conseils ; mais elles ne réclamaient pas une part dans la conduite du gouvernement; elles partageaient les jours entre des occupations proportionnées à la délicatesse de leur organisation et leurs devoirs conjugaux et maternels.

Dans les jeux publics, dans les évolutions guerrières qui occupaient les loisirs de ce peuple belliqueux, on recherchait leurs suffrages, et c'étaient certes les suffrages de la beauté; car les femmes, vivant à l'ombre des carbets et ne se livrant point à des travaux pénibles, ne voyaient pas leurs attraits sitôt se flétrir; elles conservaient plus longtemps leurs grâces; leurs charmes se prolongeaient au delà d'un matin, et, comme une fleur soigneusement cultivée qui brille encore le soir d'un beau jour, elles semblaient reculer la jeunesse en retardant la marche des années.

Les jeux auxquels elles se livraient avaient pour résultat de donner plus d'agilité à leur corps, plus de souplesse à leurs membres ; l'éducation qu'on leur donnait, toute primitive, s'efforçait de leur conserver cette simplicité qui sied si bien aux femmes, tout en donnant à leur esprit de la solidité et de la grâce.

La société avait pour résultat de développer leur intelligence ; car les causeries n'étaient pas plus interdites que les penchants intimes dans ces réunions publiques où,

groupées selon leurs occupations, elles se sentaient pressées par l'émulation. Chacune voulait briller; aucune ne consentait à rester en arrière, ou s'il y en avait dont l'esprit était paresseux, les plaisanteries de leurs compagnes ne tardaient pas à les exciter, à les animer, à faire jaillir ces étincelles que renferme toujours le cœur ardent des femmes.

Cette société n'excluait pas la vie de famille. Tous les jours, pendant deux heures au moins, le soir et le matin, les familles, rentrées dans leurs carbets, vivaient dans une intimité douce. L'union domestique parut se fortifier, et l'on vit insensiblement s'adoucir le caractère brutal des Indiens dans leurs rapports avec le sexe qui contribue si puissamment au bonheur de la race des hommes.

On ne négligea pas d'inspirer aux enfants le respect dû aux auteurs de leurs jours. Lucien répétait souvent, avec une raison que j'apprécie bien davantage depuis que je connais les sociétés européennes, que le plus grand vice de ces sociétés vient du peu de respect que les fils ont en général aujourd'hui pour leurs pères. Ils se croient supérieurs à ceux dont ils tiennent l'existence; ils consentent à peine à leur obéir et à les honorer. Le joug paternel leur paraît tyrannique; ils se hâtent de s'y soustraire. La profession du père paraît méprisable aux yeux du jeune homme à peine émancipé. Celui-ci songe de bonne heure à ses intérêts propres, qu'il sépare bientôt de ceux de sa famille. Aussi la discorde ne tarde pas à se glisser sous le toit paternel; la famille se divise; les traditions se perdent au milieu de ces dissensions intestines; le fils ingrat ne

voulut l'entendre ; Lucien lui-même, en proie à cette irritation extrême, ne l'écoutait plus. Vaincre ou mourir! s'écriait-il dans l'excès de sa fureur. Nous avons trop différé, il faut en finir ; il faut délivrer Alira ou renoncer à civiliser ces peuples !

Ydoman, ne pouvant faire entendre la voix de la raison, remit au lendemain les représentations qu'il croyait devoir faire. C'était, comme je l'ai dit, un esprit sage et consommé dans la connaissance du cœur humain. Il savait que les conseils et la prudence sont rarement écoutés dans la colère, et qu'il faut attendre le calme pour faire triompher la vérité.

Lucien ne négligea pas de lui décerner les honneurs qu'on rendait aux étrangers. Il fit asseoir Ydoman à sa table et tendre un hamac dans la salle d'honneur du tapouy ; il ne le quitta que fort avant dans la nuit, après l'avoir pressé de questions et comblé de prévenances. Le sort d'Alira fut le sujet de la conversation ; je laisse à deviner ce qu'un cœur si fortement épris pouvait exprimer sur l'objet aimé.

Dès le lendemain, Ydoman sortit du palais et parcourut quelques rues où déjà les Couchiotes en armes attendaient le signal de la réunion. Il leur fit sentir qu'il serait imprudent de marcher sur Organabo dans un moment où les Palicours y étaient encore si nombreux. — Vous êtes beaucoup de combattants, dit-il, mais les Palicours en comptent bien davantage. Ils ont comme vous des armes terribles; comme vous, ils sont animés par un indomptable courage, et si vous renouvelez la faute d'Oldi, qui alla les combattre

chez eux, vous êtes certains d'être vaincus. Attendez que la division, se mettant dans leurs rangs, affaiblisse leurs forces. Il leur raconta ensuite les efforts tentés par les chefs de Sinamary et d'autres tribus pour éviter une guerre sanglante. Je ne doute pas, ajouta-t-il, qu'avant peu de temps vous appreniez que Digo, réduit à la seule tribu d'Organabo, est prêt à vous proposer la paix. Vous gâteriez par la précipitation les avantages que vous procurera la prudence.

Ydoman parlait ainsi dans le dessein d'empêcher une guerre dont il redoutait les effets pour les deux rives. Il voulait amener par la conciliation les deux partis à vivre en bonne intelligence, et comptait sur le succès des démarches de ceux qui, avec Alira, essayaient à Organabo d'empêcher une lutte déplorable. Son aspect était si vénérable, la sagesse s'exprimait par sa bouche avec tant d'éloquence, qu'il ne manqua pas de faire impression sur un grand nombre d'Indiens.

Toutefois, le cor guerrier retentit : les sections se réunissent sur la place de France, à laquelle Lucien, en souvenir de sa patrie, a donné ce beau nom.

Kouraskar, l'œil enflammé, dans une attitude martiale, dominant tous les autres de la hauteur de sa taille gigantesque, fait entendre sa voix ; autour de lui viennent se ranger les chefs de l'armée. Le son de la flûte, le bruit du tambour et du houhou, instrument de bois creux d'un effet terrible, réveillent au loin les échos ; sur la rive gauche, les nègres marrons qui sont venus fonder la ville de Marianna sous la direction suprême de Lucien, répondent à

ces préparatifs par le bruit de leurs instruments de guerre; les femmes même excitent les guerriers au combat.

Lucien s'avance. Le silence s'établit aussitôt. Il porte dans sa main droite le bâton du commandement. Sa main gauche est armée du carquois ; le casse-tête est suspendu à ses épaules. Sa démarche est fière, assurée ; il est suivi du grand conseil et de la troupe d'élite dont il est toujours entouré dans les circonstances solennelles. A peine est-il arrivé à une faible distance du front de bataille, qu'il s'apprête à parler. Kouraskar se tient près de lui, respectueux, attendant ses ordres. L'attention générale est excitée, mais au moment où Lucien s'apprête à prononcer la première parole, Ydoman, se faisant jour au milieu des rangs, pénètre d'un pas grave et ferme vers lui ; il fait signe qu'il veut parler. S'adressant ensuite au prince lui-même, il le conjure de ne point précipiter la guerre ; il lui répète ce qu'il lui a déjà dit la veille ; il montre les Palicours divisés, Digo forcé d'implorer la paix et brisant les fers d'Alira. « Songe, ajoute-t-il, ô chef de ces tribus guerrières, » songe qu'Alira elle-même te conjure par ma bouche de » ne point hasarder le combat, mais de laisser à sa pru- » dence le soin de terminer une si funeste querelle. Ta » précipitation téméraire mettrait sa vie en danger, car en » se voyant attaqué soudainement, Digo rallierait tous les » Palicours et commencerait le signal du carnage par la » mort d'Alira. »

Un tel discours ne pouvait manquer de produire sur l'esprit de Lucien l'effet qu'Ydoman en attendait. Toutefois, il allait répondre, quand on annonça que le compa-

gnon du Galibi mis à mort par les Palicours, arrivait en toute hâte du voisinage d'Organabo et demandait à parler au prince. Lucien le fit paraître aussitôt. Celui-ci annonça qu'il était parti depuis peu de temps d'Organabo, où il avait pu se glisser à la faveur du désordre qui régnait dans ce lieu, aujourd'hui d'une étendue immense, depuis que les tribus confédérées s'y étant donné rendez-vous, avaient élevé, sans art comme sans ordre, des carbets innombrables. On comptait plus de dix mille guerriers. C'était le double de ce que Couchy pouvait mettre en campagne. Ajoutons que cette population si nombreuse possédait des pirogues en nombre suffisant pour la transporter toute entière sur un point quelconque de la Guyane. Lucien ne pouvait pas en faire autant ; distrait par d'autres soins et voulant acheter des bateaux européens, il avait négligé la construction des barques indiennes, d'un usage si indispensable dans nos contrées.

Le Galibi annonça donc qu'arrivant en ligne directe d'Organabo, il apportait la certitude que les Palicours ne tarderaient pas à paraître en si grand nombre, que la Mana serait couverte de leurs pirogues au point qu'on n'en verrait point les eaux, et qu'il y aurait plus d'ennemis à combattre qu'il ne se trouvait d'arbres dans les forêts environnantes.

Cette nouvelle devait modifier le plan de campagne. Lucien sentit de suite, aussi bien que l'armée entière, la nécessité de se tenir sur la défensive ; mais, soupçonnant la sincérité d'Ydoman, il dit à ce piaye :

— Voilà donc le motif pour lequel tu voulais enchaîner

mon bras. Tu nous parlais des divisions de l'ennemi, quand tu savais qu'il était prêt à fondre sur nous. Envoyé par Digo pour nous tromper, tu subiras le châtiment que méritent les fourbes.

Ydoman, sans se déconcerter, prit le jeune Galibi par la main et lui dit :

— Le Poto de Sinamary n'a-t-il pas quitté Organabo avec plusieurs chefs de tribus?

— Non, répondit celui-ci, car il est tombé sous le coup d'une flèche lancée par une main inconnue. Il expira quelques jours avant mon départ ; mais je sais qu'il s'était entendu avec différents capitaines pour fuir avec leurs nations. Digo les accusait de trahison, et je soupçonne qu'il est l'auteur de la mort de ce chef, car il a fait périr ses complices dans des tourments horribles. Les Palicours n'étaient plus unis ; mais depuis ces exécutions sanglantes il a reconquis son empire sur tout le monde. Au moment de mon départ, on ne s'occupait que des préparatifs de la campagne.

— Tu vois, dit Ydoman en s'adressant à Lucien, que je n'ai point menti.

— J'en conviens, bon vieillard, répondit Lucien, j'ai eu tort de douter de ta bonne foi. Je réparerai mon injustice en t'honorant comme tu le mérites.

Ydoman répliqua :

— J'ai fait mon devoir. J'aurais voulu éviter d'irréparables désastres; mais puisque le Tamouzy permet qu'Iroukan souffle la destruction parmi les Caraïbes, je n'ai plus qu'à déplorer ce grand malheur. Le soleil est l'œil

du monde! Tamouzy en est le maître. Mais de même que la nue cache quelquefois le regard du soleil, de même Iroukan soustrait passagèrement au Tamouzy les domaines de son empire. Je suis de race palicoure, je ne puis donc rester au milieu des Galibis durant la guerre. Souffre que je me retire vers les miens, trop heureux si je puis un instant calmer leur fureur.

— J'admire ta sagesse, vénérable Ydoman, dit Lucien à son tour, j'apprécie ta conduite. Retourne donc en liberté vers ceux qui devraient s'inspirer de ta vertu.

Lucien lui fit plusieurs présents qu'Ydoman accepta, puis le piaye monta dans sa pirogue et disparut.

Au même moment on signala un canot monté par plusieurs rameurs noirs dont les chants joyeux faisaient retentir les deux rives. Kouraskar se rendit avec quelques Indiens sur le port pour reconnaître les gens qui montaient l'embarcation. Un vieillard ne tarda pas à en descendre d'un pied encore agile. C'était un Européen d'une taille majestueuse, plein de dignité, au regard vif, et dont la noble tête, couverte de longs cheveux blancs, annonçait l'austérité. Il se trouvait seul au milieu de ces nègres pagayeurs, son costume était simple et grave. Il portait un long chapeau tressé de feuilles de latanier et une soutane noire; sa main s'appuyait sur un bâton...

Lucien s'approche et ne tarde point à reconnaître l'abbé Blanchard. Il avait pour lui la plus profonde vénération; il se jette dans ses bras. L'abbé Blanchard l'embrasse tendrement et lui dit qu'il vient visiter ses États, qu'il espère y recevoir l'hospitalité chrétienne; qu'il serait venu plus tôt

si ses fonctions apostoliques ne l'avaient appelé à Cayenne, et si une longue et douloureuse maladie n'avait mis ses jours en danger. Lucien lui proteste que jamais un plus grand bonheur que celui de recevoir un prêtre si digne de son respect et de sa reconnaissance ne lui serait réservé, et qu'il était heureux de soumettre à son sévère examen le petit État qu'il venait de fonder ; que l'abbé Blanchard serait considéré à Couchy, pendant son séjour, comme le maître du pays, et que le prince, enchanté de posséder un hôte si respectable, n'ambitionnait que l'honneur d'être son premier serviteur. Il lui expliqua ensuite les événements qui se passaient, et lui manifesta ses regrets de recevoir sa visite au moment où Couchy allait subir une violente crise, où la guerre allait étaler à tous les yeux ses horreurs sanglantes.

L'abbé Blanchard se félicita au contraire d'être arrivé dans un moment si critique, puisque son ministère ne serait peut-être pas inutile aux uns et aux autres. Ministre de paix, j'emploierai, dit-il, tous mes efforts à empêcher l'effusion du sang, et je ne négligerai rien pour rétablir la concorde.

Lucien conduisit l'abbé Blanchard sur le front de l'armée, lui en fit parcourir les rangs, et commanda de les rompre, en ordonnant que les travaux continuassent comme à l'ordinaire, et qu'on se bornât à doubler les postes d'observation en attendant l'ennemi ; qu'on prît en outre toutes les dispositions nécessitées par les événements. Il prescrivit à chaque chef de tenir les armes prêtes, afin qu'au premier signal chacun pût voler au combat

sans retard. Il montra le plus grand calme, encouragea tout le monde et se rendit au tapouy où il installa l'abbé Blanchard, à qui il présenta successivement tous ses officiers et sa garde d'honneur.

L'abbé Blanchard était émerveillé de ce qu'il voyait. Une ville immense, l'ordre, l'activité qui régnaient dans son enceinte ; une civilisation nouvelle se mariant avec les mœurs simples d'hommes à peine sortis de l'état sauvage ; les cultures qui s'élevaient sur le flanc des collines où l'on voyait épars les groupes de travailleurs ; les bois qui en couronnaient les cimes et dont le sombre aspect contrastait avec le riant tableau des champs ; l'eau qui coulait en abondance par mille ruisseaux, un air de gaieté et de bonheur répandu sur tous les visages, tout donnait à ce spectacle un attrait enchanteur.

Lucien s'empressa de montrer Couchy à son hôte. Ils se rendirent donc dans les grands carbets, visitèrent les magasins et plusieurs habitations particulières dans chaque section. L'abbé Blanchard ne se lassait point d'admirer.

Dans les grands carbets, régnait une activité immense parmi les femmes chargées de l'apprêt des repas ou des travaux sédentaires. Il y avait aussi dans ces vastes locaux des groupes d'ouvriers chargés de diverses industries. On aurait pu désirer des procédés plus expéditifs dans la confection des objets que produisaient ces fabriques, mais Lucien n'avait pu tout à coup importer les progrès qui font la gloire de l'industrie moderne ; il se proposait d'y atteindre avec le temps et ne voulait pas d'ailleurs se servir trop

vito de moyens étrangers aux habitudes de ces peuples. C'est ainsi que l'art de la poterie, celui du tissage, se ressentaient tous deux des lieux où ils étaient cultivés.

La poterie se fait par addition et non au tour. Ainsi que cela se pratique ailleurs, on mêle un peu de cendre à l'argile qu'on fait cuire au feu et dont on fabrique des vases d'une capacité considérable. On ajuste sur un fond des bandes de terre glaise, qui abonde dans toute la Guyane; on les amincit en les sondant jusqu'à ce que le vase ait atteint la hauteur désirée. On y trace des dessins, quelquefois à l'aide d'une terre de couleur différente. Le vase est ensuite exposé au feu, puis on l'enduit d'un vernis fort brillant fait avec une gomme du nom de simiri dont on frotte les parois au sortir du feu, en ayant soin de le polir avant qu'il soit refroidi.

Les femmes filent le coton au fuseau; elles tissent les hamacs sur un métier fort simple, fait de quatre gros bâtons de cinq à six pieds, arrêtés à chaque angle par une cheville ou avec des lianes. Le métier est un peu incliné vers la cloison; quelques fils passent en long pour former la trame; on fait glisser une navette de tisserand entre ces fils; on bat fortement chaque fois avec un bâton tranchant. Cette pression a pour but de serrer les fils et de donner au tissu de la consistance; c'est dans cette seconde opération que consiste le secret de donner à la toile une grande solidité. Depuis quelque temps Lucien avait introduit des ateliers pour la confection de grosses toiles destinées à couvrir les hommes : ces toiles étaient teintes avec du roucou mêlé à certaines résines. On faisait aussi des hamacs avec

des fils tirés d'écorces d'arbres ou de plantes soyeuses.

La cassave s'extrait du manioc au moyen d'une presse qui a été adoptée par les Européens, lesquels nous ont emprunté plusieurs industries, telles que celle des hamacs et tout récemment les ponts suspendus, comme ils nous doivent l'usage de plusieurs baumes, de différents remèdes et de gommes précieuses. L'emploi si général aujourd'hui du caoutchouc est dû aux aborigènes de la Guyane, qui en tirent le plus grand parti. Il existe des tribus qui en forment des espèces d'outres percées d'un petit trou. L'usage qu'elles en font est fort singulier. Quand un individu s'est trop repu à un repas, il s'administre par ce moyen un remède qui n'en est pas moins efficace, pour ne point passer par les instruments perfectionnés qu'on décore de noms pompeux.

Les indigènes fabriquent des paniers qu'on nomme pagaras, d'une consistance remarquable. L'eau ne passe point au travers; les feuilles de baroulou qui garnissent les paniers tressés avec des roseaux ou des feuilles de latanier, comme les chapeaux de paille qu'on voit en Europe, les rendent imperméables, car le tissu est double, et la feuille de baroulou se trouve entre les deux parties. Ces paniers de diverses grandeurs portent des desseins bizarres, et sont fort recherchés comme produit curieux de notre industrie.

Quelques animaux domestiques occupaient dans leurs carbets les loisirs des Indiens, des perroquets en grand nombre, parmi lesquels on en voyait qui portaient des plumes d'un genre différent de celles dont la nature les a doués. Il est des tribus qui connaissent l'art de donner à

ces oiseaux un plumage de leur invention, c'est ce qu'ils appellent *tapirer* un perroquet. Cet art consiste à arracher les plumes une à une, à les remplacer immédiatement par d'autres tirées d'oiseaux divers, après les avoir trempées dans une certaine liqueur destinée à donner plus d'activité au tissu cellulaire, afin de faire fructifier cette greffe d'une nature si originale.

Les boissons en usage à Couchy ne différaient point de celles que les Indiens fabriquent dans leurs cases, et dont j'ai déjà dit quelques mots. Les femmes étaient chargées de mâcher la cassave, afin d'en faire une pâte avec des patates également mâchées. Cette pâte, enveloppée dans des feuilles fort larges tirées du palmier, est placée dans des paniers ou pagaras, où elle se conserve fort longtemps. Quand on veut boire l'ouacou, qui est la liqueur la plus vulgaire, elles font dissoudre un morceau de cette pâte dans de l'eau, et en obtiennent un liquide qui a le goût du petit lait provenant du lait caillé. Cette liqueur, extrêmement rafraîchissante, se boit fort épaisse et nourrit aussi bien qu'elle désaltère. La méthode de mâcher la cassave et les patates n'est pas plus propre que de presser le raisin avec les pieds dans la cuve, mais elle a sur tous les moyens mécaniques un avantage certain. La pâte ne serait jamais aussi soluble si elle n'était faite par ce moyen auquel on s'habitue aisément, et que les femmes exécutent avec plaisir. Le palinot est une autre espèce de boisson, car les Indiens sont extrêmement ingénieux dans l'art de produire des liqueurs enivrantes. Il se compose de patates et de cassave brûlée qu'on place dans des vases de terre, et sur lesquelles on verse de

l'eau. La fermentation ne tarde pas à s'y mettre et à procurer une boisson qui, pour le goût et la couleur, se rapproche beaucoup de la bière d'Europe.

La patate est l'élément nécessaire de toute boisson, car elle renferme un principe alcoolique qui se dégage naturellement par la fermentation; le hasard ou l'instinct l'a fait découvrir aux naturels, qui ne se doutent pas de tout le parti qu'on en pourrait tirer par la distillation, procédé tout à fait inconnu à ces indigènes. C'est ainsi que le maby s'obtient de la patate pure cuite dans une chaudière. On la pèle ensuite, on la noie dans une quantité d'eau suffisante, et on fait bouillir le tout. La boisson qu'on en retire, d'un goût faiblement aigre, est agréable, surtout quand on y mêle du sirop. Les Européens ont emprunté ces boissons aux Indiens. On obtient aussi du vin d'ananas; le rhum et le tafia que procure la canne à sucre sont connus en Europe.

Au petit nombre d'industries naturelles au pays, s'ajoutaient déjà, au moment de la visite de l'abbé Blanchard, la fabrication et la réparation des outils et des instruments de labour. Quelques Indiens sont très-capables, et en général ils ont une facilité surprenante pour saisir les opérations même les plus compliquées, témoin cet Indien que cite un auteur, et qui, sans autre secours que ses propres mains, construisit un navire qu'il vendit à Cayenne, et dont la forme et le gréement furent admirés par les connaisseurs les plus habiles; témoin celui dont parle le vénérable Barbé-Marbois : il édifia la case de l'illustre déporté à Sinamary. Les Couchiotes envoyés par

Lucien à la Nouvelle-Angoulême s'étaient donc rapidement instruits dans l'art de donner au fer la forme désirée, dans celui de le tremper, et dans diverses autres industries peu compliquées. Il faut se rappeler que la profession du serrurier et celle de l'ébéniste n'étaient pas nécessaires. Il n'y avait point de serrures aux portes; les meubles se réduisaient à un très-petit nombre d'objets de première nécessité qu'il était facile de confectionner. De retour à Couchy, ces ouvriers en instruisirent d'autres; plusieurs ateliers s'établirent successivement au moyen des ustensiles envoyés dans le principe par l'abbé Blanchard; et ce respectable ecclésiastique put admirer déjà les progrès réalisés depuis le commencement de la réunion des tribus dans la ville fondée par Lucien.

Il y avait deux sucreries en plein rapport; les Indiens eux-mêmes en exploitaient les produits; plus de deux cents têtes de bétail paissaient déjà dans les savanes, et Lucien avait même fait venir plusieurs chevaux destinés à s'y reproduire.

Après avoir parcouru le territoire de Couchy, visité tous les ateliers, admiré tous les travaux exécutés, approuvé ceux qui étaient en exécution, considéré les groupes de travailleurs qui se composaient et se décomposaient sans cesse avec un si grand ordre, l'abbé Blanchard, conduit par le prince de Couchy suivi de ses ministres, vint se reposer dans un carbet-sectionnaire, une de ces grandes cases destinées aux réunions comme aux travaux sédentaires. C'était le soir, vers l'heure où les travailleurs allaient rentrer dans leurs sections pour y prendre les repas publics. Bien-

tôt le cor se fit entendre, les groupes se rompirent à l'instant, et chacun, rejoignant la bannière de sa section, s'achemina vers le carbet où se dressaient les tables.

A mesure que les travailleurs se rangeaient dans la salle du repas, leurs femmes et leurs enfants se groupaient autour du chef de famille, puis, au signal donné, chacun prenait place à son rang, chaque famille ayant son numéro. L'esprit de famille se trouvait ainsi respecté dans la vie commune. On mangeait en silence. Toutefois des musiciens faisaient entendre les sons d'une musique que les Couchiotes ne manquaient pas de trouver harmonieuse. Les vieillards chargés de la surveillance circulaient autour des tables et faisaient respecter l'ordre, en ayant soin de maintenir la décence.

Le repas achevé, les uns se rendaient à leurs carbets, les autres dans la salle des jeux, selon leur volonté et sans contrainte; les danses commençaient alors au bruit des instruments; des groupes se formaient selon les affections et les goûts de chacun. Ici encore l'œil des vieillards qui présidaient au jeu s'exerçait avec vigilance dans l'intérêt des mœurs, et s'il arrivait qu'un enfant, un jeune homme ou une jeune fille manquât aux devoirs de la bienséance, non-seulement il était réprimandé ou puni selon la gravité des cas, mais encore le vénérable censeur adressait de vifs reproches au père et à la mère pour n'avoir pas veillé avec assez de sollicitude sur la conduite de leurs enfants.

Le plaisir innocent succédait ainsi au travail, mais il se mêlait aussi aux labeurs; car les Indiens, naturellement

portés à la gaieté quand ils sont réunis, avaient composé des chansons dont ils accompagnaient leurs travaux.

L'abbé Blanchard fut de plus en plus émerveillé; mais à son admiration se mêlaient toutefois de graves critiques : l'éducation de l'enfance lui paraissait négligée ; il exprima surtout sa surprise de voir que rien, si ce n'est Dieu, n'avait été oublié dans cette société naissante. Point de lieu pour la prière ; le travail et les plaisirs étaient les deux mobiles de cette république ; on n'avait pas plus songé à la divinité, à la nécessité d'une religion, que si Dieu n'eût jamais existé et que si une religion ne fût pas à la fois l'accomplissement d'un devoir et la consécration d'un besoin.

Les habitudes du peuple se ressentaient encore des mœurs sauvages ; ceux des Galibis qui possédaient plusieurs femmes continuaient à jouir des bénéfices de la polygamie ; l'œil exercé de l'abbé Blanchard ne tarda pas à reconnaître qu'au milieu des merveilles d'un état social si hâtif, il y avait beaucoup d'imperfections: il les fit remarquer à Lucien. Sans parler de l'ignorance grossière des Couchiotes à l'endroit des vérités religieuses et morales, il n'était pas difficile de s'apercevoir que le nouvel ordre social, faiblement assis à son début, se trouvait déjà menacé d'une crise prochaine et peut-être d'une subversion totale, la communauté recélant le principe d'une désorganisation rapide.

La polygamie à laquelle tous les Indiens se croyaient des droits n'avait point encore entraîné de graves désordres, parce que les Indiens qui avaient plusieurs femmes s'étaient engagés dans cet état avant de se réunir en société, et que les autres attendaient des résultats de la guerre la faculté

de s'en procurer. Or, la polygamie, pour ne pas entraîner le désordre dans la société où elle existe, nécessite la guerre ou l'esclavage: la guerre, par le moyen de laquelle on se procure violemment des femmes; l'esclavage qui en fournit à prix d'argent. Mais l'esclavage suppose la guerre, et cette institution, si favorable aux penchants brutaux, ne peut subsister qu'à l'aide de l'oppression d'un ou de plusieurs peuples au profit d'un autre. Cette conséquence se trouvait en principe dans la société de Couchy; la guerre était une nécessité de mœurs que rien ne combattait; l'esclavage, tout au moins partiel, en était le résultat, et les Indiens le considéraient comme parfaitement légitime.

Le droit de possession de l'homme sur son semblable était incontestable aux yeux des Galibis, qui pensaient que le vainqueur pouvait abuser de son prisonnier. Ce fut la barbare doctrine de tous les peuples primitifs. J'ai démontré que les Palicours ou leurs alliés les plus reculés sont encore anthropophages. Les moins féroces de la race caraïbe ont horreur, il est vrai, de cette coutume horrible; ils ne poussent pas la barbarie jusqu'à s'attribuer le droit de manger leurs prisonniers, mais ils pensent qu'ils ont celui de les faire mourir, de prendre leurs femmes et leurs enfants et de réduire en servitude ceux qu'ils n'immolent point à leur vengeance.

Lucien, uniquement occupé de trouver un mécanisme social, ne s'était pas embarrassé de ces considérations, qui lui paraissaient d'un ordre secondaire et dont il n'avait pu apprécier les effets, car la machine encore neuve fonctionnait avec une sorte de régularité.

portés à la gaieté quand ils sont ré[...] ...t vaincre la
chansons dont ils accompagnai[...] ...isation civile
L'abbé Blanchard fut de p[...] ...eur penchant à
son admiration se mêlaier[...] ...es passions aux-
l'éducation de l'enfance[...] ...esse, sont-ils que-
surtout sa surprise [...] ...ait de combattre par
n'avait été oublié d[...] ...orable penchant, mais il
pour la prière; [...] ...allait, pour en triompher, des
biles de cette [...] ...on n'avait pas songé, ou qu'il crai-
vinité, à la [...] il espérait que la vie nouvelle dans la-
jamais ex[...] ...ont entrés finirait par adoucir leur caractère;
compli[...] ...urs spiritueuses qu'on distribuait à chaque citoyen
Le[...] sagement mesurées, mais il n'avait pu prévenir les
m[...] ...ces, les fraudes, ni empêcher les ivrognes de déjouer sa
surveillance. Le mal se glisse partout : il est ingénieux à réussir.

La discipline pesait à beaucoup de Couchiotes, qui regrettaient leur ancienne existence. Qu'on essaie d'apprivoiser l'agouti, et qu'en le privant de sa liberté on lui donne des chaînes d'or et les mets dont il est le plus friand, ne leur préférera-t-il pas son indépendance?

Les Caraïbes sont de cette nature.

Le frein était pour un certain nombre d'entre eux insupportable, et s'ils restaient dans l'état social, c'est que la raison leur faisait comprendre les avantages dont les Couchiotes joussaient actuellement. Si durant les préparatifs de la guerre, personne n'eût osé déserter, on pouvait craindre qu'après la victoire quelques-uns ne voulussent rentrer dans leurs forêts. Il fallait plus d'un lien pour les retenir;

ucien n'en sentait pas l'entière nécessité. L'abbé fit ces observations et le conjura de donner es peuples. Lucien lui répondit qu'il ne à leur imposer un culte; qu'il crait des controverses religieuses, de iens; qu'il ne voyait dans l'institu on que l'expression d'un sentiment moral e d'un besoin politique. Quelles que fussent stances de l'abbé Blanchard, Lucien résista et ne voulut point entendre parler de prédications. Une société politique, répétait-il sans cesse, n'a pas besoin de religion pour subsister. Il suffit de trouver un mécanisme qui lui convienne, afin d'y faire régner l'ordre et la prospérité.

L'abbé Blanchard était fort affligé de voir Lucien dans cet esprit, mais il ne désespérait point de le ramener à son sentiment. Il prit donc le parti de ne plus lui parler de ce sujet et d'attendre un moment favorable pour reprendre avec succès le projet qu'il avait conçu de convertir au christianisme la nombreuse population de Couchy.

Lucien, après lui avoir fait connaître en détail l'organisation sociale de cette cité, lui proposa de visiter ensemble *Marianna*, la ville des nègres marrons, alliés récents des Galibis.

Le lecteur sait à peine que plusieurs tribus d'esclaves fugitifs étaient venues se placer sous la protection, ou plutôt sous la loi du prince de Couchy. Lucien leur assigna un lieu vaste et commode, situé sur la rive droite de la Mana, à une faible distance de cette ville. Ils y vinrent au nombre

de plusieurs milliers et fondèrent une immense bourgade à laquelle Lucien donna le nom de Marianna, en mémoire de sa mère. Lucien puisait dans la droiture de son âme autant que dans l'élévation de son génie les meilleures maximes qui dirigeaient sa conduite. Que n'écoutait-il toujours les inspirations de son cœur !

Il existe dans la Guyane des tribus nombreuses d'hommes de couleur échappés des colonies européennes. Ils préfèrent la vie des bois aux fers de l'esclavage. La colonie hollandaise de Surinam soutint longtemps la guerre contre ces esclaves révoltés ; des traités intervinrent, et depuis un certain nombre d'années avant l'abolition de l'esclavage, on était convenu de part et d'autre de vivre en paix. Les *marrons* n'attaquaient plus les terres de la colonie ; celle-ci reconnaissait leur indépendance. Il en résultait que les noirs descendaient sur ses marchés, y apportaient des denrées, achetaient des toiles et des armes ; mais ils ne recevaient plus qu'un très-petit nombre de fugitifs, car en stipulant leur liberté, ils avaient sacrifié celle de leurs frères.

Les noirs marrons qui vinrent fonder Marianna étaient conduits par un homme d'une énergie extraordinaire. C'était Antinoüs ; ce nom, appliqué à un tel être, paraissait une amère dérision du sort. Il avait la taille et la force d'un géant ; sa voix, aussi formidable que celle de Stentor, imprimait la terreur ; des cheveux laineux, une barbe huileuse encadraient son effrayant visage. Il avait de grosses lèvres, une vaste bouche, un nez épaté et des yeux flamboyants ; son regard faisait frémir, son corps noir et luisant était couvert des stigmates du fouet et de cicatrices, dont

une s'étendait de la partie supérieure du front à la naissance de l'oreille droite. Cette large blessure achevait de donner à sa figure l'aspect le plus hideux et le plus épouvantable. Antinoüs avait reçu le jour en Afrique, où dans sa plus tendre enfance il s'était vu enlever par un parti opposé à celui de sa tribu, et vendu à des Européens. Transporté de la manière la plus cruelle, avec un grand nombre d'infortunés comme lui à Paramaribo, chef-lieu de la colonie de Surinam, il échut à un vieux créole qui l'acheta et l'employa au service le plus vil de sa maison. L'enfant grandit dans les pleurs, il ne put se faire à l'abjection de son sort; l'esclavage, qui révoltait son cœur, blessait ses instincts d'indépendance. Doué d'une intelligence rare et d'une force athlétique, il ne manqua pas, dès qu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, d'essayer de secouer un joug odieux. Son vieux maître qui avait longtemps vécu en Europe, où il avait même figuré avec honneur dans les armées de la Hollande, éprouvait pour ce jeune esclave une bienveillance marquée. Le colonel K***, sous une écorce rude, cachait un bon cœur; il croyait à la nécessité de l'esclavage, mais il sentait qu'il fallait au moins en tempérer les effets, et que les esclaves méritaient de la pitié. Aussi son habitation était-elle l'une des propriétés où l'on traitait les noirs avec le plus de bonté; mais sa jeune femme, créole de naissance, faisait contraster les avantages de la grâce et de la beauté avec des goûts capricieux, un profond mépris pour la malheureuse classe des esclaves, un cœur insensible et cruel. Elle éprouvait une sorte de plaisir à faire couler les larmes de ces infortunés

et à se repaître de l'horrible spectacle des châtiments qu'elle leur infligeait. Elle les faisait déchirer de coups pour la moindre faute, au moindre soupçon, par jalousie ou par vengeance. Antinoüs ne dut pas jouir longtemps de ses bonnes grâces ; car les cruautés de cette créature excitaient sa colère. Il prenait la défense des victimes, s'efforçait de cacher leurs fautes ou les prétextes qu'elles pouvaient lui donner de les faire souffrir. C'était l'ennemi acharné des dénonciateurs, par conséquent l'objet de leurs persécutions et des emportements quotidiens de sa maîtresse.

Tant que le colonel vécut, Antinoüs trouva un protecteur dans le vieux militaire ; mais ce brave homme mourut, et sa femme, jeune et belle, resta en possession de toute sa fortune. Comme si elle se fût contrainte pendant l'existence de son mari, elle donna alors un libre essor à son caractère tyrannique. Tous les esclaves en pâtirent : quelques-uns moururent des suites de leurs tourments ; d'autres se révoltèrent. Antinoüs, qu'elle avait ainsi nommé ironiquement, se mit à leur tête, et, nouveau Spartacus, soutint pendant quelque temps les efforts des troupes envoyées contre lui ; mais il dut succomber sous le nombre. La plupart de ses compagnons périrent les armes à la main, quelques-uns se rendirent à discrétion ; lui seul se sauva dans les bois après avoir tiré toutefois une atroce vengeance de Mme K***. Sa résistance se prolongeant depuis quelque temps, l'autorité militaire avait offert une amnistie aux révoltés. Antinoüs feignit de l'accepter avec empressement et ne proposa qu'une condition, celle que

Mme K*** viendrait elle-même leur annoncer cette bonne nouvelle, en leur promettant d'être à l'avenir plus bienveillante et plus juste. Cette femme, qui voyait avec douleur la révolte dissiper sa fortune, consentit à se présenter sous la protection d'une escorte; mais Antinoüs avait tout prévu: des nègres cachés dans le voisinage se précipitèrent sur l'escorte pendant qu'il s'approchait de son ancienne maîtresse. Aussitôt il s'en empare, la fustige; puis, après lui avoir infligé cet outrage, il lui arrache le nez avec les dents. « J'aurais pu t'ôter la vie, lui dit-il, mais je préfère » te condamner à déplorer ta beauté et à cacher ta honte. » A ces mots il s'éloigne, suivi de ses camarades; les troupes placées dans le lointain, accourues aux cris de l'escorte de cette femme, les atteignirent tous: Antinoüs seul parvint à leur échapper.

Il erra longtemps à travers les bois avant de rencontrer une tribu de Marrons. La première qu'il découvrit ne voulut pas le recevoir. Les chefs furent même sur le point de le livrer aux Hollandais afin de rester fidèles aux traités conclus. Mais Antinoüs supplia d'une manière si pressante, que plusieurs intercédèrent en sa faveur. Il n'obtint pourtant que des rafraîchissements et la permission de séjourner un jour dans le village. On lui indiqua une tribu plus éloignée où on lui promit un accueil plus cordial. Ce jour suffit pour fixer son destin. Il y avait deux partis dans la tribu : le premier était celui des chefs qui, voulant vivre en bonne harmonie avec Surinam, ne consentaient point à admettre de nouveaux fugitifs, et les livraient sans pitié aux autorités hollandaises; l'autre qui, opposé à ce parti

renégat, préférait, au péril d'une guerre avec la colonie, accueillir des malheureux qu'il considérait justement comme des frères.

Antinoüs avait alors environ vingt-deux ans. Son port herculéen, ses récits, tout enflamma l'imagination des jeunes gens et des femmes, émus de compassion pour ses souffrances et pleins de sympathie pour sa personne. Les uns se plaignirent beaucoup de la rigueur avec laquelle les chefs voulaient traiter un homme si vaillant; les autres essayèrent des représentations; les esprits s'échauffèrent; on courut aux armes. Antinoüs devint à l'instant même le chef du parti de la jeunesse. Après une lutte de quelques instants ses adversaires furent obligés de prendre la fuite: il les poursuivit avec opiniâtreté et les poussa même jusque sur le territoire de Paramaribo.

L'alarme fut bientôt dans la colonie; on y accueillit avec faveur les ennemis d'Antinoüs, qu'on arma à la hâte et qu'on fit retourner sur leurs pas pour combattre le jeune noir; des troupes accompagnèrent la petite armée dans son expédition. Antinoüs tint tête; il déploya une adresse, une activité extraordinaires, appela un grand nombre d'esclaves dans ses rangs et menaça un instant Surinam d'une subversion totale. On le voyait partout, il s'exposait au danger avec une audace sans pareille, avec un sang-froid admirable. Son exemple enflammait l'imagination de ses soldats, tous firent des prodiges de valeur.

Il entretint la discipline dans son camp avec une main de fer; chacun plia sous sa volonté. Le moindre crime fut châtié avec une rigueur excessive. Lui-même, toujours

armé de pistolets, se fit l'exécuteur des hautes œuvres; au moindre soupçon de rébellion ou de peur il faisait sauter le crâne des coupables; il n'y avait pas de roi absolu plus promptement ni mieux obéi que ce chef sauvage : chacun redoutait sa sévérité, et tous rendaient hommage à sa justice ainsi qu'à son zèle pour la cause commune. On sentait la nécessité d'un frein puissant pour le succès de l'œuvre entreprise; le salut public donnait une sanction à la loi qu'imposait le valeureux Antinoüs.

Parmi les lieutenants qu'il forma se trouvait un vieux noir du nom de Joli-Cœur. J'ai déjà dit que les blancs, joignant souvent l'insulte à l'iniquité, donnaient à leurs esclaves des noms dérisoires. Une négresse laide et difforme s'appelle Vénus ou Psyché; un noir hideux répond au nom d'Apollon. Joli-Cœur eût peut-être reçu de son maître un nom différent s'il n'eût été contrefait ; horrible épigramme de la tyrannie!

Joli-Cœur avait, comme son général, vu le jour en Afrique, mais il n'était devenu esclave qu'à l'âge de 25 ou 30 ans : il prétendait être le fils d'un roi et avoir dû lui succéder. Quoi qu'il en soit, jamais esprit plus fin, plus rusé, plus perfide ne fut caché dans un corps plus chétif. Il s'était échappé quelque temps après la fuite d'Antinoüs. Celui-ci ne tarda pas à lui reconnaître du mérite et de l'activité. Il lui confia des expéditions difficiles dont Joli-Cœur se tira toujours avec avantage. Annibal et César venaient après ce lieutenant ; le premier se distinguait par un courage bouillant, le second par un esprit lent, réfléchi, et par une grande circonspection.

La guerre dura ainsi quelques années avec des chances diverses. Antinoüs inquiétait Surinam, mais ne pouvait menacer sérieusement cette colonie florissante.

Il avait toujours en présence des forces considérables : la trahison faisait quelquefois des ravages dans ses rangs, où l'ennemi semait l'or et les promesses ; enfin, dans un combat décisif qu'il osa livrer à un corps nombreux, il fut battu, perdit la moitié de son monde, eut la douleur de voir périr sur le champ de bataille ses meilleurs chefs, et d'abandonner aux Hollandais la presque totalité de ses bagages. Cette catastrophe l'obligea à battre en retraite ; il se retira à quelque distance des dernières habitations de la colonie. L'autorité, le voyant abattu, jugea prudent d'éloigner à tout prix un ennemi si dangereux qui, dans sa défaite, pouvait encore nuire, et proposa un traité par lequel on lui donnait quelques armes et différents objets de première nécessité, à la condition qu'il se retirât au milieu des forêts les plus reculées.

C'est dans sa marche qu'il soumit à sa propre puissance diverses tribus de nègres marrons, et qu'il apprit la tentative de Lucien pour réunir et civiliser les Indiens.

Tout ce qui précède fait voir qu'Antinoüs n'était pas un homme ordinaire, et qu'il avait une intelligence faite pour comprendre le génie supérieur du prince de Couchy.

Il arriva près de Couchy à la tête de hordes de tout âge et de tout sexe. Aussitôt il envoya à Lucien son fidèle lieutenant Joli-Cœur pour lui proposer un traité d'alliance et solliciter la permission de s'établir dans le voisinage ; mais Lucien, qui accueillit cet ambassadeur avec la plus grande

distinction,ne consentit point à la seconde proposition sans stipuler la dépendance de la nation noire. Joli-Cœur épuisa toutes les ressources de son esprit, et déploya vainement dans cette négociation délicate l'art d'un diplomate habile. Lucien, refusant d'entendre ses raisons à ce sujet, déclara fermement qu'il n'admettrait dans son alliance intime que des hommes disposés à se soumettre à ses lois. Joli-Cœur retourna près d'Antinoüs et lui rendit compte de sa mission. Le chef noir, séduit par la réputation de Lucien, par les présents qu'il en avait reçus, accepta les conditions du prince de Couchy et se rendit lui-même au tapouy de Lucien. Il y parut accompagné de Joli-Cœur et des principaux chefs de sa tribu. Ces gens étaient armés de sabres, de fusils, de pistolets; ils étaient à demi nus; leur aspect était à la fois hideux et féroce. Antinoüs paraissait au milieu d'eux comme le génie des enfers entouré de ses noirs ministres. Sa haute stature, son audace, sa voix retentissante, le feu qui brillait dans son regard farouche fixaient tous les yeux. Son corps, nu jusqu'à la ceinture, portait ainsi que je l'ai dit les traces de la servitude; comme le bouillant mais féroce Dessalines, il les montrait souvent avec colère; il ne les contemplait jamais sans entrer dans des emportements terribles.

Antinoüs s'était fait suivre de ses femmes. C'étaient la plupart de très-belles négresses fort proprement vêtues. Quelques-unes portaient des nourrissons sur leurs flancs ou suspendus à leurs mamelles. Ces femmes étaient couvertes du lin le plus blanc; quelques ornements d'or et d'argent s'étalaient à leurs cous ou sur leurs têtes coiffées

de magnifiques madras ; un léger jupon de couleur éclatante descendait de la naissance de leur taille svelte et gracieuse jusqu'aux genoux et laissait apercevoir une jambe fine, délicate, dont la forme n'eût pas été désavouée par l'Européenne la plus coquette ; mais parmi ces femmes toutes jeunes, figurait une charmante fille de couleur. Elle était issue d'un homme blanc et d'une mulâtresse ; sa gracieuse figure n'annonçait pas plus de 15 à 16 années ; elle était vêtue comme ses compagnes, mais ses cheveux longs tressés avec art ajoutaient au charme de son visage. On eût dit une blanche créole : sa démarche était timide, ses beaux yeux bleus baissés vers la terre, une distinction infinie répandue dans toute sa personne, disposaient tous les cœurs à l'aimer. Cora était le nom de cette aimable créature ; elle brillait parmi ses compagnes comme une belle rose au milieu des plus simples marguerites. Cora était née esclave ; son maître l'affectionnait beaucoup. On croyait même qu'il en était le père. On ne voit que trop, hélas ! dans les colonies, des pères dénaturés maintenir dans les fers de l'esclavage les fruits de leurs amours illégitimes. Ajouterai-je, ce que ma plume refuse d'écrire, qu'on a vu de ces misérables, joignant l'inceste à la barbarie, les contraindre à servir leurs plaisirs infâmes ?... Cora n'avait point eu le malheur d'allumer la passion de son maître. Celui-ci l'aimait tendrement et lui facilita même le désir qu'elle avait de s'instruire. Peut-être l'eût-il rendue à la liberté s'il ne fût mort subitement. Cora tomba entre les mains d'un des héritiers qui voulut abuser de son innocence et de sa beauté ; elle résista ; elle eût succombé sous

la persévérante brutalité de son jeune maître si Antinoüs, apprenant qu'elle se trouvait sur une habitation voisine du théâtre de la guerre, ne fût venu la délivrer en mettant toute la propriété au pillage. Les esclaves mâles accrurent ses forces ; les femmes furent partagées entre les vainqueurs. Antinoüs se contenta de Cora et pour cette fois renonça à sa part de butin. C'est ainsi que cette belle et intéressante fille devint l'épouse d'Antinoüs qui, avec une délicatesse surprenante chez un barbare, ne voulut obtenir les bonnes grâces de sa conquête que par son assiduité, son amour et ses prévenances. Sa laideur était repoussante; mais son visage, animé par l'amour, prenait alors une expression de douceur indicible. Aux yeux de la femme aimée cet homme supérieur ne manquait pas de paraître aimable.

Cora subit l'empire de la séduction qu'exerce toujours le charme fascinateur du génie, de l'audace et de la valeur.

Dès qu'on eut signalé l'approche d'Antinoüs et de sa suite, Lucien fit sonner aux armes : aussitôt les groupes se dispersèrent ; chacun rejoignit la bannière de sa légion et prit son rang avec son costume de guerre. L'armée se trouvait donc en bataille sur la place de France lorsque Antinoüs parut à l'entrée de Couchy. Kouraskar alla le recevoir et lui adressa ces deux brèves questions : Qui es-tu ? Que veux-tu ? Antinoüs répondit en créole français, qu'il parlait fort bien : Je suis Antinoüs, chef des hommes libres de la race noire ; je veux parler à ton maître.

Kouraskar lui répliqua : « Sois le bien-venu si tu es un ami, l'hospitalité de nos carbets ne manquera ni à toi ni

aux tiens : si ta cause est juste, après l'avoir examinée, nous te donnerons des marques de notre intérêt ; mais si tu viens au milieu de nous avec la perfidie du serpent et la rage du tigre, sache que tu trouveras des hommes forts et vaillants pour te combattre. »

On introduisit ensuite Antinoüs dans la cité et ses yeux furent frappés de l'aspect imposant de l'armée réunie. Il s'approcha du prince, près duquel Kouraskar le conduisit.

« Je suis ami, dit-il, vous êtes mon maître, j'accepte » votre domination ; les noirs libres de la Guyane fraternisent avec les Indiens civilisés de ces parages. »

« Prenez place à mes côtés, répondit Lucien avec gra- » vité, chef d'hommes libres et valeureux, » et prenant d'une main celles d'Antinoüs, de l'autre celles de Kaïka, il ajouta : « les trois races fraternisent. Dieu n'a point » placé une race au-dessus de l'autre ; la méchanceté des » hommes a seule établi des différences entre les enfants » d'un même père ; soyons unis pour toujours. »

Kaïka et Antinoüs s'écrièrent : « pour toujours ! « L'armée entière et les populations qui couronnaient les hauteurs ou se trouvaient répandues sur la place, répétèrent « pour toujours ! » La nature parut se prêter à ce touchant accord, l'écho dit longtemps : « pour toujours ! »

Lucien, Antinoüs et Kaïka offraient l'image des trois races du continent américain, races divisées d'origine, de couleur et de mœurs. Lucien personnifiait l'intelligence cultivée de l'Européen qui, après avoir conquis et tyrannisé les autres races, les émancipe et les conduit à la civilisation et à la liberté ; Antinoüs représentait la race infortunée dont

les sueurs fécondèrent jusqu'ici les champs ravis aux indigènes, qui mouille de larmes ses fers tandis que des âmes généreuses conspirent de toutes parts pour les faire tomber des mains mêmes de ses maîtres. Kaïka était le représentant de l'antique race rouge dont les progrès vers la civilisation furent retardés par la tyrannie des Européens, et tendent à se mêler au mouvement général des peuples vers leur destinée future ; ils étaient tous trois le symbole de l'union et de la fraternité de ces races qui, un jour, on peut en concevoir la légitime espérance, mêleront leur sang et leur génie pour faire fleurir les plus beaux parages du monde.

Lucien ne tarda pas à installer les tribus noires sur la rive droite, à une très-petite distance de Couchy, dans un lieu fort agreste et parfaitement disposé pour la culture, mais non pour la défense; car la ville de Marianna, située dans une plaine immense, n'était protégée d'aucun côté : un ruisseau assez profond coulait au milieu, et en l'arrosant favorisait sa fécondité. Ce motif avait déterminé Lucien à choisir cet emplacement. La ville venait s'étendre presqu'au bord même de la Mana ; les produits pouvaient y être facilement embarqués ; quelques terres noyées à deux ou trois vols de flèche paraissaient devoir être favorables à la culture du riz dont les nègres se nourrissent. Ces considérations fort sages fixèrent sur cet endroit l'attention toute particulière de Lucien, qui pensa qu'on pourrait un peu plus tard entourer Marianna d'une enceinte destinée à la mettre à l'abri des incursions des Palicours : Antinoüs y transporta toutes ses tribus, et Kaïka fut préposé par Lucien pour surveiller l'organisation et le travail

sur des bases analogues à celles de Couchy. Le chef noir qui reçut le titre de capitaine-général se démit de son pouvoir souverain ; le prince lui confia la direction de l'armée, ce qui entrait plus particulièrement dans ses goûts, et se réserva la suprême puissance. Lucien fit présent à Antinoüs d'un magnifique uniforme de général. Cette distinction flatta beaucoup ce chef. Joli-Cœur et les autres capitaines reçurent également des habits de fête et se virent investis de titres et de fonctions en rapport avec leurs talents et les services qu'on en attendait ; mais sous le nom d'initiateurs, le prince leur donna pour mentors quelques Galibis déjà distingués dans la conduite de certaines branches de l'administration de Couchy. Ces initiateurs recevaient les ordres immédiats de Kaïka et veillaient à l'accomplissement de tous les devoirs imposés à chaque citoyen.

Il y avait plus d'un an que Marianna s'élevait en face de Couchy, lorsque Lucien, qui ne manquait jamais de s'y rendre plusieurs fois par semaine, proposa à l'abbé Blanchard de lui faire voir une des parties les plus intéressantes de son œuvre.

Un matin le prince de Couchy, accompagné d'Irakoubo, de Valentin et des principaux conseillers, se rendit près de l'abbé Blanchard et lui offrit de visiter Marianna. Kouraskar, ministre de la guerre, ne quitta point Couchy, car dans les conjonctures actuelles il devait sans cesse veiller à la défense du territoire et ne point s'éloigner de la place : tel était l'ordre de Lucien.

On suivit pendant quelque temps la rive de la Mana que

bordait une large route ombragée d'arbres, et on arriva à un pont suspendu sur la rivière ; des lianes très-fortes formant deux grosses chaînes étaient attachées à des arbres nombreux et gigantesques ; de l'une et l'autre rive, elles portaient un tablier composé de petits arbres roulés les uns près des autres, liés entre eux par de petites lianes. Ce pont ressemblait aux ponts suspendus qu'on voit en Europe et dont l'idée fut fournie récemment par ces pauvres sauvages qu'on méprise : l'art était le créateur de celui-ci ; mais la nature qu'on ne saurait assez imiter en a jeté souvent, dans le Nouveau-Monde, d'un bord à l'autre des fleuves.

En abordant la rive gauche, on pénétrait dans la ville sous un berceau de verdure qui s'étendait du bord de la Mana aux premiers carbets ; les yeux de l'abbé Blanchard furent agréablement flattés par cette inscription écrite en gros caractères de la main même de Lucien : *La piété filiale est la première vertu.* Cette maxime, dit le bon prêtre, est digne d'un cœur comme le vôtre, mon cher Lucien ; c'est une vérité que je voudrais pouvoir graver dans celui de tous les hommes ; mais hélas ! les sentiments de famille s'éteignent chaque jour avec les convictions religieuses ; la piété filiale, unique fondement des sociétés, source de toutes les vertus, et que les païens même honoraient au point qu'un de leurs plus grands poëtes l'a célébrée dans l'un de ses ouvrages, la piété filiale se perd au sein de l'anarchie des sociétés modernes.

—Je crois, répondit Lucien, qu'elle n'est pas seulement une vertu, mais encore un devoir. J'ai voulu consacrer un souvenir à la mémoire de ma mère dont la tendresse en-

toura mon enfance de sa vigilante sollicitude. En payant cette dette de reconnaissance et d'amour j'ai songé aussi à donner un exemple utile à ces peuples. Je pense que le culte de la patrie est inséparable de la piété filiale; que les grandes actions, prenant leurs sources dans de bons sentiments, il faut exciter l'homme à toutes les vertus; je pense que la vertu est comme une fleur à plusieurs feuilles qui perd sa beauté s'il en manque une seule. Je veux donc entretenir l'amour filial afin de rendre les citoyens capables de faire de grands sacrifices à l'État, à l'humanité, en les portant à l'accomplissement de leurs plus sacrés devoirs.

C'est en s'entretenant de cette manière que Lucien et l'abbé Blanchard arrivèrent sur la place où s'élevait le tapouy ou palais, habité en l'absence de Lucien par Kaïka, Antinoüs et les principaux chefs de la commune.

Toute la population était accourue pour voir Lucien, aimé de chacun, et l'abbé Blanchard, que son caractère de prêtre rendait respectable aux yeux de tous. Les noirs marrons ont une profonde vénération pour les ministres de la religion; car la plupart ont conservé quelques pratiques chrétiennes mêlées de superstitions bizarres, et se souviennent de la charité apostolique des bons *Pères* dont la bonté, la bienfaisance et la parole adoucirent leur misère en rendant leur condition plus supportable. Les femmes apportaient leurs enfants, les vieillards s'approchaient du vieux prêtre et lui prenaient les mains; tous s'agenouillaient sur son passage et demandaient sa bénédiction : « Au nom » du Dieu qui nous a tous rachetés par son sang, de l'Évan- » gile qui fit tomber les fers de l'esclave, hommes libres,

» je vous bénis ! » répétait l'abbé Blanchard d'une voix tendrement émue.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, l'armée était rangée sous les armes. Antinoüs, Joli-Cœur, Annibal se trouvaient en tête, et Kaïka vint au-devant du prince de Couchy suivi par tous les chefs nègres. Au moment où ils s'approchèrent de Lucien, une musique que des oreilles européennes aurait trouvée justement barbare et qui paraissait harmonieuse aux Africains, accueillit le chef suprême de l'État par des fanfares bruyantes. Les nègres marrons ont beaucoup d'instruments de musique ; leur goût pour les sons cadencés donne lieu de penser qu'ils ont des dispositions pour l'harmonie. Je ne serais point surpris qu'un nègre chez qui ce goût aurait été cultivé produisît un jour des mélodies d'un genre nouveau. Toutefois, on ne jugerait pas de leur aptitude à l'art musical par le charivari qu'ils font dans leurs fêtes. Le quoua-quoua, le grand tambour créole, le petit tambour, sont les instruments les plus usités. Le quoua-quoua est une planche d'un bois très-dur exhaussée d'un côté par une traverse, sur laquelle on frappe comme sur un tambour avec deux baguettes de fer ou deux os. Le grand tambour créole est fait avec un morceau de tronc d'arbre creux et ouvert d'un côté, de l'autre il est couvert d'une peau de mouton. Celui qui bat cette caisse grossière s'assied dessus et frappe avec la paume de la main, ce qui répond à l'effet d'une basse de viole. Il y a une flûte faite d'un jonc creux dans lequel les nègres soufflent avec le nez, comme les insulaires de Taïti ; cette flûte n'a que deux trous, l'un pour souffler, l'autre pour

placer les doigts. L'ansoko-taïna est une planche d'un bois dur, élevée des deux côtés comme un marchepied, sur laquelle sont fixés de petits bâtons de différentes formes; on frappe dessus avec deux baguettes, ce qui produit différents sons assez agréables. Le nombre de ces instruments est si considérable que je suis réduit à ne décrire que les principaux. J'emprunte à cet effet pour plus d'exactitude la description d'un voyageur dont les observations sont à la fois si judicieuses et si vraies : Une grande calebasse vide, combinée avec un autre instrument du nom de loango-bania, sert à former des sons fort doux et mélancoliques. Le loango-bania est une planche de bois très-sec, sur laquelle sont fixées deux barres transversales; au-dessus de celles-ci sont posés simplement de petits bâtons de bois de palmier élastiques, de longueur inégale, que rassemblent en haut une troisième barre; la calebasse vide sert à donner du volume aux sons que produisent les bâtons du loango-bania, soulevés successivement par les doigts. C'est ainsi que l'on retrouve l'origine du piano dans les forêts du Nouveau-Monde. La civilisation n'a fait que perfectionner ce que la barbarie lui a prêté.

Les nègres ont encore une espèce de mandoline faite d'une demi-gourde, couverte d'une peau de mouton. Cet instrument a un long manche, quatre cordes, dont trois longues. La quatrième est courte, épaisse, et sert de basse; on en joue avec les doigts en s'accompagnant avec la voix. La plupart des sons que l'on tire de ces divers instruments ne sont pas sans charmes. Ils ont en outre la conque ou coquille de mer en usage chez les Indiens, et la trompette

de guerre, qui leur sert pour sonner la charge et la retraite.

M. l'abbé Blanchard et Lucien furent donc accueillis par la musique et les cris d'allégresse; Antinoüs portait son grand costume : les noirs aiment le faste, et celui-ci avait tous les goûts de sa race. Les autres étaient proprement vêtus; tous les hommes sous les armes portaient des chemises de toile blanche, des pantalons d'étoffe bleue et des souliers; ils avaient au cou des cravates de couleurs éclatantes, et sur la tête des chapeaux tressés; chacun était armé d'un fusil; quelques-uns possédaient aussi des sabres. Ils avaient tous sur le dos une petite hotte faite de feuilles également tressées, et destinée à porter leur bagage et leurs vivres. Les noirs marrons sont un peu plus accoutumés que nous aux usages des peuples civilisés, mais ils n'ont pas notre sobriété en campagne : leur armée, au premier coup d'œil, paraissait être mieux organisée que la nôtre, mais comme ils n'avaient que peu de poudre, d'une qualité d'ailleurs très-mauvaise, ils prouvèrent plus tard par leur défaite que nos arcs étaient encore plus sûrs que leurs armes. Du reste, Lucien avait divisé l'armée noire, composée de 6,000 combattants, sur le même pied que la nôtre, en décuries, centuries et légions de 1,000 hommes. Antinoüs, plein d'intelligence pour le métier des armes, doué d'un instinct remarquable pour la guerre, avait promptement saisi le plan de Lucien, et l'exécutait avec une précision remarquable. Ses troupes manœuvraient même à l'européenne, car l'emboîtement du pas, la formation en bataille sur trois rangs, le maniement simultané des armes, en un mot les plus notables principes de la tactique mili-

taire étaient mis journellement en pratique par Antinoüs, qui avait eu l'occasion d'étudier cette tactique à Surinam. Il se montra heureux de faire voir la bonne discipline de ses troupes; il ordonna diverses manœuvres, et commanda une décharge de mousqueterie en l'honneur de Lucien. Celui-ci parut fort satisfait de l'excellente tenue de l'armée; l'abbé Blanchard ne se lassa pas d'admirer un si rare et si étonnant progrès.

Après avoir pris des rafraîchissements au tapouy, où Lucien et l'abbé Blanchard prirent place à une table à laquelle s'assirent tous les chefs caraïbes et marrons, le prince de Couchy parcourut la cité et les plantations, en montrant au vénérable prêtre l'état déjà remarquable de cette petite république de noirs.

Bien que l'organisation sociale de Marianna fût établie sur les mêmes bases que celle de Couchy, le caractère des noirs avait pourtant amené quelques différences essentielles. Les noirs n'auraient pu s'accoutumer à la vie commune; il avait donc fallu renoncer aux repas publics. Cette première nécessité avait produit de notables modifications dans l'organisation des noirs de Marianna; car, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, tout s'enchaîne dans l'organisation des sociétés; l'obligation de consentir aux repas privés entraînait une différence dans la construction des carbets; la vie de famille devenait plus intime chez les Marrons que chez les Galibis; la surveillance de l'État sur les citoyens était moins complète, et la propriété devenait nécessaire.

En effet, chaque ménage devant se suffire, la mère de

famille s'occupait des soins intérieurs; elle échappait davantage à la surveillance et à l'organisation du travail qui, à Couchy, pesaient sur chacune des femmes.

Cette vie intime avait obligé de donner aux habitations, c'est-à-dire aux carbets, des proportions plus considérables; il y avait une cuisine séparée du principal corps de logis, afin d'éviter les incendies; la salle de réunion était plus vaste; il y avait une salle à manger; la famille étant plus concentrée en elle-même, on avait senti la nécessité de donner un petit jardin à chaque carbet, afin de faciliter les réunions de famille au grand air, ce qui est indispensable sous un tel climat; on avait donc construit l'habitation de manière que chaque famille pût vivre isolément.

Les réunions publiques étaient en conséquence facultatives, et se formaient au tapouy du quartier, au gré des individus. Ces réunions n'avaient point d'autre objet que les réjouissances. Je ne parle pas du travail, lequel se trouvait organisé sur des bases à peu près semblables à celles de Couchy.

La surveillance exercée à Couchy, sur tous les membres de la société, dans les réunions publiques ayant pour objet les repas et les plaisirs, ne pouvait avoir ici la même autorité, car la maxime de Lucien était de respecter le foyer domestique; il pensait que la loi ne peut y intervenir lorsqu'elle est violée dans ses principes.

Mais l'éducation était publique. Les femmes, retirées dans leur intérieur, devaient se charger du soin d'élever leurs enfants jusqu'à l'âge de quatre ans; à peine cet âge était-il atteint, qu'ils passaient sous la direction des an-

ciens. Les femmes avaient peu d'attributions : occupées des soins domestiques, elles ne pouvaient être appelées à ces travaux qui, à Couchy, contribuaient puissamment à la prospérité de l'État. Cependant les jeunes filles que les soins de la famille ne réclamaient point absolument étaient tenues de travailler dans les fabriques, au tissage, à la couture et aux diverses occupations propres à leur sexe. Mais ces produits n'atteignaient pas la somme que pouvait produire le labeur de nos Indiennes.

La vie de famille avait exigé une modification notable au principe dominant de la société à Couchy. Ici, comme on se le rappelle, les citoyens vivaient dans une communauté complète, ils ne prenaient point d'habitudes dans leurs carbets; à Marianna, le citoyen, menant une vie plus domestique, prenait des habitudes sédentaires qui l'attachaient à sa demeure. Lucien comprit ce besoin : il ordonna que le carbet fût la propriété du père de famille jusqu'à sa mort; qu'après son décès il restât à la famille jusqu'à l'entier établissement des enfants. Il voulait s'en tenir là, mais il fut obligé de faire une autre concession à ces sentiments légitimes. Il ne tarda pas à s'apercevoir, en effet, que les enfants tenaient davantage au carbet de leur père après avoir perdu l'auteur de leurs jours, et qu'il fallait décider que ce carbet fût le patrimoine de la famille, qu'il passât au fils aîné, non à titre de propriété, mais d'usufruit. Ainsi la propriété viagère de la maison fut une conséquence des habitudes domestiques créées par la vie de famille substituée à la vie commune.

En développant des mœurs différentes de celles de Cou-

chy, cet état de choses ne fut pas défavorable à la civilisation et au triomphe des saines doctrines. L'ordre le plus parfait ne cessa de régner; les liens de famille se fortifièrent par les bonnes mœurs. Si la surveillance de l'État avait des entraves, il faut dire qu'elle n'était pas non plus aussi nécessaire qu'à Couchy, puisque la vie était plus retirée, et qu'elle se passait davantage sous le toit paternel. Du reste, cette surveillance reprenait son empire dans les réunions publiques et dans les travaux communs. On jugeait par les mœurs des habitants, par leurs rapports entre eux, de l'esprit qui dirigeait la famille, et l'on rendait les parents responsables de la conduite de leurs enfants.

Malgré les efforts de Lucien, il ne fut pas possible d'organiser la propriété communale aussi complètement qu'à Couchy. Les tribus nomades qui composaient la petite république de Marianna ne consentirent jamais à faire ce que j'appellerai bourse commune. Toutes voulurent avoir leur territoire; mais ces tribus, dont chacune occupait un quartier de la ville, formaient une association particulière, une communauté qui n'avait avec les autres que des rapports de police et de gouvernement; de sorte que les travaux organisés par séries, groupes et sous-groupes, ne comprenaient que des fractions de la grande communauté. Ainsi la tribu des hommes libres se composait, par exemple, de 2,000 individus, celle des valeureux d'environ 2,500. Chacune d'elles exploitait son territoire et reproduisait dans cette exploitation l'organisation de Couchy; mais ces deux tribus ne s'entendaient pas pour la culture en commun de leurs terres; elle ne se prêtaient que for-

tuitement les secours de leurs bras. Les produits de chaque quartier appartenaient à la tribu de ce quartier ; on les distribuait à chaque famille selon le nombre des membres qui la composaient ; la vie intérieure avait encore amené en ceci quelques modifications importantes. Tous les chefs eurent droit, dans la proportion de leur rang, à une nourriture plus recherchée. On s'attacha donc à recueillir deux qualités de produits : la première fut attribuée aux chefs, la seconde aux autres citoyens.

Cette organisation eut pour conséquence le prélèvement d'une sorte de contribution, car le gouvernement ne devint pas le distributeur général des produits comme à Couchy. Chaque tribu s'étant réservé ce droit, était propriétaire de ses productions agricoles et manufacturées. Cependant l'État a des besoins généraux auxquels il doit pouvoir suffire : il fallut donc imposer une dîme sur tous ces produits. Les citoyens s'y prêtèrent, du reste, avec empressement ; la dîme se paya en nature.

C'est ainsi que l'organisation sociale en vigueur à Couchy se trouva modifiée dans plusieurs parties essentielles à Marianna.

L'abbé Blanchard ne se lassait point d'admirer les effets divers de cette civilisation naissante, mais il déplorait hautement l'absence de toute religion. « Il ne manque à tout cela qu'une église, répétait-il sans cesse ; sans religion, point d'État politique. »

Au retour de cette longue visite, Lucien et sa suite vinrent se rafraîchir sous le carbet d'Antinoüs. Cette habitation comprenait plusieurs corps de logis et s'étendait sur

un assez vaste emplacement : un grand jardin l'entourait; de frais ombrages, de vastes carrés de verdure, quelques fleurs lui donnaient un aspect à la fois gracieux et agreste; il y paissait quelques troupeaux. Les femmes d'Antinoüs avaient planté et entretenaient ce charmant jardin. On remarquait dans l'intérieur du carbet une grande propreté. L'ameublement en était simple, commode; on n'y voyait rien d'inutile, car le luxe était proscrit de Marianna comme de Couchy. Tout était rangé avec ordre et symétrie : des fleurs odorantes qui croissaient autour de cette demeure répandaient leurs parfums dans les appartements; un air de satisfaction et de bonheur paisible se faisait remarquer sur toutes les figures. Antinoüs, qui dans ses rapports avec ses subordonnés était dur et farouche, avait la douceur de l'agneau dans sa maison. Il aimait ses enfants avec tendresse, et ne cessait d'entourer ses femmes de prévenances et d'égards. Cora était son épouse préférée. Ce fut la première qu'il présenta à ses hôtes. L'abbé Blanchard fut frappé de sa beauté, de ses grâces, de son esprit, et surtout de sa piété. Elle avait reçu une éducation assez distinguée pour une fille de couleur. Elle était instruite des vérités du christianisme, parlait français et hollandais très-purement; elle savait même lire, écrire, calculer; elle avait emporté de l'habitation de ses maîtres un évangile dont son bienfaiteur lui avait fait présent dans son enfance; c'était son plus précieux trésor; elle le lisait et le méditait sans cesse. Aussi l'abbé Blanchard fut-il ravi de trouver dans ce lieu éloigné une personne accomplie, qui, pénétrée de l'Évangile, en parlait avec éloquence et s'appliquait à en réaliser les pré-

ceptes dans sa conduite. On était surpris de trouver une personne d'une si rare perfection au milieu d'une population encore ignorante et barbare. L'étonnement n'était pas moindre de la voir unie à cet Antinoüs, qui, au premier abord, paraissait lui être si inférieur, et malgré soi, on se prenait à regretter qu'une si aimable créature fût la compagne d'un être hideux et sauvage. Mais Cora n'était pas moins flattée de l'amour d'Antinoüs qu'Omphale ne dut l'être des hommages d'Hercule. Les femmes aiment la force et le génie; leurs cœurs grandissent au niveau de cette conquête précieuse; elles savent négliger les passagers avantages de la beauté pour s'élever à la hauteur des hommes extraordinaires qu'elles subjuguent. Cora régnait sur le cœur d'Antinoüs; toute la maison de ce chef lui était soumise, toutes les tribus la vénéraient La reconnaissance et l'estime ne tardèrent point à lui inspirer de l'amour. Elle reportait sur le père de son enfant une partie de la tendresse qu'elle avait pour lui. Les autres femmes d'Antinoüs n'étaient que les esclaves de Cora; elles lui payaient d'ailleurs volontairement le tribut dû à sa beauté ainsi qu'à la supériorité de son esprit et de son caractère. Cora savait adoucir leur sort et prévenir leur jalousie en les traitant avec bonté.

Mais sa conscience n'était point tranquille; elle reconnaissait que son union avec Antinoüs était illégitime : les noirs marrons ne se marient point; ils prennent des femmes autant qu'ils peuvent en nourrir. Ces femmes les servent et s'accoutument à les regarder comme leurs maîtres; il n'y a aucune cérémonie solennelle qui sanctionne le

choix d'une compagne. Cora, plus éclairée, plus religieuse, gémissait de ne pouvoir faire consacrer son union avec Antinoüs par un prêtre; ce ne fut donc pas sans éprouver une grande joie qu'elle vit arriver l'abbé Blanchard; elle le supplia de lui donner la bénédiction nuptiale. Antinoüs se prêta à ce désir avec empressement. L'abbé Blanchard, dès le lendemain, célébra la messe sur la place du Tapouy, où l'on éleva un autel de verdure, et en présence de toute la population réunie. Cette cérémonie fut imposante. Au moment de l'élévation, une décharge de mousqueterie et des acclamations infinies firent retentir les bois : un grand mystère s'accomplissait en un lieu que jamais n'avait vivifié l'Esprit divin du christianisme; Antinoüs et Cora étaient unis : un grand exemple était donné aux peuples des deux rives.

Après avoir tout examiné en détail, Lucien et l'abbé Blanchard reprirent le chemin de Couchy. L'abbé disait au jeune législateur : Convenez, mon cher Lucien, que la religion a des cérémonies bien imposantes; qu'elle est belle! qu'elle est auguste!—J'en conviens, répondait Lucien, j'en admire la pompe. — Pourquoi donc ne point essayer de faire partager vos sentiments à ces peuples que vous avez réunis sous vos lois? Je suis prêt à vous seconder; des ouvriers apostoliques qui me viendront de Cayenne et de France feront fleurir l'Évangile sur ces deux rives. — J'y consentirais à l'instant même si je ne pensais que la religion ne doit pas être une institution politique. Si j'organisais la prédication de la foi, le culte prendrait immédiatement un caractère officiel, puisque j'en ferais une partie

essentielle de l'ordre social. Or, je crois que la religion n'étant pas nécessaire à l'organisation et à la stabilité des empires, il y aurait du danger à la faire entrer comme élément principal dans l'État que j'ai fondé. Il faudrait faire une position aux ministres, créer une hiérarchie ecclésiastique, établir une juridiction cléricale, en un mot, donner au principe religieux toutes les conséquences qu'il comporte. Je ne défends à personne de croire : je suis heureux, au contraire, de voir un de mes sujets professer des opinions religieuses; mais je ne veux engager personne dans les liens de la foi. Je m'arrête au seuil de la conscience, et ne veux point y pénétrer. Il suffit d'ailleurs de placer les hommes dans un ordre social bien organisé pour en faire des êtres moraux et utiles à leurs semblables. La religion ne fera pas davantage que le mécanisme de la société. Voyez comme mes deux cités progressent dans la carrière que je leur ai tracée. Me suis-je trouvé, pour atteindre ce but difficile, dans la nécessité de recourir à l'enseignement religieux? La religion répond à un besoin de l'âme, non à un besoin social. Les hommes ne sentent pas tous la nécessité d'invoquer Dieu dans leurs prières, et de s'agenouiller au pied des autels. Cela les rend-il plus mauvais? J'en suppose un qui ne croit pas à la religion, la religion pourra-t-elle le contenir? Hélas! non. La religion n'a d'empire que sur les cœurs croyants, et dans ce cas elle exerce son influence sur des âmes déjà soumises et vertueuses. — Vous me chagrinez, mon cher Lucien, en parlant ainsi; votre erreur est déplorable. Un mécanisme social ne sera jamais parfait s'il ne repose sur les fondements d'une croyance, sur des

dogmes immuables. Quelques succès vous égarent; un début heureux n'est pas une œuvre consolidée. J'entrevois déjà des germes de dissolution au sein de Couchy et de Marianna. Votre organisation se désagrégera au premier souffle de la tempête. Le jour où il n'y aura plus de patrie, il n'y aura plus de familles, d'intérêts communs, de travail. Les institutions résument les croyances, et vos peuples qui ne croient à rien n'accepteront plus les lois que vous aurez faites lorsque les circonstances passagères qui les ont inspirées seront évanouies. Laissez-moi vous convaincre qu'un État sans religion est un État imparfait.

— J'aurais du plaisir à vous écouter, monsieur l'abbé, mais je vous préviens que je suis difficile à convertir sur ce point : mes idées sont bien arrêtées à ce sujet. Je crains, d'ailleurs, de rebuter des peuples qui ne sont pas encore assez accoutumés à la vie que je leur ai fait adopter. Je connais leur esprit; les Galibis sont incrédules, et les Marrons superstitieux. Vos enseignements auraient pour objet de donner une croyance à des Indiens sceptiques et railleurs; vous exposerez vos dogmes à leurs moqueries; jamais vous ne leur ferez comprendre des mystères qu'ils considèrent comme des fables. Si vous persistez, leurs sarcasmes deviendront méprisants; vous les lasserez; ils retourneront dans leurs forêts; ils échapperont ainsi à la civilisation qui commence à les enchaîner. Quant aux noirs, vous blesserez leur confiance dans les amulettes, auxquelles ils attribuent une grande puissance. Ils ne voudront point vous écouter, se plaindront de vos instances, et reprendront leur vie nomade. Je ne suis point animé d'un sen-

timent d'hostilité contre la religion; j'ai applaudi ce matin même à la bénédiction nuptiale de la pieuse et charmante Cora, mais je serais, je crois, ni politique, ni sage, si je compromettais le sort d'un État qui commence à se fortifier en le livrant à la merci d'un enseignement religieux que je juge d'ailleurs inutile à la prospérité de la République.—Je ne renonce point à vous convertir, mon cher Lucien. Permettez-moi seulement de faire de cet entretien le sujet de quelques lettres que je vous écrirai de la Nouvelle-Angoulême, dès que j'y serai de retour. Vous lirez toutes les raisons que j'ai à faire valoir; vous y répondrez si vous le voulez, et j'essaierai de vous amener à mon sentiment. Le Sauveur bénira mes efforts, car il s'agit du salut d'un nombre infini d'êtres pour lesquels il versa son sang sur la croix du Golgotha.—J'accepte, monsieur l'abbé.

Au moment où Lucien prononçait ces mots, il aperçut un coureur qui venait à lui. Bientôt il apprit l'objet de sa mission : Kouraskar faisait savoir que l'ennemi avait attaqué dans la nuit l'enceinte de Couchy; que les barques des Palicours couvraient toute la rivière, et qu'il s'attendait à livrer combat. Lucien hâta le pas; il arriva quelques instants après dans la ville des Galibis. On entendait le feu de la mousqueterie du côté de la plaine, pendant qu'une multitude de Palicours, poussant des cris formidables, s'efforçaient de débarquer près du grand tapouy, d'où nos Galibis lançaient sur ces assaillants une nuée de flèches adroitement dirigées. La flamme qui ne tarda pas à s'étendre sur les collines les plus voisines de la plaine annonça aussitôt que la ville des Galibis était investie de tous côtés.

Lucien se rendit sur le champ au grand tapouy pour y donner ses ordres. Du haut de ce palais, il pouvait apercevoir les opérations de l'ennemi et diriger la défense en la réglant sur l'attaque. L'abbé Blanchard courut à la place de France, appela des femmes et de jeunes enfants pour y établir une ambulance : les piayes vinrent se placer sous sa direction et administrer les premiers soins, tandis que des hommes vigoureux se rendaient aux lieux du combat pour en rapporter les blessés. Kouraskar, chargé des ordres de Lucien, se multiplia sur tous les points pour surveiller et diriger la défense. La garde de Lucien entoura le palais et se tint prête à marcher au premier signal. Lucien la mit en réserve pour frapper les coups décisifs et se porter sur les points les plus menacés. En même temps, des coureurs allèrent porter l'ordre à Kaïka de préparer la défense de Marianna, à Antinoüs celui de ramasser ses troupes au centre de la ville, et d'y attendre l'ennemi de pied ferme. Il devait aussi envoyer quelques centuries sur la rive de la Mana, dans le voisinage du pont suspendu, afin d'empêcher le débarquement ; ces compagnies donnaient la main à un corps de Galibis posté sur la rive gauche, également à l'extrémité du pont, et destiné à défendre cette communication importante au péril de la vie.

C'est dans ces dispositions que je laisse le gouvernement de la rive gauche, pour faire connaître les événements d'Organabo, événements auxquels Alira prête tout l'intérêt qui s'attache à cette femme infortunée.

timent d'hostilité contre la religi
même à la bénédiction nupti
Cora, mais je serais, je cro
compromettais le sort d'
fier en le livrant à la
que je juge d'ailleur
que.—Je ne renor
cien. Permettez
sujet de quel
Angoulêm
les raiso
le vor
Le
r

CHAPITRE XIII.

Après le départ d'Ydoman, la situation d'Organabo était devenue critique. Le capitaine de Sinamary et les principaux chefs appelés à la guerre se répandirent, comme je l'ai déjà dit, dans les bourgades, et firent tous leurs efforts pour détacher du parti de Digo le plus grand nombre des Palicours fortement ébranlés, ou disposés à profiter d'un prétexte pour retourner dans leurs foyers. La nouvelle de l'intervention des noirs, pour lesquels les Caraïbes ont une aversion profonde, retenait cependant ces Indiens dans le camp du maître d'Alira; les partisans de Digo disaient dans tous les quartiers que ce serait une honte de fuir devant de misérables esclaves révoltés, et qu'il fallait au moins les châtier avant d'abandonner la partie. Digo n'hésita pas, dans cette circonstance, à payer de sa personne : il montra de l'audace; il sortit de son carbet, et

ıl, sans escorte, tous les quartiers de l'im-
e. Souple, flatteur avec les uns, dur et
autres, il représentait que le moment
iner la guerre avec les Galibis à
ntière des Palicours, il suffisait d'at-
uelque temps pour se fortifier de l'adjonc-
es les tribus alliées qu'on attendait. Rien ne
ait à la susbistance de cette nombreuse population;
avait tout prévu, tout préparé. L'abondance, les plaisirs, la liberté régnaient dans la confédération. Pouvait-on lui reprocher d'être ambitieux? Ce serait une calomnie. N'avait-il pas réuni dans un intérêt commun tant de braves et généreuses nations pour leur faire vaincre les Galibis dont il promettait la défaite? Au reste, s'il se trouvait un chef plus capable que lui de conduire l'armée au combat, et qu'il obtînt les suffrages du peuple, il était prêt à lui céder le pouvoir et à lui obéir. Prenant ensuite un autre ton, il se plaignait d'être bien malheureux d'avoir suscité une guerre contre les ennemis des Palicours; de s'être attiré la jalousie de quelques chefs ambitieux, aliéné l'esprit de ses plus chers amis; il aurait dû laisser outrager sa nation injustement attaquée par un vieux chef qui fut si longtemps l'ennemi le plus cruel des Caraïbes de la rive droite; les hommes dégénérés qui le condamnent auraient sans doute applaudi à sa lâcheté; en se rendant indigne de l'estime des Palicours, peut-être eût-il ainsi acquis le droit de les gouverner. « Amis, disait-il à quelques-uns des plus considérables, je vois bien que je ne mérite point d'être votre chef. Moi, le vainqueur d'Oldi,

je ne suis pas jugé capable d'exterminer les Galibis. Prenez ma place; je vous la cède de grand cœur; je ne réclame que l'honneur de combattre sous vos ordres. » Quand il rencontrait des hommes indécis, mous, faibles, gens qui composent partout le *servum pecus*, il les gourmandait, les effrayait de ses menaces, et s'ils lui étaient désignés comme étant très-opposés à ses vues, il allait même jusqu'à les maltraiter.

Une conduite si habile, une activité si prodigieuse, eurent pour résultat de neutraliser les effets du complot; mais Digo avait des adversaires non moins adroits. Les Caraïbes ne le cèdent à personne pour la ruse; ils connaissent l'art des intrigues aussi bien qu'on le pratique dans les États constitutionnels.

Les chefs de l'opposition, pour me servir d'un langage politique tout à fait de notre époque, faisaient courir le bruit que les vivres manqueraient bientôt; les uns que les tribus de Sinamary étaient menacées d'une invasion de la part de leurs ennemis particuliers; les autres que les alliés des Amicouanes réclamaient le secours de ces derniers contre leurs communs adversaires; ils ajoutaient que le gouverneur de Cayenne allait interposer son autorité dans la querelle, et prendrait parti pour les Galibis qui, à cet effet, avaient choisi pour leur capitaine un homme de race blanche. Ils mirent un grand nombre de piayes en campagne. Ces devins prédisaient de terribles malheurs, conseillaient la paix, se livraient à toutes sortes de pratiques superstitieuses qui exerçaient une grande puissance sur l'imagination des peuples.

Les passions sont partout les mêmes : les hommes, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils soient placés, ont le même cœur, les mêmes sentiments, le même instinct; il n'y a que la différence du moins au plus. Je n'ai pas été surpris de voir des manœuvres semblables employées dans les sociétés d'Europe; les mêmes passions engendrent les mêmes moyens; l'art de séduire les hommes ne diffère nulle part.

Alira ne mit point tant d'art à conjurer l'orage. Sa beauté, son éloquence firent plus que ces ruses. On la voyait, dans les groupes, animer par ses paroles les partisans de la paix. Elle trouvait dans son cœur des arguments pleins de force et de noblesse : « Je suis la cause involontaire de cette guerre impie, disait-elle ; des peuples qui depuis longtemps vivent dans l'union, vont s'égorger pour un motif futile. Quels avantages les Palicours en retireront-ils ? S'ils triomphent, en seront-ils plus heureux ? Mais le triomphe est incertain ; les Galibis, commandés par un homme de la race blanche, appuyés peut-être par les Européens, n'ont-ils pas toutes les chances de la victoire ? Ils viendront alors venger la défaite d'Oldi, s'empareront de vos femmes, de vos enfants, brûleront vos pirogues, et vous condamneront à ne rejoindre vos carbets que dispersés et misérables. Avant que je devinsse le malheureux objet de ces dissensions, les Palicours et les Galibis s'invitaient mutuellement à des réjouissances publiques ; aujourd'hui, redevenus ennemis acharnés pour toujours sans doute, ils verront les alarmes succéder à cette vie douce et paisible qui faisait leur bonheur. » — Puis, se tournant

vers les femmes, elle les conjurait, les larmes aux yeux, de s'employer à maintenir la paix, et dépeignait son malheur par ces paroles touchantes : « Depuis que je suis devenue la compagne de Digo mes nuits se passent sans sommeil, leur disait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. J'ai vainement cherché dans l'accomplissement de mes devoirs une compensation à mes chagrins! Jamais l'image de ma tribu ne m'a quittée. Je la retrouve partout: au seuil de mon carbet comme dans les lieux les plus solitaires de la forêt, elle semble me reprocher la misère des miens, s'irriter de mon indifférence..... Qu'on verse tout mon sang plutôt que de continuer cette guerre insensée; le sang d'une Galibie vaut-il celui de tant de Palicours qu'on veut lui sacrifier? »

Elle prononçait ces mots dans un groupe où les femmes émues commençaient à partager ses sentiments; tous ses auditeurs étaient attendris, lorsque Digo survint tout à coup. Il lui fit les plus durs reproches, l'accabla d'injures et leva même la main pour la frapper; mais un murmure d'horreur qui circula dans la foule arrêta son bras : il n'osa se porter à ce dernier excès.

Alira était calme : ses larmes avaient tari sur-le-champ en apercevant à la fois son maître et son époux ; son œil est sec ; mais ses lèvres livides trahissent les violentes émotions de son âme.

« Digo, lui dit-elle, après avoir attendu patiemment la fin de ses emportements, Digo, j'ai fait un rêve. Puisse le Tamouzy ouvrir tes oreilles au son de mes paroles ! Puisse-t-il étendre sur toi l'ombre de sa prudence. J'ai fait un

rêve ; écoute, je t'en conjure. Un tigre chassait aux biches sur les bords du fleuve, lorsqu'un caïman, qui soudain sortit sa tête du sein de l'onde, disputa la victime au jaguar. La biche, presque morte de frayeur, tomba sur le sable ; le caïman l'attira vers lui, le tigre ne lâcha point prise. Un combat s'engagea entre ces deux tyrans de la forêt. La biche, déchirée dans cette lutte furieuse, exhalait vainement ses cris plaintifs ; les combattants, ne pensant qu'au prix de la victoire, semblaient mépriser sa douleur. Le tigre avait enfoncé ses griffes dans les yeux du caïman, celui-ci luttait avec désespoir et s'efforçait d'entraîner dans les eaux son terrible ennemi. Durant ce combat, un serpent boa, qui se tenait caché dans les broussailles, leva peu à peu sa tête énorme en dardant des regards épouvantables, se roula sur soi-même en vingt replis, et s'élança, plus rapide que la flèche d'un Galibi, sur les redoutables adversaires, qui, pour la possession de cette pauvre biche, se livraient une guerre furieuse. En un instant, ces deux monstres furent enveloppés dans les plis du serpent ; le tigre et le caïman, confondus dans une même mort, vinrent expirer auprès de leur proie ; juste châtiment du sage vieillard qui gouverne sur nos têtes, ils périrent sans avoir goûté le fruit de leurs forfaits ; le serpent se reput de leur chair et du corps de leur victime innocente. »

Cette parabole fit son effet sur les auditeurs, et Digo ne put se défendre d'une impression indicible ; il quitta, sans proférer une seule parole, la foule assemblée, et se retira sous son carbet nourrissant des projets de vengeance contre Alira.

Cependant ses partisans balançaient les efforts de ses adversaires. L'opinion des Palicours paraissait flottante; si le parti de la paix était nombreux, celui de la guerre ne lui était peut-être pas inférieur.

Cet état de choses dura quelques jours pendant lesquels l'agitation alla croissant. Digo se multipliait pour exciter dans le cœur de ces nations les sentiments que le sien renfermait; mais Alira s'attachait à ses pas, et ses paroles détruisaient l'effet des exhortations de Digo. Celui-ci eût infailliblement succombé si chaque jour, en éclairant l'arrivée de nouvelles tribus, n'avait amené de nombreux et acharnés partisans de la guerre. Il fallait en finir; Alira le comprit et engagea les partisans de la paix à demander une assemblée à Digo, ce que celui-ci ne pouvait refuser, car il est dans les usages de nos peuples de délibérer sur les sujets graves qui intéressent la nation. Ce conseil n'était pas seulement sage, il était adroit; les assemblées se composent des plus anciens de chaque tribu et de leurs capitaines. Or, c'était parmi ces hommes prudents que Digo comptait le plus d'adversaires. Il était donc probable que Digo verrait l'assemblée se prononcer contre lui, et que ce grand différend ne tarderait point à être terminé d'une manière favorable à ceux qui préféraient rentrer chez eux plutôt que de compromettre leur sort dans une lutte incertaine.

Digo n'accepta la proposition d'une assemblée qu'avec une extrême répugnance. Si Alira n'avait été l'objet nécessaire de la guerre, il l'aurait immolée à sa rage, car il ne ressentait plus pour elle qu'une haine implacable; mais

cette jeune femme était devenue l'instrument de son ambition, et s'il l'avait fait périr, la guerre fût devenue sans motif. Il consentit donc malgré lui à la convocation prochaine d'une assemblée; il fit surveiller Alira par deux femmes, et rêva au moyen de rendre, à quelque prix que ce fût, cette assemblée favorable à ses desseins.

Il parut toutefois prendre avec résignation le parti d'en appeler à la nation assemblée; il fixa, en conséquence, le jour de la réunion à la nouvelle lune, et se prépara à lutter contre ses adversaires. Il eut soin de recommander à ses affidés d'engager les tribus favorables à la guerre à ne point négliger d'envoyer à l'assemblée des hommes qui, possédant l'art de la parole, savent tourner les esprits à leur gré, en présentant leur opinion comme celle de la sagesse, de la vérité et de l'intérêt commun. Pendant qu'il mettait le plus grand soin à faire faire ce choix important, il s'efforçait de décourager ses adversaires, de semer la division dans leurs rangs, et de les partager entre les candidats proposés à leur sanction pour être députés à l'assemblée générale. Les promesses, les séductions de tous genres furent employées à affaiblir le parti qui s'opposait aux hostilités; mais toutes ces intrigues ne réussirent qu'à moitié. Le capitaine de Sinamary et les autres chefs dont l'autorité était si redoutable aux desseins ambitieux de Digo, devaient paraître au conseil suprême. Il fallait les en écarter. Digo ne recula point devant un crime. Le capitaine de Sinamary fut trouvé, la veille même de l'assemblée, noyé dans une crique voisine d'Organabo. Digo ne manqua pas de paraître affligé de cette mort, mais les amis

de ce chef respectable lui attribuèrent publiquement un événement dont il tirait seul profit, et maudissant un chef aussi perfide, quittèrent immédiatement le camp, suivis d'une partie de leurs Indiens. Cependant la grande majorité des Palicours ne partagea point les soupçons de ces capitaines. Digo ne manqua pas de rejeter le crime sur ses adversaires, en disant qu'ils l'avaient commis pour le compromettre aux yeux de toutes ces nations et détacher de la plus juste des causes des tribus valeureuses. Un piaye de ses affidés proclama l'innocence de Digo, offrit de la prouver par des prodiges, et Digo lui-même déclara que si l'assemblée partageait les soupçons injurieux que les calomniateurs faisaient peser sur lui, il se soumettrait à des épreuves pour prouver son innocence et témoigner de sa douleur. En même temps, il ordonna qu'on rendît les plus grands honneurs au défunt. Cette conduite habile retint sous sa bannière la presque totalité des tribus; les plus hostiles seules quittèrent Organabo; c'étaient les chefs les plus considérables, et dont il avait le plus à redouter l'adresse et l'éloquence dans l'assemblée. Leur départ le rendait maître du conseil; désormais il n'avait qu'à combattre des hommes timides, la plupart incapables, et il était sûr d'en triompher; il s'applaudit donc de son crime et de sa ruse : il avait agi comme un barbare avec l'astuce d'un homme civilisé.

Il est remarquable que tous les peuples aient cru devoir remettre leurs destinées aux délibérations de grandes assemblées dans lesquelles on agite les questions importantes où se décident la paix et la guerre. Jadis les Romains dé-

libéraient toujours sur la place publique; les Francs tenaient des assemblées martiales. Les Caraïbes exercent le même droit, et je dois dire que les États européens pourraient prendre exemple sur ces grossiers sauvages qui, sans instruction, par les seules lumières du bon sens, traitent avec sagesse les sujets les plus difficiles.

Un auteur ancien s'exprime ainsi :

« Les chefs assis sur leurs lits traitent les affaires, le » plus ancien d'entre eux propose le sujet duquel il faut » délibérer. Il fait tout son discours sans être interrompu » des autres, et ainsi chacun dit son avis, sans crier ni » s'interrompre, en s'écoutant les uns et les autres paisi- » blement; tout cela avec des raisons admirables sans ja- » mais parler tous ensemble ni deux à la fois. S'ils sont » de diverses opinions, ils ne contestent pas pour cela, ils » cèdent volontiers au sentiment des plus anciens et des » plus expérimentés, sans faire de bruit. S'il arrive quel- » que débat et que quelqu'un soutienne son opinion avec » chaleur, ce qui arrive rarement, jamais il ne s'emporte » à des jurements et à des blasphèmes, cela leur est tout à » fait inconnu. Ils se scandalisent quand ils voient les » Européens ne pouvoir traiter aucune affaire sans con- » tester les uns avec les autres, et sans qu'ils crient et » s'emportent à des blasphèmes horribles, qui les étonnent » et leur donnent de la crainte, ce qui est de très-mau- » vaise édification devant eux. Ils nous accuseront un jour » devant Dieu de ce qu'ils sont plus sincères en tout ce » qu'ils font que nous. »

J'ai rapporté à dessein le témoignage d'un auteur esti-

mable, prêtre instruit qui, il y a deux cents ans, faisait de mes ancêtres un éloge si flatteur ; il ne sera du moins pas possible de m'accuser de préventions trop favorables pour mes compatriotes chez lesquels, je l'ai déjà fait observer, se trouve un mélange extraordinaire de bonnes et de mauvaises qualités, de raison et d'ignorance.

Le jour indiqué, Digo se rendit avec ses principaux adhérents au grand tapouy où ses femmes avaient déjà suspendu son hamac. Les autres membres du conseil entrèrent à leur tour et furent prendre place chacun dans le hamac qu'il s'était fait préparer. Les femmes des membres de cet aéropage se tenaient accroupies sous les hamacs en attendant les ordres de ces graves conseillers. Il se faisait le plus grand silence autour du tapouy dont la foule s'était respectueusement éloignée ; on entendait dans le lointain le son des flûtes et des tambourins. C'étaient les jeunes gens qui dansaient avec les femmes. On ne voyait point, aux approches du carbet des conseils, des hommes armés pour protéger les délibérations contre la multitude. Rien ne ressentait la force ni la contrainte. Quelques chefs étaient en armes ; la plupart avaient négligé d'en prendre. Digo n'avait pas même la lance, signe de distinction chez les Palicours. Plus de deux cents députés se trouvaient réunis dans cette enceinte ; il y avait au moins quatre cents femmes prêtes à les servir, et pourtant un oiseau mouche s'y serait égaré qu'on eût entendu son vol.

Lorsque tout le monde eut pris place, les liqueurs ayant circulé, Digo se leva sur son séant et dit d'une voix brève :

« Nous sommes nombreux et forts ; ferons-nous la guerre » ou garderons-nous la paix ? »

A ces mots, après avoir toutefois laissé un court intervalle entre la question de Digo et son discours, un des partisans du chef de la confédération prend la parole et s'exprime en ces termes, en s'asseyant sur son hamac :

« Qu'Iroukan tourmente nos ennemis ! qu'il les disperse » comme le vent soulève et jette au loin les feuilles dont » les arbres se dépouillent ! J'abhorre les Galibis. De tout » temps ils furent les ennemis des Palicours. Une jalousie » funeste, semblable à l'insecte rongeur qui dévore la » pomme d'acajou, s'est glissée dans le cœur de ces méchants ; ils ont médité la ruine et la honte d'hommes généreux et vaillants. Se servant tour à tour des prétextes » les plus frivoles, ils ont soufflé la guerre avec la perfidie du serpent et la rage du tigre ; mais la valeur des » Palicours a fait échouer leurs efforts, ils ont été vaincus » par Digo.

» Grand chef des tribus indomptées, ton nom sera toujours en honneur parmi nous ! Tu as défait l'implacable » Oldi, paré des chevelures de tant de Palicours. Il avait » des esclaves et des femmes que, par ruse, il avait enlevées à ces tribus, le fourbe ! Digo l'a châtié. Il voulait » nous exterminer ; c'est dans ce dessein qu'il rassembla » une armée formidable. Il a péri enfin, grâce au plus » courageux, au plus intrépide des capitaines; mais sa » nation subsiste, et la haine a grandi avec la douleur de » la défaite chez ce peuple ambitieux et vindicatif. Si nous » n'achevons notre ouvrage en portant la terreur de nos

» armes parmi nos ennemis implacables, nous leur donne-
» rons le temps de se remettre, de se fortifier et peut-être
» de nous vaincre quand nous serons disséminés. J'opine
» donc pour qu'on les frappe d'un dernier coup et qu'on
» assure par leur perte la paix et la liberté des Palicours.
» J'ai dit. »

Un autre répond :

« Que je sois semblable à l'arbre qui croît solitaire
» loin des autres plantes dont s'embellit la nature, que
» les animaux et même les êtres les plus venimeux
» fuient avec horreur, si ma langue, qui s'étudie à ne
» jamais peindre que la vérité, se rend aujourd'hui cou-
» pable du moindre mensonge! Valeureux Palicours,
» écoutez la parole de celui qui trempe son cœur dans la
» haine des Galibis comme le pinot plonge ses racines
» dans l'eau du fleuve, afin de se rafraîchir de l'ardeur du
» soleil. Je n'en suis pas moins disposé à la paix, car la
» justice est contre nous.

» J'avoue que les Galibis furent de tout temps les enne-
» mis des Palicours; qu'Oldi nous causa beaucoup de mal;
» mais combien de fois la lune avait-elle disparu et prêté
» de nouveau sa lumière au Tamouzy pour surveiller les
» actions des hommes, combien de fois les arbres avaient-
» ils renouvelé leurs feuilles, la sécheresse avait-elle suc-
» cédé à la saison humide, depuis que la paix, régnant
» parmi les tribus des deux rives, les faisait jouir d'une
» douce sécurité! Nous avions tout oublié dans cette heu-
» reuse fraternité qui faisait la consolation des sages, lors-
» que Digo, violant l'hospitalité reçue, fit enlever la belle

» Alira. Est-il surprenant que les Galibis se soient armés
» pour la querelle d'Oldi quand ils avaient à venger un si
» cruel affront? Vous qui m'écoutez, dites-moi dans la
» sincérité de vos cœurs, n'auriez-vous pas senti votre sang
» bouillonner dans vos veines si une semblable injure
» vous avait été faite? La victoire, qui n'est pas toujours
» favorable à la justice a trompé les efforts de nos ennemis.
» Digo; aidé de la valeur des plus braves de la race rouge,
» a triomphé de leur armée redoutable. Cet avantage est
» glorieux pour nous tous. Mais devrons-nous continuer
» cette détestable guerre? Qu'avons-nous à venger? Digo!
» Il est l'agresseur; une défaite! la victoire s'est pronon-
» cée pour nous. Avons-nous du moins à servir un inté-
» rêt? Nullement. Nos terres, aussi vastes que l'étendue du
» ciel peut les couvrir, suffisent à notre subsistance, à no-
» tre liberté, à notre bonheur. Sommes-nous certains de
» réussir dans cette difficile entreprise? Oui, si vous n'a-
» vez qu'à mesurer votre valeur avec celle des Galibis;
» non, si comme tout le fait supposer nous avons à com-
» battre les blancs derrière ces ennemis. J'opine pour que
» la confédération se sépare et ne se réunisse que dans le
» cas où les Galibis voudraient continuer la guerre. »

Un jeune capitaine d'une tribu très-éloignée demande aussitôt la parole :

« J'admire l'éloquence de ce vieux podagre qui, parce
» qu'il n'a plus la force de tendre son arc, veut empêcher
» la guerre. Il me semble voir un caïman qui compte au-
» tant de lunes que le carvanatepy de feuilles sur ses
» branches, étendre son dos alourdi aux rayons du soleil,

» et recommander à ses petits de vivre en bonne intelli-
» gence avec les poissons. Quoi! parce que tu ne saurais
» utilement servir pour une campagne et que ta flèche
» tremblante va tomber mollement à moitié chemin, tu
» trouves que la guerre est impie! Ah! si tes femmes,
» toujours vierges, te servaient de la chair de Galibis tom-
» bés sous d'autres coups que les tiens, tu remercierais la
» main qui te l'aurait procurée, et ta bouche, qui prononce
» de si paisibles paroles, emploierait les quelques dents
» qui lui restent à savourer un mets trop délicieux pour
» un être si indigne.

» Je pense que nous ne pouvons pas reculer, et que si
» nous n'attaquons l'ennemi sans tarder, nous risquons
» d'être attaqués nous-mêmes. Les Galibis ne peuvent
» point se contenter d'une défaite, il leur en faut plu-
» sieurs pour les condamner au repos; ils voudront laver
» leur honte et nous surprendre dès qu'ils seront assez
» forts pour braver impunément les valeureux Palicours.
» Faut-il conjurer ce ridicule orage? Si vous craignez la
» colère des Galibis, envoyez-leur des ambassadeurs pour
» leur demander pardon de les avoir battus. Je vous con-
» seille cette sage conduite, si, dégénérés de vos ancêtres,
» vous êtes des hommes pusillanimes; mais si, comme j'ai
» lieu de le croire, vous êtes toujours vaillants, que tar-
» dez-vous? Pourquoi délibérer? Marchez avec vos armes.
» Vos cris répandront la terreur! Vos flèches feront voler
» la mort; vos lances et vos tomaweck achèveront la vic-
» toire. Vit-on jamais une armée plus nombreuse? Que
» craignez-vous? Nous avons pour nous le nombre et le

» courage? Il en faut moins pour être heureux. Que dis-
» je? Je vous promets le succès sans songer que des
» esclaves révoltés, des hommes plus noirs que le cèdre et
» plus bruts que des singes vont entrer dans la lice! Quels
» redoutables effets les Galibis ne vont-ils pas tirer de ces
» beaux auxiliaires! Le sage auquel je réponds a bien
» raison d'être prudent, car si l'on juge de son bonheur
» d'après son ardeur bouillante, il doit craindre de voir
» condamner ses vieux jours à servir d'horribles noirs en-
» core tout marqués des stigmates de l'esclavage.

» Tu dis, ô trop prudent guerrier! que la cause de Digo
» est injuste, puisqu'il fait le bonheur et la gloire d'Alira;
» est-ce donc être injuste de prendre aux Galibis les belles
» filles qu'ils font naître pour nos plaisirs! Il est connu
» que les Rocoyennes forment la plus belle race de femmes
» qui soit au monde, et je ne puis que remercier le grand
» chef d'Organabo de nous offrir l'occasion de nous pro-
» curer des épouses aussi accomplies. J'ai dit. »

Ce discours produisit un grand effet sur l'assemblée, en qui il réveilla des passions et des désirs ardents. Les partisans de la paix s'efforcèrent vainement de faire valoir les meilleurs arguments; l'impression était produite, ils ne purent la détruire.

Digo prit enfin la parole pour résumer les débats et réclamer les voix; mais au moment où il commençait son discours, on entendit des cris qui émurent l'assemblée: C'était Alira échappant à la surveillance des femmes auxquelles Digo l'avait confiée. Elle parut soudain au milieu de cette réunion nombreuse, les yeux baignés de larmes,

implorant la pitié publique et conjurant l'assemblée de ne point porter les armes contre ses compatriotes. Cette scène inouïe parmi les Caraïbes, la vue d'une femme troublant les délibérations, produisit une sensation profonde, mais toute profitable aux vues de Digo. Les Palicours furent irrités de l'audace d'une femme qui venait se mêler aux travaux du conseil; quelques-uns descendirent de leurs hamacs et chassèrent brutalement la pauvre Alira, si digne de pitié. Digo ordonna qu'on la renfermât de suite et que plusieurs Indiens la gardassent étroitement. Ce fut le dernier effort que put tenter cette infortunée créature pour empêcher cette guerre fratricide, et dont le résultat fut, hélas! si fatal à tous les Caraïbes : la fortune de Digo l'emporta. Il faut que les desseins de Dieu s'accomplissent, il voulait sans doute nous condamner à une éternelle misère !

Dès qu'Alira fut éloignée et que l'assemblée parut remise de l'agitation momentanée survenue dans son sein, Digo, descendant tout à fait de son hamac et se plaçant au milieu de l'enceinte, dit ces mots :

« Faut-il donc que je me justifie des injustes reproches
» qui me sont adressés? Sans doute Alira est le sujet de
» la guerre; mais n'est-ce point pour la ravir aux bras
» d'un insensé vieillard que je l'admets dans mon hamac?
» Avant que les combats eussent couvert nos bois de carnage, cette femme n'était-elle pas heureuse d'échapper
» aux caresses d'un vieux caïman qui traîne péniblement
» ses écailles au soleil pour réchauffer son corps? Mais la
» douleur de voir la défaite de sa tribu égare son esprit.

» Ce n'est pas d'après ses regrets d'aujourd'hui qu'il faut
» juger de ses sentiments d'autrefois. Je n'ai donc point
» été injuste en offrant une place sous mon carbet à cette
» femme, je ne suis que le protecteur de son innocence.
» Toutefois, si mon amour a égaré ma raison, si je suis
» l'auteur d'une coupable agression, je suis prêt, ô mes
» pères, à subir votre jugement. Dites, dites hardiment
» si je dois descendre du rang où vos vœux m'ont appelé
» pour subir la punition des criminels! »

A ces mots, un murmure approbateur s'éleva dans l'enceinte: « Que Tamouzy te prête sa lumière! Tu es le chef
» des Palicours! » s'écrie-t-on de toutes parts.

« Je n'ai donc pas démérité, continua le rusé Digo, je
» suis donc toujours digne de vous commander. Reposez-
» vous sur ma prudence, mes amis, sur mon bras et mon
» courage. Je considère les événements sous un point de
» vue plus élevé. L'ancienne confédération des deux rives
» est désormais dissoute, et j'en rends grâces au Grand-
» Vieillard qui tient allumé dans ses mains le flambeau
» du jour et le flambeau des nuits; car je compte anéan-
» tir la race de nos ennemis, et sur les ruines fumantes
» de leurs carbets asseoir pour toujours la domination des
» Palicours. Nous tournerons plus facilement ensuite nos
» armes contre les blancs, dont la présence sur nos terres
» est un perpétuel outrage à l'antique race des Caraïbes.
» Que sont les Galibis? une troupe de chevreuils timides.
» Et vous, n'êtes-vous pas des chasseurs redoutables? Que
» craignez-vous? Nos aïeux se sont souvent mesurés avec
» leurs aïeux. La valeur des Palicours leur a souvent assuré

» la victoire. Compagnons et frères, serrez-vous autour de
» moi. J'ai amassé des armes. Nous avons des flèches à
» feu, et d'autres qui sont trempées dans le poison. Vos
» piques sont sûres de leurs coups; nos boutous sont de
» bois de fer. Vous n'avez donc qu'à me suivre; vous me
» ferez un lit de chevelures si je succombe; nous venge-
» rons nos ancêtres si je triomphe. »

A peine eut-il achevé que la plupart des chefs se lèvent, courent à lui et s'écrient : Gloire à Digo, grand chef des Palicours!

CHAPITRE XIV.

Digo sut habilement profiter de l'enthousiasme qu'il avait provoqué.

Dès le lendemain, la conque guerrière retentit au lever du jour. Les femmes aussitôt courent amasser les vivres et remplissent de liqueurs fermentées les vases d'argile; les vieillards préparent les pirogues; les jeunes gens réunissent les armes. C'est ainsi que les rôles sont distribués conformément aux coutumes en usage parmi les Indiens. Bientôt l'armée quitte Organabo, se répand dans des barques et vogue vers Couchy.

Jamais les eaux de la Mana n'avaient porté tant de pirogues. Elles étaient si pressées les unes contre les autres qu'une flèche lancée au hasard eût sûrement atteint un Palicour. Cette foule innombrable était silencieuse ; l'écho ne répétait que le bruit des pagaies tombant et se relevant

en cadence. On sentait à cette morne attitude qu'un grand événement allait s'accomplir.

Digo fit descendre une grande partie de ses guerriers à une certaine distance de Couchy, afin de l'attaquer à la fois par terre et par eau.

L'attaque commença vers le soir; une nuit sombre enveloppait les combattants de ténèbres épaisses. Les Palicours lancent des nuées de flèches portant des matières enflammées et poussent des cris effroyables. L'air en est ébranlé; la terre tremble sous cette masse mouvante. La palissade embrasée éclaire la ville de ses sinistres lueurs. Les assaillants se jettent à travers les flammes avec une furie sauvage. Ils roulent des rocs dans les fossés, coupent des arbres, jettent de la terre dans ces abîmes creusés par la main prévoyante de Lucien. Ils couronnent déjà les pans de la palissade respectés par l'incendie, et du haut de ces murs de bois, ils font rouler des pierres énormes sur les assiégés. Un parti a même la témérité de s'aventurer dans la place, et fait croire, pendant quelques heures, à une irruption totale des ennemis; ils frappent avec rage, et jonchent les rues de cadavres. Digo dirigeait l'attaque du côté de la terre; un de ses lieutenants commandait du côté du fleuve. Ici les plus audacieux grimpaient le long du palais, s'introduisaient à travers les ouvertures, tandis que d'autres essayaient de rejoindre leurs compagnons dans la ville, ou de former le siége du Tapouy.

Rien ne peut retracer l'image de ce combat horrible, de cette confusion et de ce carnage. Les Palicours se battaient avec fureur, mais sans ordre, sans discipline. Digo mon-

trait un courage indomptable, mais comme un soldat, non comme un chef.

Les Galibis, mieux disciplinés, combattaient avec plus de prudence et non moins de valeur. Sur la muraille, Kouraskar opposait une résistance terrible. Nos coups étaient moins fréquents, mais plus assurés. Nous attendions que le jour vînt éclairer le théâtre du combat pour guider notre ardeur. L'ennemi, pendant ce temps, s'épuisait en efforts inutiles. Nous conservions nos forces et nos armes.

Lucien était au Tapouy, siége du gouvernement. Il y déployait une valeur froide et réfléchie. Sa pensée se portait partout où le danger devenait menaçant. Il donnait des ordres avec la tranquillité sereine d'un général habitué aux périls.

On apporta sur sa demande des matières inflammables qu'il fit lancer comme une tempête de feu sur les pirogues entassées sur la rivière. Au premier coup d'œil, il avait compris qu'en embrasant leurs vaisseaux il contraindrait les barbares à les regagner à la hâte, sous peine de se disperser dans les forêts pour échapper à nos flèches.

La flamme vole, se communique de proche en proche aux barques des Palicours; la Mana n'offre bientôt que le spectacle sinistre d'un fleuve de feu. L'effroi s'empare des guerriers ennemis; ceux qui sont dans la ville cherchent à gagner le rivage; ils se sauvent à travers les flots vers les pirogues, que le lieutenant de Digo fait éloigner à la hâte; mais Lucien, qui avait prévu les effets de ce désastre sur les Palicours, fond sur les fuyards avec impétuosité, il en fait un carnage affreux. Quelques-uns seulement parviennent à se sauver.

Il ne perd pas un instant, et pendant que par ses soins un petit nombre de Rocoyens veillent à la garde du palais et achèvent de ce côté la victoire, il court à la tête de ses gardes vers la muraille où le combat se prolonge avec des chances moins heureuses pour les Galibis.

Nous allions succomber sous le nombre, quand sa présence vint ranimer notre courage. L'aube commençait à jeter ses pâles lueurs sur les combattants. Des montagnes de cadavres et de mourants attestaient l'acharnement des deux partis. La terre était rougie par lè sang, et des guerriers consumés gisaient sur le sol. C'était la première fois que j'assistais à ce sanglant spectacle : l'image en sera toujours gravée dans ma mémoire.

Lucien, s'élançant au plus fort de la mêlée, abattit d'un coup d'épée Klamar, l'un des chefs les plus formidables des Palicours. Ce chef commandait les Amicouanes, l'une des plus redoutables tribus de cette race féroce. C'était un sauvage aux oreilles pendantes, d'une force prodigieuse, et dont l'aspect inspirait l'effroi. Ce point devint aussitôt le théâtre d'une mêlée dont on ne peut retracer l'horreur. Kouraskar fut blessé; Lucien n'évita qu'à demi un coup de tomaweck; Digo reçut un coup de sabre sur la tête; ses guerriers les plus intrépides mordirent la poussière, et son armée, resserrée entre l'angle formé par le fleuve et les débris de la palissade d'enceinte, fut contrainte enfin de lâcher pied. Les Palicours coururent à leurs barques, où une grêle de flèches et de balles, car quelques-uns d'entre nous avaient des fusils, les accablèrent et en tuèrent un grand nombre. Ils se jetèrent confusément dans les piro-

gues qu'ils avaient sauvées ; quelques moments de silence succédèrent au tumulte de la bataille, puis l'on n'entendit qu'un cri dans nos rangs : Alira! Alira! victoire!...

Nous nous hâtions trop, hélas! de célébrer notre triomphe!

Furieux de leur défaite, les Palicours résolurent de se venger sur Marianna.

A la nuit tombante, leur flottille, considérablement diminuée mais encore formidable, repassa devant Couchy en remontant le cours du fleuve, sans que nous pussions l'en empêcher, les barques nous manquant pour y mettre obstacle. Nous essayâmes bien de jeter encore des matières enflammées, mais nos provisions épuisées, la rapidité de leur passage, diverses précautions qu'ils prirent, celle entre autres de serrer de près le bord opposé, les firent échapper à nos projectiles. Ils détruisirent le pont suspendu, ce qui nous força d'assister, pour ainsi dire, les bras croisés, à la destruction de notre allié.

Antinoüs était sous les armes; il se défendit avec désespoir. La lutte fut terrible, mais les noirs durent succomber sous le nombre. Marianna fut consumé en moins d'une heure; les éléments semblaient favoriser les Palicours; un vent d'est qui s'éleva tout à coup propagea la flamme que portaient leur flèches embrasées. Antinoüs périt glorieusement au milieu de ses compagnons d'infortune; un trait lui perça le cœur. Annibal succomba également sous un coup de tomaweck; presque tous les noirs se firent massacrer en vendant chèrement leur vie. La victoire disputée avec désespoir coûta cher aux barbares. Digo perdit la plupart des chefs qui avaient échappé à nos armes; mais les

Il ne perd pas un ins[illegible] utin immense. Parmi les dé-
un petit nombre de [illegible] chirent se trouvait l'infortunée
et achèvent de c[illegible]
gardes vers l[illegible] rent devant Marianna, nous essayâmes
chances [illegible] nouveau sur leur flotte des nuées de flèches

Nou[illegible] mais le vent qui soufflait avec violence détourna
sen[illegible] projectiles; un grain qui s'éleva dans ce moment fa-
je[illegible] leur fuite. Ils perdirent, toutefois, beaucoup de
monde.

Couchy présentait l'aspect de la désolation; mais ce spectacle, malgré son horreur, n'en faisait pas moins éclater la prudence avec laquelle Lucien avait tout prévu; car les incendies éteints presque aussitôt qu'ils éclataient, grâce aux réservoirs d'eau placés de distance en distance et à la présence des compagnies chargées de la police, les blessés recueillis et soignés sous de vastes hangars, les désastres réparés aussitôt qu'éprouvés, attestaient la parfaite intelligence avec laquelle les affaires étaient conduites à Couchy.

Le bon abbé Blanchard rendit de très-grands services dans cette occasion; c'est lui qui organisa les infirmeries et soigna les blessés dont le nombre était considérable; nous ne suivîmes point la coutume de nos contrées; nous recherchâmes les blessés abandonnés par nos ennemis pour les secourir. L'abbé Blanchard se multipliait; on eût dit qu'il retrouvait, dans ses saintes fonctions, l'énergie et l'activité de sa jeunesse. Lucien le secondait avec autant de zèle que d'intelligence, et nos tribus, entraînées par l'exemple, imitaient leurs modèles.

Nous ne respirions que vengeance! Organabo! Organabo!

le cri de la population tout entière. Attaquer Digo dans ...ers était aussi la pensée et le désir de Lucien, mais ...tes étaient immenses; Marianna avait disparu dans ...s flammes. Il fallait du temps pour réparer nos désastres. La saison des pluies allait commencer; le fleuve déborderait bientôt. Nous n'avions pas encore de flotte pour transporter nos guerriers. Il était impossible de songer à prendre l'offensive avant le retour des beaux jours. Le conseil opina pour différer notre vengeance.

Lucien frémissait de douleur en pensant à cet ajournement nécessaire. La pensée qu'Alira languirait quelques mois encore dans les fers causait son désespoir. Cependant la raison d'État dut prévaloir, et son impatience céda aux conseils de la prudence et de la nécessité. Il chercha, en redoublant d'efforts, à préparer les éléments du succès.

L'abbé Blanchard resta quelque temps encore parmi nous. Il ne cessait d'exhorter Lucien à modifier son système; celui-ci ne négligeait rien pour s'en défendre.

Le vénérable prêtre, appelé par d'autres soins, partit enfin pour la Nouvelle-Angoulême, avec l'espoir de ramener Lucien à ses sentiments par des lettres qu'il se proposait de lui écrire. J'ai sous les yeux toute la correspondance qui s'engagea entre mes deux maîtres; je cède au désir d'en rapporter des fragments. Elle met au jour le génie de ces hommes qui agitent les destinées du monde dans les domaines du désert. L'un est jeune, ardent, absolu dans sa pensée; l'autre est sur le déclin de l'âge. L'un a l'ardeur d'une idée généreuse, mais incomplète; l'autre montre l'autorité de l'expérience, d'une foi vive, des traditions et

des doctrines consacrées par les siècles. Le premier représente la génération aventureuse qui s'élève, l'autre la génération prudente qui s'éteint. Tous deux sont hommes de cœur et de génie; mais l'un ne s'appuie que sur de vagues utopies, tandis que l'autre se sent fort de la vérité dont il est le ministre.

CHAPITRE XV.

Ire Lettre.

L'ABBÉ BLANCHARD A LUCIEN.

Nouvelle-Angoulême, 11 février 18....

Ah! que votre aveuglement me cause de douleurs, Lucien! Le ciel vous appelle à remplir la plus belle mission qu'un homme puisse ambitionner sur cette terre, et vous craignez de procurer à vos peuples les bienfaits de la religion, de donner à vos institutions la sanction de l'Évangile! Vous bannissez le Christ de vos États! Humble et proscrit, c'est en suppliant qu'il ose approcher de vos sujets!

Comment votre esprit habituellement si juste, toujours sage et ferme, se laisse-t-il entraîner par une crainte puérile à frapper le Sauveur d'ostracisme? Vous avez médité sur l'histoire du monde, et vous en négligez les enseignements; vous n'ignorez point les mystères de la croix, et vous arrêtez vos peuples au seuil des temples chrétiens! Vous reculez devant les conséquences de la vérité : est-ce donc là la sagesse du politique?

Je veux entreprendre d'éclairer vos pas au flambeau de l'Évangile. Bien que ma main tremblante soit inhabile à manier la plume, que mon esprit, fatigué par un demi-siècle d'apostolat, soit peu propre à exposer les vérités qui vous intéressent, je craindrais de trahir les devoirs d'un ministre de l'Église, si je négligeais l'occasion de terminer utilement ma longue carrière en vous conjurant d'introduire le christianisme dans votre naissant empire.

Aucun État ne fut fondé, dit Rousseau, que la religion ne lui servît de base; et Lamennais, qui rapporte ce remarquable aveu, fait observer qu'on la trouve près du berceau de tous les peuples, comme on trouve la philosophie près de leurs tombeaux.

La religion fut donc introduite dans leurs codes par tous les législateurs; mais, introduit ou trouvé, il m'importe peu, pour le moment, que le culte ait précédé ou suivi les lois civiles : ici je ne veux point prouver la vérité; je veux démontrer l'utilité des institutions religieuses.

Or, par quel singulier phénomène tous les peuples ont-ils été contraints de s'humilier devant un Esprit suprême? Pourquoi tous les législateurs ont-ils reconnu la Divinité et prescrit les devoirs qui découlent de ce principe?

Si vous dites que les peuples se sont trompés, je demande pourquoi les législateurs ont autorisé des erreurs ou grossières ou funestes. Ces grands hommes étaient-ils donc des ignorants? Cependant leurs lois déposent de leur génie.

Etaient-ce des fourbes qui imposaient une religion pour assurer leur autorité? Quand je l'admettrais, la religion était donc, à leurs yeux, un ressort nécessaire au mécanisme de leurs institutions? Ils avaient donc compris qu'elle avait le don de fortifier leur pouvoir, d'affermir l'État, de consolider leur édifice? Ils sentaient l'utilité d'une religion.

Mais ne vous répugne-t-il pas de penser que des hommes dévoués à la patrie, à l'humanité, aux dieux, étaient des imposteurs infâmes? Que Lycurgue, Solon, Numa descendaient aux plus

vils mensonges ! Ne préférez-vous pas croire qu'ils partagèrent les idées de leur temps, et ne discernèrent si bien les avantages d'une religion qu'à cause de leur foi dans les principes qui en constituaient les fondements ? J'ai une meilleure opinion que celle des prétendus philosophes, de ces illustres politiques et de l'excellence du cœur humain. L'imposture est le propre des âmes abjectes ; elle ne souille point la noble nature des bienfaiteurs de cet univers.

L'erreur, chez les hommes d'élite, se mêle, sans doute, ainsi que dans les esprits vulgaires, à la vérité ; la passion peut égarer leur génie ; mais plutôt enthousiastes qu'imposteurs, ils sont séduits par la vaste idée qui les préoccupe. Je suis chrétien, je suis prêtre ; je suis prêt à confesser ma foi dans les supplices du martyre ; mais je n'hésite pas à croire à la sincérité de ces généreux mortels, et je rends hommage à la justice en proclamant que Mahomet, oui, Mahomet lui-même, tenant d'une main le Coran, de l'autre le cimeterre, plus fanatique qu'imposteur, sentit, à travers les égarements de son immense génie, qu'une religion est la première base d'un édifice politique, que l'idée de Dieu est non-seulement la plus grande vérité, mais encore la meilleure des lois.

Il existe dans le cœur un secret besoin de croire. Vit-on jamais un peuple athée ? Jeté sur cette terre, courbé sur le sol qui le nourrit, sujet aux souffrances, misérable, ignorant, borné, déchu, malgré la splendeur de la couronne que lui tresse son orgueil, des hauteurs du ciel, l'homme a comme le vague souvenir d'une grandeur passée et le pressentiment de sa gloire future. Il sent, d'ailleurs, qu'il doit exister un Être suprême, un Architecte de ce vaste univers, un Créateur à qui son existence est redevable des lois qui l'ont fait naître et de celles qui le conservent. A peine commence-t-il à penser que déjà il a besoin de croire. Les premières questions de son enfance portent sur la raison des choses qui frappent son regard. Son intelligence, en grandissant, se tourne vers l'Être dont il croit tenir la vie.

La gratitude, sentiment gravé dans son cœur, fait plier ses genoux devant les autels de celui qui, dans sa croyance, est l'Auteur de toutes les félicités, dont il redoute le courroux, et qu'avant tout il remercie du bonheur de vivre; car la vie, malgré ses maux, est un bonheur pour l'homme et surtout pour l'homme qui pense.

S'il n'a pas reçu les notions du Dieu qu'il soupçonne, il se prosterne devant le soleil qu'il regarde comme le bienfaiteur du monde, ou, plus ignorant encore, il adore, dans la simplicité de sa nature, l'auteur invisible de toutes choses, dans les plantes qui portent les fruits dont il se nourrit, dans les animaux qu'il redoute ou qui, l'aidant dans ses travaux pénibles, partagent avec lui le fardeau du jour.

La religion prend donc sa racine dans le cœur humain. Ce n'est plus seulement au berceau des peuples qu'elle commence à paraître; c'est à la naissance même de l'homme qu'elle montre sa tête radieuse. O homme! tu surgis étonné du néant! une compagne veille sur tes premiers pas. Marche! marche avec confiance! Si de terribles épreuves, de poignantes douleurs tourmentent et déchirent ton existence, la consolatrice de tes misères te protége et guérit tes blessures. Marche! lève la tête! Tu peux défier tous les maux : n'as-tu pas pour appui la fille du ciel et Dieu lui-même?

Ah! cette compagne, cette consolatrice, l'homme l'oublie et la méprise; il la frappe et la persécute dans les jours de prospérité. Cependant elle lui reste fidèle, elle ne cesse de veiller sur sa coupable tête, et quand arrive l'infortune, il la retrouve et s'y attache avec d'autant plus de force qu'il se trouve plus criminel ou plus malheureux.

Au reste, la soif de connaître le dévore. Il est fait pour la lumière, et il languit dans les ténèbres. Aussi ne tarde-t-il pas à s'apercevoir de son ignorance; il la déplore et se tourmente; mais un rayon brille à travers l'obscurité de sa prison; c'est le rayon de la foi. Heureux! trop heureux! s'il pouvait saisir, em-

brasser la vérité tout entière! Un jour viendra-t-il où cette vérité tant désirée lui apparaîtra brillante et pure? Oui, prince! ce jour luira : il est venu! Tournez les yeux vers le Golgotha; la lumière a brillé, l'homme croira, le monde est sauvé.

Si l'homme n'éprouvait le besoin d'une croyance, il faudrait lui en imposer la nécessité. Imaginez un peuple incrédule, quel frein mettrez-vous à ses passions? Pourrait-il exister? Ennemi de lui-même autant que de ses voisins, il déchirerait ses propres entrailles par des guerres intestines. La haine, l'envie, l'égoïsme, promèneraient avec la discorde leurs torches homicides sur le sol de la patrie; car si personne ne croyait à la justice, à une raison souveraine, aux règles qui en sont les conséquences, si Dieu ne commandait pas la concorde, les sacrifices, la vertu, se soumettrait-on d'un commun accord à des lois invariables et sévères? Qui veut obéir quand chacun se persuade qu'il a le droit de commander? Or, en dehors de la religion, l'autorité a-t-elle une sanction soit dans la famille, soit dans l'État? La famille et l'État ne sauraient point subsister en l'absence de cette sanction nécessaire.

Supposez des lois. Sur quels principes reposent-elles? Qui a le droit de les imposer; qui n'a pas le droit de s'y soustraire quand le législateur n'emprunte pas son pouvoir à la suprême autorité de Dieu?

Permettez-moi de vous le dire, ô Lucien, c'est votre erreur de ne tirer votre pouvoir que de vos bonnes intentions, d'une nécessité matérielle et d'un concours de circonstances favorables. Je rougis, en vérité, d'être obligé de démontrer l'évidence, mais les discussions philosophiques rendent nécessaire la preuve des plus simples et des plus vulgaires notions du bon sens.

A toute société il faut des lois : elles ne sauraient être arbitraires, car la tyrannie est odieuse dans la règle prescrite comme elle est criminelle dans la volonté du despote. Dracon, qui punit de mort les moindres fautes, fut le plus affreux des mortels, puis-

La gratitude, sentiment gravé dans son cœ s institutions : la
noux devant les autels de celui qui, da
teur de toutes les félicités, dont il re ce du législateur doit
vant tout il remercie du bonheur onc en trouvera-t-elle la
ses maux, est un bonheur pour l' parfaite de Dieu, qui est la
qui pense. e sagesse? Le premier devoir

S'il n'a pas reçu les noti onnaître, et connaître Dieu c'est
prosterne devant le soleil donc, avant de prescrire le culte de
monde, ou, plus ignor e sente dans son cœur. Ah! dites avec
sa nature, l'auteur i prudent, que le vrai législateur est le légis-
qui portent les fru
redoute ou qui, stes commandent l'obéissance et consacrent la li-
lui le fardea ne suffit pas pour qu'elles produisent leurs fruits. Il

La religi que les citoyens portent en eux-mêmes le sentiment
n'est plu la justice. Les lois de Moïse n'obtinrent pas toujours
paraît spect des superstitieuses et barbares tribus d'Israël; il
sa tê llut qu'il leur inspirât le goût et le sens de la justice pour
co 'elles s'y attachassent. C'est au moyen de la religion qu'il en
fit descendre les notions dans leur esprit inconstant et frivole. Avec la crainte de Dieu, la loi du bien pénétra peu à peu dans leurs âmes, car la religion n'est point autre chose que la vérité sous des apparences sensibles. Elle consacre et sanctifie l'ordre politique, qu'elle fortifie en l'entourant des respects et des croyances du peuple. En s'habituant à la pratiquer, celui-ci s'accoutume à considérer les lois comme l'expression matérielle de ses divins préceptes. Le prince qui commande au nom du maître du monde, le peuple qui obéit aux lois qui en dérivent, sont animés d'une même foi, d'un même esprit; ils n'ont qu'une seule âme. Le citoyen, pénétré d'une sainte horreur pour les crimes qui s'attaquent à l'ordre politique, les confond heureusement avec les attentats qui s'adressent à la Divinité. La chose publique n'est point troublée par les orages; la paix règne dans la société, et le vaisseau de l'État vogue avec assurance vers ses destinées.

La religion a d'autres avantages. Le législateur peut-il tout

prévenir, tout punir? La loi n'est-elle pas néces-
e? Ouvrez les codes qui font l'orgueil de l'esprit
les quarante mille lois qui composent le
f de notre chère patrie, et dites-moi si la
ette?
e la conscience? qui fait régner la décence,
ertu au foyer domestique?
e qui substitue la bonne foi, les procédés honnêtes,
ement, l'amitié, la charité aux conseils de l'égoïsme, à
ypocrisie, aux basses vengeances, aux vils calculs de l'ambition parmi les hommes?

La loi punit : elle ne prévient guère. Encore ne punit-elle que les faits avoués, patents, prouvés. Et comme elle ne punit les délits et les crimes qu'à l'aide de la force, et d'institutions toujours imparfaites parce qu'elles sont humaines, il arrive qu'elle ne réprime que le moindre nombre des offenses qui désolent la société.

La religion, au contraire, prévient le mal en vivifiant la conscience. Elle place au fond du cœur un vigilant gardien des célestes lois de la morale; elle arme le remords de l'aiguillon qui tourmente le coupable. Sous ses auspices, la morale publique s'épure, et par ses soins règne au sein de la société une sorte de délicatesse qui rend les mauvaises actions plus difficiles en ouvrant les yeux de tous sur la conduite de chacun.

Où la loi s'arrête, la religion pénètre, elle supplée son silence; mais à la sévérité de sa voix se mêle toujours un sentiment de douceur et de mansuétude. Si elle suspend le châtiment sur le pervers, si elle le glace d'effroi, si la terreur qu'elle lui inspire le fait trembler, pour prix de son repentir, elle lui offre l'espérance, car elle n'est point inexorable. Miséricordieuse et clémente à l'image de Dieu lui-même, elle pardonne où les lois civiles, forcées de condamner, doivent rester inflexibles.

Toutes les religions, le paganisme excepté, remplissent plus ou moins ce noble rôle : au sein des plus grossières erreurs,

qu'il essaya de perpétuer la tyrannie dans ses institutions : la loi doit être juste.

Or, pour qu'elle soit juste, la conscience du législateur doit être le sanctuaire de la justice. Où donc en trouvera-t-elle la notion si ce n'est dans l'idée la plus parfaite de Dieu, qui est la souveraine justice et la plus parfaite sagesse? Le premier devoir du législateur est donc de le connaître, et connaître Dieu c'est l'aimer et l'adorer. Il faut donc, avant de prescrire le culte de l'Être créateur, qu'il le sente dans son cœur. Ah! dites avec moi, civilisateur imprudent, que le vrai législateur est le législateur religieux.

Les lois justes commandent l'obéissance et consacrent la liberté. Cela ne suffit pas pour qu'elles produisent leurs fruits. Il faut encore que les citoyens portent en eux-mêmes le sentiment sacré de la justice. Les lois de Moïse n'obtinrent pas toujours le respect des superstitieuses et barbares tribus d'Israël; il fallut qu'il leur inspirât le goût et le sens de la justice pour qu'elles s'y attachassent. C'est au moyen de la religion qu'il en fit descendre les notions dans leur esprit inconstant et frivole. Avec la crainte de Dieu, la loi du bien pénétra peu à peu dans leurs âmes, car la religion n'est point autre chose que la vérité sous des apparences sensibles. Elle consacre et sanctifie l'ordre politique, qu'elle fortifie en l'entourant des respects et des croyances du peuple. En s'habituant à la pratiquer, celui-ci s'accoutume à considérer les lois comme l'expression matérielle de ses divins préceptes. Le prince qui commande au nom du maître du monde, le peuple qui obéit aux lois qui en dérivent, sont animés d'une même foi, d'un même esprit; ils n'ont qu'une seule âme. Le citoyen, pénétré d'une sainte horreur pour les crimes qui s'attaquent à l'ordre politique, les confond heureusement avec les attentats qui s'adressent à la Divinité. La chose publique n'est point troublée par les orages; la paix règne dans la société, et le vaisseau de l'État vogue avec assurance vers ses destinées.

La religion a d'autres avantages. Le législateur peut-il tout

prévoir, tout prévenir, tout punir? La loi n'est-elle pas nécessairement bornée? Ouvrez les codes qui font l'orgueil de l'esprit humain : parcourez les quarante mille lois qui composent le vaste arsenal législatif de notre chère patrie, et dites-moi si la loi n'est pas souvent muette?

Est-ce elle qui règle la conscience? qui fait régner la décence, la pudeur et la vertu au foyer domestique?

Est-ce elle qui substitue la bonne foi, les procédés honnêtes, le dévouement, l'amitié, la charité aux conseils de l'égoïsme, à l'hypocrisie, aux basses vengeances, aux vils calculs de l'ambition parmi les hommes?

La loi punit : elle ne prévient guère. Encore ne punit-elle que les faits avoués, patents, prouvés. Et comme elle ne punit les délits et les crimes qu'à l'aide de la force, et d'institutions toujours imparfaites parce qu'elles sont humaines, il arrive qu'elle ne réprime que le moindre nombre des offenses qui désolent la société.

La religion, au contraire, prévient le mal en vivifiant la conscience. Elle place au fond du cœur un vigilant gardien des célestes lois de la morale; elle arme le remords de l'aiguillon qui tourmente le coupable. Sous ses auspices, la morale publique s'épure, et par ses soins règne au sein de la société une sorte de délicatesse qui rend les mauvaises actions plus difficiles en ouvrant les yeux de tous sur la conduite de chacun.

Où la loi s'arrête, la religion pénètre, elle supplée son silence; mais à la sévérité de sa voix se mêle toujours un sentiment de douceur et de mansuétude. Si elle suspend le châtiment sur le pervers, si elle le glace d'effroi, si la terreur qu'elle lui inspire le fait trembler, pour prix de son repentir, elle lui offre l'espérance, car elle n'est point inexorable. Miséricordieuse et clémente à l'image de Dieu lui-même, elle pardonne où les lois civiles, forcées de condamner, doivent rester inflexibles.

Toutes les religions, le paganisme excepté, remplissent plus ou moins ce noble rôle : au sein des plus grossières erreurs,

Dieu s'y fait sentir; mais, à coup sûr, la fille du ciel, la religion de l'Évangile, sortie du sang de la divinité expirante, est la plus propre à servir les desseins de l'homme d'État. Étrangère aux formes politiques quoique auxiliaire utile de tous les gouvernements réguliers, elle conseille partout, et partout fait fleurir l'ordre avec l'obéissance, la concorde avec la charité, la bonne foi avec les vertus que commande sa pure morale; c'est elle qui contraint l'époux à garder la foi conjugale, le père à chérir ses enfants, le fils à vénérer les auteurs de ses jours, l'ami à ne point trahir et tromper son ami, le citoyen à préférer à ses propres intérêts ceux de la chose publique. Sous son inspiration, la patrie n'est point un vain mot, le souverain cesse d'être un maître; l'union qui fait la force et la prospérité des empires, la science qui en fait la gloire, les vertus qui en assurent la perpétuité se développent et s'affermissent sous ses sacrés étendards; c'est sur l'autel du Christ que repose le bonheur du monde.

Refuserez-vous, maintenant, l'accès de vos États au Dieu qui demande une place à vos foyers, un temple dans vos cités? Pour prix de l'hospitalité qu'il implore, il vous apporte les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la croix.

Pesez, mon fils, pesez avec sagesse, soit en homme d'État, soit en chrétien, les avantages qu'offre à votre peuple une religion dont les vérités sont à la fois consacrées par 1800 ans d'épreuves, et par le témoignage des héros de la foi et de l'humanité.

Recevez les bénédictions de votre serviteur en J.-C.

L'abbé BLANCHARD.

2e Lettre.

LUCIEN A L'ABBÉ BLANCHARD.

Couchy, 13 mars 18....

RÉVÉREND PÈRE,

La singularité de ma destinée me force à penser plus en politique qu'en chrétien. Souffrez donc que, négligeant le dogme, j'aborde sur-le-champ les principes politiques. Vous excuserez et la franchise de mon langage et la simplicité de mon style. Occupé des soins réclamés par mes petits États, au moment de soutenir une guerre terrible, je ne puis donner à l'expression de mes pensées le tour ingénieux d'une période élégante; mon éducation, trop tôt interrompue, ne m'a pas enseigné l'art de revêtir mes pensées d'une forme ingénieuse.

L'amour de ma religion ne m'oblige pas à l'imposer aux autres. Je pense que le culte doit prendre sa racine dans la libre conscience de chaque homme; que le prince est libre, comme le dernier de ses sujets, de professer une croyance, mais que son action, son influence et surtout son pouvoir sur la religion doivent se renfermer dans le mystère de sa demeure, et qu'il n'a reçu ni de Dieu ni des hommes la mission de propager sa foi.

Est-il nécessaire de développer une doctrine si raisonnable? Le bon sens la proclame, l'histoire la consacre.

En effet, si le devoir du prince était de propager ses croyances religieuses, les peuples ne seraient-ils pas exposés à changer continuellement les leurs; car les princes se succédant dans l'exercice du pouvoir suprême, apportent nécessairement dans leurs augustes fonctions les préoccupations de leur esprit? Les prédécesseurs de Henri VIII étaient catholiques. Ce roi abjure

la foi de ses pères; il change la religion de ses sujets. Un autre, si ce droit se trouvait inscrit dans le code des nations, ne pourrait-il pas la changer encore?

Un tel droit, en soumettant la religion, domaine exclusif de la conscience, aux caprices du prince, exposerait donc les vérités religieuses à des fluctuations éternelles! Dès lors, rien de stable dans les cœurs, instabilité dans les lois. Le culte serait à la merci des passions; l'autel, brisé au sein de luttes incessantes, n'aurait bientôt que des débris dispersés dans les rues.

Ne dites point qu'ici, conseiller, aider, favoriser n'est pas contraindre et soumettre; car un prince qui recommande est bien près d'ordonner : ses conseils sont pris pour des volontés; son aide et sa protection font pencher la balance. Si son pouvoir est limité par une constitution, ne lui reste-t-il donc pas l'autorité de l'exemple? S'il est absolu, son désir n'est-il pas une loi? Ses courtisans, dans le dessein de lui plaire, le dépassent dans ses pratiques; la ville ne tarde pas à suivre la cour. Vous connaissez les hommes; hélas! ils sont faibles et ambitieux. Or, la foi qui n'est pas vivace au fond des cœurs, s'éteint vite, et la suite nécessaire du changement désiré ou voulu par le prince est de blesser les esprits indépendants, de provoquer les résistances, d'exposer l'État à d'imminents périls.

Massillon insiste dans l'un de ses sermons sur l'autorité de l'exemple donné par les grands; il en conclut qu'ils doivent être vertueux. J'adopte sa conclusion, mais j'ajoute que l'importance de cette autorité doit rendre le prince scrupuleux sur l'exercice qu'il en doit faire.

La doctrine que je combats expose non-seulement les peuples à subir la tyrannie de leurs princes, mais les rois, quand ils sont les moins forts, à souscrire aux volontés de leurs peuples. Car, de l'unité et de l'harmonie de foi entre les princes et les sujets, découle, pour conséquence extrême, ou que les peuples se soumettent aux exigences religieuses de leurs rois, ou que les rois s'inclinent devant les croyances de leurs peuples. Il suit de

là qu'Henri IV et Bernadotte ne peuvent monter sur le trône qu'à la condition de renier leur foi, ou que la Pologne, contrainte d'accepter la domination moscovite, sera forcée d'adopter la religion du vainqueur. Hypocrisie d'une part, humiliation de l'autre, ce système produit d'épouvantables maux.

Une conséquence non moins vraie de la doctrine à laquelle vous prêtez votre appui, est que les peuples seraient contraints de ne professer qu'une seule et même religion. Cette doctrine n'a-t-elle pas reçu son application dans plusieurs États de l'Europe? Comme moi, vous en connaissez les résultats funestes.

En effet, si le roi et son peuple doivent être en communion de croyances religieuses, il faut que la foi du prince soit celle de tous ses sujets. Il ne peut y avoir deux autels dans l'État; chaque citoyen reçoit, en naissant, la religion de son pays, et sous peine d'en violer les lois, il est forcé de toute éternité de croire, de professer des dogmes et un culte auxquels sa raison peut répugner et son cœur vouer une haine mortelle.

Jugez, mon Père, jugez les supplices de cet innocent qu'une injuste loi condamne à un blasphème éternel ou à une éternelle hypocrisie! Le temple n'est-il pas pour lui un enfer, le prêtre un tyran? Son âme, torturée par la douleur, se révolte contre l'iniquité d'une loi qui le plonge à jamais dans un abîme de doutes, de contradictions et de misères. Et je consentirais à prêter les mains à cet affreux despotisme! Non! non! mille fois non! que ma main se dessèche avant de décréter cette révoltante inquisition du prince envers ses sujets.

Je ne vois point, sous le rapport politique, la nécessité de renfermer un peuple dans les temples d'une seule religion; je vois, au contraire, des inconvénients et de l'injustice à le contraindre à n'en pratiquer qu'une seule. On se souvient encore, dans notre patrie, des résultats regrettables de la révocation de l'Édit de Nantes : la France perdit, en un jour, l'industrie, les bras et les richesses de cent mille citoyens; l'Espagne a poussé la doctrine de l'unité de foi jusqu'à ses conséquences les plus

dures, et tombant peu à peu des splendeurs où l'aveugle fortune l'avait soudainement portée, elle se débat dans les angoisses d'une lente agonie. La Suède, qui punit du bannissement les citoyens devenus catholiques, a-t-elle gagné à cette intolérance? L'empire des Wasa, écrasé entre la lourde mais intelligente Autriche, la Prusse remuante et l'envahissante Russie, n'est plus que l'ombre de lui-même, malgré la sagesse du prince qui le gouverne.

L'existence de plusieurs religions dans l'État a pour effet de stimuler la ferveur et la piété des citoyens. Chacun tient à sa foi et veut en prouver la supériorité. Il s'établit comme un concours qui profite aux bonnes mœurs, entretient les esprits dans la salutaire méditation des choses religieuses, et donne naissance à ces grands dévouements qui font la gloire et le salut de l'humanité, tandis que là où ne règne qu'une religion, les mœurs se relâchent, la foi s'attiédit, la religion n'est bientôt qu'une lettre morte. On a des temples, des cérémonies et des prêtres, mais Dieu ne règne plus dans les cœurs; les temples ne sont plus que le théâtre de cérémonies moins augustes que splendides, et les ministres abrutis s'endorment dans la quiétude de l'ignorance, gorgés d'honneurs, de dignités et de richesses.

Je préfère à cet hébétement d'un troupeau d'humains imbéciles, la louable émulation qui naît de deux cultes rivaux : N'est-ce pas dans les épreuves que l'Église a grandi depuis le jour où le Sauveur du monde a posé la première pierre de son divin édifice?

Ne croyez pas, toutefois, que j'admette légèrement toutes les religions au foyer social. Je veux que le souverain les soumette à une sorte de police intérieure, qu'il bannisse celles qui ne portent pas en elles le dogme de Dieu, ou qui facilitent le relâchement de la morale publique. Avant tout, le prince doit veiller aux bonnes mœurs, ne pas permettre que le dogme sacré sur lequel repose toute vérité, la croyance de Dieu en un mot, soit profané ou exposé à se perdre dans des croyances impies : c'est

son premier devoir; mais je borne là son action religieuse.

Il y a d'autres devoirs à remplir : maintenir l'intégrité de ses États, les étendre en conciliant les devoirs qu'impose la justice avec les intérêts de ses peuples; entretenir avec les nations voisines des relations de bonne amitié, avec les nations lointaines des échanges utiles; favoriser les entreprises honnêtes de ses sujets, reculer les bornes de la science par des découvertes, telle est, au dehors, la tâche d'un roi. Dans ses États sa mission est plus belle encore : soumettre chacun et se soumettre soi-même à l'empire des lois, développer les ressources naturelles de son pays pour faciliter les communications, étendre le commerce et l'industrie, protéger l'agriculture, préparer des ressources pour l'avenir, se tenir prêt pour la guerre, et faire tout ce qui est compatible avec l'honneur pour le maintien de la paix; réprimer tous les désordres; prévenir la corruption et la punir; récompenser les services, déjouer l'intrigue, choisir, dans ce dessein, des ministres sages, dévoués, habiles et intègres, dignes de commander, capables de sacrifier le pouvoir, leur fortune et leur vie aux intérêts de la patrie, de résister aux suggestions de l'étranger, telle est une faible partie des devoirs que lui impose la couronne. Ce fardeau n'est-il pas assez lourd sans qu'on veuille encore l'accroître du poids des affaires religieuses?

Je voudrais terminer cette lettre, et pourtant je suis naturellement conduit par le cours de mes idées à vous confesser ici ma pensée tout entière. Vous le dirai-je, mon Père? la religion catholique me paraît moins *gouvernementale* qu'on n'affecte de le croire; elle ne l'est pas plus que ne le sont les autres sectes chrétiennes qui se partagent l'Europe. Je compare souvent, dans mes méditations, l'état moral et matériel des nations modernes. Toutes ont été vivifiées par l'esprit du christianisme, mais depuis longtemps divisées sur les points fondamentaux de la religion, elles se sont séparées après des luttes déplorables; les unes sont restées fidèles à leur antique foi; les autres ont suivi la réforme. Or, celles-ci ont-elles dégénéré? Les statisti-

ques criminelles annoncent-elles plus d'immoralité, plus de crimes et plus de mal chez les dernières que chez les autres? En quoi la supériorité des premières s'est-elle manifestée? Ne sont-ce pas, au contraire, il faut bien l'avouer, les peuples protestants qui marchent en tête de la civilisation ; qui sont à la fois, et les plus puissants, et pour la plupart les plus avancés en liberté comme en science? Comparez, mon Père, comparez l'Espagne, le Portugal et l'Italie, à l'Angleterre, à la Prusse, à la Hollande ; le Mexique aux États-Unis, les États même de l'Église à un canton suisse ou à une petite principauté allemande : ne dirait-on pas que la vie s'est retirée des peuples catholiques, qu'ils sont frappés de décadence?

La France encore catholique ne doit ses progrès qu'à sa révolution.

Il me coûte de faire encore un aveu qui fera souffrir votre âme. Je dois pourtant achever cette lettre en confessant que la comparaison des États chrétiens me laisse des doutes sur l'efficacité des institutions qui sont comme le moyen coërcitif du catholicisme pour faire régner sa morale. L'immoralité, les crimes n'étant pas plus considérables chez les nations protestantes, où l'institution des mêmes sacrements est inconnue, que chez les peuples catholiques où ils sont en usage, je dois en conclure que les bienfaits de vos institutions religieuses sont isolés, qu'en conséquence ils n'ont point un caractère social de nature à fixer la sérieuse attention des politiques.

L'introduction dans mes États d'un corps de ministres étrangers à mon action, soumis à un chef éloigné, me paraît, de plus, sujette à des inconvénients nombreux. Il est difficile de rester le maître chez soi, en présence d'une multitude d'hommes qui dominent les peuples. Le prince n'est plus libre d'agir pour le bien de ses États sans le bon vouloir de ceux qui s'imposent comme ses coopérateurs, et qui, en réalité, sont ses maîtres parce qu'ils sont ceux de la nation... La division et les discordes ne tarderaient pas à s'introduire parmi nous. Or, je pense

qu'un prince doit rester le chef de l'État, suivre la constitution dans son esprit et dans sa lettre, ou lorsque, comme moi, il est investi d'un pouvoir absolu, d'une mission spéciale, de la dictature en un mot, dictature passagère et que je veux abréger, il faut que sa volonté soit obéie sans murmure. La résistance diminuerait sa force, paralyserait le bien qu'il médite. Il se sentirait ébranlé sur son trône, et ne tarderait pas à glisser sous une tutelle qu'il doit éviter, s'il veut être sage. Il faut qu'un roi soit ferme, inébranlable : quand la main tremble, le sceptre tombe.

Recevez, révérend Père, l'assurance de mon affection et de mon respect.

LUCIEN.

3e Lettre.

L'ABBÉ BLANCHARD A LUCIEN.

Nouvelle-Angoulême, 16 avril 18....

Laissez, ô Lucien, laissez ma douleur se faire jour dans ces pages. Je ne vois que trop à quelles préoccupations orgueilleuses vous avez immolé votre cœur; ne vous abusez pas plus que je ne le fais moi-même : vous n'êtes pas chrétien.

Où donc avez-vous vu que la religion exclut la politique, ou que la politique doit être ennemie de la religion? La religion et la politique ne sont point étrangères l'une à l'autre. Je sais bien que des esprits superficiels, ou pervers, ont souvent essayé de les séparer, de les désunir dans un dessein perfide; mais ils n'empêcheront jamais que la politique soit fille de la religion, et ne se condamne au parricide en portant une main sacrilége sur celle qui lui donna le jour.

Je vous ai montré la religion au berceau des peuples. C'est

elle qui présida nécessairement à la formation des sociétés ; les hommes ont cru avant que se réunir; ils avaient des idoles avant de se donner des rois.

La politique, au contraire, résulte des rapports des hommes entre eux, des relations du prince avec ses sujets, du commerce des nations les unes avec les autres : la politique est donc la conséquence de la société qui est née de la religion, ou plutôt toutes deux en sont filles ; car, d'une part, la religion, en rapprochant les hommes par les liens d'une même croyance et d'un même culte, les porte à s'associer pour vivre sous une même loi ; de l'autre, elle règle leurs rapports par la morale, et soumet riches et pauvres, grands et petits, rois et peuples à ses sévères mais salutaires maximes.

J'avance des vérités si évidentes, que je vous défie de me citer une seule obligation sociale qui ne soit fondée sur un précepte religieux.

Parlerez-vous des relations de peuple à peuple, c'est le droit des gens dont il s'agit : un code serait nécessaire pour régler leurs relations de toute nature, si la religion ne déposait pas des principes généraux d'équité dans la conscience publique; les nations, contraintes de vivre dans une perpétuelle méfiance les unes des autres, ne s'en rapporteraient dans leurs différends qu'aux droits de la force. Elles ne sont, hélas ! que trop portées à recourir à la brutale raison des armes; le droit des gens violé sans cesse n'est qu'une faible barrière opposée à l'ambition des princes. Cependant cette barrière, si faible qu'elle soit, empêche un plus grand mal, surtout parmi les nations civilisées, où le sentiment du droit et de la justice, fortifié par l'Évangile, est nécessairement plus vivace que chez les peuples barbares.

Eh bien ! ce droit des gens, sur quels fondements repose-t-il? Y a-t-il un législateur politique assez puissant, assez hardi pour le décréter et le convertir en loi immuable? Il ne saurait malheureusement exister une loi pour régler les rapports des nations entre elles, comme il en existe une dans l'intérieur de chaque

État, car il se trouve ici une force derrière la lettre de la loi pour en assurer l'exécution, tandis que le droit des gens n'a pour garantie que la bonne foi des rois et la sincérité des peuples.

Le sentiment général sur lequel repose ce droit essentiel et sauveur, prend donc sa source dans quelque chose de vénérable et de sacré pour tous les peuples. Or, quel est ce sentiment de justice souveraine où vient s'inspirer le droit des nations? Réfléchissez, je vous en supplie ; dites, n'est-ce pas la religion descendue du ciel et dont les mains tiennent la balance de la justice?

Je sais bien que toutes les religions n'ont pas le même privilége, qu'il en est qui commandent à leurs croyants de traiter en ennemis les peuples étrangers à leur foi ; mais c'est ici le lieu de remarquer et d'admirer la supériorité de la nôtre, qui regarde tous les hommes comme les enfants d'un même Dieu, ordonne à tous de prier pour leurs frères, proclame la loi d'amour et contraint à la charité. Les commandements qui s'adressent aux individus embrassent également les peuples ; la même loi qui défend de prendre le bien d'autrui ne s'oppose-t-elle pas à l'injuste conquête d'une province?

Aussi n'est-ce que depuis l'établissement du christianisme que les États se règlent sur certains principes d'équité naturelle parce qu'elle est chrétienne. Dans l'antiquité, les païens ne connaissaient point ces règles modernes; non-seulement la Grèce et le roi de Perse étaient toujours en guerre ouverte, mais les divers États helléniques n'avaient d'autres rapports que celui de la force abusant de la faiblesse. Sparte trouvait naturel d'étendre sa domination sur la Grèce entière ; Athènes lui en disputait l'empire, mais le droit des nations disparaissait dans le duel impie de ces deux cités. C'est par la même raison que Rome établit sa puissance au delà de ses murs, puis sur toute l'Italie, en détruisant cent républiques rivales, puis sur le monde où son orgueil et son ambition ne virent que des rebelles et des

esclaves au lieu de citoyens. La force brutale régnait donc par-dessus tout avant la venue du christianisme; l'asservissement d'un peuple par un État, l'oppression du vaincu par le vainqueur, tel fut le double caractère des sociétés antiques; la liberté ou plutôt l'anarchie pouvait bien régner au forum, mais l'esclavage mouillait de ses larmes les fers que de durs maîtres rivaient sur toute la terre au cou d'infortunés innombrables.

La religion chrétienne commande au contraire le respect de l'homme par l'homme; elle modère l'ambition des forts et soutient le faible, elle fait insensiblement pénétrer l'égalité devant Dieu; il n'existe point à ses yeux de parias ni d'ilotes, tous les peuples ont les mêmes droits à l'indépendance, au bonheur et à la liberté. Le droit des gens se puise dans ces principes sacrés qui règlent les rapports des nations entre elles; ces relations seront d'autant plus sûres, les États seront d'autant plus libres qu'ils seront plus chrétiens. La religion n'est donc pas étrangère à la politique; la politique éclairée, dirigée par la religion, et surtout par la religion chrétienne, assure donc l'indépendance, par conséquent la grandeur des empires.

La religion serait-elle plus étrangère à la politique intérieure des États? Qui oserait affirmer ce mensonge? Quoi! l'ordre n'est-il pas le premier besoin de toute société? or, qu'est-ce que l'ordre, sinon le respect de chacun pour la liberté, la propriété d'autrui et pour la sécurité de tous? Les vertus qui font le bon citoyen sont donc celles que recommande la religion, et je puis m'écrier que le chrétien est le meilleur des sujets. Il le savait déjà cet empereur romain qui, le premier, appréciant les vertus chrétiennes, arbora la croix sur ses victorieux étendards. Aux yeux d'un grand prince, la religion chrétienne est le plus admirable comme le plus puissant auxiliaire d'une sage et droite politique.

Tous les souverains d'Europe comprirent jadis cette vérité, alors même qu'ils ne pratiquaient pas avec ferveur les préceptes de cette divine religion. Vous citerai-je les principaux monar-

ques? Mais je remplirais vingt pages de leurs noms! Vous vous souvenez cependant des plus grands ou des plus célèbres princes qui gouvernèrent la France : Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Louis XIV, sans compter tous ceux dont les règnes ont marqué les siècles du sceau de leur génie; ils se distinguèrent par la protection qu'ils accordèrent à l'Église, par le zèle qu'ils mirent à favoriser la foi, et la plupart par leur piété, par leur amour pour un culte dont ils reconnaissaient la valeur politique : c'est, il faut le confesser, qu'il y a une vertu sociale au fond du christianisme.

La religion catholique est, par-dessus toutes les autres communions chrétiennes, essentiellement propre à réunir les hommes : la nécessité de professer une même foi, des principes parfaitement identiques; une discipline uniforme, les mêmes rites, les mêmes cérémonies, la même langue, tout donne au catholicisme un caractère d'unité et d'universalité qui rattachent les hommes aux mêmes institutions, en forme une seule famille, et les retient par le charme suprême de l'amour et de la charité.

Je n'hésite donc pas à déclarer, sauf à m'attirer le reproche d'intolérance, que les souverains chargés de gouverner les États devant s'appliquer, dans l'intérêt de l'ordre, de la concorde et de la paix, à propager les meilleurs principes, sont obligés, s'ils veulent atteindre ce but essentiel, de mettre tout en œuvre pour faire fleurir la religion au nom de laquelle j'ose vous parler; car un peuple vraiment chrétien serait le peuple modèle; ce qui me fait dire avec hardiesse, mais avec une sainte conviction que je suis prêt à sceller de mon sang, que le plus politique des monarques sera toujours le plus catholique des princes.

Je ne veux point cependant qu'on puisse déduire de mes paroles des conséquences et des sentiments que mon cœur réprouve : quelques mots suffiront en me résumant pour élucider ma pensée.

Comme la religion en soi-même, abstraction faite du culte et

esclaves au lieu de citoyens. La force brutale régnait donc par-dessus tout avant la venue du christianisme; l'asservissement d'un peuple par un État, l'oppression du vaincu par le vainqueur, tel fut le double caractère des sociétés antiques; la liberté ou plutôt l'anarchie pouvait bien régner au forum, mais l'esclavage mouillait de ses larmes les fers que de durs maîtres rivaient sur toute la terre au cou d'infortunés innombrables.

La religion chrétienne commande au contraire le respect de l'homme par l'homme ; elle modère l'ambition des forts et soutient le faible, elle fait insensiblement pénétrer l'égalité devant Dieu; il n'existe point à ses yeux de parias ni d'ilotes, tous les peuples ont les mêmes droits à l'indépendance, au bonheur et à la liberté. Le droit des gens se puise dans ces principes sacrés qui règlent les rapports des nations entre elles; ces relations seront d'autant plus sûres, les États seront d'autant plus libres qu'ils seront plus chrétiens. La religion n'est donc pas étrangère à la politique; la politique éclairée, dirigée par la religion, et surtout par la religion chrétienne, assure donc l'indépendance, par conséquent la grandeur des empires.

La religion serait-elle plus étrangère à la politique intérieure des États? Qui oserait affirmer ce mensonge? Quoi! l'ordre n'est-il pas le premier besoin de toute société? or, qu'est-ce que l'ordre, sinon le respect de chacun pour la liberté, la propriété d'autrui et pour la sécurité de tous? Les vertus qui font le bon citoyen sont donc celles que recommande la religion, et je puis m'écrier que le chrétien est le meilleur des sujets. Il le savait déjà cet empereur romain qui, le premier, appréciant les vertus chrétiennes, arbora la croix sur ses victorieux étendards. Aux yeux d'un grand prince, la religion chrétienne est le plus admirable comme le plus puissant auxiliaire d'une sage et droite politique.

Tous les souverains d'Europe comprirent jadis cette vérité, alors même qu'ils ne pratiquaient pas avec ferveur les préceptes de cette divine religion. Vous citerai-je les principaux monar-

ques? Mais je remplirais vingt pages de leurs noms! Vous vous souvenez cependant des plus grands ou des plus célèbres princes qui gouvernèrent la France : Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Louis XIV, sans compter tous ceux dont les règnes ont marqué les siècles du sceau de leur génie; ils se distinguèrent par la protection qu'ils accordèrent à l'Église, par le zèle qu'ils mirent à favoriser la foi, et la plupart par leur piété, par leur amour pour un culte dont ils reconnaissaient la valeur politique : c'est, il faut le confesser, qu'il y a une vertu sociale au fond du christianisme.

La religion catholique est, par-dessus toutes les autres communions chrétiennes, essentiellement propre à réunir les hommes : la nécessité de professer une même foi, des principes parfaitement identiques; une discipline uniforme, les mêmes rites, les mêmes cérémonies, la même langue, tout donne au catholicisme un caractère d'unité et d'universalité qui rattachent les hommes aux mêmes institutions, en forme une seule famille, et les retient par le charme suprême de l'amour et de la charité.

Je n'hésite donc pas à déclarer, sauf à m'attirer le reproche d'intolérance, que les souverains chargés de gouverner les États devant s'appliquer, dans l'intérêt de l'ordre, de la concorde et de la paix, à propager les meilleurs principes, sont obligés, s'ils veulent atteindre ce but essentiel, de mettre tout en œuvre pour faire fleurir la religion au nom de laquelle j'ose vous parler; car un peuple vraiment chrétien serait le peuple modèle; ce qui me fait dire avec hardiesse, mais avec une sainte conviction que je suis prêt à sceller de mon sang, que le plus politique des monarques sera toujours le plus catholique des princes.

Je ne veux point cependant qu'on puisse déduire de mes paroles des conséquences et des sentiments que mon cœur réprouve : quelques mots suffiront en me résumant pour élucider ma pensée.

Comme la religion en soi-même, abstraction faite du culte et

des dogmes, de la morale et de la vérité ; comme la religion, en tant qu'elle est un principe d'adoration envers la Divinité et d'amour envers le prochain, est la base fondamentale de toute société, je conclus que la meilleure politique est celle qui s'appuie sur la religion.

D'un autre coté la religion catholique, indépendamment de son origine divine et de la vérité qui la vivifie, étant, ainsi que je l'ai démontré, plus propre que toute autre à faire aimer l'ordre et la paix, à maintenir des relations amicales entre les peuples, je suis conduit à croire et à affirmer que la politique la plus parfaite sera la politique chrétienne, catholique, la politique de l'Évangile.

J'avais donc raison de dire que le plus grand politique sera le politique chrétien, car en donnant à son pouvoir la sanction de la foi, il fondera pour l'avenir et préparera des siècles de gloire et de bonheur à ses États.

Que Dieu me garde de conseiller la persécution ! Jésus-Christ, mourant pour les Juifs et les Gentils, n'a-t-il pas donné l'exemple de la charité qui est ennemie de l'intolérance ? Non, prince ! la persécution qui s'entoure de bûchers, de supplices odieux, ou celle non moins tyrannique et plus hypocrite dont Julien l'Apostat fournit le détestable exemple, cette persécution ne saurait être conseillée par un ministre du Dieu qui commande de supporter les injures des hommes en priant pour leur salut.

Mais la tolérance n'est point l'indifférence : la religion est, comme vous le voyez, une chose trop importante pour que les princes ne la considèrent qu'en spectateurs blasés, bonne tout au plus à passionner le vulgaire ; on érige, je le sais, cette coupable indifférence en théorie, et l'on vante comme une rare sagesse la folie des princes qui, bornant leur mission à l'intendance de certains intérêts éphémères, négligent la portion la plus élevée de leur tâche.

Vous avez puisé vos erreurs à la source empoisonnée des flatteries dont on encense ces prétendus politiques; vous imitez

la royale somnolence de ces princes qui, plongés dans le dérèglement de la matière, s'étonnent que la foule prosternée aux pieds du veau d'or s'éloigne de leur trône et méprise leur pouvoir.

Si brûlant que soit le terrain où vous me conduisez, je n'hésite pas à vous y suivre. La discussion que soulève un tel sujet sera l'objet de ma prochaine lettre.

Je prie N.-S. de vous bénir,

L'abbé BLANCHARD.

4e Lettre.

L'ABBÉ BLANCHARD A LUCIEN.

Nouvelle-Angoulême, 28 mars 18....

Oui, c'est dans la libre conscience de l'homme que la religion prend sa racine. Vous l'avez dit, Lucien, et j'y souscris de toute la puissance de mon âme. N'est-ce point par la persuasion que les apôtres répandirent dans le monde la foi dont ils étaient embrasés ? N'est-ce pas par le martyre que les premiers chrétiens confessèrent la vérité ? L'autorité de la vertu ne fut-elle pas la seule qui imposa de nouvelles croyances à l'univers ?

En concluera-t-on que le prince doit rester indifférent à la religion de ses peuples ? Quelles seraient, hélas ! les conséquences effroyables de cette abnégation ? Tout penserait, tout s'animerait autour du trône. Le prince seul, les bras croisés, étranger au mouvement des esprits, contemplerait d'un regard stupide la foule entraînée dans des courants divers. Il me semble voir

un navire devenu tout à coup le jouet des flots, et le capitaine se promener tranquillement au milieu de l'équipage mutiné. Un tel rôle serait celui de l'impuissance ; un tel chef serait à ses sujets un fardeau inutile. Ce serait un royal automate, et pour remplir cette tâche auguste, un mannequin suffirait.

Ah ! la religion entend mieux les devoirs du prince; elle sent mieux l'importance de ses fonctions suprêmes. Elle veut à la tête de l'État une tête qui pense et un bras qui agisse. A ses yeux la souveraineté ne doit point être fainéante. Comme la religion est la clef de voûte de l'édifice social, elle ne peut concevoir un prince qui borne ses soins à la police ou à l'organisation matérielle de ses États sans assurer la solidité de l'édifice ; elle ne comprend pas cette inconséquence.

Ne voyez-vous pas que les malheurs de nos temps viennent en partie de cette erreur qu'on s'est efforcé d'ériger en maxime?

Les peuples se sont soulevés comme une mer agitée par la tempête. Déserteurs de la foi de leurs pères, ils se tournent avec anxiété vers tous les points de l'horizon pour chercher la lumière. Des monarques, au lieu de leur montrer le point d'où cette lumière doit jaillir, se sont laissé follement entraîner sur leurs traces. Si les peuples se précipitent dans l'abîme, ils y tomberont avec eux. Quand la direction fait défaut, la multitude s'égare.

Il faut donc une direction aux hommes qui vivent en société, et cette direction ne peut venir que de haut. C'est un des attributs de la souveraineté, un des devoirs qu'impose la couronne. S'il pouvait en être autrement, les sociétés seraient livrées au hasard de toutes les fluctuations de l'esprit humain. On verrait s'élever de toutes parts de prétendus réformateurs qui se partageraient, en se les disputant, les masses incertaines. Chacun affirmerait avoir trouvé la vérité, chacun armerait contre ses rivaux ses propres sectateurs. La société ne tarderait point à périr dans l'anarchie.

Je n'interdis pas sans doute la manifestation des idées, des vœux qui s'élaborent dans la méditation des grandes vérités ou

qui résultent des progrès de la science, mais c'est à la condition qu'ils seront pour ainsi dire contrôlés par le pouvoir suprême, qu'ils se condenseront dans ces hautes sphères, que la sanction du prince sera toujours le dernier argument des idées qui passent dans la pratique.

Au point de vue catholique, le chef de l'État trouve au-dessus de lui les dogmes dont il est le premier gardien, l'Église dont il est le premier défenseur. Son pouvoir est borné par l'Évangile; mais les limites dont il s'entoure sont toutes favorables à la liberté de ses sujets. Il représente le roc inébranlable au pied duquel viennent se briser comme des vagues expirantes les théories insensées, les utopies, les erreurs, les passions qui ont longtemps agité le sein des nations. Tout ce qui n'est pas juste, tout ce qui n'est pas vrai se dissipe dans les agitations stériles; mais la vérité n'a point succombé dans leur naufrage; elle est restée ferme à l'abri du trône, et quand les peuples commencent à s'apercevoir de leur égarement, ils la retrouvent comme un port ouvert à leur salut.

Voilà donc la divine mission des rois. Leur devoir n'est pas d'imposer par la contrainte les croyances dont ils ont le dépôt; mais ils doivent assurer le maintien des principes qui constituent la société, des dogmes qui en sont la pierre angulaire; ils doivent veiller à ce que l'idée de Dieu ne s'obscurcisse pas dans l'esprit des peuples, et qu'un saint respect pour l'Auteur de l'univers se grave profondément dans les âmes. Les lois sous un tel prince porteront l'empreinte de ce religieux hommage; la justice qui découle de Dieu comme d'une source inépuisable n'y sera point oubliée, et l'on n'y verra pas pénétrer cette monstrueuse maxime qui s'accrédite en nos temps que les lois doivent être athées.

Les lois athées! quelle abominable doctrine! Ce seraient les sociétés sans Dieu, sans foi, sans principes, sans frein; ce serait la force aveugle à la place du droit; ce serait moins que la barbarie, puisque le barbare croit déjà quelque chose.

Le devoir du prince étant ainsi défini, ne craignez pas, comme

vous le dites, qu'il puisse, au gré de ses caprices, changer la religion de ses peuples. Les révolutions ne descendent point de son trône ; si elles y montent, c'est pour y expirer ; car le sceptre ne tombe point de la main ferme qui sait le tenir. Il s'établit insensiblement entre le prince et la nation une communauté d'idées, de principes, d'intérêts qui fait battre leurs poitrines sous l'inspiration d'un même cœur ; il se forme comme un double courant qui monte vers le chef de l'État et en redescend pour vivifier la patrie. De mutuels efforts font graviter les esprits vers le juste, le bien, la vérité. Il y a quelque chose de plus fort que l'esprit des révolutions : c'est le concours unanime du prince et des masses pour les prévenir.

Il ne résulte pas de tout ce que j'avance, que les États modernes sont dans la nécessité de n'admettre qu'un seul culte. Il est malheureux que les nations de l'Europe se soient divisées sur les points fondamentaux de la religion, et que les souverains aient prêté les mains à cette séparation profonde ; mais je m'incline devant un mal consommé, et qui peut-être n'est pas sans remède. Je ne demande aux nations dissidentes que la liberté réclamée par les autres sectes chrétiennes chez les nations catholiques. Un jour viendra, j'en ai la conviction sincère, où toutes les nations de l'Europe, fatiguées de chercher la pure vérité qui ne se trouve que dans notre Église, reviendront d'elles-mêmes lui demander le repos qu'elle seule peut leur offrir.

Vous vous exagérez donc les conséquences des principes que je vous expose. Ce n'est point une intervention brutale que je demande aux souverains dans les choses de la conscience. Je veux qu'ils les laissent libres même de ne pas croire ; mais je les supplie de croire eux-mêmes, de montrer, au-dessus des agitations civiles, le calme sanctuaire de la religion divine. Ce ne sera point un culte enveloppé d'un linceul, que celui qui ralliera à ses dogmes salutaires les esprits sages et les cœurs purs. Il en sortira comme une vie nouvelle qui animera le monde, et les peu-

ples, étonnés d'avoir cherché le bonheur si loin, remercieront Dieu de l'avoir trouvé si près.

Si je suis dans les voies de la vérité en vous tenant ce langage au sujet des empires depuis longtemps fondés et des sociétés civilisées, à plus forte raison ai-je le droit de déplorer votre erreur. Vous rassemblez autour de vous des peuplades que vous prétendez instruire, organiser, civiliser, et vous affectez un scrupule frivole pour les initier aux vérités religieuses. Vous leur donnerez une police, et vous leur refuserez un culte! Mais ce n'est que la moindre partie de votre tâche! Ou vous n'avez pas de caractère pour leur donner des lois, ou vous avez le droit de leur donner toutes celles qui sont nécessaires à la perpétuité de votre œuvre politique. Dans le premier cas, il faut vous abstenir de toute organisation; dans le second, votre devoir est de tout faire pour le bonheur de votre peuple.

De l'autre côté de cet hémisphère, on voit des réformateurs encore plus aveugles ou plus coupables que vous. Ils veulent tout briser, tout ruiner et faire table rase pour fonder le nouvel ordre qu'ils ont conçu dans leur imagination en délire. Leur société sera comme la vôtre, un mécanisme savant dont toutes les parties s'engrèneront avec art. Les intérêts s'enchaîneront, disent-ils, sous le charme de l'universelle harmonie, les passions s'assoupliront comme ces animaux féroces domptés par des moyens factices et qui, se dressant tout à coup contre leurs maîtres, les dévorent sous les yeux du public stupéfié.

Voilà leurs rêves, ô Lucien, et ces rêves de l'orgueil insensé, ce sont les vôtres! Et pourtant le culte des intérêts n'enfante que l'égoïsme et le cortége des passions grossières. Hélas! ces novateurs sèment des pierres et ne récolteront que le néant. Ne vous laissez point séduire par de si dangereuses chimères. Croyez que la religion, qui combat l'esprit du mal dans la conscience de l'homme, l'attaque à sa racine et le paralyse dans la société.

Mais, ajoutez-vous, quel inconvénient y aurait-il à ce que

des cultes rivaux, si la religion doit pénétrer dans l'État, fussent autorisés à se faire une concurrence utile aux mœurs? Que le prince se borne à n'admettre que les religions favorables au bien public, c'est tout ce qu'il doit faire. Vouloir davantage est au-dessus de ses forces.

Je vous attends à la frontière où vos douaniers diront à celle-ci : On ne passe pas; et à celle-là : Tu peux entrer. Vous ne faites que reculer la difficulté, et vos scrupules, qui s'effarouchent de l'adoption d'une croyance, s'accommodent d'un arbitraire tyrannique. De quel droit, dira la religion repoussée, de quel droit m'interdisez-vous la porte de vos États, tandis que vous l'ouvrez à d'autres? Est-ce parce que vous ne croyez à rien, que vous vous attribuez le droit d'avoir une préférence?

Mais la morale, mais la justice! direz-vous, si vous daignez répondre.

La morale, la justice! où en puisez-vous les notions, vous qui répudiez les dogmes qui en forment les principes? La morale, la justice viennent d'une sphère supérieure à la politique. Si vous invoquez ces noms sacrés, parlez-moi au nom d'une religion qui vous donne autorité.

Voilà ce que vous répondra la religion exclue, et vous serez condamné à l'argument sans réplique de la tyrannie triomphante : Je le veux, cela suffit!

Mais le peuple ne se contentera pas de cet argument, et quand ses yeux s'ouvriront à la lumière, il se trouvera plus puissant que vous parce que Dieu sera pour lui : *In hoc signo vinces.*

Pour échapper à la vérité qui vous presse, vous exposez votre embarras de choisir entre les diverses formes de christianisme qui se disputent l'empire du monde. — Les statistiques criminelles, selon vous, accusent autant de crimes chez les nations catholiques que chez les peuples protestants; les institutions coërcitives de l'Église sont impuissantes à réprimer le mal; les pays catholiques sont devancés par les protestants dans la carrière du progrès.

Est-ce là votre embarras sincère ? Un mot suffit pour mettre un terme à vos incertitudes. Depuis trois cents ans que l'Église est ébranlée par le génie de la discorde, peut-on dire qu'il y a des peuples essentiellement catholiques ? Quelques pays, il est vrai, en ont conservé la forme ; mais le catholicisme, en s'affaiblissant dans les masses, ne s'est conservé que dans le cœur d'un certain nombre de fidèles. Le niveau de la morale s'est affaissé chez tous les peuples de l'Europe, qui tous sacrifient au culte de l'intérêt. Est-il surprenant que les mêmes causes engendrent partout les mêmes effets? Que peuvent faire les institutions de l'Église dans l'universelle incrédulité ? Cependant l'Église lutte avec persévérance contre le mal qu'elle déplore, et si elle ne tient plus le sceptre de la discipline du monde, elle tient encore le sceptre de la charité. Voyez tous les généreux dévouements qu'elle fait naître : ces saintes filles qui soulagent l'humanité dans les hôpitaux, qui instruisent les enfants dans les écoles ; ces courageux missionnaires qui vont chercher le martyre dans les pays lointains, ce sont les miracles d'une foi qui n'est point prête à périr.

Dans un temps où les intérêts matériels composent les plus vives aspirations de la société, on conçoit que les pays catholiques soient distancés, pour un moment, par les contrées où ces intérêts constituent toute l'activité sociale. C'est ce que de nos jours on appelle le progrès, comme si le progrès ne comprenait que la matière ! Mais à d'autres époques, le catholicisme marchait en avant du siècle ; ses institutions sont encore des modèles de sagesse. C'est dans les couvents que se conservait le dépôt des sciences ; ce sont les moines qui défrichaient les terres. La papauté s'enorgueillit d'un Léon X qui ralluma le flambeau des lettres et des arts ; d'un Sixte-Quint qui fut à la fois un grand politique et un administrateur admirable. La politique n'a qu'un siècle d'apogée, mais la morale a tout l'avenir pour fonder la vérité. Les peuples qui, de nos jours, sont les plus fiers de leur grandeur surprenante, déclineront à leur tour,

et sur les ruines de leur magnificence régnera la seule puissance qui soit éternelle, la puissance de la croix. Il se vantait aussi de sa prospérité colossale, cet empire romain qui ne voyait à ses pieds que des nations vaincues et soumises, et pourtant le signe de la Rédemption brille sur le dôme de ses colonnes triomphales.

Toutefois avez-vous sondé toutes les plaies des pays séparés de notre communion? Avez-vous compté ce qu'il faut de malheureux pour faire un riche dans l'industrielle Angleterre, et les sectes qui émiettent les masses? Avez-vous calculé les conséquences de leurs divisions; ne voyez-vous pas le matérialisme comme l'inévitable tombe où elles font aboutir les sociétés? Dans les cantons de la Suisse que vous me citez comme des modèles, je vois percer la dissolution de tous les liens à travers les dissensions religieuses. Vous pouvez y admirer peut-être de plus blanches demeures et des rues plus propres dans les cantons protestants; mais y admirez-vous également la ferveur qui entretient le feu sacré de la foi dans les cantons catholiques?

Au reste, le catholicisme ne condamne pas le progrès matériel pourvu qu'il se concilie avec le progrès religieux et moral. Ayez des chemins de fer, mais pour Dieu ayez des temples.

Vous craignez de donner des directeurs spirituels aux Indiens; votre autorité pourrait en souffrir! Pour rester toujours le maître, vous voulez être seul; voilà bien les préoccupations des ambitieux couronnés! Vous cédez à votre insu aux secrètes sollicitations d'un pouvoir qui devient ombrageux parce qu'il veut être sans limites. Prenez garde de vous perdre dans la solitude où votre orgueil vous égare. Quand on touche aux nuages, on est bien près de la foudre.

Ce ne sont point des maîtres que vous vous imposez en donnant des pasteurs à vos peuples. Si le prêtre est sacré dans le sanctuaire, il n'est que citoyen dans l'État. Soumis aux lois civiles, il donne le premier l'exemple de l'obéissance, comme il offre le modèle de toutes les vertus. Le catéchisme à la main, sur

le seuil du temple, il répand plus de vérités que les plus orgueilleux philosophes n'en détruisent. Son presbytère est l'asile du pauvre et de l'affligé ; sa vie est un perpétuel sacrifice au soulagement de ses semblables. Il vit pour tous, si chacun vit pour soi ; sa paroisse est sa famille, et chaque jour, dans ses prières, il appelle les bénédictions du ciel sur le prince et la patrie.

S'il se glisse des âmes pécheresses ou criminelles parmi cette sainte milice de ministres de paix, l'Église et les lois civiles en font justice. Dans toutes les circonstances importantes de sa vie, le fidèle trouve un conseiller, un guide, un consolateur, un ami. Par qui donc remplacerez-vous le prêtre dans une société sans religion ?

Et maintenant, comprenez, je vous conjure, comprenez, ô mon fils, l'utilité d'un dogme religieux, de la morale qui en est la conséquence, d'une société de pasteurs qui en assurent et perpétuent les bienfaits.

Cette simple organisation que Dieu lui-même a créée vaut bien les combinaisons d'intérêts et la prétendue harmonie des passions imaginées par ces novateurs dont vous êtes l'interprète dans les forêts de la Guyane. Ce n'est point un rêve qu'une institution si merveilleuse perpétuée à travers tant de siècles, et, si c'est une utopie, elle vaut mieux sans doute que toutes les utopies enfantées par des cerveaux bizarres. Si Dieu permettait que leurs systèmes triomphassent un seul jour, on verrait bientôt les peuples accourir vers les temples et réclamer à mains jointes le retour des institutions proscrites.

Vous le confesserez vous-même, je le prédis, ou votre société naissante, retournant à ses instincts sauvages, se dispersera dans l'immensité de ce continent, et ne conservera que le souvenir d'une tentative impuissante.

Je prie Dieu de vous éclairer, et vous assure de ma tendre affection.

L'abbé BLANCHARD.

CHAPITRE XVI.

Les Palicours se consolaient de leur disgrâce devant Couchy par la satisfaction d'avoir vaincu les noirs de Marianna. Ils traînaient après eux de nombreux esclaves, et leurs pirogues étaient chargées de butin. Leur retour à Organabo éprouva du retard par suite des querelles que suscitait entre eux la possession de ces richesses. Chacun en disputait la plus grosse part; des rixes nouvelles survenaient à chaque instant. La vanité jouait aussi son rôle, car ils se vantaient tous d'avoir tué le plus d'ennemis, montré le plus de courage, accompli le plus de hauts faits, ce qui excitait leur colère réciproque.

Ces scènes de désordres n'étaient interrompues que par la chasse, la pêche, des réjouissances, ou par les funérailles des blessés qui succombaient à la fatigue.

Les funérailles sont très-diverses, selon les différentes

nations de la race caraïbe. La coutume la plus générale dans les régions qui avoisinent la mer, est de laisser le plus longtemps possible le corps du décédé dans son hamac après l'avoir orné, comme dit un auteur, de « ses mirlifiques instruments de chasse ou de guerre. » Tous ceux qui sont présents font un bruit extrême autour de lui ; les femmes, semblables à des furies, les cheveux épars, se frappent, se déchirent le sein, et donnent avec éclat tous les signes du désespoir.

On raconte les belles actions du défunt; et les femmes de chanter d'un ton plaintif : « Il était si bon ! c'était un si habile chasseur! Il nous fournissait du gibier; nous ne manquions de rien avec lui. Qui pourrait-on lui comparer pour le courage? Il ne craignait pas l'ennemi, lui qui en fit tant périr! »

Et lorsque c'est une femme qui vient de mourir, les autres femmes vantent ses qualités. Elle travaillait beaucoup; elle était soumise à son mari qui la chérissait, et elle le contentait en toutes choses. Elles s'étendent ainsi longtemps sur les vertus du défunt, dont elles composent l'éloge sur un rhythme mélancolique qu'elles entremêlent de cris déchirants, accompagnés toujours des signes expressifs de la plus poignante douleur; et quand un parent survient durant cette affliction, la veuve éplorée se place sur son hamac, recommence ses lamentations en frappant en cadence sur ses genoux, comme si elle marquait les notes de la musique, en versant des torrents de larmes, ce qui excite l'autre à pleurer.

Après avoir passé plusieurs jours à verser des larmes

abondantes, on se réunit autour du cadavre, et l'on exécute des danses lugubres, pendant qu'il est placé sur un bûcher avec ses armes et tous les ustensiles dont il s'est servi durant son existence. Les danses, les cris et les pleurs continuent jusqu'à ce que tout soit consumé. Longtemps encore après, la nuit, les femmes quittent leurs carbets, et vont pleurer dans la forêt en célébrant les louanges de celui qu'elles ont perdu.

On ne brûle pas toujours les corps. Il y a des tribus où l'on creuse une fosse. Le mort est assis sur un siége orné de tous ses caracolis et de ses armes; on dépose des vivres et de la boisson à ses côtés, et on le laisse dans cette fosse profonde jusqu'à ce que les os, dépouillés de leur chair, ne permettent plus de voir que le squelette; car selon la remarque des Indiens, le défunt ne se rend pas à sa destination tant qu'il conserve sa chair. On place ensuite les ossements dans un hamac blanc, dont quatre jeunes filles tiennent les coins; on agite ces os au son d'un instrument; l'assemblée se met à danser, puis les derniers restes du défunt sont livrés aux flammes avec tout ce qui lui avait appartenu; les cendres sont ensuite passées au tamis et trempées dans de l'eau. Tous les assistants s'en frottent les jambes, en buvant jusqu'à satiété, et cette cérémonie étant terminée par cette superstition, chacun se retire dans son carbet.

Les veuves continuent longtemps encore de donner des marques de leur chagrin. Elles se dépouillent de leurs ornements et coupent leurs cheveux, tandis que les filles et les autres femmes les laissent croître et tomber sans art

sur leurs épaules. Semblables aux femmes de la Grèce qui se déchiraient le visage et se meurtrissaient le sein, elles font éclater leur douleur dans les violences du désespoir.

Fréquemment les chants qui retentissaient sous la voûte des forêts faisaient diversion à ces lugubres cérémonies.

« Les *Longues-Oreilles* disaient, dans un langage doux
» et sonore : Nous sommes les enfants d'un père juste et
» bon, qui nous a donné un arc, des flèches, un boutou ;
» il nous apprit aussi à creuser un arbre et à le confier
» aux flots. Il a disparu depuis bien des lunes.

« Il a disparu depuis bien des lunes, reprenait une
» voix sur un rhythme différent, depuis bien des lunes !
» Il s'endormit après avoir bien pleuré d'une blessure
» qu'il avait reçue à la jambe droite, dans une bataille
» contre les Arouas !

» Les yeux de Tamouzy[1] se sont souvent fermés depuis
» ce temps, répondent en chœur les Palicours. Il y a
» bien des lunes.

» Nous songeâmes enfin, recommence le premier, à
» le cacher dans la terre en le baignant de nos larmes.
» Avant de dormir, il nous appela tous autour de son
» hamac.

» Nous étions quatre frères, reprend un autre : celui
» qui comptait le plus de jours après notre père est mort

[1] Le soleil et la lune sont les yeux de Tamouzy, le vieillard du ciel.

« de douleur. Il joignait les mains vers la montagne où » nous allions demander une bonne chasse à Tamouzy. » Il nous commanda d'en faire autant, et de raconter à » nos enfants ce qu'il nous avait raconté d'Yroukan, » de Tamouzy, et des hommes bien loin, bien loin, du » côté du soleil levant, d'où son grand-père lui avait dit » qu'étaient venus ses aïeux...

» Depuis un nombre de lunes plus grand que toutes » les flèches que nous avons décochées aux Ytauranès, » aux Galibis, aux Arouas, répond le premier; et le se- » cond continue : Il nous parla aussi de blancs bien mé- » chants, entortillés de la tête aux pieds de grands hamacs » couleur de Nécrou [1], par-dessus lesquels ils jetaient un » couyou coûleur de Tamouzy [2].

» Ils sont venus, reprend le chœur, ils sont venus il y » a bien des lunes... bien des lunes après les autres, nous » a dit notre père.

» Ces méchants ont voulu nous faire oublier Tamouzy, » dit le second interlocuteur, et mépriser Yroukan, dont » le souffle déracine les arbres et les rochers, et fait » dormir plus d'Indiens dans un jour qu'il n'y a de » feuilles sur les monbins. »

Et tous ajoutent sur un ton langoureux mêlé de colère:

« Ils ont versé le sang de nos pères, et les ont contraints » à se cacher dans les forêts et dans les montagnes.

» Mais Tamouzy armera nos bras. Yroukan les chassera

[1] Noir. Couleur du diable des Indiens.

[2] Blanc.

» vers la mer comme un grain de sable balancé par les
» vents.

Celui qui a commencé le chant termine en disant d'une voix inspirée : « Il les chassera vers la mer, et les
» *Longues-Oreilles* diront d'une voix douce et sonore : Les
» Palicours sont les maîtres de la terre. Les yeux de Ta-
» mouzy verseront la lumière sur les Palicours; les mon-
» tagnes pleureront leurs enfants, qui reviendront vers les
» grandes eaux. Nous rapporterons les os de notre père,
» et nous vivrons en paix bien des lunes. Nous rapporte-
» rons les os de notre père ! »

La retraite des Palicours fut encore occupée par diverses cérémonies. Plusieurs chefs avaient bravement péri dans les combats ; il s'agissait de les remplacer. C'est un soin auquel les Indiens attachent une grande importance, car ils sentent le besoin d'être bien commandés. Mais le pouvoir n'est pas un lit de roses pour les ambitieux, on leur fait chèrement acheter l'honneur qu'ils sollicitent. Chez eux la puissance publique est une lourde charge; elle n'appartient qu'aux plus intrépides.

Celui qui aspire au commandement entre modestement dans son carbet une rondache sur la tête; il tient les yeux baissés, il garde le silence, et ne parle même ni à sa femme ni à ses enfants. Il s'assied dans un coin retiré de sa demeure ; on l'y emprisonne étroitement, et il ne sort de ce lieu que pour subir les dures épreuves auxquelles les autres chefs vont le soumettre tour à tour.

Il garde un jeûne rigoureux pendant plusieurs semaines, et pendant ce temps les chefs le visitent, chaque

jour, soir et matin. On le fait aussi paraître devant eux. Ceux-ci lui représentent dans les termes les plus touchants les dangers du poste qu'il ambitionne. Ils lui disent qu'il faut être courageux, se comporter généreusement dans toutes les rencontres, se montrer terrible aux ennemis, braver les périls pour soutenir l'honneur de sa nation ou pour la venger des injures de ceux qui l'outrageraient. Ils ajoutent qu'un chef doit s'exposer à tous les dangers, souffrir toutes sortes de privations, de travaux et de fatigues; qu'à ce prix il acquerra l'estime de sa nation.

Cette harangue, écoutée avec respect, étant terminée, on ajoute aux arguments de cette éloquence naturelle aux Indiens des arguments plus sensibles, afin de joindre l'exemple au précepte, et de s'assurer que l'aspirant profite des exhortations qu'il reçoit. Une grêle de coups tombe aussitôt sur lui; mais s'il est docile, il ne cesse de se tenir debout au milieu du carbet, les mains jointes sur sa tête, tandis que chaque chef lui décharge sur le corps de grands coups de fouets de racines de palmier, tressées par les jeunes gens. Cette opération se répète deux fois par jour. Il est frappé trois fois par chacun des chefs et en trois endroits différents, au sein, sur le ventre et sur les cuisses. Les coups sont portés avec force; le sang ruisselle, et pourtant le prétendant ne donne aucun signe de douleur; il lui est même interdit de se remuer. Il se retire ensuite dans son étroite prison, se couche dans son hamac, à la tête duquel on suspend tous les fouets qui servent à son supplice, comme un trophée, témoignage de sa valeur.

Le temps de ces longues épreuves si souvent réitérées

ayant fait éclater sa constance, il passe à une autre série d'épreuves plus redoutables encore, et dont la moindre suffirait pour faire expirer les plus robustes d'une autre race. Mais à quoi l'ambition ne se soumet-elle pas? Hélas! cette passion a chez les sauvages la même force que dans les sociétés civilisées; elle ne compte point avec le péril. Pourquoi ne compte-t-elle pas ailleurs avec la honte?

Au jour fixé, les chefs de la contrée se réunissent en boisson, tous bien parés, suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Ils mettent pied à terre devant l'habitation du pauvre patient, et se cachent dans les buissons d'où ils font sortir des cris et des hurlements épouvantables; puis ils fondent tous à la fois dans le carbet, l'arc tendu et la flèche prête à partir. Le prétendant exténué de jeûne et de coups, est couché dans son hamac. Ils s'en saisissent et attachent le hamac à deux arbres. On fait lever le prétendant; on l'encourage par des exhortations semblables à celles qu'il a si souvent entendues; on renouvelle les coups de fouet, puis on le recouche et autour de lui on amasse des herbes auxquelles on met le feu. Il s'en échappe aussitôt une odeur infecte; la flamme l'enveloppe sans le toucher, mais il en sent l'ardeur : les maux qu'il souffre sont affreux ; sa tête s'égare dans les transports d'une sorte de délire ; il tombe dans un état voisin de la mort et pourtant son courage ne se dément point. On rappelle ses esprits, on l'exhorte encore, on recommence, et pendant que ce misérable souffre les angoisses de l'agonie, ses bourreaux mangent, boivent jusqu'à satiété.

Les pâles reflets de la mort commencent à se répandre

sur son visage ; encore peu d'instants et il va expirer dans des convulsions horribles. Alors un étrange remède est essayé pour le rappeler à la vie. Une ceinture et un collier de feuilles de palmistes sont remplis de grosses fourmis qui lui font d'affreuses piqûres. La douleur lui rend le sentiment de la vie. Il est sauvé ! Il sera capitaine. Que son ambition soit satisfaite. Tant de constance lui mérite le prix de la valeur.

Bientôt il se lève ; on lui verse sur la tête un canari plein de palinot, boisson très goûtée par les Indiens, à travers un manaré ou crible du pays. Inondé de cette liqueur vivifiante, il reprend aussitôt ses sens et va se laver dans l'eau de la fontaine voisine ou dans la rivière.

Il rentre cependant dans sa prison, et afin que les siens se souviennent de cette cérémonie, tous ceux qui sont présents et même les femmes le fustigent. Il subit encore un jeûne peu rigoureux et très-court, puis il est proclamé chef ou capitaine de sa tribu.

J'ai parlé quelquefois des piayes qui sont à la fois leurs prêtres, si l'on peut donner ce nom à des espèces de sorciers, et leurs médecins. C'est une profession très-honorée. Les Indiens ne décident rien d'important sans l'intervention des piayes, qui exercent sur eux l'empire de la superstition.

Celui qui porte son ambition aux honneurs de cette espèce de sacerdoce est tenu de faire un long noviciat. Il passe de longues années chez un ancien, le plus considéré de la contrée, et le sert assidument. Le vieillard l'observe,

l'étudie, l'instruit et ne l'élève à sa dignité qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans.

Quand le temps de l'épreuve est venu, on le fait jeûner avec autant de rigueur qu'un aspirant au capitanat, et plus encore. Les anciens piayes s'assemblent ensuite et l'initient à leurs plus secrètes pratiques. On ne le fouette pas, mais on le fait danser jusqu'à ce qu'il tombe exténué sur la terre. On le fait revenir par le même procédé que le capitaine, en lui passant autour du corps des colliers de fourmis; on lui ouvre la bouche et par un entonnoir on lui verse du jus de tabac, étrange purgation qui le met à deux doigts du tombeau. Il n'en échappe que pour jeûner encore, après quoi il est admis au nombre des piayes. Il a le don de guérir et d'exercer des sortiléges. C'est à la condition, toutefois, de ne se nourrir que de cassave la première année, d'y ajouter quelques crabes pendant la seconde, et la troisième, de petits oiseaux. Il se dédommage après.

Appelés à visiter les malades, les piayes ont soin de faire tout d'abord grand bruit autour du carbet pour en éloigner Iroukan; ils agitent des sonnettes, prononcent au son des calebasses certains mots mystérieux et procèdent ensuite au traitement du malade. S'il a la fièvre, ils le pressent de tous côtés en lui faisant endurer de vives douleurs; ils élèvent ensuite leurs mains et soufflent dessus comme s'il y avait quelque chose dedans, et disent que la maladie est chassée. C'est à peu près leur seul remède à tous les maux, et, chose étrange! les malades ne guérissent pas moins à la Guyane qu'en Europe. S'ils ont à traiter un

abcès, ils en sucent le pus et renouvellent cette opération jusqu'à la guérison du mal. Quant aux blessures reçues à la guerre, ce sont les femmes qui les pansent. Elles ont une connaissance approfondie des simples, car elles font des cures admirables; elles connaissent beaucoup de plantes qui ont la vertu de fermer les plaies empoisonnées; mais elles en conservent religieusement le secret.

L'armée de Digo s'affaiblissait tous les jours par la désertion des confédérés qui, depuis longtemps éloignés de leurs pays, se fatiguaient à cette longue lutte. Leur victoire sur les Galibis, la ruine de Marianna leur paraissaient suffire à leur orgueil et aux vengeances de Digo. Tout ce qui dure longtemps épuise la patience de ces peuples.

Digo voyait avec douleur ses rangs s'éclaircir. Il ne négligeait rien pour retenir ses alliés : les fêtes, les boissons se succédaient en vain; il perdait insensiblement de son prestige. Il se voyait sur le point d'être bientôt réduit aux seuls guerriers d'Organabo. Il fit donc hâter la marche et après plusieurs mois d'absence, il entra sur le territoire de sa tribu.

Chaque nation était ornée à sa mode, peinturée, rocoyée, comme dit l'auteur que j'ai déjà cité, et avec qui je me suis mis d'accord pour peindre tous ces détails, peignée, couverte des plus beaux caracolis, et de plumes de diverses couleurs. L'air retentit du son des tambours, des flûtes et du cor. Les esclaves noirs suivent à quelques pas, enchaînés par des liens. Sur le passage de la troupe se pressent les femmes restées dans le village; elles sont ajustées de tous leurs ornements, et tiennent des demi-cale-

basses pleines de cachiry et de palinot qu'elles présentent respectueusement aux guerriers.

Ceux-ci viennent se ranger devant le Tapouy. Les canaris, au breuvage fermenté, circulent parmi les chefs, qui les font passer ensuite dans tous les rangs; puis les danses commencent.

C'est au son de la flûte et du tambour que s'exécutent ces rondes où chacun prend à sa fantaisie, et sans toucher son voisin, des postures souvent admirables. Les danses sont tour à tour vives et légères, ardentes et lascives. Elles se prolongent pendant plusieurs heures.

On procède enfin au repas. Les hommes sont étendus ou assis dans leurs hamacs; les femmes les servent; on cause, on rit, on chante. La flamme pétille de distance en distance pour chasser les moustiques importuns, et les liqueurs circulent jusqu'à ce que toute la troupe s'endorme dans l'ivresse.

abcès, ils
jusqu'à
la gue
une
de
t

CHAPITRE XVII.

Alira était restée à Organabo sous la surveillance de quelques Palicours, pendant l'expédition de Digo. Des lianes enchaînaient ses bras; ses pieds étaient fixés à l'un des poteaux de son carbet. La douleur l'avait presque anéantie.

Un soir, pendant que les gardes sommeillaient, un jeune homme s'introduisit sous le toit où languissait cette victime des fureurs de Digo, et lui dit en s'approchant : Alira, veux-tu que je te délivre? Je viens de Couchy, où j'ai vu le jeune blanc ; il ne respire que vengeance. Les Galibis l'ont élevé au-dessus d'eux ; il est leur chef, et travaille à ta libération. Les gardiens sont endormis; fie-toi à mon zèle, tu es libre. Viens, Alira! viens! ne perds pas un instant. Ici l'esclavage, à deux pas la liberté.

Alira détourne les yeux, et voit avec étonnement Loïdo, le jeune Rocoyen qui lui doit la vie.

— O que je suis heureuse de te revoir, Loïdo, doux compagnon de mon enfance! Lucien ne cesse donc point de m'aimer? Est-ce lui qui t'envoie?

— C'est lui. Viens, Alira; n'hésite pas, le temps est précieux. Et Loïdo détachait déjà les liens de la captive.

— Arrête, lui dit-elle. Tu oublies que je ne m'appartiens plus. Digo, n'est-il pas mon époux et mon maître? Laisse-moi languir sous son joug. Je ne m'appartiens plus. Sache que je suis mère, et que le bonheur d'entrevoir mon enfant m'aide à supporter les douleurs de ma captivité. Eloigne-toi, Loïdo. Fuis la vengeance de mes bourreaux. Dis à Lucien, dis-lui que je mourrai contente de savoir qu'il m'aime encore, et que son souvenir ne s'effacera pas plus de mon âme que le sentiment de mes devoirs ne s'éloigne de mon cœur. Fuis! ne m'expose pas à souffrir deux fois en te voyant partager mon sort. Les gardes se réveillent. La forêt est proche, fuis, je t'en conjure, ô mon frère, dérobe-toi aux vengeances de ces barbares.

Loïdo fit de vaines instances; Alira, plus enchaînée par ses devoirs que par ses liens, ne voulut jamais consentir à le suivre. Contraint de se mettre en sûreté avant que ses jours fussent mis en péril, Loïdo s'échappa en pleurant sur le destin de cette femme héroïque.

Cora, de son côté, n'était pas moins affligée. Échue en partage à Digo, elle suivait les Palicours en esclave, et regrettait moins son malheur que la perte d'Antinoüs et de son fils. Sa résignation à la douleur prenait sa source dans un sentiment élevé; elle se rappelait qu'elle était chrétienne, et sa piété profonde lui faisait endurer ses

maux en lui retraçant sans cesse l'image du Sauveur. Cora se faisait aimer par sa douceur et son active charité ; dans la condition où le sort de la guerre l'avait placée, elle se montrait ingénieuse à soigner les blessés et les malades. Elle avait des paroles de consolation pour toutes les souffrances. Les Palicours n'avaient pas tardé à reconnaître sa supériorité et à l'entourer d'une sorte de considération. En la voyant lire dans sa Bible qu'elle avait sauvée de la destruction de Marianna, leur étonnement était à son comble, et ils lui demandaient ingénument si c'était quelque secret pour guérir les maladies et les blessures?

— Les blessures du cœur, répondait-elle. J'apprends à supporter les maux de l'esclavage, à surmonter ma douleur. Et ils croyaient qu'il suffisait de prendre le livre dans leurs mains pour en ressentir les mêmes effets. Ils y attachaient une vertu mystérieuse, et s'habituaient à regarder Cora comme un être presque surnaturel.

Leur curiosité fastidieuse s'attachait à ses pas. Quand ils la voyaient s'agenouiller, joindre les mains vers le ciel et invoquer le Créateur dans ses prières quotidiennes, ils ne savaient que penser ; ils la croyaient en communication avec Tamouzy, et lui apportaient leurs petits enfants pour qu'elle les fît agenouiller aussi, joindre les mains, et recevoir l'inspiration des cieux. Elle profitait de ces heureuses dispositions pour donner de bons conseils, et jeter quelques semences de christianisme dans ces populations, en leur expliquant de son mieux quelques-unes des vérités de sa religion.

Cora vit Alira chargée de liens, hâve, courbée sous le

poids de longues souffrances. Elle ne put retenir ses larmes. Alira lui dit ses malheurs; Cora lui raconta les siens : ces deux femmes se lièrent aussitôt d'une étroite amitié. Le malheur rend les sympathies faciles. La fatigue avait un peu terni les traits de Cora, mais la beauté d'Alira s'était empreinte d'une indicible expression de tristesse. Ses yeux, tour à tour baissés vers la terre ou relevés vers le ciel, brillaient de l'éclat tendre et mélancolique que la douleur allume dans le regard. Elle était assise sur des feuilles sèches. Une calebasse pleine d'eau et quelques morceaux de cassave étaient à ses pieds.

— Comme vous souffrez, fille des forêts, et que je vous plains, ô ma sœur! dit en entrant la douce Cora.

— Ah! j'ai versé plus de larmes qu'il ne coule d'eau de la fontaine, répondit Alira. Mes malheurs sont à nuls autres semblables. L'oiseau qui voit tomber ses petits sous la flèche du chasseur ne souffre pas plus que la fille du Maroni. Mes frères ont tous péri dans les batailles. Ma nation est disséminée comme les herbes de la savane, desséchées par le soleil et dispersées par les vents, et je survis à la ruine de ces guerriers jusqu'ici indomptés! Iroukan s'est levé; il a couché les Rocoyens dans la poussière. Ils sont morts, mes frères du Maroni! ils sont morts, et je vis toujours! C'était une grande et puissante nation que la nation rocoyenne; elle s'étendait loin, bien loin! elle était renommée pour sa valeur. Nous avions de grands carbets; nos flècheurs étaient nombreux et habiles. Mais Iroukan s'est levé, il a frappé ma nation avec colère, et mes yeux n'ont plus assez de larmes pour pleurer ses désastres. C'est

moi qui suis la cause d'un si grand malheur; c'est pour moi que les Palicours se sont armés de la lance et du boutou, et j'ai vu périr mes frères!...

— Aux jours de mon enfance, reprit Cora, je me suis aussi baignée dans les eaux du Maroni. J'ai vu les Rocoyens venir à Paramaribo, apporter des perroquets tapirés, des hamacs, des arcs et des vases de terre. Ils étaient beaux comme le jour et fiers comme des rois; ils commerçaient avec nos maîtres, et n'étaient pas méchants pour les esclaves. Consolez-vous, ma sœur, les Rocoyens n'ont pas tous péri. J'en ai vu en grand nombre à Couchy, et je sais qu'ils s'apprêtent à prendre leur revanche.

— Il en existe donc encore, dit Alira. Oh! que cette nouvelle me cause de bonheur! Dis-moi, sont-ils bien nombreux, mes frères du Maroni?

— Ils le sont encore beaucoup. Ce sont les plus valeureux de la confédération. Les autres Galibis les honorent comme leurs pères.

— Tamouzy, protecteur des Rocoyens, tu n'as donc pas permis que les enfants de ceux qui vainquirent tant de fois les Palicours fussent indignes de leurs aïeux! Je puis tout souffrir, maintenant que j'apprends un meilleur sort pour mes frères.

— Ne pleurez plus, ô ma sœur, reprend Cora. Les blancs sont favorables à notre cause; un d'entre eux est le grand capitaine des Galibis.

— Oh! tu me parles de Lucien, interrompit Alira. Hélas! c'est lui qui redouble ma disgrâce. J'aime Lucien, et j'en suis aimée, et pourtant mes devoirs m'enchaînent à

Digo. Je l'ai vu ce jeune blanc, et je n'ai pu en perdre le souvenir. Hélas! je ne le reverrai jamais!.... D'ailleurs, n'est-ce point un crime qu'une fille des Caraïbes s'attache au fils de cette race que le Grand-Esprit a maudite? Les Galibis sont les enfants de Tamouzy; Iroukan est le père de ces méchants couverts de nécrou. La race blanche n'est-elle pas l'ennemie de la race rouge? Non! je ne dois point aimer le fils de nos persécuteurs.... Mon cœur se brise dans le remords.

— Vous vous trompez, ma sœur; le Grand-Esprit n'a point mis de différence entre les races. Elles sont toutes de la même nature; nous sommes tous les enfants d'un même père. Ainsi qu'il varie la forme et la couleur des plantes, ainsi a-t-il jeté la variété parmi les hommes; il les aime tous également; ils ne sont tous qu'un ornement de la création; mais parmi les plus beaux de ces ornements, Lucien est le plus aimable; il unit la supériorité des Européens à la valeur des Galibis, de même que vous êtes la plus belle et la plus sensible des créatures de ces déserts. Lucien est bon, généreux, vous pouvez l'aimer comme un ami de votre race, sans manquer à la fidélité d'une épouse.

— Oh! que tu me rends heureuse en me parlant ainsi! Dans tes entretiens j'oublie toutes mes souffrances. Ta parole a le charme des discours de Lucien. Redis-moi que je puis l'aimer, et que les blancs ne sont pas ces méchants dont on me racontait les cruautés quand j'errais avec les enfants de mon âge sur les bords du grand fleuve.

— Non, ma sœur; de même qu'il y a des méchants parmi les Caraïbes et les noirs, il y en a parmi les hommes

venus de la mer. J'unis en moi les deux dernières races, et je les aime également. Dieu ne nous ordonne-t-il pas de nous regarder tous comme des frères?

— Que dis-tu? Dieu! Qu'est-ce que Dieu? Jamais je n'en entendis parler. Est-ce Tamouzy, l'esprit du désert?

— Que je vous plains, Alira, de n'être point chrétienne! Ce n'est point votre faute; vous avez grandi loin de la vérité, mais votre âme était faite pour la connaître. Sachez donc que les Galibis vivent dans l'ignorance la plus grossière; que Tamouzy ne règne point sur les déserts; qu'Iroukan n'a point le pouvoir de nuire. Ce sont des erreurs propagées par la superstition des anciens et des piayes. Dieu est le maître de la terre et des eaux; Dieu tient nos âmes dans sa main puissante, et les hommes comme les animaux, les arbres et les plantes, sont l'œuvre de sa création. Dieu est l'auteur de vos jours, des miens, de ceux de Lucien....

— Ah! je l'aime, puisqu'il l'a créé.

— Il a créé toute la nature; c'est lui qui habite le séjour que vous voyez au-dessus de nos têtes. Nous irons tous le rejoindre après notre mort.

— Quoi! nous serions un jour réunis Lucien et moi. Serait-ce pour nous quitter encore?

— Naïve et douce créature! La tendresse que vous inspire Lucien vous ouvrira peut-être le chemin du ciel! Puissé-je élever votre intelligence à la vérité!

— Ah! si nous nous séparions encore?...

— Non, non! ma sœur; quand on est uni au séjour de notre Père, c'est pour toujours!

— Je comprends!... L'union ne doit jamais finir.

— Sois donc chrétienne! s'écrie Cora.

— Je le veux. Tu m'éclaires, et ton Dieu se révèle à mon âme! Non! je ne baignerai plus de mes larmes les lianes qui étreignent mes membres. Souffrir sous ce carbet pour jouir d'un éternel bonheur, ce n'est plus qu'une douleur passagère que je saurai subir jusqu'à la mort.

Et ces deux femmes qui s'entretenaient de si grands objets sous le carbet solitaire des sauvages tombèrent dans les bras l'une de l'autre, se tenant étroitement embrassées, heureuses dans l'abjection de leur disgrâce.

Le fils d'Alira les surprit dans cette attitude. C'était un jeune enfant plein de grâce et de gentillesse. Alira le prit et le pressa sur son sein; elle ne se lassait de l'admirer et de le couvrir des plus tendres caresses. Il passait ses petites mains autour du cou de sa mère, et la tenait étroitement serrée. Douce joie d'une mère, les baisers de son enfant sont le prix de ses douleurs!

Cora pleurait en contemplant ce touchant tableau. Elle n'avait pas même la consolation de bercer son enfant dans ses bras; il avait péri dans la catastrophe de Marianna. Ce souvenir lui déchirait le cœur.

Alira ne supporta pas longtemps ces grandes émotions sans tomber malade de fatigue et d'épuisement. Ydoman, qui l'avait une fois déjà secourue, vint encore lui apporter le tribut de sa vieille expérience. Il était le plus savant des Palicours dans l'art de connaître la vertu des plantes. Il fit détacher la pauvre martyre, et la coucha dans son hamac. Il passait les nuits et les jours à veiller sur une tête si chère.

Quant à Digo, il ne se souciait d'Alira que comme de l'instrument de son ambition. Il sentait qu'Alira, libre ou morte, il n'avait plus de prétexte pour prolonger la guerre dont ses alliés se lassaient de plus en plus, et qu'il ne retenait que par des artifices perpétuels. L'honneur de commander à tant de nations flattait sa vanité; il aurait voulu ne jamais abandonner le commandement suprême; mais il haïssait davantage encore les Galibis depuis qu'il avait échoué devant Couchy. La victoire de Marianna le consolait à peine de cet échec. Les Indiens méprisent trop les nègres pour attacher du prix au triomphe de leurs armes dans leurs combats avec des noirs. Sa haine retombait de tout le poids d'une fureur concentrée sur la malheureuse Alira.

Ydoman suspendit l'effet de sa colère en lui faisant craindre la mort d'Alira, à qui la liberté de ses mouvements fut entièrement rendue. Elle ne pouvait s'éloigner beaucoup de son carbet, mais elle put s'y mouvoir quand les forces lui revinrent.

Cora ne manquait pas une occasion de prodiguer ses soins à son amie. On l'occupait avec d'autres esclaves aux ouvrages spécialement attribués aux femmes. Elle avait un art merveilleux pour faire des caracolis, ou ornements de plumes pour les guerriers. Nul ne savait mieux tapirer un perroquet ou le couvrir d'un plumage fantastique substitué au plumage naturel de ces oiseaux.

Active, laborieuse, elle se levait dès l'aurore pour donner tous les instants qu'elle pouvait consacrer à celle qu'elle nommait sa sœur. La nuit, elle veillait près d'elle; elle se privait de nourriture pour lui porter les meilleurs aliments

qu'elle recevait des Palicours. Toute son âme, brisée par les plus cruels revers, se concentrait dans les sentiments que lui inspirait Alira. Elle ne respirait que pour la rappeler à la vie. Cora n'avait plus d'époux, plus d'enfant. Le tendre besoin d'aimer la portait à chérir celle qui désormais lui tenait lieu de famille. Elle espérait amener Alira à partager ses croyances, et lui parlait souvent de la religion qui donne la force aux faibles et la résignation à l'opprimé.

Alira écoutait attentivement les discours de Cora; elle cherchait à s'instruire, et prenait un plaisir assidu à provoquer, par ses questions naïves, des entretiens où son intelligence s'illuminait des rayons de la vérité. On sait que Cora avait reçu une instruction supérieure à celle des gens de sa couleur et de sa condition. Sa foi était si vive et si éclairée, qu'elle ne parlait que d'un ton pénétré des convictions qu'elle avait puisées dans une éducation chrétienne. Sa modestie égalait sa pureté. Un Européen aurait tardé à s'apercevoir des connaissances qu'elle avait acquises dans la méditation de l'Évangile, mais avec Alira, elle parlait sans contrainte, et répondait à tout avec une simplicité admirable.

Chaque chose était pour elle un texte d'enseignement. Les souffrances d'Alira lui donnaient l'occasion de parler de Golgotha, du sacrifice qu'y consomma le Sauveur des hommes. A l'ombre du palmier, en jouant sur ses genoux avec l'aimable enfant d'Alira, elle lui racontait les angoisses de Marie fuyant dans les déserts la tyrannie d'un chef soucieux et cruel.

Quelquefois, vers le déclin du jour, Alira se rendait lentement sur les bords voisins d'un ruisseau dont le murmure se mariait agréablement à celui des oiseaux d'alentour. L'acajoutier suspendait ses fleurs sur la tête de l'Indienne; le palmier épanouissait ses feuilles en forme d'éventail. Elle s'asseyait sur une molle verdure. Son fils dormait sur son sein. La diligente Cora ne tardait pas à la rejoindre, et là, ces deux femmes innocentes s'entretenaient des usages des Européens, de leurs mœurs, de leurs habitudes et de leur caractère. Alira voulait tout savoir d'une race à laquelle appartenait Lucien, dont le nom revenait sans cesse dans les épanchements de leur conversation. Cora lui racontait les merveilles de Surinam, car elle ne connaissait l'Europe que par cette florissante colonie. Alira lui disait :

—Je ne comprends pas qu'il y ait une si grande différence entre les Caraïbes et les hommes venus de la mer. Pourquoi les uns sont-ils si puissants qu'ils ont construit de grandes cases, des pirogues plus vastes que des tapouys, et qu'ils ont trouvé le secret de se servir de la foudre, tandis que les Caraïbes, non moins valeureux et tout aussi bons, sont réduits à vivre sous les feuilles de palmier, du fruit de la chasse et de la pêche, dispersés dans les forêts. Ton Dieu n'est donc pas si juste que tu me le dépeins? Pourquoi les uns sont-ils glorieux et les autres misérables?

—Les hommes de la race blanche, répondait Cora, n'ont pas toujours été semblables à ce qu'ils sont aujourd'hui; ils ont aussi été errants dans les forêts; la chasse et la pêche ont aussi fourni à leurs besoins, et ils se nourrissaient du fruit des arbres ou du lait et de la chair de leurs troupeaux;

mais Dieu, les rassemblant en société, s'est peu à peu révélé à leurs chefs, qui leur ont donné d'autres goûts et d'autres habitudes. Un temps viendra, ma chère Alira, où la vérité rassemblera tous les Caraïbes dans les liens d'une même croyance et d'une même loi. Nos frères du Mexique formaient déjà un grand empire avant que la soif de l'or et les fureurs de la guerre eussent contraint les hommes de ce temps-là à se disperser dans les bois. J'ai le pressentiment que le soleil éclairera une fois encore la puissance des Caraïbes, qui ne sont point inférieurs aux hommes blancs. Les préjugés de race s'effaceront devant leur union. Le Christ ne nous a-t-il pas tous rachetés de son sang? Tous nous serons appelés à jouir des mêmes bienfaits. Dieu serait injuste, en effet, s'il mettait une différence entre les hommes. Sois assurée, ma sœur, qu'il n'en met point dans son amour.

Et ces entretiens finissaient par la lecture de quelques pages de la Bible. Cora traduisait les passages qui lui paraissaient devoir intéresser le plus vivement Alira. Elle lui racontait en termes touchants les aventures de Ruth, que Dieu récompensa de son filial attachement à Noémi; elle se sentait émue au récit d'Agar dont les mamelles taries ne pouvaient ranimer Ismaël.

CHAPITRE XVIII.

Tout est prêt à Couchy pour l'expédition d'Organabo. Les guerriers sont pourvus d'armes ; des provisions abondantes ont été transportées dans les pirogues. Les bateaux sont réunis par les soins de Lucien. On décide que les femmes, les enfants et les vieillards qui en auront la direction et la garde ne suivront pas l'armée au combat. Kaïka, Irakoubo veilleront, chacun dans les limites de ses fonctions, au bon ordre de la cité.

Kouraskar commandera tous ceux qui ne sont pas de la nation rocoyenne. A la tête de celle-ci est un de ses valeureux capitaines. Il se nomme Balmo.

Lucien a tout prévu, tout ordonné pour préparer le succès, faciliter la retraite en cas de défaite et conserver à

Couchy les éléments de civilisation qu'il y a péniblement organisés. Rien n'égale l'ardeur des Galibis, l'union, la concorde de tous ces peuples assemblés des points les plus éloignés de la Guyane; ils n'ont qu'une seule âme, ne battent que d'un seul cœur. Ils n'ont qu'un but, la vengeance, qu'un mot sur les lèvres, Alira.

Enfin le signal du départ est donné. Les femmes en pleurs suivent leurs maris sur le rivage et mêlent à leurs tendres regrets, à leurs recommandations passionnées des paroles d'encouragement dignes de Spartiates héroïques. Les anciens, enchaînés à Couchy par les devoirs de leur âge, prodiguent les conseils à ceux qui ne respirent que le combat. Ils retracent leurs exploits et provoquent les combattants à les imiter; ils leur représentent les belles actions de leurs ancêtres, la réputation, la gloire de leurs tribus.

L'aspect de cette troupe armée présente un spectacle terrible. Chacun tient dans ses mains son arc et ses flèches; le casse-tête pend à ses épaules; ils ont tous le front orné d'un casque formé de grandes plumes dont les couleurs sont variées et brillantes; des étoffes légères ceignent leurs reins et flottent majestueusement autour de leur corps. Ils marchent fièrement et gardent chacun son rang; le vinot, ou cor au son belliqueux, retentit; les cris d'enthousiasme se répètent du rivage à la flotte; le vent enfle les voiles, déjà l'armée disparaît à l'horizon sur les flots de la Mana, et l'on entend encore le bruit des acclamations et les chants des guerriers.

Lucien est en tête, sur un bateau qui domine toute la

flotte ; autour de lui se pressent ses plus vaillants compagnons. Le bataillon d'élite, celui qu'il a surnommé le Bataillon sacré, est répandu dans des pirogues qui entourent son vaisseau. Il touche au terme de son œuvre ; le but suprême de ses efforts sera bientôt rempli ; il va délivrer Alira ! La joie se peint sur son visage ; l'espérance brille dans son regard. Il contemple avec bonheur cette armée qu'il conduit à la victoire, son âme lui a communiqué l'ardeur qui le dévore ; c'est lui qui l'a formée. Son génie en a rassemblé et discipliné les éléments ; cette flotte en armes, cet ordre admirable, tout cela est son ouvrage. Cette civilisation commencée dont il voit déjà les effets, il en est l'auteur : il ne peut se défendre d'un sentiment d'orgueil.

Après quelques jours d'une navigation heureuse, l'armée aborde au territoire des Palicours. Elle met pied à terre ; une troupe armée reste sur les pirogues afin de protéger la retraite si la fortune est contraire à nos armes.

On forme les rangs, on avance, on marche toute la nuit à la clarté de la lune ; le silence des bois n'est troublé que par le bruit des pas.

Un long frémissement court soudain dans les rangs ; on aperçoit la fumée des carbets. Des cris effroyables retentissent tout à coup ; des nuées de flèches volent dans les airs et portent avec elles la flamme et la mort ; mais des cris non moins redoutables répondent aux nôtres : l'ennemi est prévenu ! Nous le voyons bientôt en masses pres-

sées nous attendre de pied ferme. Le combat s'engage avec fureur.

Lucien est au centre, mais son œil est partout. Kouraskar et Balmo commandent les deux ailes. Digo se tient aux premiers rangs des Palicours, qu'il encourage de la voix et du geste. Les deux armées se précipitent, se heurtent; les combats corps à corps se multiplient ; ce n'est plus la flèche, c'est le boutou, le formidable tomaweck, c'est la lance qu'on agite avec rage. Si la résistance est opiniâtre, l'attaque est terrible; les morts s'entassent aux pieds des combattants. Kouraskar redouble d'efforts, Balmo s'enfonce avec les siens dans la masse compacte qui lui est opposée, et porte le ravage dans ses tribus. Lucien juge que le moment suprême est venu. Il ramasse le bataillon sacré dont il a jusqu'ici enchaîné la valeur, et s'élance à sa tête au plus fort de la mêlée. L'ennemi, comme une digue dont la barrière a longtemps résisté aux efforts d'un torrent impétueux, cède à l'audace, au génie, à la vaillance, et fuit de toutes parts. Les vainqueurs le poursuivent, et en font un horrible carnage. La victoire est à nous !

Mais au delà d'Organabo s'offre, hélas ! à nos yeux un épouvantable spectacle. Alira et Cora, toutes deux enlacées par des lianes, sont à genoux sur un bûcher dont la flamme s'élève en tourbillons sinistres. Cora tient à la main l'Évangile où elle a puisé tant de résignation ; une croix suspendue à son cou est sur les lèvres d'Alira, qui presse son enfant sur son sein; toutes deux font entendre des cantiques.

Lucien les voit le premier : il s'échappe de sa poitrine

un rugissement de douleur et de colère, il court, il bondit vers la martyre bien aimée; à peine Kouraskar et ses fidèles lieutenants peuvent-ils le suivre. Les deux armées suspendent un instant le combat. Il arrive au pied du bûcher. Digo et les débris de ses tribus en défendent l'approche. Il frappe; la mort plie l'ennemi sous ses coups comme la tempête couche sur le sol les joncs de la savane. Les deux rivaux se rencontrent, ils se mesurent du regard, leurs armes s'entrechoquent, le sang coule à chaque coup qu'ils se portent. Lucien est terrassé, il se relève; Digo tombe, se redresse, le frappe d'un coup mortel et meurt. Le sang qui s'échappe de la blessure de Lucien n'affaiblit pas son courage : il porte la mort au sein du rempart que forment les Palicours autour du bûcher; Kouraskar, Balmo, les principaux chefs tombent à ses côtés. Il arrive, se jette au milieu des flammes... Il est trop tard!... Alira, Cora, à moitié consumées, expirent dans ses bras. Son dernier soupir s'exhale sur leurs corps embrasés.

Ce jour fatal est le dernier de cette histoire. Tant de malheurs exaspérèrent le parti vainqueur. Nous fîmes main basse sur les restes dispersés de nos ennemis. Il semblait que les mânes de Lucien, d'Alira, de tous nos chefs moissonnés au sein de la victoire voulaient que le sang des Palicours coulât par torrents. Nous étions altérés de vengeance. La flamme dévora jusqu'aux vestiges des carbets d'Organabo.

Nous regagnâmes tristement notre flotte après avoir rendu les derniers honneurs à nos héros, et rentrâmes à Couchy où nous portâmes la nouvelle de notre malheureux triomphe.

Quelques chefs, Misouka, mon père, entr'autres, voulurent continuer l'œuvre de Lucien ; mais ils sentirent bientôt que cette tâche était au-dessus de leurs forces. Kaïka, Irakoubo, étaient pénétrés des principes du fondateur de la cité. Ils auraient pu creuser le sillon qu'une main intelligente avait tracé, si Lucien suivant les conseils de l'abbé Blanchard, avait donné des fondements plus solides à l'édifice.

Le motif qui avait réuni les Galibis dans une cause commune ayant cessé avec la guerre, ils reprirent insensiblement leurs vieilles habitudes. Leur instinct barbare n'était pas vaincu ; la vie errante et sauvage reparut à leurs yeux avec les charmes qu'ils lui prêtent. Quel intérêt pouvait les retenir en société, les contraindre au travail ? L'existence commune que Lucien leur avait fait embrasser ne les attachait en aucune manière à la cité. On ne leur avait point inspiré le goût de la propriété ; ils ne possédaient rien dans l'État, qui possédait tout. Ils ne prenaient donc qu'une médiocre part à la prospérité publique. « Pourquoi travailler pour les autres, disaient-ils, quand nous pouvons vivre sans travailler ; et si nous travaillons, pourquoi ne profiterions-nous pas de nos labeurs ? »

Le système qu'on avait adopté pour le travail nécessitait de la discipline. La liberté souffrait d'une contrainte qui, malgré sa douceur, n'était pas moins une obligation dont le devoir impérieux s'imposait aux citoyens.

L'esprit de famille pouvait-il au moins sauver l'État ? On l'avait affaibli. Ce n'était plus un lien entre les membres du corps social.

A défaut d'intérêt à la chose publique, y avait-il une croyance, une foi, une morale communes ? Les hommes, pour être unis, veulent être d'accord sur certaines vérités essentielles sur lesquelles repose l'édifice des lois. Qui aurait fait parler Dieu aux cœurs rebelles? La religion était oubliée !

C'est ici que les sages exhortations de l'abbé Blanchard se trouvèrent justifiées, que ses craintes se vérifièrent. Les Galibis n'ayant aucune notion des vérités de la religion retombèrent dans leur insouciance, dans la superstition de leurs pratiques grossières. Comme la force devint insensiblement la loi suprême, les querelles intestines, les luttes, l'anarchie, en un mot, semèrent la discorde sous nos carbets. Cette population nombreuse déserta pour se répandre dans les forêts où les tribus se groupèrent de nouveau, comme jadis, par petites fractions, et formèrent des villages épars.

Cette société naissante, qui s'était montrée admirablement organisée, tomba donc en ruines. La main puissante de Lucien aurait pu en prévenir la dissolution, et si cet infortuné dont l'âme était droite, grande, forte et pure avait survécu aux désastres d'Organabo, il eût sans doute modifié son système. En donnant de meilleures bases à son organisation, il n'aurait pas renfermé ses peuples dans un mécanisme qui, pour être vaste et séduisant, n'était pas moins insuffisant à les contenir, et manquait du ressort nécessaire pour les faire mouvoir. Il aurait compris qu'un peuple sans religion est un corps sans âme, que Dieu est la clef de voûte de l'édifice social.

Lucien dort au sein de nos forêts éternelles. Alira, son enfant et Cora reposent en paix à l'ombre d'un caroubier. Les Indiens vénèrent leurs tombes et croient que le Tamouzy en éloigne les esprits malfaisants.

FIN.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS :

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, par Humboldt et Bompland.

JOURNAL D'UN DÉPORTÉ NON JUGÉ, par Barbé Marbois. — 1834.

VOYAGE à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages, par Louis-Ange Pitou. — 1805.

MÉMOIRES DE MALLOUET. — 1802.

VOYAGE A CAYENNE, par Antoine Biet, curé de Sainte-Geneviève de Senlis. — 1664.

MÉMOIRES du général Freytag.

RELATION d'un Voyage dans l'Amérique méridionale, par Lacondamine. — 1745.

VOYAGE à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, par le capitaine J.-G. Stedman. — An VII.

DESCRIPTION ABRÉGÉE de la Guyane française ou Tableaux des productions naturelles et commerciales; carte géologico-topographique dressée par M. Poirson; par Leblond.

MAISON RUSTIQUE à l'usage des habitants de Cayenne, par Préfontaine. — 1763.

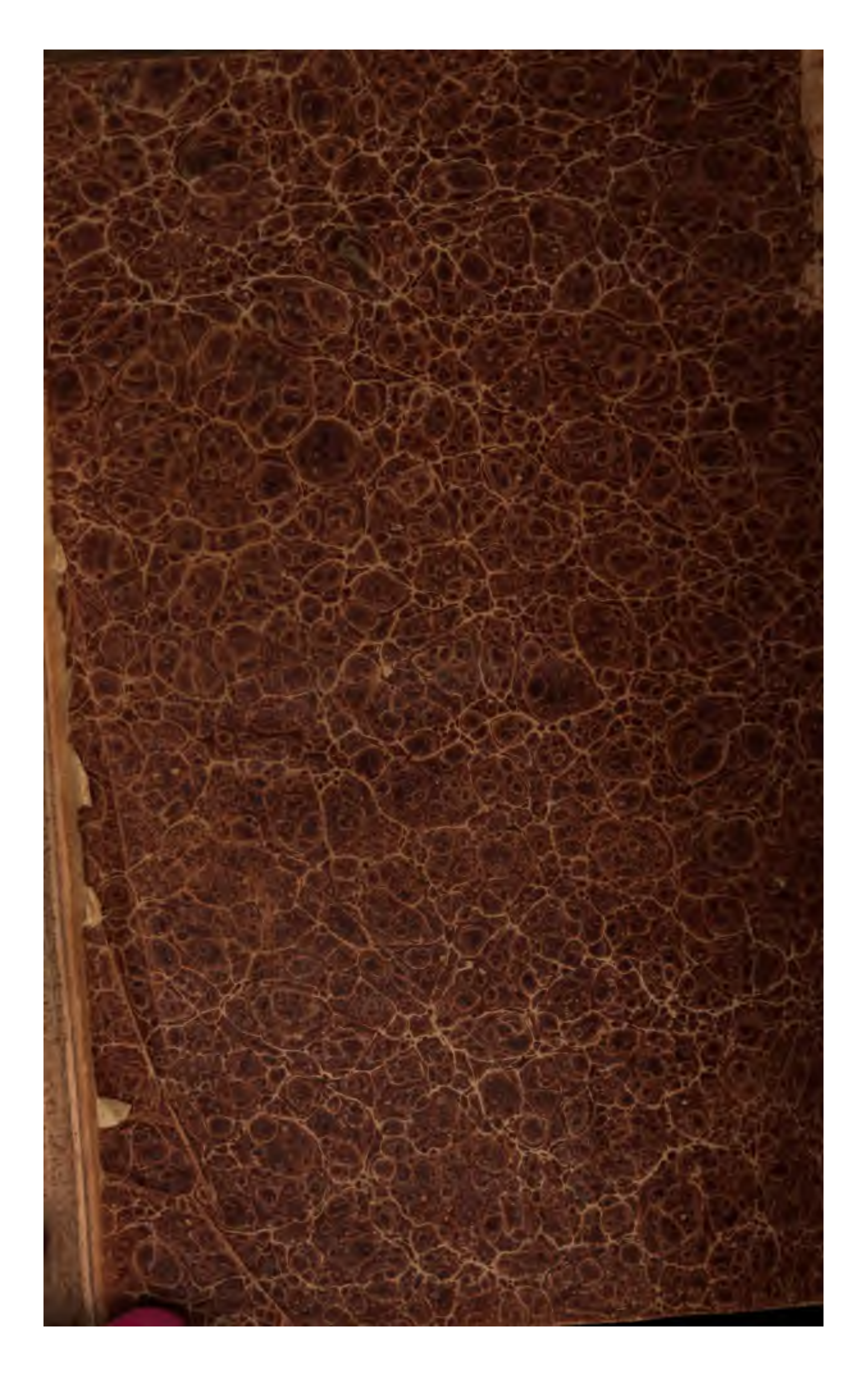
NOTICES du ministère de la marine.

FORÊTS VIERGES de la Guyane française, par Noyer. — 1827.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE DROUARD.




3 2044 036 309 847

